This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

$B 44 887

Digitized by Google

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE GEORGES BERKELEY

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE

GEORGES BERKELEY

ÉVÊQUE DE CLOYNE

PAR

A. PENJON

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE

DOCTEUR ÈS LETTRES

I could wish that all the things I have published were read in the order wherein I published them...

Lettre de Berkeley à Johnson.

RIJKS-MUSEUM BIBLIOTHEEK TE AMSTERDAM

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille.

1878

c Hist

Digitized by Google

Digitized by Google

B1347
P4

A MONSIEUR J. LACHELIER

Hommage respectueux d'un ancien élève,

A. P.

M367940

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE

GEORGES BERKELEY.

I.

LA JEUNESSE DE BERKELEY.

CHAPITRE PREMIER.

LES ANNÉES D'ÉTUDE. — LE PREMIER ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE.

C'est une tendance bien naturelle de la critique moderne de chercher dans la vie des grands écrivains un perpétuel commentaire de leurs œuvres. On ne se contente plus d'admirer ces œuvres en elles-mêmes ; on veut encore se rendre compte de leur composition en déterminant les circonstances dans lesquelles les auteurs les ont conçues et achevées ; on en veut trouver comme la formule dans les événements contemporains,

Digitized by Google

grands ou petits ; sans nier l'influence du génie, on prétend démêler les éléments constitutifs du génie lui-même, et, par une chimie spéciale, découvrir les facteurs de tout ordre qui ont pu servir à le former. Les facultés éminentes, dont les plus belles œuvres sont le fruit, ont elles-mêmes, dit-on, leur raison d'être, et il faut la trouver. L'hérédité, dans ces recherches, donne ou doit donner la clef de beaucoup de mystères ; on ne croit plus guère, pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre des sciences naturelles, aux merveilles de la génération spontanée. Ce n'est pas à dire, sans doute, que l'on aspire à diminuer les grands hommes ; on désire seulement s'expliquer, autant que possible, leur apparition dans le monde, dût-on montrer qu'ils n'ont pas dépassé le commun des mortels de toute la hauteur qu'une illusion d'optique, ou mieux encore l'oubli où sont tombés de moindres talents, avait fait d'abord supposer. La biographie des philosophes, des littérateurs et des artistes, l'étude attentive de la société dans laquelle ils ont vécu, n'aurait plus alors pour but seulement de satisfaire une vaine curiosité ; elle acquiert une tout autre valeur : elle donne une méthode vraiment scientifique, on l'espère du moins, pour l'exacte interprétation des plus belles œuvres dont s'honore l'humanité.

Digitized by Google

Mais, s'il est facile de concevoir les services que l'histoire peut rendre à la critique littéraire ou philosophique, il est bien rare qu'elle soit elle-même assez sûre ou assez complète pour répondre aux espérances qu'elle a fait naître. Le grand péril, trop ordinaire, est de substituer des hypothèses à la réalité, et de s'en rapporter à son imagination plus qu'à la vérité même. L'induction est dangereuse en pareille matière, et, au lieu d'un ensemble de faits certains, on risque fort de ne présenter qu'un tableau chimérique, fait à plaisir, ou dont les œuvres à expliquer ont fourni les principaux traits, bien loin d'y trouver elles-mêmes une lumière propre à les éclairer d'un nouveau jour et à les faire mieux juger. Quel parti surtout pourra-t-on tirer de l'hérédité et de la connaissance si incertaine de ses lois, si les traditions mêmes viennent à manquer, si l'on en est réduit à de simples conjectures, bien plus, si les indications recueillies çà et là sur l'origine d'un grand homme, sur ses parents, sont en désaccord avec les faits connus, et contredisent les résultats de l'induction la plus légitime en apparence ? Le caractère essentiel du génie n'est-il pas précisément d'échapper par sa nature aux lois communes ? On le reconnaît, on l'admire, on ne l'explique pas.

Digitized by Google

On ne sait presque rien de la famille de Georges Berkeley [1]. Il paraît prouvé qu'elle était d'origine anglaise, et qu'elle ne s'établit en Irlande qu'après la restauration des Stuarts. Le grand-père du philosophe aurait reçu de Charles II, vers 1662, en récompense de son dévouement à la cause royale, un modeste emploi dans la ville de Belfast. Les archives de cette ville ne contiennent cependant aucun document qui confirme cette tradition. Son père, qui semble avoir possédé un petit domaine rural dans le comté de Kilkenny, n'est connu que par deux inscriptions, d'une ligne chacune, sur le registre de l'école de Kilkenny et sur celui de l'université de Dublin ; elles marquent en même temps la date à laquelle Georges Berkeley fut admis parmi les élèves de ces deux maisons. Sa mère était probablement née en Irlande. Ils vécurent l'un et l'autre assez longtemps pour voir leur fils évêque de Cloyne, et ils moururent, dit-on, la même semaine tous les deux. Voilà tout ce que les recherches les plus patientes, faites sur les lieux mêmes, ont appris relativement aux parents de celui qui

[1] Nous nous plaisons à reconnaître ici tout le parti que nous avons tiré de la belle édition de Berkeley donnée par M. Fraser *(The works, life and letters of George Berkeley, by Alexander Campbell Fraser. Oxford*, 1871). Nous lui avons emprunté la plupart des détails biographiques dont nous nous sommes servi. Nous devons aussi exprimer au savant professeur de l'Université d'Edimbourg notre vive reconnaissance pour les indications qu'il a bien voulu nous fournir lui-même.

Digitized by Google

devait faire une révolution dans le monde des idées.

Il n'est pas plus facile de dire exactement le lieu et la date de la naissance de Berkeley. Quelques biographes l'ont fait naître à Kilcrin ou Killerin, près de Thomastown, et l'on ne trouve auprès de cette ville aucun village, aucun hameau, qui porte l'un ou l'autre de ces deux noms. Il semble résulter des dernières investigations qu'il naquit à Dysert, sur les bords du Nore, à deux milles anglais en aval de Thomastown, à douze milles de Kilkenny. La tradition rapporte en effet qu'il y avait encore des Berkeley à Dysert, au commencement du XVIIIe siècle. Ils habitaient d'anciens bâtiments qui avaient appartenu au riche prieuré de Kells, et qui avaient passé, au XVIe siècle, avec les dépendances de ce même prieuré, à la famille des comtes d'Ormond.

En recourant au registre de l'école de Kilkenny et à celui du collége de la Trinité, à Dublin, on peut aussi fixer approximativement au 12 mars 1685 (nouveau style) la date de la naissance de Berkeley. D'autres indications, peu précises elles-mêmes, ont permis de déterminer avec quelque vraisemblance le nombre des enfants dont Georges était probablement l'aîné; il aurait eu cinq frères et une sœur. Il ne fait lui-

Digitized by Google

même aucune allusion à sa famille dans les lettres cependant assez nombreuses que M. Fraser a pu recueillir ; il ne parle du moins que de son frère Robert, le seul qui soit entré dans les ordres.

Il n'y a peut-être pas d'exemple, dans l'histoire de la philosophie, du contraste que l'on trouve entre la gloire justement attachée au nom de Berkeley et l'obscurité dont ce nom est resté enveloppé dans le pays même où ce philosophe est né, où il a passé la plus grande partie de sa vie. Les raisons de ce fait seraient peut-être faciles à découvrir. Si l'on interroge les habitants de la vallée du Nore, on ne recueille que les traditions les plus incertaines, ou, ce qui est plus grave, les fables les plus ridicules et les plus grossières calomnies. Les paysans irlandais du comté de Kilkenny, qui ont retenu le nom de Berkeley, lui attribuent les doctrines les plus opposées à celles qui l'ont rendu célèbre : il enseignait, disent-ils, qu'il n'y a point d'âme et que l'homme tout entier périt avec le corps. Il avait l'habitude, ajoutent-ils, de forcer ses élèves à sauter sur les bancs de l'école jusqu'à ce qu'ils fussent meurtris et couverts de sang; il leur expliquait alors que, lorsqu'ils auraient perdu tout leur sang, tout serait fini pour eux. Il circule encore d'autres légendes tout aussi ineptes et mensongères sur le compte de l'homme le

Digitized by Google

plus pieux et assurément le plus éloigné du matérialisme dont l'Irlande puisse s'enorgueillir. Mais peut-être serait-il juste de faire remarquer, si ce n'était ici prématuré, que certains philosophes n'ont pas beaucoup mieux compris Berkeley que les paysans de son comté.

Cette absence de toute information positive sur les premières années de Berkeley est d'autant plus regrettable, qu'il est prouvé d'ailleurs que jamais la précocité d'esprit ne fut aussi grande, qu'aucun philosophe ne conçut d'aussi bonne heure les principes d'un système aussi original. Dans un cahier de notes que M. Fraser a publié pour la première fois, et qui contient les indications les plus précieuses sur le développement de cette intelligence si promptement éveillée à des pensées toutes nouvelles, se trouve cette phrase significative : « Dès mon enfance j'avais une incroyable disposition à m'occuper de questions de ce genre. Je me souviens que dès l'âge de huit ans j'étais très chercheur, très porté à admettre ces nouvelles théories. » Il nous est impossible d'expliquer comment l'idée de ces nouvelles théories a pu se présenter à son esprit. Il n'est pas probable, en effet, que parmi ses parents se soit trouvée une personne capable d'entendre de pareilles questions, de lui suggérer ces idées nouvelles. On comprend sans doute que

Digitized by Google

le spectacle qui se déroulait sous ses yeux dans la charmante vallée du Nore lui ait inspiré, dès l'enfance, l'amour des beautés de la nature. La vallée du Nore est l'une des plus belles de l'Irlande; Spencer l'avait chantée, et il n'est pas douteux que le vif sentiment de la nature, dont s'est inspiré Berkeley dans ses descriptions poétiques, est né et s'est fortifié dans cette région si pittoresque. Ce goût ne fit que s'accroître dans la suite; le philosophe qui passe pour avoir nié la réalité du monde extérieur est aussi l'un de ceux qui l'ont décrit avec le plus de charme. Ces tableaux pleins de fraîcheur et de vie ne sont-ils pas comme autant de protestations élevées d'avance contre les fausses interprétations de sa doctrine ? Mais cette doctrine elle-même, il semble bien qu'il l'ait trouvée par les propres forces de son esprit, et sans aucun secours étranger.

On peut supposer en outre que les événements auxquels il assista pendant sa première enfance firent sur lui quelque impression, et laissèrent des traces durables dans une intelligence naturellement portée à la méditation. En 1690, alors qu'il n'avait encore que six ans, il vit les partisans vaincus de Jacques II fuir, dans la vallée du Nore, devant les troupes de Guillaume d'Orange. Il serait sans doute témé-

Digitized by Google

raire de prétendre déterminer exactement quelle fut l'impression de l'enfant; mais la bonté, qui est le trait dominant du caractère de Berkeley, dut s'émouvoir à la vue des maux de la guerre dont il lui était donné d'être, si jeune encore, le témoin, et la crainte de voir de pareils maux se renouveler favorisa peut-être le développement de cet utilitarisme théologique auquel il s'attacha plus tard.

Mais ce ne sont là que des conjectures; les faits deviennent ensuite plus certains. En 1696, à l'âge de onze ans, Berkeley entre à l'école de Kilkenny; cette école avait une certaine réputation; on l'appelait l'Eton de l'Irlande : depuis quatre ans, après les troubles de la guerre civile, elle avait rouvert ses portes. Il fut admis d'emblée dans la classe de seconde, bien que la cinquième fût celle des débutants, et il n'y trouva que des camarades plus âgés que lui. On peut donc supposer qu'il avait reçu dans sa famille une instruction assez avancée. Il fit à Kilkenny la connaissance de Thomas Prior, qui était né en 1682 et qui devait être l'un des fondateurs et pendant longtemps le secrétaire de la Société de Dublin. Il se lia avec lui d'une étroite amitié qui ne devait jamais se démentir, et ses lettres à cet ami d'enfance sont devenues la source des plus précieux renseignements pour l'histoire de

Digitized by Google

sa vie. Un autre élève, bien plus fameux aujourd'hui que Thomas Prior, et qu'il ne devait connaître que plus tard, J. Swift, venait de quitter la même école et de le précéder au collége de la Trinité, à Dublin. Nous retrouverons Swift; la liaison de ces deux esprits éminents, mais si opposés l'un à l'autre, est un des épisodes les plus curieux de la vie de Berkeley.

Nous n'avons pas beaucoup de détails à donner sur l'éducation qu'il reçut à l'école de Kilkenny. Il étudia le grec, le latin, et commença sans doute à apprendre les mathématiques, pour lesquelles il montra de bonne heure un goût fort vif. D'ailleurs les mêmes paysages, dans la même vallée, s'offraient encore à ses yeux, et cette partie de sa jeunesse fut la suite naturelle de son enfance. On a dit qu'à cette époque de sa vie, le jeune élève avait abusé de la lecture des romans, et qu'il était devenu incapable de distinguer le réel de l'imaginaire. C'est encore là une légende, imaginée peut-être pour rendre compte de théories mal comprises et jugées paradoxales. Il ressort au contraire de certain récit, qui remonte à cette époque, d'une visite faite à la grotte de Dunmore, que Berkeley était plus curieux déjà des phénomènes naturels que des romans. Mais cette période de sa vie reste encore un peu obscure et

Digitized by Google

n'apparait qu'à travers les ténèbres accumulées par près de deux siècles d'indifférence sur celui qui va bientôt prendre rang entre Locke et Leibnitz.

Le 21 mars 1700, Berkeley fut inscrit sur les registres du collége de la Trinité à Dublin. Il avait alors quinze ans. Dès ce moment, il se trouva placé dans les conditions les plus favorables au développement de ses idées originales.

La ville de Dublin était moins vaste à cette époque et beaucoup moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le collége de la Trinité était encore situé hors des murs ; il achevait, en 1700, de réparer les dommages que lui avait causés la guerre civile. Pendant l'occupation de Jacques II, les bâtiments académiques avaient été transformés en caserne, la chapelle du collége avait servi de poudrière. Mais l'université s'était assez promptement relevée. L'influence de tous les grands hommes qui avaient inauguré en Europe une ère nouvelle se faisait heureusement sentir dans la nouvelle organisation des cours. Berkeley arrivait précisément au moment où la scolastique livrait, en quelque sorte, sa dernière bataille, où la philosophie moderne l'emportait. La répugnance des élèves eux-mêmes, leur hostilité contre les vieux maîtres, n'avait pas peu contribué à ce succès. Swift, en particulier,

Digitized by Google

n'avait pu se résigner à lire plus de quelques pages des savants docteurs qu'il devait cependant connaître pour obtenir ses grades. Sa révolte déclarée contre les Smiglicius, les Keckermannus, les Burgendicius, etc., devait du moins épargner à ses successeurs de stériles fatigues.

Le directeur du collége de la Trinité, en 1700, était Pierre Brown, un homme savant, qui combattit la philosophie de Locke dans deux ouvrages dignes d'être encore aujourd'hui rappelés : « Des procédés et des limites de l'intelligence humaine » et « De l'analogie divine. » Il montra quelque bizarrerie dans sa lutte opiniâtre contre certaines coutumes locales qui ne méritaient pas l'honneur d'avoir un pareil adversaire ; mais il était digne de gouverner une maison qui contenait de tels élèves. Il ne parvint jamais, il faut bien l'avouer, à goûter les théories de Berkeley, et lorsque plus tard ils se retrouvèrent auprès l'un de l'autre, au fond de l'Irlande, l'un évêque de Cork, l'autre évêque de Cloyne, le voisinage de leurs évêchés ne semble pas avoir servi au rapprochement de leurs esprits.

Vers la même époque, en 1703, W. King fut appelé à l'archevêché de Dublin, qu'il devait administrer pendant vingt-cinq ans. Son nom appartient à l'histoire de la philosophie. Ce fut

Digitized by Google

en effet son livre « De Origine mali » qui souleva, comme on le sait, entre Bayle et Leibnitz le débat fameux d'où est sortie la « Théodicée. »

La ville de Dublin elle-même était alors le théâtre d'une grande activité intellectuelle. On la devait principalement à un homme de mérite, William Molyneux, dont la famille s'était distinguée depuis longtemps dans la culture des lettres et des sciences. Il est lui-même connu pour sa correspondance avec Locke et la visite qu'il fit, peu de temps avant sa mort, au philosophe anglais, alors retiré à Oates. C'était un rude adversaire de la philosophie scolastique et l'un des plus ardents promoteurs des idées nouvelles. Il avait donné, en 1680, une traduction des « Méditations » de Descartes, des « Objections » de Hobbes et des « Répliques, » ainsi qu'une biographie du réformateur français. En 1683, il avait fondé à Dublin une première Société, sur le modèle de la Société royale de Londres. Il s'occupa aussi d'optique et de philosophie, et publia une « Dioptrica nova » dont le savant Halley faisait grand cas. Son fils Samuel fut un des amis de Berkeley, qui lui dédia, en 1707, ses « Miscellanea mathematica. »

Grâce à William Molyneux, « l'Essai sur l'entendement humain » était étudié à Dublin avant la fin du XVIIe siècle, et, en 1700, les noms et

Digitized by Google

les ouvrages de Locke et de Descartes étaient familiers aux élèves du collége de la Trinité. La « Recherche de la vérité » de Malebranche, et bientôt après le « Monde idéal ou intelligible » de J. Norris, le Malebranche de l'Angleterre, n'y étaient pas inconnus non plus. Si l'on songe que la lutte entre la philosophie naturelle de Newton et celle de Descartes était alors dans toute sa force, on comprendra que les esprits devaient se détourner de plus en plus de la philosophie d'Aristote et que, au commencement du XVIIIe siècle, la réaction contre les traditions scolastiques, en physique et en métaphysique, devait être irrésistible. Le moment était bien préparé pour les théories nouvelles de Berkeley.

Il passa treize ans au collége de la Trinité, d'abord comme élève, comme maître ensuite. Il y retrouva son ancien ami de Kilkenny, Thomas Prior, et plusieurs de ses nouveaux camarades restèrent dans la suite ses amis et ses correspondants. Dès les premiers jours il se signala par la douceur de son caractère, et aussi par sa curiosité pour mille recherches, qui l'entraînèrent quelquefois à des expériences singulières. Un jour même il voulut essayer de se pendre; un ami, Conterini, le même qui sera plus tard « le bon oncle » d'Olivier Goldsmith, était heureusement dans la confidence et put

Digitized by Google

arrêter à temps cette dangereuse expérience. Il était, dit son biographe, plein de simplicité et d'enthousiasme, et tous ses compagnons n'étaient pas capables de le comprendre. Il fut même, de la part de quelques-uns d'entre eux, la victime de mille taquineries qui ne ralentirent cependant pas son ardeur au travail. Il obtint en 1702 le titre de *scholar*, celui de bachelier ès arts en 1704, et prit sa maîtrise en 1707. Il subit avec un succès peu ordinaire le dernier examen qui était public, et il fut proclamé *fellow* aux applaudissements de l'assistance tout entière.

Dans cette nouvelle situation, il poursuivit avec le même zèle la solution des problèmes qui le préoccupaient depuis longtemps. Avec quelques amis de collége, il fonda une sorte d'académie qui devait s'occuper spécialement des questions soulevées par la philosophie toute récente de Bayle, de Newton, de Locke. On a retrouvé dans les papiers de Berkeley les statuts de cette association studieuse, et une série de sujets qu'elle se proposait de traiter. C'est probablement à la même époque qu'il faut faire remonter ce curieux cahier de notes, ou « Common-place book, » dont nous avons déjà parlé, et qui montre quelles étaient alors et les pensées et les lectures du jeune philosophe.

Digitized by Google

Le « Common-place book » traite au hasard et sans ordre, au gré de l'inspiration du moment, de mathématiques, de philosophie naturelle, et surtout de psychologie, de métaphysique, de théologie et de morale. Ce n'est pas un livre, c'est le confident journalier d'un chercheur, un recueil de réflexions brièvement formulées, à mesure qu'elles se présentent, ou à l'occasion d'une lecture. La tendance qui domine est l'aversion pour toute scolastique, le désir d'éviter toute abstraction, ce fléau, dit Berkeley, de la religion et de la philosophie, de tout ramener à des faits d'expérience concrète qu'il appelle *idées* ou *sensations*. Il veut se soustraire à l'empire de certains termes reçus mais équivoques; il se révolte contre cette routine qui a tout obscurci.

Il parle peu de mathématiques; il est trop jeune; il ne songe pas encore, comme il l'osera plus tard, à attaquer Newton. Mais c'est déjà la métaphysique des mathématiques, si l'on peut ainsi parler, qui le préoccupe, et c'est assez pour expliquer, dans une certaine mesure, ses dissentiments futurs avec l'illustre mathématicien anglais; car Newton n'exposa jamais clairement sa métaphysique des nombres : il avait un but plus pratique.

En optique, Berkeley mêle encore les re-

Digitized by Google

cherches mathématiques et physiologiques à l'investigation psychologique. Plus tard il adoptera, dans l'étude des mêmes problèmes, la méthode psychologique toute seule.

Mais il s'occupe surtout de la matière, de ses qualités, de l'espace et du temps, de l'existence de l'âme, de Dieu et du devoir. Son esprit paraît obsédé par l'idée d'un principe nouveau, et çà et là, dans ces notes jetées au courant de la plume, il en cherche, à travers des tâtonnements bien naturels, la formule définitive. Ce principe est qu'il n'y a rien dans le monde qui soit indépendant de la perception et de la volition : tout doit être, dit-il, ou pensant et voulant, ou perçu et voulu. Hors de cela, il n'y a qu'idées abstraites, inintelligibles, contradictoires. Grâce à ce principe, qui résume le dualisme original de Berkeley, plus de matière abstraite, plus de cause abstraite.

Parfois il se rencontre dans ces notes quelque trace de l'hésitation que font naître en lui les conséquences encore vaguement entrevues de cette doctrine ainsi esquissée. Mais il sent le courage qui anime les novateurs sincères ; il s'excite à affronter le bruit que soulèvera sans doute, dès qu'elle sera publiée, sa découverte; il s'exhorte à la publier. Quelques passages, choisis dans le chaos du Common-place

Digitized by Google

book, feront mieux voir le progrès des idées de l'auteur, et la ferveur juvénile avec laquelle il s'entretenait de ces nouvelles pensées.

« Renverser le principe queje regarde comme la source de tout ce scepticisme et de toute cette folie — de toutes ces absurdités contradictoires et inextricables qui, de tout temps, ont été reprochées à la raison humaine, aussi bien que de cette idolâtrie, ou des images ou de Dieu, qui aveugle le plus grand nombre des hommes, aussi bien que de cette honteuse immoralité qui nous change en bêtes..... Je sais qu'il y a contre moi une secte puissante.... Je suis jeune, je suis inconnu, je n'ai pas de crédit. Eh bien, je tâcherai de supporter patiemment les termes les plus méprisants, les plus avilissants dont l'orgueil et la rage des hommes m'accableront ! Mais il y a une chose, à coup sûr, dont je ne suis pas coupable. Je ne me mets pas à la remorque d'un grand homme. Je n'agis ni par préjugé ni par prévention. Je ne m'attache pas à une opinion parce qu'elle est ancienne, ou rajeunie, ou à la mode, ni même parce qu'elle m'a coûté beaucoup de peine et de travail.... Si je me sépare, sur quelques points, d'un philosophe que je fais profession d'admirer, c'est pour la raison même qui me fait l'admirer, c'est par amour pour la vérité. »

Digitized by Google

Nous avons ensuite comme l'ébauche du principe lui-même, plus distinct à mesure qu'il le possède mieux, qu'il tourne et retourne dans son esprit :

« Insister sur les absurdités dans lesquelles sont tombés tant de philosophes anciens, comme de nier l'existence du mouvement et de ces autres choses que nous percevons actuellement par les sens, cela vient de ce qu'ils ignoraient ce qu'est l'existence, ou en quoi elle consiste. Voilà la source de leur folie. Je m'attache principalement à découvrir la nature, la signification et l'importance de l'existence. Par là je creuse un abîme entre les sceptiques et moi. C'est, je crois, une véritable nouveauté. Je suis sûr que c'est nouveau pour moi.... Je ne rejette pas les substances. Je ne dois pas être accusé de bannir la substance du monde raisonnable. Je rejette seulement le sens philosophique, qui est en réalité un non-sens, du mot substance. Demandez à un homme qui n'est pas gâté par leur jargon ce qu'il entend par substance corporelle ou substance d'un corps. Il répondra : le volume, la solidité et telles autres qualités sensibles. Voilà ce que je retiens. Quant au *nequid* philosophique, au *nequantum, nequale,* dont je n'ai aucune idée, je le rejette, si l'on peut rejeter ce qui n'a jamais existé,

Digitized by Google

ce qui n'a même jamais été imaginé ou conçu. »
« En un mot, ajoute-t-il dans ce monologue plein de passion, ne craignez rien. Vous ne perdez rien, rien de réel ou d'imaginaire, absolument rien de ce que vous auriez pu concevoir ou imaginer, quand ce seraient les chimères les plus extravagantes, les plus absurdes. Cela peut vous faire beaucoup de bien. Je suis plus pour la réalité qu'aucun autre. Les philosophes, eux, font naître mille doutes et ne savent certainement qu'une chose, à savoir que nous pouvons être trompés. J'affirme directement le contraire.... Les philosophes parlent beaucoup d'une distinction entre les choses absolues et les choses relatives, entre les choses considérées dans leur propre nature et les mêmes choses considérées par rapport à nous. Je ne sais ce qu'ils entendent par « choses considérées en elles-mêmes. » C'est un non-sens, c'est du jargon.... Chose et idée sont des mots qui ont absolument même extension et même sens... Par le mot *idée* j'entends une chose sensible ou imaginaire... Le temps est une sensation ; il n'existe donc que dans l'esprit... L'étendue est une sensation ; elle n'existe donc que dans l'esprit... Une chose non perçue est une contradiction... L'existence n'est pas concevable sans perception ou volition... Ne laissez pas dire que je nie l'existence. Je me

Digitized by Google

borne à donner le sens de ce mot tel que je le comprends... Que signifie le mot cause, si on le distingue du mot occasion? Il désigne seulement un être qui veut, lorsque l'effet suit la volition... Il n'y a d'actif que l'esprit... Tout être est percevant et voulant, ou perçu et voulu. L'âme n'est que la volonté et se distingue des idées... Toute idée a une cause, c'est-à-dire est produite par une volonté... Il doit y avoir, dites-vous, une substance pensante — quelque chose d'inconnu, qui perçoit, qui supporte les idées et se cache derrière elles. Je réponds : Montrez-moi que l'on a besoin de ce quelque chose, et je serai des vôtres. Je ne me soucie pas de nier quoi que ce soit, pourvu que j'aie la moindre raison de croire à son existence. »

C'est ainsi que Berkeley présente sous mille formes le principe qu'il a le premier conçu. La substance et la cause, le temps et l'espace, au bout de ces méditations, ne sont plus que des modifications et des relations de la perception active et de ce qui est perçu par les sens d'un être percevant, ou des volitions d'un agent conscient, et leurs effets sensibles. Plus de scepticisme, il le croit du moins, car ce sont les choses réelles elles-mêmes, et non leurs effets supposés, ou les représentations (trompeuses peut-être) d'un archétype non perçu, d'un je ne

Digitized by Google

sais quoi dont nous avons conscience, que nous percevons directement par les sens.

« Les idées des sens *sont* les choses réelles, les archétypes, dit-il. Les idées de l'imagination, les rêves, sont des copies, des images des premières... Descartes et Malebranche prétendent que Dieu nous donne une forte inclination à croire que nos idées procèdent de corps extérieurs, que ces corps existent. Que veulent-ils dire? Que les idées imaginaires sont des images des idées sensibles, en procèdent? C'est vrai, mais ce n'est pas ce qu'ils veulent dire, car ils parlent des idées *sensibles* et affirment qu'elles procèdent d'un je ne sais quoi, et lui ressemblent... Je suis plus éloigné du scepticisme que n'importe qui. Je connais avec une évidence intuitive l'existence des autres choses aussi bien que celle de mon âme. Locke et bon nombre d'autres penseurs voudraient bien avoir la même certitude. »

Mais les hommes croient communément qu'il existe un monde en dehors de l'esprit; ils croient *voir* les choses en dehors d'eux-mêmes. Berkeley comprend bien que ce sera le principal obstacle au succès de sa nouvelle doctrine, et il y revient souvent dans les notes du Common-place book.

« L'erreur commune, dit-il, des opticiens qui

Digitized by Google

prétendent que nous jugeons de la distance par les angles, fortifie les hommes dans ce préjugé que nous voyons les choses en dehors et à une certaine distance de notre esprit... C'est une contradiction d'admettre que l'étendue existe dans une chose incapable de perception... L'étendue, bien qu'elle n'existe que dans l'esprit, n'est cependant pas une propriété de l'esprit : l'esprit peut exister sans elle; elle ne peut exister sans lui... L'étendue tangible et l'étendue visible sont hétérogènes, parce qu'elles n'ont pas une commune mesure et parce que leurs éléments constitutifs les plus simples, le *punctum visibile* et le *punctum tangibile*, sont spécifiquement différents... L'étendue paraît être perçue par l'œil comme la pensée par l'oreille... J'ai vu de la douceur dans ses regards; j'ai vu la honte sur son visage. C'est ainsi que je vois la figure ou la distance. »

Nous rencontrons aussi des allusions à cette théorie, qu'une pensée intelligible est comme répandue à travers le monde sensible, et que les phénomènes visibles en particulier constituent un langage que nous pouvons interpréter.

« Il n'y aurait dans le monde qu'un seul et même langage; les enfants le parleraient naturellement dès leur naissance; les hommes ne pourraient ni cacher leurs pensées ni tromper les

Digitized by Google

autres ; il y aurait une connexion indissoluble entre les mots et les pensées. Pourquoi ne croirait-on pas que l'on entend des pensées quand on s'imagine voir l'étendue ? »

Mais l'antithèse du principe nouveau, la racine de tout le mal intellectuel, aux yeux de Berkeley, c'est le fantôme des idées abstraites. C'est dans les abstractions, dans leur verbiage scolastique, d'après lui, que s'abritent toutes les absurdités, toutes les contradictions qui retardent la science et entretiennent le scepticisme.

« La seule chose que je fasse ou prétende faire, c'est d'écarter le nuage ou le voile des mots. Ce sont eux qui ont causé l'ignorance et la confusion. Ils ont amené la perte des savants et des mathématiciens, des législateurs et des prêtres... Si les hommes pouvaient penser sans les mots, ils seraient pour toujours affranchis de l'erreur, excepté en matière de faits. »

Plus loin, il se rend compte du chemin parcouru, il s'assure à lui-même que son principe, sans compromettre aucune réalité, est fécond en conséquences utiles :

« Mes spéculations ont le même effet qu'un voyage en pays étranger. A la fin, je reviens d'où j'étais parti, le cœur content et plus satisfait de moi-même.... Les philosophes perdent leur matière ; les mathématiciens perdent leurs sen-

Digitized by Google

sations insensibles ; les profanes perdent leur divinité étendue. Mais, je vous prie, que perd le reste des hommes ? Pour les corps, nous les conservons. La métaphysique et les mathématiques futures gagnent beaucoup à ce marché.

» .. Tout cela servira à la pratique et à la moralité : 1° parce qu'il en résulte que la toute-présence de Dieu est manifestement encore plus proche de nous qu'on ne pensait ; 2° parce que tout travail inutile des sciences se trouve désormais supprimé. »

D'après ces extraits, que nous donnons dans l'ordre où les a disposés M. Fraser, on peut se faire une idée du Common-place book. Il est difficile de rencontrer dans l'histoire de la philosophie un document aussi intéressant. On y voit surgir et se développer peu à peu les idées que Berkeley exposera, en les éclaircissant, dans ses ouvrages ; on y sent la lutte d'un jeune esprit aux prises avec une conception originale qui l'absorbe et à laquelle il s'efforce de donner toute la netteté, toute la précision d'une théorie. On y trouve en outre des renseignements sur les lectures qu'il faisait à cette époque. Sans doute il tirait de son propre fonds le sujet ordinaire de ses méditations, mais il reconnaissait aussi l'influence de Locke. Disciple indépendant, il fut à son maître, pour-

Digitized by Google

rait-on dire, ce que Fichte plus tard fut à Kant. Locke n'avait contesté l'objectivité que des qualités secondes de la matière ; il conteste l'objectivité des qualités premières elles-mêmes, et, dans ces notes déjà, il reproche à Locke de rester encore trop attaché aux croyances de la scolastique. Les noms de Descartes, de Malebranche, de Hobbes et de Spinosa sont assez souvent cités ; çà et là ceux de Newton, de Barrow, de Wallis, une ou deux fois ceux de Leibnitz, de Leclerc, de de Vries, de Sergeant, de Molyneux ; mais il est rarement question, dans le Common-place book, des anciens et des scolastiques.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'ESSAI SUR UNE NOUVELLE THÉORIE DE LA VISION.

On comprend qu'un jeune homme si plein de foi et d'enthousiasme fût pressé de publier quelque ouvrage. Ses premiers écrits, encore très modestes, parurent avant même qu'il eût pris le grade de maître ès arts. Ce sont deux petits traités en latin, publiés à Londres sans nom d'auteur, simplement comme l'œuvre d'un bachelier du collége de la Trinité; l'un était un Essai d'arithmétique sans le secours d'Euclide et de l'algèbre; l'autre contenait quelques pensées sur diverses questions de mathématiques. Ils étaient écrits depuis trois ans déjà quand ils parurent en 1707 : l'auteur n'avait donc pas encore vingt ans lorsqu'il les composa. L'Arithmétique est dédiée à William Palliser, le fils de cet archevêque auquel le collége de la Trinité dut sa célèbre bibliothèque, *Bibliotheca Palliseriana ;* les *Miscellanea mathematica* sont dédiés à un autre camarade de collége, nous l'avons déjà dit, à Samuel Molyneux.

Digitized by Google

Trois ans après, Berkeley se décida à faire connaître, mais à demi et avec des réticences, les idées nouvelles qu'il avait conçues ; en 1709, il publia son *Essai sur une nouvelle théorie de la vision*[1]. Cet ouvrage contient en réalité une introduction chronologique et logique à sa métaphysique. Ce fut le premier fruit de ses études philosophiques à Dublin. Quelle est l'origine de notre conception de l'étendue, cette caractéristique du monde matériel? Telle est la question que se pose l'auteur de ce livre, et, dans la réponse, on trouve la première tentative qui ait jamais été faite pour démontrer que notre perception visuelle de l'étendue et des corps situés dans l'espace, hors de notre organisme, au lieu d'être, comme elle le paraît, immédiate, est en réalité actuellement suggérée par une association constante des idées que nous devons à notre expérience du toucher et des idées de la vue, ainsi que de certaines sensations organiques qui accompagnent la vision.

La première édition de cet « Essai » parut à Dublin en 1709 ; Berkeley avait alors vingt-cinq ans à peine ; la seconde, avec quelques changements et un appendice qui ne fut pas réimprimé depuis, fut donnée avant la fin de la même année,

[1] *An Essay towards a new theory of vision.*

Digitized by Google

chez le même éditeur, « par Aaron Rhamès, pour Jeremy Pepyat, libraire in Skinner Row. » Une troisième édition fut ajoutée à Alciphron, lorsque cet ouvrage parut pour la première fois en même temps à Dublin et à Londres en 1732. C'est particulièrement la critique soulevée par l'application théologique de la théorie nouvelle dans le quatrième dialogue d'Alciphron qui inspira à l'auteur, au commencement de l'année suivante (1733), une défense de son « Essai » sous ce titre : *La Théorie de la vision vengée et expliquée.*

Ces deux derniers ouvrages jettent sur « l'Essai » une vive lumière. Diverses circonstances en rendent en effet l'étude assez difficile, quand on le considère isolément. Le langage dont Berkeley se sert encore dans ce livre semble impliquer l'existence absolue ou indépendante des objets extérieurs. Cette réticence volontaire sur la nouvelle conception métaphysique de la matière, dans des raisonnements qui ne sont véritablement expliqués que par cette conception même, ne laisse pas que de donner une certaine obscurité à maint passage. Il faut en chercher la clef dans les *Principes de la connaissance humaine,* qui parurent dès l'année suivante : « ... Si nous voyions réellement, dit-il, l'espace hors de nous, et des corps actuel-

Digitized by Google

lement existants dans cet espace, les uns plus près, les autres plus loin, il y aurait, semble-t-il, quelque opposition avec ce qui a été dit, à savoir que ni cet espace ni ces corps n'existent en aucune manière hors de l'esprit. C'est l'examen de cette difficulté qui a donné naissance à mon « Essai sur une nouvelle théorie de la vision... » On a montré, dans ce traité, que les objets propres de la vue n'existent pas hors de l'esprit et ne sont pas non plus les images de choses extérieures. On supposait, il est vrai, le contraire, dans le même livre, des objets tangibles, non qu'il me parût nécessaire d'admettre sur ce point l'erreur du vulgaire pour établir les principes que j'exposais alors, mais parce qu'il n'était pas de mon sujet, dans un traité sur la vision, d'examiner et de réfuter cette erreur [1]. A lire seulement l'Essai sur la vision, on serait donc exposé à croire que Berkeley nie la réalité absolue des objets visibles, mais qu'il admet la possibilité pour les objets du toucher d'exister hors de l'esprit.

Cette incertitude sur la véritable doctrine de l'Essai est encore accrue par une autre circonstance. On y trouve un certain nombre de termes équivoques, et ce sont les plus importants de

[1] *Principles of human knowledge*, §§ 43. 44.

Digitized by Google

l'ouvrage. Tels sont les mots *perception, sensation, vue externe, distance,* etc. Berkeley le reconnaît lui-même et il invite, non sans une certaine candeur, ses lecteurs à s'attacher surtout aux idées : « Quand on traite de ces questions, dit-il, l'usage des mots occasionne d'ordinaire quelque obscurité, quelque confusion, et nous donne facilement des idées fausses. Le langage, en effet, est accommodé aux notions communes, aux préjugés des hommes, et il est rare que l'on puisse dégager la vérité et la montrer dans toute sa précision sans de grandes circonlocutions, sans impropriétés, et, pour un lecteur inattentif, sans des semblants de contradictions. Aussi je prie une fois pour toutes ceux qui croiront que ce n'est pas perdre son temps que de chercher à comprendre ce que j'ai écrit sur la vision, de ne pas s'arrêter à telle ou telle phrase, à telle ou telle tournure, mais de chercher avec bonne foi ce que je veux dire par l'ensemble et toute la suite de mes discours; de laisser de côté les mots, autant que possible, pour ne considérer que les idées en elles-mêmes, et juger alors si elles s'accordent avec la vérité et avec leur propre expérience [1]. » Quelques mots ont même changé de sens, et il est malaisé de retrouver

[1] *Essay towards a new theory of vision*, § 120.

Digitized by Google

celui qu'ils avaient dans l'esprit de l'auteur. Enfin les répétitions sont si nombreuses que la structure logique et même l'idée maîtresse de ce traité de jeunesse ne peuvent être reconnus et saisis sans une étude attentive.

« Expliquer comment l'esprit ou l'âme de l'homme voit simplement est une chose et appartient à la philosophie. Considérer des particules comme se mouvant suivant certaines lignes, des rayons de lumière comme réfléchis ou réfractés, se croisant ou enfermant des angles, est une tout autre chose, qui est du domaine de la géométrie. Expliquer le sens de la vision par le mécanisme de l'œil est enfin une troisième chose qui relève de l'anatomie et de l'expérience. Ces deux dernières recherches sont utiles en pratique pour corriger les défauts et remédier aux maladies de la vue, conformément aux lois naturelles du système du monde. Mais la première théorie est ce qui nous fait comprendre la vraie nature de la vision considérée comme une faculté de l'âme. Cette théorie peut se ramener à cette simple question : Comment se fait-il qu'un groupe d'idées absolument différentes des idées tangibles nous suggèrent cependant ces idées tangibles, alors qu'il n'y a entre elles aucune connexion nécessaire ? La réponse ne peut être que celle-ci : Cela se fait en vertu d'une con-

Digitized by Google

nexion arbitraire instituée par l'Auteur de la nature [1]. »

Ce passage de la « Théorie vengée » fait clairement connaître le problème que Berkeley s'est proposé dans son « Essai, » la méthode qu'il a suivie et la solution à laquelle il s'est arrêté. Quels sont les faits dont nous avons conscience quand nous voyons, quand nous percevons quelque chose par la vue? Comment ces faits de conscience nous suggèrent-ils l'idée des objets que nous connaissons par le toucher? Il n'est pas question ici des phénomènes optiques ou physiologiques nécessaires, dans l'ordre actuel, à l'exercice de la vue, mais seulement des faits de conscience qui accompagnent ces phénomènes. « L'Essai sur la vision » est donc une étude purement psychologique, une analyse des faits dont nous avons immédiatement conscience, et de ces faits seulement, par la seule réflexion. C'est lorsque ces faits de conscience sont déjà connus et affirmés, que le résultat de cette étude tout intérieure est appliqué, ici ou là, en manière de vérification, à la solution de telle ou telle difficulté fameuse d'optique ou de physiologie. La méthode est donc toute subjective, comme le problème est d'abord tout psychologique. Mais quelle

[1] *Theory vindicated*, § 43.

Digitized by Google

est la valeur de ces faits de conscience, de ces idées qui accompagnent, ou plutôt qui constituent, à proprement parler, la vision? Ces idées, répond Berkeley, forment un système de signes arbitraires qui représentent les objets tangibles, un véritable langage que Dieu a établi et que nous apprenons à interpréter.

« Mon dessein est de montrer de quelle manière nous connaissons par la vue la distance, la grandeur et la situation des objets. Je considérerai aussi quelle différence il y a entre les idées de la vue et celles du toucher, et je rechercherai s'il y a aucune idée commune à ces deux sens. »

Tel est le début de « l'Essai sur la vision. » Dès le commencement de la seconde section, c'est-à-dire aussitôt après cette courte introduction, on peut le diviser en six parties consacrées successivement à démontrer les thèses suivantes :

1° La distance, ou le fait d'un intervalle entre deux points sur la ligne de vision, en d'autres termes l'externalité dans l'espace, invisible en elle-même, est, dans tous les cas où nous croyons la percevoir par la vue, suggérée à notre imagination par certains phénomènes visibles et par certaines sensations visuelles qui en sont les signes arbitraires (§§ 2-51).

2° La grandeur, ou l'étendue que les corps occupent dans l'espace hors de nous, est absolu-

Digitized by Google

ment invisible. Nous ne pouvons percevoir par la vue qu'une quantité plus ou moins grande de couleur, et ce que nous prenons pour la perception visuelle d'une grandeur réelle n'est qu'une traduction dans le langage du toucher des sensations de couleur et des autres sensations de l'organe de la vue (§§ 52-87).

3° La situation des objets ou leur rapport à un autre objet dans l'espace est également invisible; nous ne percevons par la vue que des variations dans l'intensité des couleurs les unes par rapport aux autres, et quand nous croyons voir les objets dans telle ou telle situation, nous ne faisons encore qu'interpréter des signes visuels (§§ 88-120).

4° Il n'y a pas d'objet sensible commun à la vue et au toucher. L'espace ou l'étendue, qui, mieux que tout autre objet, pourrait prétendre à ce caractère, dont la perception est attribuée par le langage à ces deux sens, est spécifiquement aussi bien que numériquement différent, suivant qu'il s'agit de la vue ou du toucher. Le volume et la situation visibles n'ont rien de commun avec la grandeur et la situation que le toucher nous fait connaître, et la distance est absolument invisible (§§ 121-146).

5° Comment se fait-il donc que nous rapportions les qualités visibles et les qualités tangibles aux mêmes objets sensibles? C'est que les sensa-

Digitized by Google

tions et les idées de la vue sont des signes arbitraires, qui composent un langage divin, qui expriment les distances, les grandeurs et les situations réelles (Berkeley suppose encore la *réalité* des qualités connues par le toucher) des choses éloignées. L'association constante dans la nature de ces deux mondes de la vue et du toucher les a aussi associés, grâce à l'expérience, dans notre esprit, et, par suite, l'étendue visible et l'étendue tangible sont ordinairement regardées comme une seule et même étendue, spécifiquement et même numériquement (§§ 147-148).

6° La géométrie a pour objet propre l'étendue qui s'offre à notre expérience du toucher, et non l'étendue visible : on ne peut voir ni les plans ni les solides réels. L'étendue réelle est invisible. L'objet propre, exclusif, de la vue est la couleur, avec ses différents degrés d'intensité, de quantité ; mais la couleur n'est qu'une pure sensation ; elle ne peut donc exister hors de notre organisme dans l'espace : la vue toute seule ne nous permettrait pas de sortir de nous-mêmes (§§ 149-160).

L'idée vraiment originale de la « Théorie nouvelle » n'est pas, comme on le croit généralement, celle de l'invisibilité de la distance. Nous ne pourrions juger par la vue seule de la distance à laquelle les objets nous apparaissent ; c'est là une

Digitized by Google

hypothèse antérieure à Berkeley, qu'il prend pour accordée et dont il fait le point de départ de ses recherches : « Tout le monde convient, je pense, dit-il dès la deuxième section de son livre, que la distance, d'elle-même et immédiatement, ne peut être vue. » Mais au lieu d'admettre, comme on le faisait avant lui, que l'esprit connaît nécessairement la distance, grâce à une sorte de géométrie visuelle que nous savons en naissant, par la mesure des angles que forment les rayons visuels et qui varient en effet avec la distance, il soutient et démontre que nous n'avons aucune connaissance primitive de ces angles et qu'il y a ici de tout autres signes à considérer. La véritable découverte de Berkeley consiste dans la détermination de ces signes arbitraires qui suggèrent à l'imagination la représentation tout empirique de la distance. Ils sont de trois sortes :

1° La sensation organique particulière qui accompagne l'ajustement de l'œil à telle ou telle distance ;

2° Le degré de confusion dans l'objet visible, qui est plus ou moins grande suivant que l'objet est plus ou moins éloigné, et qui s'accroît aussi à mesure qu'il se rapproche de l'œil ;

3° Enfin, la sensation organique de la pression que subit le globe de l'œil lorsqu'un objet se

Digitized by Google

trouve en deçà du point où nous le voyons le plus distinctement, et que nous faisons effort pour le percevoir nettement.

Quand nous percevons un objet par la vue, nous n'avons donc conscience que de certaines sensations organiques associées à une sensation de couleur ; ce ne sont là que des phénomènes intérieurs et qui ne sauraient exister hors de l'esprit. Tout ce qui est proprement visible consiste dans la sensation de couleur ou en dépend ; par suite, comme le dit Voltaire, qui, moins de trente ans après, introduisait en France la nouvelle théorie, « les distances, les grandeurs, les situations, ne sont pas, à proprement parler, des choses visibles, c'est-à-dire ne sont pas les objets propres et immédiats de la vue. L'objet propre et immédiat de la vue n'est autre chose que la lumière colorée ; tout le reste, nous ne le sentons qu'à la longue et par expérience. Nous apprenons à voir précisément comme nous apprenons à parler et à lire. La différence est que l'art de voir est plus facile et que la nature est également notre maître à tous [1]. »

[1] VOLTAIRE, *Eléments de la philosophie de Newton.*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES PRINCIPES DE LA CONNAISSANCE HUMAINE.

L'Essai sur une nouvelle théorie de la vision ne contenait que très imparfaitement la doctrine de Berkeley, puisqu'il suppose encore la réalité des objets que le toucher nous fait connaître. Les « Principes de la connaissance humaine, » où cette doctrine est exposée très franchement et très hardiment, parurent en 1710.

Ce nouvel ouvrage devait se composer de deux parties; la seconde, que l'auteur avait annoncée en publiant la première, n'existe pas. Il était même douteux qu'elle eût jamais été écrite, lorsqu'une découverte assez récente a permis de résoudre cette question. On vient de trouver en effet une lettre de Berkeley au Dr Samuel Johnson, dans laquelle il lui apprend qu'il avait presque achevé cette seconde partie des « Principes de la connaissance, » lorsqu'il en perdit le manuscrit en Italie. Ce renseignement, tout précieux qu'il est, ne laisse pas que de faire naître quelques difficultés. C'est en 1714 seulement que

Digitized by Google

Berkeley vint en Italie pour la première fois ; il y aurait eu un bien long intervalle entre la publication des deux parties du même livre, et ce retard étonne si l'on songe à la facilité de l'auteur. De plus, les fameux dialogues d'Hylas et de Philonoüs avaient été donnés en 1713, et il est assez singulier que notre philosophe ait ainsi interrompu, pour la reprendre ensuite, la composition de ses « Principes. » On comprend du moins qu'après l'accident qu'il rapporte il n'ait pas voulu recommencer son travail.

Que contenait cette seconde partie ? On peut seulement le conjecturer. Dans la première, Berkeley s'était occupé spécialement des *idées* ou des choses (ces deux termes pour lui sont équivalents) ; il n'avait pas parlé de l'esprit dans ses rapports avec d'autres esprits, avec Dieu, ni des notions de l'entendement dans leur opposition avec les idées sensibles, avec les conceptions de l'imagination ; il n'avait traité du temps et de l'espace que légèrement, sans beaucoup de précision. Il est probable qu'il se proposait, dans la seconde partie, de combler ces lacunes, et de rechercher peut-être s'il y a des nécessités de penser primitives suivant lesquelles se développe d'elle-même, dans chaque esprit, toute expérience mentale. Il faut demander à ses ouvrages postérieurs les développements de sa doctrine.

Digitized by Google

Tels qu'ils sont, les « Principes de la connaissance humaine » forment un tout et l'une des œuvres les plus étonnantes que présente l'histoire de la philosophie. Les problèmes que Berkeley soulève dans ce livre et résout d'une manière si originale ouvrent à l'esprit humain une voie nouvelle. Hume est devancé, et la psychologie *présentative* de Reid et de W. Hamilton se trouve déjà dans ce traité, dont la conception fondamentale fait plus qu'annoncer la révolution copernicienne de Kant. En comparant cet ouvrage à ceux des philosophes que nous venons de citer, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la précocité de ce jeune homme de vingt-quatre ans qui se montre si supérieur à son siècle, ou de l'erreur où sont tombés ceux qui ont suivi, sans reconnaître ses services, la route qu'il avait si hardiment tracée.

L'Essai d'une nouvelle théorie était surtout un traité psychologique ; les « Principes » sont un livre de métaphysique. Ils contiennent l'exposé le plus systématiquement raisonné de la philosophie de Berkeley dans cette première partie de sa vie. Il suffit de les lire pour se convaincre que l'auteur avait sérieusement étudié l'Essai de Locke, publié vingt ans auparavant, et, comme les « Principes, » dédié au comte de Pembrocke ; mais les « Principes » sont donnés, ce qui rend la dédi-

Digitized by Google

cace assez piquante, comme une réfutation des principales doctrines de l'*Essai sur l'entendement humain*. Le mot idée a, dans l'un et l'autre traité, la même importance ; dans l'un et l'autre il désigne *l'objet immédiat* de la conscience, qu'il s'agisse de l'intuition interne ou externe, de la mémoire, de l'imagination ou de la généralisation. Pour les deux philosophes, le seul univers objectif que nous connaissions directement consiste dans les idées dont nous avons conscience, et c'est là, pour tous les deux, une vérité évidente. En dernier ressort, c'est à l'expérience qu'ils font appel. La classification donnée par Locke des idées simples et des idées complexes, avec quelques-unes de ses divisions et subdivisions, reparaît quelquefois, quoique dans des termes un peu différents, dans le livre des « Principes. » Mais toute la théorie berkeléienne de la substance, de la cause, de la matière, de l'esprit, de l'espace, du temps, est une subtile et hardie transformation de la théorie des idées de Locke. Un trait caractéristique de la nouvelle doctrine est qu'elle reconnaît des signes d'une réalité indépendante dans une classe des idées de Locke, celles qui nous viennent des sens, de telle sorte qu'elle rend inutile la distinction du quatrième livre de l'*Essai* en faveur de l'existence du monde matériel. La signification du mot

Digitized by Google

« substance, » qui embarrasse le philosophe anglais, est ramenée au sens familier et concret du mot « je ou ego, » et les synthèses permanentes des idées perçues par les sens ne sont plus que des substances secondaires. Il n'y a plus de cause, de puissance, que dans l'activité volontaire exclusivement. L'espace fini est celui que nous connaissons expérimentalement dans le mouvement organique auquel ne s'oppose aucune résistance, et qui peut être symbolisé dans la conscience de couleurs coexistantes. Le temps fini n'est autre chose que l'appréhension de changements dans nos idées, et la grandeur du temps est mesurée par le nombre de ces changements. Quant à l'espace et au temps infinis, l'esprit ne les peut saisir ; ce sont des mots vides de sens et il n'en faut pas parler en philosophie.

Berkeley subit aussi l'influence de Descartes et de Malebranche, de ce dernier surtout ; il était séduit par une théorie qui laisse subsister si peu de la substance matérielle et ne lui laisse, au lieu de l'action d'une véritable cause, que le rôle d'une occasion ; mais le mysticisme de la recherche de la vérité répugne à l'esprit clair de notre auteur, qui se sent moins à l'aise avec la vision en Dieu qu'avec la théorie sensualiste de Locke.

Les « Principes de la connaissance humaine »

Digitized by Google

peuvent être divisés en trois parties, sans compter l'introduction. Dans la première se trouve l'exposé dogmatique des nouveaux principes. Dans la seconde, Berkeley prévient les objections que sa doctrine ne manquera pas de soulever et les réfute par avance. Il montre dans la troisième les conséquences logiques de son système dans son application à notre connaissance : 1° des idées ou objets sensibles, 2° des esprits ou des êtres qui constituent l'univers. Parmi ses principaux avantages, il insiste sur la restauration de la foi et sur la simplification des sciences, dont les questions purement abstraites et, selon lui, vides de sens, seront désormais exclues.

Dans l'introduction, en effet, il s'attaque surtout aux idées abstraites, surtout aux idées *générales abstraites*, qu'il se déclare incapable de concevoir, et dont toute la fortune repose sur des mots absolument inintelligibles. « L'esprit, dit-il, ayant observé que dans les étendues particulières perçues par les sens, il y a quelque chose de commun et de semblable en toutes, et d'autres choses particulières à chacune, telle forme, telle grandeur, etc., qui distinguent ces différentes étendues, peut considérer à part et en soi ce qui est commun, formant ainsi l'idée la plus abstraite

Digitized by Google

d'étendue, qui n'est ni une ligne ni un solide, qui n'a aucune figure ni aucune grandeur, mais qui est une idée absolument distincte de toutes celles-là.... L'esprit ayant observé, par exemple, que Pierre, Jacques ou Jean se ressemblent à certains égards par la forme et d'autres qualités, exclut de l'idée de Pierre, de Jacques et de tel autre homme particulier ce qui est particulier à chacun d'eux, ne retenant que ce qui est commun à tous, une idée abstraite qui convient également à tous les hommes, après en avoir séparé et exclu toutes les circonstances et différences qui pouvaient déterminer une existence particulière. Et l'on dit alors que nous avons une idée abstraite de l'homme, ou, si vous voulez, de l'humanité ou de la nature humaine. Dans cette idée sans doute est contenue l'idée de couleur, car il n'y a pas d'homme qui n'ait quelque couleur ; mais ce n'est ni le blanc, ni le noir, ni aucune couleur particulière, car il n'y a pas de couleur particulière commune à tous les hommes. Il s'y trouve de même l'idée abstraite de stature, mais ni haute, ni basse, ni moyenne, une idée abstraite de stature. Et ainsi du reste.... Les éléments constituants de l'idée d'animal sont le corps, la vie, la sensibilité, le mouvement spontané. S'agit-il de l'idée abstraite d'animal ? Par corps, il faut entendre un corps sans aucune forme ou

Digitized by Google

figure particulière, où il ne faut mettre ni poils, ni écailles, ni rien, car ce sont là les propriétés distinctives des animaux particuliers, et, pour cette raison, il faut les exclure de l'idée abstraite. De même le mouvement spontané ne doit être aucun mouvement déterminé, marche ou vol, etc. C'est cependant un mouvement; mais lequel ? C'est ce qu'il est difficile de concevoir. Si d'autres ont cette merveilleuse faculté de concevoir des idées abstraites, ils peuvent le dire; j'avoue pour ma part que je ne l'ai pas.... » Les termes généraux sont donc vides de sens, selon Berkeley, s'ils sont pris pour signes de pareilles idées abstraites ; mais il admet qu'il y ait de véritables termes généraux, ce sont ceux que l'on prend pour signes de plusieurs idées particulières, dont l'une ou l'autre indifféremment sera, par leur moyen, suggérée à l'esprit.

De la même manière il y a des idées générales, mais ce ne sont pas des idées générales abstraites. « Si nous voulons donner un sens aux mots et ne parler que de ce que nous concevons, je crois que nous devons reconnaître qu'une idée, qui, considérée en elle-même, est particulière, devient générale quand elle est prise pour être le type de toutes les autres idées particulières de même genre et les représenter. Pour éclaircir cela par un exemple, supposons qu'un géomètre veuille

Digitized by Google

apprendre à diviser une ligne en deux parties égales. Il trace une ligne d'un pouce de longueur; cette ligne, toute particulière qu'elle est, a cependant pour lui une valeur générale, puisque dans ce cas elle représente n'importe quelle ligne. Ce qui est démontré pour cette ligne l'est pour toutes les autres, c'est-à-dire pour une ligne en général; et de même que cette ligne *particulière* devient générale en devenant un signe, le *mot* ligne, qui, à le prendre rigoureusement, est particulier, devient général en servant de signe, et comme la première devient générale non comme signe d'une idée abstraite et générale, mais comme signe de toutes les lignes particulières qui peuvent exister, le mot doit sa généralité à la même raison, c'est-à-dire à ce fait qu'il peut désigner indifféremment n'importe quelle ligne.»

Si l'on objecte que pour savoir si une proposition est vraie de tous les triangles, il faut l'avoir démontrée d'abord à propos du triangle abstrait, Berkeley répond que les propositions vraies de tous les triangles sont celles qui sont relatives aux propriétés communes et non aux qualités spéciales de tel ou tel triangle; nous pouvons alors considérer pour notre démonstration tel triangle particulier qu'il nous plaira sans jamais recourir à je ne sais quel triangle abstrait. «Pour être certains de l'universalité de cette pro-

Digitized by Google

position : les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, nous devons faire une démonstration particulière, dit-on, pour chaque espèce de triangle, ce qui est impossible, ou une fois pour toutes relativement à l'idée abstraite de triangle, à laquelle participent tous les triangles et qui les représente tous également. Je réponds à cela que, bien que l'idée que j'ai en vue pendant la démonstration soit, par exemple, celle d'un isocèle dont les côtés ont une longueur déterminée, je puis-être certain cependant que le théorème est vrai de tous les autres triangles rectilignes, de quelque sorte qu'ils soient. C'est que ni l'égalité des deux côtés ni leur longueur ne sont en rien intéressées dans la démonstration. Il est vrai que la figure dont je me sers a telles ou telles particularités ; mais il n'en est pas question dans le raisonnement... On peut considérer une figure comme triangulaire, sans tenir compte des qualités particulières des angles ni des relations des côtés. Voilà jusqu'où va l'abstraction ; mais cela ne prouve pas que l'on puisse former une idée abstraite, générale et contradictoire de triangle... sans y rien faire entrer de ce que donne la perception. »

D'où vient donc cette doctrine des idées abstraites, qui a si longtemps entravé le progrès des sciences? Des mots. On a cru qu'à chaque mot

Digitized by Google

correspondait une idée déterminée, que le langage n'avait d'autre usage que de servir à l'échange des idées; on n'a pas remarqué que les mots n'avaient pas tous par eux-mêmes un sens précis, qu'ils ne sont le plus souvent employés que comme les lettres en algèbre. Il est possible sans doute, dans cette science, de faire exprimer à chaque lettre une quantité déterminée, mais il n'est pas nécessaire, pour raisonner juste, de se rappeler à chaque pas la quantité correspondante à chaque lettre. Il en est de même des mots, qui n'excitent pas, le plus souvent, dans la conversation ou dans la lecture, les idées qu'ils signifient. Ils ont en outre pour fonction d'éveiller les passions, de pousser à une action ou d'en détourner, de mettre enfin l'esprit dans un état particulier, et alors leur rôle d'exprimer des idées est tout à fait subordonné à celui d'émouvoir la sensibilité. On finit par ne plus s'occuper de leur signification primitive; le fait de les entendre suffit pour produire immédiatement dans notre âme tel ou tel mouvement. Mais il est arrivé qu'en réfléchissant sur ces signes, on a méconnu leur véritable valeur, et l'on en est venu à s'imaginer qu'ils exprimaient des idées qui n'étaient jamais entrées dans l'esprit humain; on a fait les idées pour les mots, et les mots en ont imposé à l'intelligence, de telle sorte que la plus grande partie de nos connaissances

Digitized by Google

s'est trouvée embrouillée et obscurcie pour longtemps. Berkeley s'efforcera de se représenter ses idées en elles-mêmes, en écartant autant que possible les mots auxquels l'usage les a si étroitement unies. Il espère ainsi éclaircir toutes les controverses purement verbales et surtout échapper à toutes les erreurs enfantées par l'abstraction. Il ne se propose d'autre but que de faire une exacte recherche de ce qui se passe dans son entendement. D'autres philosophes avant lui ont reconnu le tort que le langage avait causé à la philosophie, et recommandé à leurs lecteurs de s'appliquer aux idées plutôt que de s'attacher aux mots qui les expriment ; mais ils n'ont pas su découvrir eux-mêmes que l'usage immédiat des mots n'est pas d'exprimer des idées, ni se corriger de cette fausse opinion que chaque terme général désigne immédiatement une idée abstraite déterminée.

Après avoir ainsi, dans l'introduction, déblayé, en quelque sorte, le terrain, Berkeley, dans la première partie de son livre, fait un inventaire minutieux des idées que nous avons réellement dans l'esprit, et il rétablit par ce moyen les vrais principes de la connaissance humaine. Son principal effort est de déterminer ce que nous connaissons véritablement, d'en séparer toutes les

Digitized by Google

notions confuses et contradictoires que la philosophie a pu accumuler, de revenir enfin, comme il le dit plusieurs fois, aux pures affirmations du bon sens que les philosophes ont pris tant de peine à corrompre. Par un singulier effet, c'est surtout cette simplicité de la nouvelle doctrine qui l'a rendue si difficile à comprendre. Elle n'a pu triompher pendant longtemps des habitudes d'esprit qu'elle prétendait réformer. Ceux qui l'ont d'abord étudiée étaient incapables, paraît-il, de se faire assez simples eux-mêmes pour en apprécier la simplicité originale, et ils se sont obstinés à chercher des mystères dans l'œuvre du philosophe le plus candide et le moins philosophe, pourrait-on dire, qui ait jamais paru.

Quelles sont les idées immédiates, en d'autres termes, quels sont les objets immédiats de notre connaissance? Ces idées sont de trois sortes :

1° Celles qui sont actuellement imprimées dans les sens ;

2° Celles que nous percevons quand nous faisons attention aux passions et aux opérations de l'esprit ;

3° Celles que nous formons avec le secours de la mémoire et de l'imagination, en composant, divisant, ou simplement en représentant celles qui ont été originellement perçues des deux manières déjà indiquées.

Digitized by Google

Ces idées, et particulièrement celles qui nous sont fournies par les sens, sont-elles simplement des idées, ou représentent-elles des qualités, des phénomènes, des choses, qui existent absolument, c'est-à-dire en dehors de tout esprit conscient? En un mot, connaissons-nous, pouvons-nous connaître quoi que ce soit qui existe hors de l'intelligence ou en dehors de l'esprit qui connaît? Il est intuitivement évident que les idées ou phénomènes, qui nous sont actuellement présentés dans les cinq sens, ne peuvent être eux-mêmes les qualités de quelque chose *d'extérieur*, si par ce mot nous désignons ce qui n'est pas perçu ni conçu par un esprit. Un objet n'est appelé une idée que parce qu'il est présent dans l'expérience de la conscience, et nous n'avons aucune preuve sensible qu'il continue à exister quand il n'est plus présent à la conscience. Les idées elles-mêmes ne peuvent donc pas être considérées comme des substances; on ne conçoit pas qu'elles existent en dehors de toute relation avec un esprit dont elles sont précisément les idées. Mais ces idées ne représentent-elles pas ce qui existe dans une substance non pensante? Cette supposition, dit Berkeley, est arbitraire, et même elle implique contradiction : ces modèles, en effet, ces archétypes supposés solides, étendus, colorés, de nos idées sensibles, sont eux-

Digitized by Google

mêmes perçus ou ils ne le sont pas. Perçus, ils sont, par le fait même, des idées; car une idée est simplement ce qui est l'objet immédiat de l'esprit conscient. Ce que nous avons dit plus haut des idées doit donc s'appliquer ici. D'autre part, si ces prétendus modèles de nos idées ne sont pas perçus, s'ils ne sont pas et ne peuvent pas être contenus dans une expérience consciente, il est impossible qu'ils ressemblent à ce qui est contenu dans cette expérience : « une idée ne peut ressembler qu'à une idée ; » une quantité d'expérience consciente ne peut ressembler qu'à une autre quantité de la même expérience. Cette conclusion s'impose, en dépit de la distinction faite par Locke entre les qualités secondes et les qualités premières de la matière. S'il existe par elles-mêmes, ou absolument, c'est-à-dire en dehors et indépendamment de tout esprit, des substances solides, étendues, il nous est, par définition, impossible de les connaître, et si elles n'existent pas ainsi, nous aurons toujours les mêmes raisons que maintenant de croire qu'elles existent. « Supposez, et personne ne contestera la légitimité de cette hypothèse, une intelligence qui soit affectée, sans le secours des corps extérieurs, de la même suite de sensations et d'idées que la vôtre, imprimées dans son esprit suivant le même ordre et avec la même vivacité. Je de-

Digitized by Google

mande si cette intelligence n'a pas exactement les mêmes raisons que vous de croire à l'existence de substances corporelles qui sont représentées par ses idées et les excitent dans son esprit? Ce n'est pas douteux. Eh bien! cette seule considération devrait suffire à toute personne raisonnable pour lui faire suspecter la valeur de n'importe quel argument imaginable en faveur de l'existence de corps indépendants de l'esprit. »

C'est en réalité une contradiction dans les termes de supposer qu'il existe quoi que ce soit en dehors de l'expérience actuelle d'une conscience. Mais ne pouvons-nous pas imaginer qu'il existe ou des arbres dans un parc, ou des livres dans notre cabinet, alors que personne ne les perçoit, ne soutient leur existence dans une conscience *présentative?* Sans doute, mais ne sommes-nous pas là nous-mêmes pour faire exister et ces arbres et ces livres dans notre expérience *représentative*, par le fait même de les imaginer? Tous les efforts que nous faisons pour concevoir ces objets comme réels en dehors de l'esprit et existant d'une existence absolue ne servent qu'à mieux montrer la contradiction : supposer cette existence en dehors des idées, c'est toujours penser à ces objets, c'est en faire des idées, des objets imaginaires

Digitized by Google

qui ne peuvent pas ne pas dépendre de l'esprit qui les imagine.

Les idées ou objets sensibles n'existent donc pas par eux-mêmes et ne représentent pas non plus des substances qui existent hors de l'esprit. Telle est la conclusion de cette première partie des « Principes. »

Mais en niant ainsi la réalité de la matière, c'est-à-dire d'une substance indépendante de l'esprit, Berkeley ne prétend pas nier toute substance et méconnaître la nécessité d'un principe substantiel, capable d'unir les phénomènes, et dans lequel ils aient leur fondement et leur signification. A ce principe inintelligible et contradictoire, la matière, dont nous n'avons ni ne pouvons avoir conscience, il substitue un principe éminemment intelligible, parce qu'il est intelligent, à savoir l'esprit lui-même.

On pourrait, il est vrai, soulever ici quelque difficulté. Nous admettons que la matière indépendante, absolue, est une pure abstraction des métaphysiciens, qu'elle implique contradiction, qu'il n'y a de réel que ce qui est perçu ou percevant. Nous ne devons pas, en un mot, sortir de l'expérience; nous ne devons affirmer que les données de la conscience. Or chaque percept, c'est-à-dire chaque phénomène perçu, implique un percevant, c'est-à-dire un esprit

Digitized by Google

qui le perçoive. Mais quelle est la substance, quel est le dernier fondement des phénomènes ? Est-ce l'esprit qui perçoit ? Est-ce le phénomène perçu ? La substance est-elle un percept ou un percevant ? Il semble en effet que ces deux termes de toute connaissance soient aussi nécessaires l'un que l'autre. La raison pour laquelle Berkeley se décide en faveur de l'esprit résulte de la comparaison qu'il établit entre les percepts et le percevant. Nous saisissons en effet par la mémoire la mystérieuse identité de l'esprit. C'est toujours au même *moi* que se rapportent les différentes idées, les différents phénomènes auxquels nous pensons. Il n'y a rien qui corresponde à cette identité personnelle dans les perpétuels changements du monde perçu. C'est donc dans l'esprit que nous trouvons le plus profond et le plus réel fondement des choses. Les *substances* dans l'univers sont donc les esprits ou les personnes qui s'y trouvent. Il n'y a, à rigoureusement parler, « d'autre substance que l'esprit ou ce qui perçoit. »

L'esprit n'est pas seulement la substance de tout ce qui est, il est aussi la cause unique de tous les phénomènes. Tout pouvoir, aussi bien que toute substance, est purement mental. L'activité volontaire est dans l'univers la seule causation. Berkeley a déjà démontré que l'es-

Digitized by Google

sence de tous les phénomènes est d'être perçus, qu'ils ne contiennent rien, par suite, dont le percevant n'ait connaissance. Or nous ne voyons en eux ni pouvoir ni activité. Les phénomènes, sensibles ou non, ne peuvent donc être la cause de la conscience que nous en avons ; ils ne sont pas davantage la cause les uns des autres ; ils n'ont réellement entre eux que des rapports de signes à choses signifiées, non de causes à effets.

Mais si le monde des idées ou des phénomènes est vide de causalité, comment expliquer le changement des objets de conscience ? On ne peut attribuer aux idées le pouvoir de produire ce changement, il faut qu'il appartienne à ce dont elles dépendent, c'est-à-dire à l'esprit conscient, au moi. Toutefois il y a ici plusieurs pouvoirs en œuvre. Chacun de nous éprouve que son pouvoir personnel est fort différent suivant les objets dont il a conscience. Nous pouvons sans doute former ou ne pas former, à notre gré, les objets de l'imagination ; mais les idées des sens sont beaucoup plus indépendantes de l'esprit auquel elles se présentent. Si nous ouvrons les yeux en plein jour, il n'est pas en notre pouvoir d'y voir ou de ne pas y voir, ou de déterminer quels objets particuliers s'offriront à notre vue. C'est que, dans notre expérience sensible, dit Berkeley, nous nous trouvons en présence des

Digitized by Google

signes d'une raison plus large, d'une volonté plus ferme que celles qui se révèlent dans les constructions arbitraires de notre imagination : nous y rencontrons le pouvoir suprême, qui se manifeste par les lois naturelles imposées aux phénomènes sensibles. Par nos sens, nous parvenons à découvrir que cette vie individuelle dont nous avons conscience est, dans son mode sensible, une portion du système universel, qui se développe d'une façon si bien réglée, si constante, que nous pouvons, en interprétant ce que nous percevons, prévoir l'avenir et ordonner notre vie. Ce que nous percevons nous met ainsi en communication permanente avec l'Intelligence suprême ou essentielle, exprimée dans les lois de la nature. Les autres esprits finis, qui partagent avec le nôtre cette expérience des sens, se mettent en relation avec nous par l'intermédiaire de ces signes constants, et nous échangeons les résultats de nos expériences respectives.

Les idées fournies par les sens se distinguent ainsi de toutes nos autres idées. Leurs arrangements, qu'il s'agisse de leur coexistence ou de leur succession, ne sont pas des effets purement arbitraires de notre activité imaginaire ; ils sont indépendants de notre volonté, extérieurs à elle. Ils nous révèlent ainsi le seul monde extérieur, actuel, dont nous ayons quelque preuve, dont

Digitized by Google

nous puissions même concevoir la possibilité; un monde qui existe tout entier dans notre esprit et dans d'autres esprits. Les idées de cette sorte doivent être distinguées de toutes les autres idées; elles sont *réelles*, et leurs combinaisons fixes, les groupes déterminés et constants qu'elles forment, sont ce que l'on appelle les *choses réelles*.

Tel est le résumé des trente-trois premières sections des « Nouveaux Principes, » les plus importantes de l'ouvrage, celles qui contiennent l'exposé dogmatique de la philosophie originale de Berkeley, à cette époque de sa vie. *Une perception sensible représentative est une absurdité*, voilà, sous une forme un peu vive peut-être, mais très exacte, le principe qu'il s'efforce d'établir. Les idées des sens sont ce qu'elles sont ; nous ne devons pas, nous ne pouvons pas aller au delà ; il n'y a pas derrière elles de réalités qu'elles représentent, pas de substance inconsciente qui leur serve de modèle ou d'archétype, pas de matière, en un mot, dans le sens où l'on emploie ce terme d'ordinaire, c'est-à dire ce je ne sais quoi, indépendant de l'esprit, connaissable seulement par l'intermédiaire d'idées représentatives. Les idées, telles que les sens nous les donnent, sont elles-mêmes la matière, dans la seule signification intelligible de ce mot. L'es-

Digitized by Google

sence de la matière ainsi définie est d'être perçue. Son existence, en dehors de la perception, est contradictoire. Le monde des choses matérielles n'est que la synthèse des phénomènes ou des idées sensibles et des esprits conscients de ces idées, de ces phénomènes. L'intelligence seule est la substance, l'essence de l'univers. Les esprits finis n'ont pas à supposer une autre substance ; ils doivent se borner à interpréter ces idées sensibles qui ne représentent rien, si ce n'est toutefois la Pensée divine, dont les lois sont les signes, et dont la science humaine n'est que l'imparfaite interprétation.

Ces principes, indépendamment de l'évidence que Berkeley leur attribue, ont encore comme une preuve nouvelle de leur vérité dans les conséquences fécondes qu'on en peut tirer. C'est seulement dans la troisième partie de son livre que l'auteur fait l'application de sa nouvelle doctrine; nous préférons en donner ici une analyse, qui permettra de vérifier immédiatement la théorie, comme on vérifie une hypothèse en montrant combien de faits elle explique et supprime de difficultés. Aussi bien Berkeley attache-t-il une grande importance à ces conséquences de ses principes ; il est moins préoccupé de la valeur spéculative de son système que de l'utilité des

Digitized by Google

résultats pratiques, des services qu'il rendra aux sciences et surtout à la religion.

Plusieurs questions difficiles et obscures, qui ont donné lieu à une infinité de vaines spéculations, sont désormais entièrement écartées de la philosophie : « La substance corporelle peut-elle penser? La matière est-elle infiniment divisible? Comment agit-elle sur l'esprit? » Autant de problèmes qui naissent de la conception d'une matière distincte de l'esprit, et s'évanouissent avec elle. Mais parlons séparément des *idées* et des *esprits*, ces deux termes du dualisme berkeléien.

Si l'on croit à l'existence d'un archétype dont nos idées ne sont que les représentations, on ne peut échapper au scepticisme. Dans cette hypothèse, en effet, comment saurons-nous si nos connaissances sont exactes, si elles sont conformes à un modèle que nous ne percevrons jamais? Nous en sommes réduits à ne connaître que des apparences, des fantômes, des chimères, sans jamais pouvoir saisir la réalité elle-même. Toutes les difficultés des sceptiques tirent leur force de la supposition qu'il existe des objets distincts des idées que nous en avons. Avec une pareille supposition, en réalité, les philosophes avaient bien le droit de se méfier de leurs sens, de mettre en doute l'existence du ciel, de la terre, de tout ce

Digitized by Google

qui se voit et se sent, et ils n'étaient pas aussi ridicules qu'ils le semblaient au vulgaire. Mais si l'on écarte cette supposition inutile et contradictoire, il est aussi impossible à l'homme de douter de l'existence de choses dont tout l'être est d'être perçues, que de douter de sa propre existence. Le scepticisme cesse d'être redoutable, dès que les mots *choses, réalité, existence,* sont exactement définis.

L'athéisme et l'irréligion, non plus, n'ont pas d'autre fondement que la doctrine de la matière, de la substance corporelle. Supprimez la matière, vous renversez la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice des athées, des impies ; vous détruisez la forteresse en dehors de laquelle ils sont si faciles à vaincre. L'idolâtrie et bon nombre d'hérésies ont la même origine : « Si les hommes avaient considéré que le soleil, la lune, les étoiles et tous les autres objets sensibles ne sont que des sensations de leur esprit et n'ont d'autre existence que d'être simplement perçus, sans doute ils n'auraient pas accordé un culte à leurs idées, mais ils auraient adressé leurs hommages à cet Esprit éternel, invisible, qui soutient toutes choses. »

Berkeley montre ensuite quel devrait être d'après ses principes l'esprit de la science, ou, comme il l'appelle, de la philosophie naturelle.

Digitized by Google

Les savants se trompent s'ils cherchent une cause naturelle efficiente, distincte de l'activité spirituelle. Ce sont les causes finales surtout qu'il importerait de découvrir. Les conclusions générales, les lois, auxquelles conduit la méthode expérimentale, sont l'effet arbitraire de la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde ; elles n'ont rien de nécessaire. Les phénomènes, dans leur régularité, sont comme un langage par lequel l'Auteur du monde nous révèle ses attributs et nous donne des raisons d'agir comme le veulent la convenance et le bonheur de cette vie. S'élever des faits aux lois, et de ces lois déduire des phénomènes, c'est interpréter des signes, ce n'est pas connaître des causes, et peut-être vaudrait-il mieux nous contenter d'étendre nos idées sur la grandeur, la sagesse et la bonté de Dieu, que de mettre trop d'exactitude à ramener chaque fait particulier à une loi générale. « Un homme sage, en lisant un livre, aime mieux s'appliquer à en comprendre le sens qu'à faire simplement des remarques grammaticales. »

La nouvelle doctrine servira aussi à purifier la philosophie naturelle en corrigeant les conceptions paradoxales du temps, de l'espace et du mouvement. Berkeley n'admet pas qu'il y ait un autre mouvement que le mouvement relatif connu par les sens, d'autre temps que celui qui

Digitized by Google

est déterminé par la succession de nos idées, qui consiste en cette succession même, d'autre espace que l'étendue perçue. Il condamne comme inintelligible toute conception d'un temps, d'un espace, d'un mouvement absolus, et il ne craint pas de critiquer l'usage que Newton a fait de ces notions, ou plutôt de ces mots, suivant lui vides de sens. Il s'efforce de montrer que toutes les démonstrations auxquelles ces notions abstraites ont servi auraient été tout aussi exactes et plus faciles à comprendre avec les notions concrètes de temps, d'espace et de mouvement que les sens nous fournissent. Nous nous sommes assez étendu, dans le résumé de l'introduction, sur les idées abstraites ; nous nous bornerons ici à donner la conclusion de cette partie des nouveaux « Principes, » relative à l'espace et au mouvement : « De ce qui précède, il suit que l'étude philosophique du mouvement n'implique pas l'existence d'un espace absolu, distinct de celui qui est perçu par les sens et qui se rapporte aux corps ; il est établi par les mêmes principes que pour les autres objets sensibles, que cet espace n'existe pas hors de l'esprit. Et peut-être, si nous faisons une exacte recherche, trouverons-nous que nous ne pouvons pas même former une idée d'espace pur qui soit exclusif de tout corps. Cela me paraît impossible, je dois l'avouer, car ce serait une

Digitized by Google

idée des plus abstraites. Quand j'excite un mouvement en quelque partie de mon corps, si ce mouvement est libre et ne rencontre aucune résistance, je dis qu'il y a là de l'*espace ;* si je trouve une résistance, je dis qu'il y a un *corps,* et suivant que la résistance est plus ou moins grande, je dis que l'espace est plus ou moins *pur*. Aussi, quand je parle d'espace libre ou pur, cela ne veut pas dire que le « mot » espace exprime une idée distincte de celle de corps ou de mouvement, ou concevable toute seule, — bien qu'à la vérité nous soyons portés à croire que chaque substantif exprime une idée distincte et qui peut être séparée de toutes les autres, ce qui a occasionné une infinité de malentendus. Quand donc supposant que le monde entier est annihilé, excepté mon propre corps, je dis qu'il reste encore le *pur* espace, j'entends seulement par là que je regarde comme possible de mouvoir mes membres de tous côtés, sans la moindre résistance ; mais si mes membres aussi étaient annihilés, alors il n'y aurait plus de mouvement, et par suite plus d'espace. On pensera peut-être que le sens de la vue nous donne l'idée de l'espace pur ; mais il est clair, d'après ce que nous avons démontré dans l'Essai sur la vision, que les idées d'espace et de distance ne nous sont pas fournies par ce sens. »

Digitized by Google

Les idées d'espace et de mouvement, selon Berkeley, sont donc corrélatives ; l'espace se ramène à une succession de sensations musculaires, comme le temps à une succession d'idées concrètes : « Le temps, le lieu, le mouvement, pris dans un sens particulier ou concret, sont connus de tous ; mais quand ces idées ont passé par les mains des métaphysiciens, elles deviennent trop abstraites et trop fines pour être comprises des hommes d'un sens ordinaire. Commandez à votre domestique de vous rejoindre en tel temps et en tel lieu, il ne sera jamais embarrassé pour comprendre ces mots ; il ne trouvera pas la moindre difficulté à concevoir ce temps et ce lieu particuliers, ou le mouvement pour s'y rendre. Mais si le mot temps est pris, abstraction faite de toutes ces actions particulières, de toutes ces idées qui partagent le jour, pour désigner simplement *la continuation de l'existence* ou *la durée abstraite,* alors un philosophe même aura peut-être de la peine à comprendre. »

Cette manière d'expliquer des idées qui sont la source ordinaire de tant de difficultés est particulièrement avantageuse en ce qui concerne l'espace ; elle supprime en effet ce dilemme auquel se sont crus invinciblement ramenés ceux qui ont le plus réfléchi sur le pur espace, à savoir de penser que cet espace est Dieu même, ou qu'il

Digitized by Google

est coéternel à Dieu, comme Dieu incréé, infini, indivisible, immuable. « Cette doctrine, dit Berkeley (quelle que soit celle que l'on adopte), est indigne de la nature divine; mais je ne vois pas comment on peut s'y soustraire tant que l'on reste attaché aux principes ordinairement reçus. »

Les mathématiques doivent aussi gagner à l'adoption de la nouvelle doctrine. Sans doute ces sciences reposent sur des principes vrais et la méthode de déduction a une clarté incontestable; mais les mathématiciens, pas plus que les autres hommes, ne sont exempts des erreurs où conduisent la théorie des idées abstraites et la croyance en l'existence d'objets indépendants de l'esprit. Selon Berkeley, il n'y a pas de nombre abstrait, et toutes les théories d'arithmétique, qui sont purement spéculatives et n'ont aucun usage pratique, peuvent être supposées n'avoir rien pour objet et ne sont plus que de vaines curiosités, *difficiles nugæ*. En arithmétique nous ne considérons pas, il est vrai, les *choses* qui se comptent, mais les *signes* par lesquels les choses sont représentées; encore ne considérons-nous pas ces signes pour eux-mêmes, mais parce qu'ils nous apprennent à agir par rapport aux choses et à en disposer exactement. Il serait aussi sage et aussi utile d'étudier ces signes en eux-mêmes que de négliger le véritable usage du langage pour perdre

Digitized by Google

son temps à des critiques purement verbales, à des réflexions qui ne porteraient que sur les mots, sans tenir compte de leur signification.

Des nombres si nous passons à l'étendue, qui est l'objet de la géométrie, nous rencontrons le prétendu axiome de la divisibilité *infinie* de l'étendue *finie*, qui est la source d'un grand nombre de paradoxes auxquels ne peut s'habituer sans peine tout esprit non encore gâté par la science comme on l'a faite. Berkeley prouve la fausseté de ce principe en rappelant qu'il n'y a de réelle que l'étendue perçue par les sens, objet de pensée, qui est une *idée* par conséquent, et dont toutes les parties doivent pouvoir être perçues elles-mêmes. « Si je ne perçois pas, dit-il, des parties innombrables dans une étendue finie que je considère, il est certain qu'elles n'y sont pas contenues. » L'erreur des mathématiciens, qui ne se distinguent pas en cela de la plupart des hommes, vient de ce qu'ils considèrent telle ou telle ligne, telle ou telle figure, en elle-même et dans sa propre nature, au lieu de se rappeler que cette ligne ou cette figure n'est qu'un simple signe. Il n'y a pas dix mille parties dans une ligne d'un pouce de longueur, mais il peut y avoir telle ligne réelle qui en contienne encore davantage, et l'on dit alors que la ligne d'un pouce contient une infinité de parties, ce qui est vrai non du

Digitized by Google

pouce pris absolument, mais du pouce pris pour les lignes qu'il représente au gré du géomètre. C'est faute de faire une distinction si simple, que l'on a pu soutenir l'indivisibilité infinie d'une longueur, et, plus généralement, d'une étendue finie quelconque.

En continuant la critique des mathématiques au point de vue de ses principes, Berkeley attaque la théorie alors assez nouvelle des fluxions, le calcul différentiel, et soutient que tout ce que la géométrie contient de vraiment utile peut être démontré, expliqué, sans le secours des infinitésimaux. Il est assuré que la science gagnera plus qu'elle ne perdra à l'adoption de sa doctrine. Sans doute, de nombreuses discussions toutes spéculatives seront désormais abandonnées comme inutiles, et cette conséquence ne manquera pas de nuire aux nouveaux Principes dans l'esprit de ceux qui sont déjà engagés dans les études de cette nature ; mais les autres considéreront plutôt combien le travail sera abrégé, combien les sciences humaines vont devenir plus claires et plus faciles à apprendre qu'elles ne l'ont jamais été.

Après avoir ainsi exposé les améliorations que ses principes permettraient d'introduire dans les sciences physiques et mathématiques, non sans prévoir toutefois la résistance des mathémati-

Digitized by Google

ciens et des physiciens, Berkeley, dans la dernière partie de son traité, développe les conséquences de sa nouvelle théorie dans son application à notre connaissance des esprits. Il s'applique surtout à montrer combien elle est utile pour assurer la connaissance de la destinée humaine et conforme à la théologie.

En réalité nous n'avons pas d'*idée* de l'esprit, et ce n'est pas par une imperfection de notre intelligence, mais par nécessité. Il est impossible d'avoir une pareille idée, car l'esprit est la seule substance en laquelle puissent exister les êtres et les idées, et il serait contradictoire que cette substance elle-même fût une idée. C'est pour n'avoir pas fait cette réflexion que quelques philosophes en sont venus à douter s'ils avaient une âme distincte du corps. Le propre de l'esprit est de penser, de percevoir, de vouloir, et nous savons fort bien ce que veut dire le mot *esprit*, bien qu'il ne corresponde à aucune idée, c'est-à-dire à aucun objet; il est l'exact synonyme du mot *moi*, dont on ne peut pas dire qu'il ne signifie rien pour chacun de nous. Nous avons donc une notion de l'esprit, mais l'usage que Berkeley fait constamment du mot *idée* lui interdit d'accorder que nous en ayons aucune idée.

L'immortalité de l'âme est une conséquence

Digitized by Google

nécessaire de cette doctrine sur la nature de l'esprit. Les idées seules peuvent cesser d'être ; elles sont essentiellement instables; la substance, au contraire, dont les caractères sont tout opposés, ne saurait périr à moins d'un décret spécial de Dieu qui l'a créée.

Nous nous élevons à la connaissance de ce Dieu, comme nous l'avons déjà vu dans la première partie, par la nécessité d'expliquer ce grand nombre d'idées ou d'objets sensibles dont la formation et les rapports ne dépendent pas de notre volonté ni de la volonté des autres hommes. Nous croyons à l'existence de nos semblables eux-mêmes, grâce à certains changements, certains mouvements et certaines combinaisons de nos idées, qui nous révèlent la présence d'agents particuliers comme nous ; nous ne percevons pas directement ces agents comme nous percevons nos idées, mais par l'intermédiaire de nos idées que nous rapportons, dans certains cas, par une induction légitime, à des esprits distincts du nôtre. De même nous rapportons à un Etre suprême ce grand nombre d'idées qui ne peuvent subsister par elles-mêmes et qui ne peuvent pas s'expliquer davantage par l'activité de notre esprit ou des esprit semblables au nôtre, et, en considérant la beauté du monde, l'ordre et la régularité des choses qui le composent, la constance

Digitized by Google

des lois en vertu desquelles s'enchaînent nos idées sensibles, nous sommes conduits à affirmer l'existence de ce Dieu unique, éternel, infiniment sage, bon et parfait, « en lequel tout ce qui est a son être. »

Nous avons donc de Dieu une connaissance aussi claire et aussi certaine que peut l'être notre connaissance des autres hommes, plus claire même et plus certaine, s'il est vrai que les œuvres de Dieu et les signes par lesquels s'annonce sa présence l'emportent infiniment sur les œuvres de nos semblables. Les incrédules se plaignent de ne pas *voir* Dieu, et ils ne songent pas « qu'il n'est pas même nécessaire d'ouvrir les yeux pour voir le souverain Seigneur de toutes choses d'une vue plus claire que nous ne faisons aucune des créatures qui vivent auprès de nous ! » Dieu est présent, il connaît nos plus secrètes pensées; nous dépendons entièrement de lui, et la conclusion à tirer de ces grandes vérités, auxquelles la théorie proposée donne une force nouvelle, est que nous devons faire de Dieu et du devoir les principaux objets de notre étude.

Cette conclusion, sur laquelle Berkeley revient avec insistance dans ses principaux ouvrages, prouve qu'il attache encore plus de prix à la valeur pratique des doctrines philosophiques, des systèmes sur la nature des choses, qu'à leur

Digitized by Google

valeur spéculative. Sa conception lui paraît la plus propre à combattre l'athéisme et l'immoralité; les conséquences morales qu'il en déduit sont à ses yeux la preuve la plus forte de sa vérité. Le jeune auteur, qui se destine à l'état ecclésiastique, est déjà un théologien et un moraliste encore plus qu'un philosophe. Mais il ne se fait pas d'illusions sur les difficultés que rencontreront ses principes, sur la résistance que leur opposeront les partisans de la philosophie reçue, au nom même du bon sens dont il prétend cependant faire son plus sûr auxiliaire. Aussi toute la seconde partie de ce traité, dont nous avons à dessein ajourné l'analyse, est-elle consacrée à l'examen des objections que l'on peut soulever, que l'on n'a pas manqué de soulever en effet, malgré les précautions de son auteur, contre la théorie nouvelle.

La première de ces objections, la plus naturelle, est que les principes suppriment tout ce qui est réel et substantiel pour ne laisser subsister que des idées. Si toutes les choses ne subsistent que dans l'esprit, « que deviennent le soleil, la lune et les étoiles? Que faut-il penser des maisons, des rivières, des montagnes, des arbres, des pierres, de nos propres corps? Est-ce que ce ne sont là que des chimères et des illusions de

Digitized by Google

l'imagination? » Berkeley répond, comme il le fait depuis le jour où il écrivait pour la première fois ses pensées dans le Common-place book, que nous ne perdons rien en réalité des choses du monde. Tout ce que nous percevons par les sens reste aussi réel et aussi assuré que jamais. Si l'on entend le mot substance corporelle dans son sens vulgaire, celui d'une combinaison de qualités sensibles, telles que l'étendue, la solidité, la pesanteur, etc., les nouveaux Principes ne suppriment pas cette sorte de substance; mais si ce mot est pris dans le sens philosophique, celui de support des accidents ou des qualités hors de l'esprit, ils nient en effet l'existence d'une pareille substance, si l'on peut nier l'existence de ce qui n'a jamais existé. Les philosophes seuls s'en plaindront.

« Mais après tout, dites-vous, il est au moins étrange de prétendre que nous mangeons des idées, que nous nous revêtons d'idées. » Il faut prendre garde au sens du mot *idée*. Il ne sert pas dans l'usage ordinaire pour désigner ces combinaisons multiples de qualités sensibles qui sont appelées *choses*. Aussi l'emploi de ce mot au lieu du terme habituel peut étonner; mais la phrase qui nous choque au premier abord revient simplement à dire que nous nous nourrissons et nous revêtons avec des choses *que nous percevons*

Digitized by Google

immédiatement par les sens. Or ces choses, objets immédiats des sens, ne peuvent exister que dans l'esprit qui les perçoit; on a donc le droit de les appeler des *idées*, et cette expression, si elle est peu conforme à l'usage, est cependant parfaitement juste. Elle a de plus l'avantage de ne pas laisser supposer, comme le mot chose, que les objets désignés existent hors de l'esprit, et de les opposer nettement à l'esprit qui les perçoit. Mais bien loin d'affaiblir le témoignage des sens, les nouveaux Principes lui donnent au contraire la plus grande force, et ceux qui refusent de les admettre sous prétexte qu'ils ne veulent entendre aucun argument, quelle que soit sa valeur, contre la réalité de ce que la vue, l'ouïe ou le toucher leur font connaître, montrent bien qu'ils ne les comprennent pas; car aucun système n'est moins opposé au scepticisme.

Si l'on prétend qu'une idée est bien différente de l'objet qu'elle représente dans notre esprit, que l'idée du feu n'est pas le feu et qu'il serait imprudent de faire une pareille confusion, Berkeley répond que si « l'idée du feu était si différente du feu réel, la douleur réelle qu'il occasionne serait aussi très différente de l'idée de cette même douleur. Personne ne prétendra cependant que la douleur réelle soit ou puisse être

Digitized by Google

dans une chose incapable de perception, pas plus que l'idée de cette douleur. »

Mais nous voyons les choses hors de nous. Comment supposer que les objets que nous découvrons à plusieurs milles de distance soient aussi rapprochés de nous que le sont nos idées, soient en nous-mêmes ? L'Essai sur la vision a prévenu cette objection et l'a réfutée d'avance.

Les objets des sens, s'ils n'existent que dans notre esprit, n'existent aussi que lorsqu'ils sont perçus ; il faut donc admettre qu'ils sont à chaque instant annihilés et créés de nouveau. « En fermant les yeux, je plonge dans le néant tout l'ameublement d'une chambre, et je lui rends l'existence simplement en ouvrant les yeux. » Entre cette difficulté, dit Berkeley, et celles qui résultent de la doctrine ordinaire des philosophes, le choix n'est pas douteux, si l'on a compris tout ce qui précède, si l'on sait enfin le vrai sens du mot existence. L'hypothèse d'une substance corporelle indépendante de l'esprit qui la connaît ne supprimerait pas elle-même cette prétendue difficulté ; cette substance, en effet, si l'on ne veut pas se payer de mots, n'existerait, elle aussi, que lorsqu'elle serait perçue. Les matérialistes, d'après leurs propres principes, sont forcés d'admettre que ni les corps particuliers, ni rien qui leur ressemble, n'existent hors de l'esprit. Ils

Digitized by Google

supposent en effet que la matière est infinie, infiniment divisible, infiniment différente suivant qu'on la regarde à l'œil nu ou avec le secours d'un microscope. Il faut bien en conclure que l'esprit lui-même compose toute cette variété de corps qui constituent le monde fini et qu'aucun d'eux n'existe au delà du temps où il est perçu. D'ailleurs ce serait mal interpréter les nouveaux Principes que de regarder les choses du monde extérieur comme des idées dépendant exclusivement de notre propre esprit. Un autre esprit peut les percevoir quand nous ne les percevons pas. Il ne s'agit pas ici de tel ou tel esprit particulier, mais de tous les esprits quels qu'ils soient, et il n'est pas nécessaire de supposer que les corps sont annihilés et de nouveau créés à chaque instant.

Si l'étendue et la figure n'existent que dans l'esprit, l'esprit est-il donc étendu, a-t-il une forme ? On pourrait le croire si l'étendue et la figure étaient perçues par l'esprit comme des attributs et des modes de l'esprit; mais il ne les perçoit que comme des idées. Il serait tout aussi juste de dire que l'esprit est rouge ou bleu, parce que ces couleurs, de l'avis de tous les philosophes, existent en lui et non ailleurs.

Berkeley fait ensuite remarquer, pour prévenir une autre objection, qu'il n'y a aucun des phénomènes expliqués déjà par les savants qui ne puisse

Digitized by Google

aussi bien ou mieux encore s'expliquer selon la nouvelle théorie, c'est-à-dire sans l'hypothèse de la matière absolue, indépendante de l'esprit. On échappera d'abord à cette difficulté de savoir comment la matière agit sur l'esprit, et l'on continuera ensuite à rendre compte des phénomènes comme on l'a toujours fait, c'est-à-dire par la figure, le mouvement et telles autres qualités qui sont de pures idées, sans jamais recourir à une prétendue substance corporelle.

Il est vrai que si l'on voulait parler rigoureusement et conformer son langage à ces nouveaux Principes, on s'exposerait au ridicule. Il ne faudrait plus dire : le feu brûle, l'eau mouille, mais un esprit brûle, et ainsi de suite. Nous devons « penser avec les savants et parler avec le vulgaire. » Ne dit-on pas toujours que le soleil se couche, se lève, passe au méridien? etc. Nous ne mettons pas en doute pour cela le système de Copernic, et il serait même puéril de s'exprimer autrement. On peut donc adopter la doctrine proposée sans rien changer au langage ordinaire.

On en appelle au témoignage universel des hommes. Le monde entier s'est-il donc trompé? Berkeley conteste d'abord que les hommes soient unanimes, comme on le dit, à croire à la réalité d'une matière indépendante de l'esprit. Combien y a-t-il d'hommes capables de réfléchir sur ce

Digitized by Google

genre de questions? La plupart, il est vrai, se conduisent comme si la cause immédiate de leurs sensations était un être réel, privé de la faculté de sentir, de penser. C'est qu'ils ne sont pas en état de juger qu'une pareille opinion est contradictoire, et qu'ils ne peuvent pas non plus s'attribuer à eux-mêmes ce grand nombre d'idées qui ne dépendent pas de leur volonté. La régularité même des phénomènes naturels n'a pas peu contribué à tromper le vulgaire. C'est elle en effet qui l'a empêché de reconnaître la cause libre de ces phénomènes, une cause analogue à celle que nous sommes nous-mêmes. Il est tout prêt au contraire à proclamer l'intervention d'un agent supérieur dès que le cours naturel des choses paraît suspendu, et il ne songe pas que l'ordre et l'enchaînement des faits sont la marque la plus certaine de la sagesse et de la bonté du Créateur.

Il semble que les nouveaux Principes sont en contradiction avec certaines vérités scientifiques. Par exemple, si le mouvement n'existe que lorsqu'il est perçu, comme nous ne percevons pas le mouvement de la terre, nous ne devons pas admettre que la terre tourne autour du soleil. Ce n'est pas bien raisonner, répond Berkeley; car la question de savoir si la terre se meut ou non revient à celle-ci : Avons-nous raison de conclure, d'après les observations des astronomes, que si

Digitized by Google

nous étions placés dans telles ou telles circonstances, dans telle ou telle position, à telle ou telle distance à la fois de la terre et du soleil, nous verrions la terre, comme les autres planètes, se mouvoir autour du soleil? Nous pouvons ainsi, dans beaucoup de cas, grâce à l'expérience que nous avons de la succession de nos idées, déterminer à coup sûr les idées dont nous serions affectés si nous étions placés dans certaines conditions très différentes de celles où nous nous trouvons. Il n'est donc pas à craindre que la théorie proposée ne se concilie pas avec des découvertes qui, le plus souvent, se ramènent à de semblables prévisions.

Si le monde ne se compose que d'une série de phénomènes ou d'idées dont nous avons conscience, à quoi servent tous ces appareils si délicats, si bien disposés, qui constituent les êtres organisés? Ce ne sont là que des idées qui n'ont aucun pouvoir par elles-mêmes ni aucune relation nécessaire avec les effets qu'on leur attribue. Ne pourrait-on pas ajouter que l'horloger qui fabrique une montre prend une peine inutile à ajuster toutes les pièces de cet instrument? C'est une intelligence supérieure qui pousse l'aiguille. A quoi bon tant de rouages dans les machines inventées par le génie de l'homme, et un mécanisme si compliqué dans les êtres naturels? Cette

Digitized by Google

objection est aussi forte contre la doctrine généralement reçue; elle est même plus difficile à résoudre; en supposant en effet (ce qui est contradictoire) que tous les moyens qui servent aux fins naturelles aient une existence indépendante de l'esprit qui les perçoit, on ne comprend pas que Dieu ait pris des voies aussi détournées pour effectuer ce qu'il pourrait faire par sa propre volonté, qu'il ait choisi comme instrument de ses desseins une matière absolument inerte. On peut dire du moins que cette infinie diversité d'idées, dont le monde se compose, est nécessaire, non comme une infinie diversité de causes, mais comme autant de signes par lesquels se manifestent les lois générales que Dieu lui-même a établies, auxquelles il se conforme dans la production des êtres organisés, auxquelles doivent se conformer aussi les hommes quand ils veulent obtenir certains effets. Ces appareils sont pour nous les signes de la présence occasionnelle de nos semblables, de la présence constante et du pouvoir de l'esprit suprême, des idées divines dont l'univers est le symbole.

Nous accordons que l'hypothèse d'une substance matérielle, absolue, c'est-à-dire indépendante de l'esprit, active, solide, étendue, est impossible. Faut-il en conclure qu'il n'existe pas à quelque degré une matière inactive, non so-

Digitized by Google

lide, non étendue, qui serait l'occasion de nos idées sensibles? Que serait cette matière, dont on ne pourrait rien dire? C'est là une supposition absolument inintelligible, et les mots eux-mêmes par lesquels on l'exprime n'ont aucun sens. Une substance sans accidents est aussi impossible à concevoir que des accidents sans substance; c'est un non-être dont on revendique la réalité.

Les défenseurs de la matière iront-ils jusqu'à supposer alors qu'elle est un *je ne sais quoi*, ni substance, ni accident, ni cause, ni effet, ni esprit, ni idée? Il est vrai que tous les raisonnements contre la matière conçue comme être réel n'ont plus de prise sur cette conception purement négative. Le combat, pourrait-on dire, finit faute de combattants. Le mot *matière* devient synonyme du mot *rien*, et il est inutile de répondre à ceux qui voudraient soutenir l'existence abstraite d'un rien.

La dernière objection s'appuie sur le prétendu témoignage de l'Ecriture sainte. En admettant tout ce qui précède, en supposant que nous ne puissions plus rien opposer aux nouveaux principes, que nous devions renoncer à toute croyance en l'existence indépendante et absolue de la matière, à toute conception positive ou négative d'une substance matérielle distincte des idées

Digitized by Google

sensibles, en reconnaissant que le mot *matière* n'a aucune signification, cependant nous ne pouvons douter de la réalité du monde extérieur, hors de notre esprit, puisque l'Ecriture sainte parle de ce monde. Nous devons donc y croire. L'Ecriture sainte, répond Berkeley, n'affirme nulle part l'existence absolue ou indépendante du monde matériel. Elle emploie le langage populaire dans son sens pratique, et elle se prête à la même interprétation, quelle que soit la doctrine que l'on adopte sur la nature des choses. Les arguments proposés en faveur des nouveaux Principes gardent donc toute leur force.

Berkeley s'est ainsi fait à lui-même toutes les objections qu'il a pu imaginer. Il a pris soin d'y répondre par avance, d'accumuler les explications, prévoyant et prévenant les difficultés qu'une théorie si paradoxale, au moins dans la forme, devait fatalement susciter. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il prenait une peine inutile, et que son traité est resté longtemps incompris ?

Le livre des Principes était en effet comme un défi jeté à la philosophie régnante. Dublin contenait alors peu de personnes capables d'y répondre. Le grave théologien qui avait gouverné le collége de la Trinité, P. Brown, venait d'être appelé à l'évêché de Cork et de Ross, au sud de l'Ir-

Digitized by Google

lande, et il n'est pas sûr qu'il ait lu le nouvel ouvrage de son ancien élève. Il est plus certain, s'il le connut, qu'il n'en fut pas converti. Le prêtre philosophe qui occupait alors le siége archiépiscopal de Dublin, W. King, n'était pas d'humeur, lui non plus, à embrasser les idées en apparence révolutionnaires du jeune maître ès arts. Il fallait cependant des adhésions au jeune auteur. Peu satisfait de l'accueil fait à son livre dans son propre pays, il sollicita les suffrages des grands hommes de Londres. Il envoya des exemplaires de son traité au philosophe et au théologien le plus célèbre de ce temps, à Samuel Clarke, et à Whiston, l'ami de Newton, qui occupait alors à Cambridge la chaire de l'illustre mathématicien. Whiston a rapporté le fait dans ses Mémoires de Clarke, et le passage est assez curieux pour être traduit : « M. Berkeley, dit-il, publia en 1710, à Dublin, cette doctrine métaphysique, que la matière n'était pas une chose réelle ; que l'opinion commune de la réalité de la matière était sans fondements, sinon ridicule. Il voulut bien envoyer un exemplaire de ce livre à chacun de nous, au Dr Clarke et à moi. Quand nous l'eûmes achevé tous les deux, je vins trouver le Dr Clarke et je lui parlai de ce livre en ajoutant que, n'étant pas métaphysicien, je n'étais pas capable de répondre aux subtiles prémisses de M. Berkeley, mais que je n'a-

Digitized by Google

doptais pas la conclusion absurde qu'il en tirait. Je le priais donc, lui qui était versé dans de pareilles subtilités, et qui ne semblait pas non plus croire à la conclusion de M. Berkeley, de vouloir bien lui répondre. Il déclina cette tâche [1]. »

On ne saurait être surpris du jugement de Whiston. Il apprécia la théorie de Berkeley comme devait le faire tout mathématicien, avec cette différence toutefois, suivant la remarque de M. Fraser, qu'il y mit plus de bonne foi que la plupart des savants en pareil cas, en soupçonnant que ce livre méritait une réponse, et plus de modestie, en reconnaissant qu'il ne pouvait faire lui-même cette réponse. Si Clarke dédaigna d'écrire à l'auteur des Principes, nous connaissons du moins son opinion sur la nouvelle doctrine. Sept ans après, dans ses Remarques sur le Traité de la liberté humaine de Collins, il expose sa manière de voir en termes qui permettent de reconstituer sa réponse à Berkeley, si jamais elle a existé. « Le cas (il s'agit du fait de l'activité libre) est exactement le même, dit-il, que dans cette importante question : Le monde existe-t-il ou non ? Il n'y a pas de démonstration expérimentale de l'existence du monde. Il reste toujours possible que l'Etre suprême ait formé mon esprit

[1] *Mémoires*, p. 133 ; éd. Fraser, t. IV, p. 45.

Digitized by Google

de telle sorte que je doive toujours être nécessairement *trompé* dans chacune de mes perceptions, comme dans un songe, bien qu'il n'y ait peut-être aucun monde matériel ni aucune autre créature que moi-même. Et cependant aucun homme de bon sens n'en tirera cette conclusion, que l'expérience ne nous prouve pas l'existence des choses... La pure possibilité physique d'avoir été formés, par l'auteur de la nature, de telle sorte que nous soyons inévitablement trompés en cette matière par l'expérience de chacune de nos actions, n'est pas plus une juste raison de mettre en doute la réalité de notre liberté, que la pure possibilité naturelle d'être toute notre vie, comme dans un rêve, trompés dans notre foi en l'existence d'un monde matériel n'est une juste raison de mettre en doute la réalité de cette existence. » (Remarques, p. 20, 24.)

Ainsi tous les efforts de Berkeley pour montrer que nous avons des choses sensibles une connaissance immédiate, pour détruire à jamais le scepticisme sur la réalité de ces choses, n'ont servi à rien. Clarke n'a vu dans les Principes qu'une affirmation dogmatique de la fausseté de toute notre expérience sensible. Le plus grand métaphysicien anglais n'avait pas compris la nouvelle théorie ; il l'avait même prise à contre-sens ! Mais l'on sait combien les philosophes entrent difficilement

Digitized by Google

dans la pensée les uns des autres, et nous aurons plus d'une occasion de signaler de semblables méprises.

Nous ignorons si Malebranche reçut un exemplaire des Principes. Le vénérable philosophe qui avait passé sa vie à chercher des preuves en faveur de l'existence du monde sensible, et qui avait constamment refusé de reconnaître aucune autre activité réelle que l'activité divine, aurait assurément peu goûté une doctrine d'après laquelle l'existence des choses sensibles est immédiatement prouvée par la seule définition du mot existence, et la liberté humaine considérée comme un principe fondamental.

Ce fut donc par degrés seulement que cette conception si originale et si ingénieuse de la réalité sensible attira l'attention qui lui était due. Un court traité de métaphysique publié par un jeune homme encore inconnu, loin du foyer de l'activité intellectuelle en Angleterre, était bien exposé à passer inaperçu. Il eut cependant une meilleure fortune, et son auteur était déjà célèbre lors de son premier voyage en Angleterre, trois ans après la publication des Principes.

Mais nous devons reprendre la suite des faits et ne pas anticiper sur les événements. En 1709, Berkeley avait été ordonné diacre par l'évêque de Clogher, Georges Ashe, sur la présentation de Ni-

Digitized by Google

colas Forster, évêque de Raphoë, le même dont il devait plus tard épouser la nièce. Il ne reste pas trace à Dublin de son élévation à la prêtrise; on peut donc supposer que cette cérémonie eut lieu dans une autre province. Il est difficile de dire, en l'absence de tout document, quels étaient alors exactement les sentiments du jeune prêtre; mais on peut affirmer que personne ne fut jamais plus éloigné du fanatisme ni plus passionnément ami de la vérité. Nous aurons occasion de prouver que ce sont là les traits dominants du caractère de Berkeley; nous avons vu déjà que ses recherches philosophiques sont toutes au service des intérêts de la religion chrétienne. Dans ses nouvelles fonctions, il eut à prononcer plusieurs sermons au collége même de la Trinité. L'un d'eux, qui devait avoir une certaine influence sur sa carrière, et qui fut publié un peu plus tard, en 1712, sous ce titre : « *L'Obéissance passive, ou la Doctrine chrétienne de la soumission au suprême pouvoir, prouvée et défendue d'après les principes de la loi naturelle,* » nous aide à mieux connaître l'esprit et le caractère du jeune philosophe. On y trouve la même force de raisonnement que dans les Principes, et cette ardeur, ce zèle infatigable pour l'amélioration de l'humanité qui a inspiré tous ses ouvrages et toutes ses entreprises. A la suite de Locke, il s'était un peu

Digitized by Google

occupé de politique, et il se fait l'avocat des principes élevés du torysme. Il professe que le pouvoir, quelle que soit son origine, n'est pas l'œuvre de la seule volonté populaire, mais est de droit divin. Sa politique est ainsi, suivant l'expression de M. Fraser, un « utilitarisme théologique, » comme sa philosophie au collége de la Trinité est « un sensationalisme théologique. » Pendant toute la vie de Berkeley, nous lui verrons ainsi soutenir la nécessité d'unir la religion et la politique : « Quoi qu'on puisse dire, lisons-nous dans la Siris, celui qui n'aura pas longuement médité sur Dieu, sur l'esprit humain et sur le *summum bonum*, deviendra peut-être un assez habile ver de terre ; ce ne sera jamais à coup sûr qu'un triste patriote et un triste politique. »

Nous perdons de vue notre auteur pendant quelque temps ; nous n'avons que de vagues indications sur les deux années qui s'écoulent jusqu'au moment où il fait à Londres la connaissance de Swift. Il avait été nommé *lecteur* en 1710 ; il fut élu *junior dean* au mois de novembre de la même année et réélu un an après. Il est possible qu'il fit un premier voyage en Angleterre en 1712, comme le prouverait une prolongation de congé inscrite au registre de la bibliothèque du collége ; mais il était rentré au mois de novembre de la même année, car il fut choisi à cette date comme

Digitized by Google

junior greek lecturer, c'est-à-dire professeur de grec. Il était *tutor* depuis 1710, mais il n'en prit officiellement le titre qu'en 1711 ou 1712, et il le garda, malgré ses nombreuses absences, jusqu'en 1724. La multiplicité de ses fonctions ne devait pas lui laisser beaucoup de loisir. Sa situation était aussi très modeste, à en juger par les honoraires attribués à ses différentes charges, même en tenant compte du changement survenu depuis dans la valeur de l'argent, et il ne semble pas que le produit de ses ouvrages ait pu ajouter beaucoup pendant ces premières années à ses ressources. Mais le moment approche où il va monter sur un théâtre plus digne de lui.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LE PREMIER SÉJOUR DE BERKELEY A LONDRES. LE GUARDIAN.

Ce fut un dimanche d'avril 1713 que Berkeley parut pour la première fois à la cour de la reine Anne. Il était conduit par le futur doyen de Saint-Patrick, Swift, qui le présenta à lord Berkeley de Stratton, et qui nous a laissé dans son Journal à Stella quelques indications précieuses pour la biographie de son compatriote : « Aujourd'hui 12 avril, dit-il, je suis allé à la cour pour présenter à lord Berkeley de Stratton M. Berkeley, un de nos *fellow* du collége de la Trinité. Ce M. Berkeley est un homme ingénieux et un grand philosophe. J'ai parlé de lui aux ministres, je leur ai donné quelques-uns de ses écrits et je veux lui être utile autant que je pourrai. Je suis engagé, je pense, d'honneur et en conscience à user de tout mon petit crédit pour aider les hommes de mérite à faire leur chemin dans le monde. » On voit les bonnes dispositions de Swift pour son nouveau protégé, mais nous ne savons pas à quelle occasion se rencontrèrent pour la première

Digitized by Google

fois ces deux hommes, dont le caractère était si opposé et dont la fortune devait être si différente. Il est peu probable que Berkeley fût jamais allé à Laracor, dont Swift avait le doyenné depuis 1700 et qu'il allait quitter dans ce même mois d'avril pour prendre celui de Saint-Patrick; il n'est même pas sûr qu'il eût jamais vu avant ce jour-là l'auteur déjà depuis longtemps célèbre de tant de pamphlets. Mais les communs souvenirs de Kilkenny et de Dublin devaient naturellement faciliter les relations et préparer l'amitié de ces deux anciens élèves des mêmes écoles. Ce fut pour Berkeley un grand avantage que d'être, dès son arrivée, patronné par le représentant le plus illustre du torysme alors au pouvoir. Swift ne comprenait pas, il est vrai, la doctrine de son jeune ami, mais il l'appelait, comme nous l'avons vu, un grand philosophe, et il le mit aussitôt en rapports avec les principaux personnages et les plus célèbres auteurs de cette époque.

C'est aussi le Journal à Stella qui nous fait connaître le monde où Berkeley va passer quelque temps. La littérature anglaise jette alors le plus vif éclat; c'est la période la plus brillante du règne de la reine Anne. Addison vient de donner sa tragédie de *Caton;* Pope, la *Forêt de Windsor;* Parnell est à l'apogée de sa gloire poétique; Steele fonde le *Guardian.* Il y avait bon nombre d'Ir-

Digitized by Google

landais à Londres parmi les écrivains les plus connus. Berkeley se trouva bientôt en relations avec eux, comme avec Swift, et dans ce mouvement il ne resta pas inactif.

Qu'était-il venu faire à Londres? Le registre de la bibliothèque, au collége de la Trinité, donne pour prétexte de son congé sa mauvaise santé; ce n'est qu'un prétexte en effet; il est plus probable qu'il avait quelque ambition, qu'il connaissait sa valeur, qu'il lui tardait d'en faire l'épreuve. Peut-être aussi était-il amené par l'espérance de mieux expliquer et de rendre plus accessible, quand il connaîtrait mieux ses contemporains, la doctrine qu'il avait conçue et dont il attendait, dans son zèle juvénile, la réforme religieuse et morale de la société. Cette ardeur de missionnaire se trahit d'abord dans ses articles du Guardian.

Ce journal, fondé pour remplacer le Spectator, si le Spectator pouvait être remplacé sans la collaboration d'Addison, devait brusquement disparaître au bout de six mois, après une carrière assez honorable cependant. Berkeley écrivit une quinzaine d'articles réimprimés par M. Fraser, dans lesquels il attaque avec assez de verve, d'humour et d'ironie, les libres-penseurs de son temps. Il se donne lui-même pour un libre-penseur antilibre-penseur, et il montre une exacte connaissance des prétentions matérialistes et

Digitized by Google

athées qui s'étalaient ouvertement dans certains clubs. Il paraît avoir fréquenté lui-même ces réunions, non sans être fort scandalisé des propos qu'il entendait. Collins, qui s'était vanté d'avoir découvert une démonstration en règle de la non-existence de Dieu, était à la tête de ce mouvement antireligieux ; il venait précisément de publier son « Discours d'un libre-penseur à propos de l'apparition et des progrès d'une secte dite des libres-penseurs. » C'est à lui que Berkeley s'en prend tout d'abord. Il s'attache à prouver que ces soi-disant libres-penseurs ne sont pas dignes de ce nom, qu'il n'y a chez eux que vanité et qu'ils sont incapables de penser véritablement et librement. Il raconte qu'il a visité avec grand soin la « glande pinéale » de ces beaux esprits et qu'il n'y a rien trouvé qui ressemblât à une idée. Il fait au contraire un grand éloge du Traité de l'existence de Dieu de Fénelon, récemment traduit en anglais, et il expose, mais sans faire aucune allusion à sa propre théorie sur la nature des choses sensibles, les preuves ordinaires, philosophiques et chrétiennes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Cette controverse contre les athées et les matérialistes sera la préoccupation de toute sa vie. C'est le désir de les confondre qui lui a inspiré déjà ses nouveaux Principes et qui lui dic-

Digitized by Google

tera plus tard les beaux dialogues d'*Alciphron* ou des *Petits Philosophes*.

La collaboration de Berkeley au Guardian dura du 14 mars au 5 août. Elle ajouta à la réputation qu'il avait déjà comme philosophe et comme écrivain, elle fit voir qu'il n'était pas indigne de la protection et de l'amitié de ses compatriotes les plus célèbres, Swift et Steele. Il se trouva ainsi, dès son arrivée à Londres, placé au premier rang parmi ceux qui, au plus beau moment de la littérature anglaise, exerçaient sur les esprits la plus grande influence. Mais il se distinguait de tous les autres par l'aménité de ses manières, la régularité de sa vie, et cette candeur qui était le fond de son caractère et le faisait aimer de ceux qui le voyaient même pour la première fois. Lorsque le comte de Berkeley le présenta au plus connu des chapelains de la reine, à Atterbury, celui-ci, dit-on, ne put s'empêcher de s'écrier après cette entrevue : « Tant d'intelligence, tant de savoir, tant d'innocence et de modestie, je croyais, avant d'avoir vu ce jeune homme, que c'était le privilége des anges ! » Cette séduction naturelle du jeune *tutor* de la Trinité devait avoir, comme nous le dirons plus loin, des effets bien imprévus sur sa fortune. Swift, avant de partir pour son doyenné de Saint-Patrick, où il se regardait comme exilé, le mena une seule fois chez

Digitized by Google

mistress van Homrigh. Ils dînèrent chez cette dame, la mère de Vanessa. Il ne semble pas que Berkeley ait jamais revu l'infortunée rivale de Stella. Cette unique rencontre suffit; miss van Homrigh se ressouvint de son hôte d'un jour lorsque, neuf ans plus tard, elle révoqua, dans son désespoir, le testament qu'elle avait fait d'abord en faveur de Swift.

Il serait trop long de nommer les écrivains, les savants, les hommes politiques que Berkeley, dans ce premier séjour à Londres, eut l'occasion de connaître. Il faudrait énumérer tous les grands noms de cette époque. Partout il était bien reçu; il plaisait également à tous, et cette impression n'était point passagère. Nous le verrons dans la suite correspondre avec la plupart de ses nouveaux amis, même les plus illustres. Pope ne dédaignera pas d'oublier un instant le soin d'une strophe pour écrire au jeune philosophe, en attendant de mettre son nom dans ses vers. Clarke, qui continuait alors la série de ses fameux sermons à l'église de Saint-James, à Westminster, eut probablement Berkeley parmi ses auditeurs avant de l'avoir vu. Ce fut Addison, paraît-il, qui se chargea de les mettre en présence, ou plutôt de les mettre aux prises. La doctrine si originale de Berkeley devait intéresser le critique, au moins par sa nouveauté et ses apparents paradoxes; il

Digitized by Google

voulut, dit-on, la soumettre à l'épreuve d'une discussion publique, dans laquelle Clarke lui-même aurait soutenu les droits de la philosophie ordinaire. Si cette conférence de deux philosophes si peu faits pour s'accorder, nous avons pu en juger, eut lieu réellement, il est certain qu'ils se séparèrent sans avoir rien gagné, sans s'être ni réfutés ni convaincus. Ce fut, comme beaucoup d'autres, un colloque inutile.

Est-il nécessaire de dire qu'au milieu de toutes ces agitations d'une grande ville, Berkeley n'avait pas perdu de vue la doctrine métaphysique dont il avait occupé toute sa jeunesse? Il avait un nouvel ouvrage tout préparé; il en avait sans doute apporté d'Irlande le manuscrit, peut-être n'eut-il qu'à y mettre la dernière main pour le porter à ce haut degré de perfection littéraire qui nous étonne encore aujourd'hui. Il avait certainement fait le voyage pour le publier à la fois et le recommander au public lettré. Ce livre parut bientôt en effet, non plus à Dublin, comme l'Essai sur la vision et les Principes de la connaissance, mais à Londres, au milieu de tant d'ouvrages célèbres dont il était digne de partager la gloire. C'étaient les trois charmants *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, la perle, suivant l'expression de M. Fraser, de la littérature métaphysique en Angleterre.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES DIALOGUES D'HYLAS ET DE PHILONOUS.

Les dialogues d'Alciphron surpassent, il est vrai, ceux d'Hylas et de Philonoüs pour l'expression du caractère individuel de chaque personnage et pour l'effet dramatique. Ici, la forme du dialogue n'est employée que comme le moyen le plus favorable à l'exposition claire et facile de la doctrine, et surtout à la réfutation des objections élevées contre cette doctrine. Ce n'est pas ce premier ouvrage qui a valu à Berkeley la réputation méritée d'être véritablement, dans les temps modernes, le maître du dialogue socratique, l'héritier de Platon. Mais la clarté de la pensée et du langage, la beauté des images, la chaleur du sentiment, cet amour des hommes qui se trahit à travers les raisonnements les plus subtils, et la poursuite acharnée, jusque dans leurs derniers retranchements, des erreurs de la métaphysique, font de ces dialogues une œuvre unique parmi toutes celles que la spéculation philosophique a produites.

Digitized by Google

Parmi les écrivains de langue anglaise, il n'en est aucun, si l'on excepte David Hume et, de nos jours, J.-F. Ferrier, qui ait porté aussi loin l'art de traduire les plus hautes considérations et les recherches les plus ingénieuses en un style aussi aisé, aussi agréable, aussi limpide. Notre surprise et notre admiration s'accroissent encore si nous songeons que cette charmante production de l'imagination et de la raison était importée d'Irlande, dans un temps où ce pays était à peine connu dans le monde des lettres et de la philosophie, par un jeune homme de vingt-sept ans.

Les ouvrages de Berkeley dont nous avons déjà parlé contiennent la même doctrine; mais elle était alors présentée sous une forme plutôt appropriée aux étudiants et aux logiciens, que capable de prévenir les objections de ce que l'on est convenu d'appeler le bon sens, et de servir au but moral que l'auteur avait en vue. L'Essai sur la vision était le précurseur encore timide de la nouvelle théorie de la connaissance exposée dans les Principes. La doctrine de la vue et du toucher, telle qu'elle est présentée dans le premier de ces traités, était comme le prélude d'une guerre contre les *abstractions*, qui ne fut ouvertement déclarée que dans le second. Par l'analyse préliminaire de la conscience en tant qu'elle nous fournit des données relatives aux choses visibles,

Digitized by Google

l'abstraction communément nommée l'espace ou l'étendue était ramenée à ses éléments originaux, tels que les sens nous les procurent. Mais l'espace abstrait n'est qu'une partie de l'édifice d'abstractions élevé par les métaphysiciens, dans lequel Berkeley pensait que le scepticisme avait trouvé sa forteresse, et qu'il voulait détruire pour servir les véritables intérêts à la fois de la philosophie et de la religion. Il s'appliqua donc, dans les Principes, à prouver qu'une abstraction est en réalité une contradiction dans les termes : une matière qui n'est ni vue, ni touchée, ni sentie, ni goûtée, ni entendue, n'est tout au plus qu'un mot vide de sens. Ce qui existe actuellement ne peut être qu'un *objet* dont un esprit a conscience, c'est-à-dire une idée, ou un *esprit* ayant conscience de lui-même et capable d'agir sur ses idées. Toute existence abstraite implique contradiction dans les termes; toute existence actuelle et réelle doit dépendre d'un esprit conscient, fini ou divin. C'est pour rendre populaire cette théorie si paradoxale en apparence, que furent composés les dialogues d'Hylas et de Philonoüs.

Le nom même des interlocuteurs fait assez voir quelle est la cause de chacun d'eux. Hylas, qui a entendu parler des théories singulières de Philonoüs, l'accuse de scepticisme et lui demande comment il pourra se justifier de ce reproche :

Digitized by Google

« *Hylas.* On vous donna hier au soir, dans une compagnie où j'étais, pour quelqu'un qui soutient l'opinion la plus extravagante qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'un homme. Vous prétendez, disait-on, qu'il n'y a point de substances matérielles dans le monde.

» *Philonoüs.* Je suis sérieusement persuadé qu'il n'existe dans le monde rien de pareil à ce que les philosophes appellent des *substances matérielles.* Mais si l'on me faisait voir qu'il y eût en cela la moindre chose d'absurde ou qui tirât au scepticisme, j'aurais dès lors autant de raison de renoncer à ce sentiment que je pense en avoir maintenant de rejeter l'opinion contraire.

» *Hylas.* Hé quoi ! pouvez-vous donc imaginer rien de plus bizarre, rien qui répugne davantage aux notions les plus communes, en un mot un trait de scepticisme plus marqué ou plus manifeste, que de croire qu'il n'y a point de *matière ?*

» *Phil.* Doucement, mon cher Hylas ! Que serait-ce donc si je vous prouvais que vous, qui prétendez qu'il y en a, vous êtes, en vertu de cette opinion, un plus grand sceptique, et soutenez plus de paradoxes et d'absurdités que moi, qui crois qu'il n'y en a point.

» *Hyl.* Il vous serait aussi facile de me faire

Digitized by Google

croire qu'une partie serait plus grande que son tout, que de me persuader que, pour éviter de tomber dans l'absurdité et le scepticisme, il me faudrait changer d'avis sur l'existence de la matière [1]. »

Le débat se trouve ainsi engagé. Berkeley n'affaiblit pas, comme on le voit, l'expression de la surprise que devait causer au premier abord l'énoncé de sa nouvelle doctrine. Le reproche de scepticisme est le plus naturel qui se présente à l'esprit quand on entend exposer pour la première fois, et sans la comprendre, cette opinion que la *matière* n'existe pas. C'est aussi celui qu'il a le plus à cœur de combattre. Bien loin d'aboutir au scepticisme, il s'efforce de prouver que ses principes seuls permettent de le détruire, et il renvoie à ses adversaires l'accusation qu'ils lui adressent. On sait combien peu cette précaution lui a servi et avec quelle persistance, à tort ou à raison, nous nous réservons d'en juger plus tard, on le compte encore aujourd'hui au nombre des sceptiques.

Le premier dialogue a donc pour objet de montrer que l'opinion reçue en philosophie sur l'existence indépendante et soi-disant *réelle* du monde sensible est contradictoire, inintelligible, et qu'elle

[1] Traduction française, Amsterdam, 1750.

Digitized by Google

conduit fatalement à douter de l'existence même de ce monde matériel. Philonoüs s'applique à établir, en entrant dans les détails les plus minutieux, qu'il est impossible en effet de connaître un pareil monde, par rapport aux qualités premières aussi bien que par rapport aux qualités secondes, dont Locke avait déjà admis la nature purement subjective, et soit que la perception des choses dites extérieures soit immédiate ou *présentative*, soit qu'elle soit au contraire médiate ou *représentative*. Une *matière absolue* ne peut pas tomber sous les sens. Il est inutile d'ajouter que dès la fin de ce premier dialogue Hylas, s'il n'est pas converti, se trouve du moins fort embarrassé de répondre.

« *Phil.* Vos principes vous conduisent donc nécessairement à nier la réalité des objets sensibles, puisque vous avez fait consister cette réalité dans une existence absolue extérieure à l'esprit. Vous êtes donc un vrai sceptique, et par conséquent je suis venu à bout de ce que je me proposais dans notre dispute, je veux dire de faire voir que vos principes conduisaient au scepticisme.

» *Hyl.* Si je ne suis pas tout à fait convaincu, me voilà au moins pour le moment réduit au silence.

» *Phil.* Vous me feriez plaisir de me dire ce

Digitized by Google

que vous pourriez désirer de plus pour qu'il ne manquât rien à votre conviction. Ne vous ai-je point laissé la liberté de vous expliquer de toutes les manières que vous avez voulu? Penseriez-vous que dans le feu du discours il eût pu nous échapper des méprises que nous aurions mises ensuite mal à propos en principes dans quelque raisonnement? N'avez-vous pas été le maître de vous rétracter ainsi que d'appuyer tout ce que vous m'avez proposé de la manière que vous avez jugée la plus convenable aux vues que vous aviez? N'ai-je pas écouté et discuté tout ce que vous m'avez allégué avec toute la candeur *(fairness)* possible? En un mot, n'avez-vous pas été convaincu sur chaque article par vos propres aveux? Et si vous pouvez maintenant découvrir quelque erreur dans quelques-uns de ceux que vous m'avez faits, ou imaginer quelque subterfuge qui vous resterait, quelque nouvelle distinction à m'apporter, un nouveau tour à donner à quelque chose que vous m'ayez dit ou quelque commentaire à y ajouter, pourquoi ne vous mettez-vous pas en devoir de le faire?

» *Hyl.* Un peu de patience, Philonoüs. Je suis quant à présent si interdit de me trouver arrêté dans les labyrinthes où vous avez eu l'adresse de m'attirer, qu'il ne faut pas vous attendre que je découvre tout d'un coup les chemins par où je

Digitized by Google

pourrais en sortir. Je vous demande du temps pour y songer et pour me reconnaître [1]. »

Il est en effet curieux de voir comment le représentant des théories ordinaires sur la nature des choses sensibles a défendu pied à pied la réalité objective successivement de toutes les qualités de la matière et de la matière elle-même ; comment il a été forcé d'abandonner une à une, dans ce premier dialogue, toutes ses positions. Les deux adversaires conviennent d'abord que celui qui *nie* une chose ne doit pas plutôt être dit en douter, c'est-à-dire être accusé de scepticisme, que celui qui l'*affirme* avec le même degré de confiance. Le vrai sceptique sera celui qui ne pourra, à la fin de la discussion, ni rien nier ni rien affirmer sur la nature du monde matériel.

Hylas accorde ensuite que les *choses sensibles* sont les seules choses qui peuvent être aperçues immédiatement par les sens. Ainsi les lettres tracées dans un livre sont aperçues immédiatement et sont en effet des choses sensibles ; mais les notions de Dieu, de la vertu, etc., réveillées dans mon esprit par le moyen de ces lettres, sont médiatement perçues et ne sont pas, pour cette raison même, des notions de choses sensibles. Il en

[1] Traduction française, p. 110-112.

Digitized by Google

résulte que les *causes* de la diversité de nos sensations ne sont pas des choses sensibles, et que si nous séparons des objets leurs qualités sensibles, il n'y reste plus rien que les sens puissent immédiatement percevoir. L'existence de ces objets, leur réalité, ne devrait donc consister que dans la qualité qu'ils ont d'être immédiatement perçus.

Il est facile de comprendre qu'Hylas n'accepte pas tout de suite cette conséquence extrême de sa définition des choses sensibles. Il soutient que les choses ont une existence réelle, absolue, qui diffère de la qualité d'être aperçue et qui ne se rapporte en aucune manière aux perceptions que des esprits peuvent avoir. Il faut donc que Philonoüs lui démontre successivement, et malgré toutes ses résistances, que la chaleur, la saveur, l'odeur, le son, la couleur, en un mot les qualités dites *secondaires* n'existent pas hors de l'esprit qui les perçoit. Restent les qualités *premières* : l'étendue, la figure, la solidité, la pesanteur, le mouvement et le repos. Hylas se ressouvient à propos de cette distinction. Il a fait le sacrifice de la réalité objective des qualités secondes; mais il est d'avis que la figure, l'étendue, etc., appartiennent à des substances extérieures à l'esprit et incapables de penser, à la matière en un mot. La discussion recommence sur la nature de ces qua-

Digitized by Google

lités premières. Philonoüs se sert ici des mêmes arguments que dans la première partie du dialogue : « N'avez-vous pas admis, comme une raison suffisante, que ni la chaleur ni le froid ne sont dans l'eau, parce qu'une même eau paraît quelquefois chaude, à en juger par la sensation qu'elle excite dans une main, et froide à en juger par la sensation qu'elle excite dans l'autre ? Et ne pouvez-vous pas conclure, par un raisonnement parfaitement semblable, qu'il n'y a ni étendue ni figure dans aucun objet, puisqu'un même objet peut paraître à un œil petit, uni et rond, et à un autre grand, raboteux et angulaire ? » Et ainsi du mouvement, de la solidité, de la pesanteur, d'autant plus que ces qualités supposent l'étendue.

Mais comment se fait-il que les philosophes aient proposé une distinction si facile à condamner, celle des qualités secondes et des qualités premières ? « Je ne me charge point, répond Philonoüs, de justifier chaque opinion des philosophes ; mais entre autres raisons qu'on pourrait donner de la contradiction dont vous me parlez, il est vraisemblable qu'on en trouverait une dans la douleur ou dans le plaisir, qui sont plus immédiatement liés aux qualités secondaires qu'aux qualités premières. La chaleur et le froid, les goûts et les odeurs, nous affectent avec un peu plus

Digitized by Google

de vivacité d'un sentiment agréable ou désagréable que les idées de l'étendue, des figures et des mouvements. Et comme il serait trop visiblement absurde de soutenir que la douleur ou le plaisir pussent se trouver dans une substance destituée de la faculté de percevoir, il est arrivé de là que les hommes se sont plus facilement détachés de l'opinion qui attribue l'existence aux qualités secondaires que de celle qui ne l'attribue qu'aux seules qualités premières.... Vous-même, il n'y a qu'un moment, vous étiez plus disposé à donner une existence réelle à un degré modéré de chaleur qu'à une chaleur intense. »

Hylas reconnaît que les qualités premières, comme les qualités secondes, n'existent pas hors de l'esprit qui les perçoit, mais il ne s'avoue pas vaincu pour cela. Dans toute perception, il distingue un acte de l'esprit qui ne saurait exister dans une substance destituée de la pensée ni lui appartenir, et autre chose encore qui appartiendrait à une pareille substance. Philonoüs lui prouve qu'il y a de véritables perceptions qui ne comportent aucun acte de l'esprit, où la volonté n'a aucune part, que nous sommes absolument passifs dans la perception, par exemple, de la lumière et des couleurs, et qu'il est contradictoire cependant de prétendre que cette perception de la lumière et des couleurs, qui ne renferme point

Digitized by Google

d'action, existe dans une substance non pensante.

Mais il est au moins nécessaire de supposer ce qu'on appelle un *substratum* ou un *soutien* matériel; on ne saurait concevoir autrement comment les modes ou les qualités perçues pourraient exister. « Un substratum ou un soutien matériel, dites-vous? Apprenez-moi, je vous prie, reprend Philonoüs, auquel de vos sens vous êtes redevable de la connaissance de cet être-là. » Hylas convient bientôt qu'il n'a aucune idée positive de ce substratum, et même qu'elle devient contradictoire dès qu'on cherche à la préciser. Il a cru autrefois entendre assez bien ce que signifiaient ces paroles, *la matière qui soutient des accidents;* mais maintenant, plus il y pense, plus il trouve difficile de leur donner un sens. Peut-être s'est-il glissé quelque erreur dans les raisonnements qui précèdent. Peut-être si, au lieu de considérer chaque qualité en particulier, on les prenait ensemble, serait-il plus aisé de soutenir qu'il existe hors de l'esprit des choses sensibles, c'est-à-dire des choses formées en effet de l'union et du mélange de plusieurs qualités. Ainsi, rien ne semble plus facile que de concevoir un arbre ou une maison existant par eux-mêmes et indépendants de tout esprit, alors même qu'aucun esprit ne les percevrait.

Digitized by Google

« Que dites-vous là ? s'écrie Philonoüs. Pourriez-vous voir une chose qui en même temps ne serait pas vue de vous ? — *Hyl.* Non, il y aurait en cela une contradiction manifeste. — *Phil.* Et n'y aurait-il pas une aussi grande contradiction à dire que vous conceviez une chose qui en même temps ne serait pas conçue de vous ? » Hylas est forcé d'en convenir. La distance à laquelle les objets nous apparaissent ne sert pas mieux à prouver leur existence hors de l'esprit. Ni les sens ni la raison ne nous apprennent que ce que nous apercevons immédiatement soit hors de notre esprit. Tout ce que les sens en particulier nous font connaître, c'est que nous sommes affectés de certaines sensations de lumière, de couleurs, etc., et ces sensations n'existent pas hors de nous. Philonoüs, ou plutôt Berkeley, fait ici allusion à sa théorie de la vision : la vue toute seule ne peut nous instruire sur la distance.

Mais si nous ne connaissons que nos *idées* et si nos idées sont évidemment en nous, ces idées ne nous permettent-elles pas de concevoir des objets dont elles sont la *représentation* et qui sont eux-mêmes réels, situés hors de l'esprit ? En voyant la statue de César nous voyons en quelque manière par les sens, mais non immédiatement, César lui-même. Philonoüs accorde à son interlocuteur que, suivant une certaine acception des

Digitized by Google

mots, on aperçoit les choses sensibles par la médiation des sens, *médiatement;* la connexion qu'on a fréquemment observée entre deux idées fait que la perception immédiate de l'une réveille dans l'esprit la perception de l'autre. Qu'une voiture passe dans la rue, nous entendons un son seulement; nous disons cependant que nous entendons une voiture. Nous voyons de même une barre de fer rouge; nous jugeons qu'elle a telle solidité, tel poids, telle température ; nous devons à l'expérience ces perceptions *médiates*. A l'origine, les sens seuls nous ont fourni ces idées que la raison ou la mémoire nous suggèrent à l'occasion de telle ou telle perception immédiate, et, en dernière analyse, nous n'avons pas d'autre moyen de connaître les choses sensibles que les sens eux-mêmes. Or, il a été prouvé que les sens ne nous permettent pas de sortir de nous-mêmes, d'affirmer l'existence objective des qualités perçues. Il n'y a donc pas d'idées représentatives, mais seulement des idées qui rappellent à l'esprit, dans certains cas, d'autres idées primitivement immédiates elles-mêmes.

Hylas en est réduit à déclarer qu'il n'a pas de bonnes raisons, il est vrai, à donner pour défendre son opinion; mais il lui suffit qu'il soit possible de soutenir sans absurdité l'existence d'objets matériels, indépendants de l'esprit,

Digitized by Google

réels, dans le sens ordinaire du mot, et il s'en tiendra à ce qu'il a toujours cru jusque alors. Nos idées seront les images sensibles de ces originaux situés hors de la portée des sens. Philonoüs veut le chasser de cette position, de ce dernier refuge, et lui montre toutes les difficultés, toutes les contradictions de cette suprême hypothèse. Une idée ne peut ressembler qu'à une idée, et toute idée n'existe que dans l'esprit. Il ne reste qu'à douter de l'existence de ces prétendus archétypes absolument inconnaissables, et, des deux interlocuteurs, Hylas, il est forcé de l'avouer, mérite seul le nom de sceptique.

Dans ce premier dialogue, Berkeley combat à la fois la conception vulgaire et la conception philosophique de la matière. Ceux qui ne réfléchissent pas ont une croyance confuse que les objets perçus par les sens existent, qu'on les perçoive ou non. Cette croyance peut s'expliquer. Les philosophes, qui ont gâté sur ce point le bon sens populaire, reconnaissent, il est vrai, que les objets immédiatement perçus par les sens dépendent de l'esprit; mais ils se montrent favorables à cette hypothèse irrationnelle que les idées sensibles représentent pour nous un monde matériel non perçu, non percevable, qui existe en lui-même dans une indépendance absolue de toute perception ou de toute imagination de son contenu.

Digitized by Google

Contre la première de ces deux conceptions, Berkeley nie, comme contradictoire dans les termes, *l'existence absolue des objets dont nous avons conscience*. En tant que nous les connaissons, en effet, ces objets sont des *idées*, et les idées ne peuvent être connues que si elles sont perçues ou imaginées. Contre la seconde, il nie la réalité abstraite ou absolue d'une *substance matérielle* inintelligible, existant par hypothèse *au delà* des objets immédiats de notre expérience consciente. Il admet que les idées sensibles elles-mêmes, ou du moins leurs combinaisons déterminées, sont les choses réelles, constituent seules le monde matériel. Il ne faut pas les confondre avec les imaginations passagères, personnelles, dans lesquelles le monde réel peut être bien ou mal représenté. Elles sont les parties d'un système ordonné, et, comme le demande le sens commun, elles peuvent être appelées *extérieures;* mais ce n'est pas qu'elles aient une existence absolue en dehors de toute perception ou de toute conception. Leur *extériorité* consiste dans leur arrangement même, dans leur coexistence perçue, dans leur succession indépendante de la volonté d'un esprit fini, et en ceci encore que, contrairement à nos sentiments individuels, à nos imaginations particulières, elles peuvent être les objets communs d'un grand nombre d'esprits et

Digitized by Google

servir d'intermédiaires entre un esprit et un autre. Mais leur *esse est percipi*.

Le traducteur français des Dialogues a fait précéder chacun d'eux d'une vignette assez ingénieuse. Celle qui est à la tête du premier dialogue en résume en quelque sorte le contenu : « Elle représente, lisons-nous dans la préface, un philosophe dans son cabinet, lequel est distrait de son travail par un enfant qu'il aperçoit se voyant lui-même dans un miroir, et tendant les mains pour embrasser sa propre image. Le philosophe rit de l'erreur où il croit que tombe l'enfant; tandis qu'on lui applique à lui-même ces mots tirés d'Horace :

> Quid rides?... Fabula de te
> Narratur.

La vignette placée au commencement du second dialogue a également un sens allégorique. Le mot grec νοῦς, inscrit au centre, désigne l'âme, et se trouve immédiatement au-dessous d'un triangle entouré de rayons qui représente Dieu. L'âme ainsi illuminée d'en haut éclaire à son tour de ses rayons différents paysages placés au-dessous d'elle et différentes parties du firmament. Tout le reste du tableau est plongé dans une ombre épaisse. On a voulu, dit la même préface, rendre sensible aux yeux le

Digitized by Google

sentiment de l'auteur, tel qu'il est exprimé dans la seconde partie de son livre, « savoir, que les choses corporelles ont une existence réelle dans les esprits qui les aperçoivent, mais qu'elles ne sauraient exister hors de tous les esprits à la fois, même de l'esprit infini de Dieu ; et que par conséquent la matière, prise suivant l'acception ordinaire du mot, non-seulement n'existe point, mais serait même absolument impossible... On a fait en sorte de rendre le même sentiment par ces mots :

Quæ noscere cunctque Deus det,
Esse puta. »

Le second dialogue est, en effet, une suite du premier, non que la discussion de la veille soit reprise, mais parce que la théorie des modernes, comme le dit Hylas, sur la nature de la matière est examinée sous de nouveaux aspects et condamnée avec autant de rigueur que dans la première partie. Hylas n'a rien trouvé à reprendre dans les arguments qui ont servi à Philonoüs; mais il est aussi très satisfait de la manière dont certains philosophes ont expliqué nos sensations et nos idées sensibles. L'âme réside dans quelque partie du cerveau; les nerfs aboutissent tous à cette même partie, et, comme ils sont remplis d'esprits animaux, ils font aisément arriver

Digitized by Google

jusqu'au siége de l'âme les vibrations qui résultent des impressions. De là nos différentes idées, suivant les différentes traces imprimées ainsi dans le cerveau.

Cette doctrine cartésienne ne tient pas longtemps devant cette réponse de Philonoüs, que le cerveau lui-même est sensible, qu'il est aperçu immédiatement par l'esprit, qu'il n'est donc qu'une idée, n'existe que dans l'esprit, et que l'on ne voit pas comment une idée serait l'occasion de toutes les autres. D'ailleurs « quelle liaison y a-t-il entre un mouvement dans les nerfs et les sensations du son ou de la couleur que l'âme reçoit? Ou comment serait-il possible que les dernières de ces choses fussent l'effet de la première ? » Il faut donc enfin convenir que les choses sensibles n'ont point d'existence réelle hors de l'esprit; c'est le seul moyen d'échapper au scepticisme et de bien connaître, pour l'admirer sans réserve, la vraie réalité de la nature.

« Voyez! Hylas, ces campagnes ne sont-elles pas couvertes d'une verdure charmante? Ne trouvez-vous pas dans ces bois et ces bosquets, dans ces ruisseaux, dans ces sources d'une eau claire, quelque chose qui plaît à notre âme, qui la ravit et la transporte ? A la vue du vaste et profond Océan, de quelque montagne énorme dont le sommet se perd dans les nues, ou d'une

Digitized by Google

antique et sombre forêt, nos esprits ne sont-ils pas remplis d'une horreur que nous aimons? L'aspect sauvage des rochers, des déserts, est-il sans charme pour nous? Quel plaisir plus pur que d'admirer les beautés naturelles de la terre? Pour entretenir, pour renouveler nos plaisirs, le voile de la nuit ne vient-il pas par intervalles s'étendre sur elle, et ne change-t-elle pas de parure avec les saisons? Quelle harmonie dans la disposition des éléments! Que de variété dans les innombrables productions de la nature et à combien d'usages elles peuvent servir! Quelle délicatesse, quelle beauté, quel art dans la structure des animaux et des végétaux; avec combien de justesse toutes choses ne se rapportent-elles point soit à leurs fins particulières, soit à la constitution des différentes parties du tout! Et en même temps qu'elles s'entr'aident et se soutiennent mutuellement, ne se font-elles pas valoir, ne s'embellissent-elles pas les unes les autres? De ce globe terrestre, élevez maintenant vos pensées jusqu'à tous ces glorieux luminaires qui ornent la haute voûte du ciel. Le mouvement et la position des planètes ne sont-ils pas admirables et pour l'ordre qui y règne et pour leurs usages? Ces astres (improprement appelés errants), les a-t-on jamais vus s'égarer dans leurs voyages répétés à travers cet espace

Digitized by Google

sans route tracée ? Les aires qu'ils mesurent autour du soleil ne sont-elles pas toujours proportionnées aux temps ? Telle est la constance, telle est l'immutabilité des lois par lesquelles l'auteur invisible de la nature gouverne l'univers. Combien est vive et brillante la lumière des étoiles fixes ! Que de magnificence et de richesse dans cette négligente profusion avec laquelle elles semblent avoir été semées à travers l'immensité de la voûte azurée ! Cependant, si vous prenez un télescope, il vous fera voir de nouvelles légions d'étoiles qui échappent à l'œil nu. D'ici elles paraissent être extrêmement petites et comme se toucher ; mais si vous les voyiez de plus près, vous découvririez d'immenses globes de lumière à des distances diverses, au fond des abîmes de l'espace. Appelez maintenant l'imagination à votre aide. Les sens sont trop faibles, trop bornés, pour découvrir des mondes innombrables tournant autour des feux placés à leurs centres, et dans ces mondes l'action d'un esprit souverainement parfait qui se déploie sous une infinité de formes. Mais ni les sens ni l'imagination n'ont assez de force pour embrasser l'étendue sans limites avec les merveilles qui la remplissent. Que l'esprit de l'homme s'épuise à donner à chacune de ses facultés leur plus grand développement, il reste toujours en deçà d'un

Digitized by Google

domaine incommensurable où il ne peut atteindre. Cependant tous ces vastes corps qui composent ce puissant assemblage, quelle que soit leur distance, quel que soit l'éloignement qui les sépare, sont tous enchaînés par un mécanisme secret, par quelque artifice et quelque force divine, dans une mutuelle dépendance, en relation les uns avec les autres, même avec cette terre, qui, par sa petitesse, échappe presque à ma pensée et se perd dans la foule des mondes. Tout ce système n'est-il pas immense, beau et glorieux au-dessus de toute expression et de toute idée ! Quel traitement méritent donc ces philosophes qui voudraient enlever à ce noble et ravissant spectacle toute réalité ? Quel accueil devrions-nous faire à des Principes qui nous mènent à penser que toute la beauté visible de la création n'a qu'un éclat trompeur et imaginaire ? Pour parler sans détour, pouvez-vous espérer que le scepticisme de vos amis ne soit pas regardé comme la chose la plus extravagante et la plus absurde par tous les hommes de bon sens ? »

C'est Philonoüs, l'adversaire des théories communes sur la matière, qui se laisse aller à ces transports lyriques ! C'est lui qui accuse les philosophes de compromettre, par leur doctrine sur la nature des objets extérieurs, la réalité du monde ! Hylas s'en étonne et lui répond qu'il ne

Digitized by Google

lui convient guère de reprocher aux autres leur scepticisme : « Ce qui me console, dit-il, c'est que vous êtes aussi sceptique que moi. »

Philonoüs est obligé d'expliquer à nouveau son opinion, et il la présente encore une fois en ces termes : « Il est évident pour moi, par les raisons dont vous êtes tombé d'accord, que les choses sensibles ne peuvent exister que dans une intelligence ou dans un esprit. J'en conclus, non pas qu'elles n'ont point d'existence réelle, mais que, attendu qu'elles ne dépendent pas de ma pensée et qu'elles ont une existence indépendante de ma propre perception, *il doit y avoir quelque autre esprit dans lequel elles existent.* Ainsi, autant il est certain qu'il existe réellement un monde sensible, autant l'est-il qu'il y a un Esprit infini présent partout qui le contient et le soutient. »

Hylas ne voit pas tout d'abord de différence entre cette doctrine et celle des chrétiens ou seulement de tous les hommes qui croient en Dieu : « Mais est-ce la même chose, répond Philonoüs, de dire : *Il y a un Dieu et par conséquent il perçoit toutes choses,* ou bien de dire : *Les choses sensibles existent réellement ; et, si elles existent réellement, elles sont nécessairement perçues par une intelligence infinie ; par conséquent, il y a une intelligence infinie, ou Dieu existe.* Vous tirez ainsi

Digitized by Google

d'un principe très évident une démonstration directe et immédiate de l'*existence de Dieu.* » Il n'est plus nécessaire en effet de recourir, pour démontrer l'existence de Dieu, aux considérations que les sciences peuvent fournir sur l'ordre et la beauté de la création. Le fait seul de l'*existence* du monde sensible, si le mot existence est pris dans le sens que Berkeley lui donne, prouve la nécessité d'admettre qu'il y a un Esprit infini qui perçoit constamment ce monde sensible et lui donne par là sa réalité extérieure (par rapport à nous) et sa permanence. Toutes les erreurs des matérialistes et des athées seront par là définitivement réfutées.

Mais n'y a-t-il pas quelque ressemblance entre cette opinion et celle « d'un philosophe moderne éminent, celle de la *vision en Dieu?* » Hylas expose en effet la théorie de Malebranche, et il est intéressant de voir comment son interlocuteur l'apprécie. « Je ne comprends pas, dit-il, comment nos idées, qui sont des choses tout à fait passives et inertes, peuvent être l'essence ou quelque partie (ou comme quelque partie) de l'essence ou de la substance de Dieu, qui est un être non passif, indivisible, purement actif. Il y a encore beaucoup de difficultés et d'objections qui se présentent à première vue contre cette hypothèse; j'ajouterai seulement qu'elle entraîne, elle aussi, toutes les

Digitized by Google

conséquences absurdes de l'hypothèse commune, en accordant qu'il existe un monde créé autrement que dans l'intelligence d'un Esprit. Je ne parle pas de tout ce qu'on pourrait lui opposer en particulier, du moment que le monde matériel dont elle admet l'existence ne sert à rien. Or si, dans les sciences, on regarde comme un bon argument contre d'autres systèmes de faire voir qu'ils supposent que la nature ou la sagesse divine aurait fait quelque chose en vain, ou que l'une ou l'autre aurait produit, par des moyens compliqués et détournés, ce qu'elle aurait pu produire par des moyens plus simples et plus courts, que penserons-nous de cette hypothèse d'après laquelle le monde entier aurait été créé pour rien? » Berkeley retourne ainsi contre la théorie de la vision en Dieu ce principe de Malebranche lui-même d'après lequel Dieu a dû agir en tout par les voies les plus courtes et les plus simples. Il est vrai qu'il était moins embarrassé d'interpréter la Genèse que l'illustre métaphysicien français. Il marque ensuite avec plus de précision en quoi sa doctrine se distingue de celle de ce philosophe. Sans doute les idées que nous connaissons immédiatement, et qui sont les choses réelles elles-mêmes, ne peuvent exister que dans un esprit et sont en même temps indépendantes de nos esprits indivi-

Digitized by Google

duels, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de déterminer à notre gré de quelles idées particulières nous serons affectés, par exemple en ouvrant les yeux. Il faut donc qu'elles existent dans un autre esprit à la volonté duquel elles nous affectent. Nous inférons ensuite de l'ordre même de ces idées, que l'esprit qui en est le véritable auteur est sage, puissant et bon au delà de toute expression. Les choses que nous percevons sont donc à la fois connues de cet Esprit infini et produites en nous à son gré. Cette théorie se rapproche donc beaucoup plus de l'opinion commune que de la doctrine de Malebranche. Seulement il ne faut pas entendre le mot *chose* dans un autre sens que celui d'*idées* ou de *sensations*.

Hylas, malgré ces explications répétées, ne voit pas encore pourquoi il n'existerait pas une troisième nature différente à la fois des Esprits et des Idées, la matière en un mot, qui serait une cause subordonnée et limitée de nos idées, mais dont on ne pourrait rien dire, si ce n'est qu'*elle est la cause de nos idées*. Ce serait prendre, répond Philonoüs, le mot *matière* dans une acception différente de l'acception ordinaire et sans aucune raison. Il désigne ordinairement une *cause inactive* (ce qui est une contradiction dans les termes) et inintelligente de nos idées, tandis qu'il devrait désigner simplement la synthèse des idées sensi-

Digitized by Google

bles, ces groupes de qualités que l'on appelle vulgairement des *objets*. Mais si l'on s'en servait pour désigner la cause non étendue, pensante et active de nos idées, ce serait alors un pur jeu de mots. Que l'on remonte des *phénomènes* à une *cause* de ces phénomènes, rien de plus légitime; mais il n'est pas possible de donner à cette cause le nom de matière. La volonté est la seule cause dont nous ayons quelque expérience.

Si la matière n'est pas la *cause* de nos idées, pourquoi ne serait-elle pas un *instrument* dont se servirait l'agent suprême dans la production de nos idées? Malheureusement Hylas, qui a convenu à plusieurs reprises de l'impossibilité où nous sommes d'accorder aucune existence, en dehors de l'esprit, aux qualités sensibles, ne peut rien dire de cet instrument ni lui attribuer aucun caractère déterminé. Il reconnaît même qu'il n'y a aucune raison de croire à l'existence de la matière ainsi comprise; mais il ne voit pas d'abord qu'il y ait aucune raison de ne pas y croire, et cela lui suffit. Il faut que Philonoüs lui montre que l'usage d'un instrument quelconque est incompatible avec la perfection infinie de Dieu.

L'hypothèse d'un instrument écartée, Hylas propose de considérer la matière comme une *oc-*
de nos sensations, c'est-à-dire comme un
titué d'activité et de pensée, à la présence

Digitized by Google

duquel Dieu excite des idées dans nos esprits. On ne saurait dire, il est vrai, quelle est la nature de cet être; mais nos idées se succédant régulièrement, d'une manière constante, il est naturel de supposer que ces idées dépendent de quelques occasions constantes et régulières elles-mêmes à la présence desquelles on en est affecté. Cette hypothèse soulève les mêmes objections que la précédente. La sagesse et la puissance divine ne suffisent-elles pas pour rendre compte de l'ordre que l'on observe dans la succession de nos idées ou dans le cours de la nature? Ne serait-ce pas déroger aux attributs de l'Etre infiniment parfait que de prétendre qu'une substance destituée de la faculté de penser pût déterminer son action et la diriger, en lui apprenant ou en lui rappelant quand et comment il devrait agir? Mais il y a d'autres difficultés encore, et en particulier la difficulté ordinaire si souvent rappelée dans cette discussion, celle de concevoir un être que nous ne pouvons absolument pas connaître. « Ne voulez-vous donc pas vous apercevoir une bonne fois, dit Philonoüs, que dans toutes les acceptions différentes suivant lesquelles vous avez pris le mot *matière*, vous n'avez fait autre chose que supposer l'existence de ce que vous ne connaissiez point, et cela sans avoir ni raison ni motif pour en user de la sorte? » Il propose ensuite à son interlocuteur ce

Digitized by Google

dilemme qui résume tout le débat : « Ou vous percevez l'existence de la matière immédiatement, ou non immédiatement. Si c'est immédiatement, dites-moi, je vous prie, quel est celui de vos sens par lequel vous la percevez. Si ce n'est pas immédiatement, faites-moi connaître par quel raisonnement vous inférez son existence de ces choses que vous connaissez immédiatement. »

Hylas ne se rend cependant pas encore. Philonoüs a beau lui faire remarquer l'impossibilité de concevoir comment nous pourrions être affectés par la matière dans l'hypothèse où elle existerait, et, dans l'hypothèse où elle n'existerait point, la possibilité évidente d'être affectés exactement des mêmes idées que maintenant, il persiste à croire que la matière existe en un sens ou en un autre, sans avoir d'ailleurs aucune prétention de déterminer en quel sens. Il se résigne à ne rien dire de cette matière, sinon qu'elle est, mais il ne peut consentir à la nier tout à fait, et aux questions pressantes de son adversaire il répond simplement : « Je vous dis de nouveau que je n'ai point de honte à avouer mon ignorance. Je ne sais ni ce que je dois entendre par l'*existence* de la matière, ni comment la matière existe. » Il n'en a aucune notion positive, même aucune notion absolument. Mais, comme nous l'avons déjà vu dans les Principes, parler de *quelque*

Digitized by Google

chose en termes semblables revient à ne parler de *rien*. Le mot matière et le mot rien sont donc synonymes. Cette dernière manière de défendre l'existence de la matière n'est-elle pas en définitive un pur verbiage?

Incapable de répliquer, convaincu par les arguments de Philonoüs, Hylas n'est point pour cela persuadé; il n'accorde pas à toutes ces raisons « cet acquiescement du cœur qui est la suite ordinaire d'une démonstration. » Cette hésitation, ces scrupules à s'abandonner tout entier, viennent sans doute des préjugés qu'il a si longtemps entretenus, du mauvais pli qu'il a laissé prendre à son esprit. Mais il s'habituera à mieux juger, et il reconnaîtra bientôt qu'il n'y a aucune chose pour l'explication de laquelle on ait besoin de la matière. Dira-t-on en effet que les objets matériels perdront leur réalité; que mon habit, pour nous fixer à quelque chose de particulier, n'existera plus? « Mais n'est-ce pas pour moi une preuve assez évidente de l'existence de mon habit que de le voir, de le toucher et de le porter? Si ce n'en est pas là pour moi une preuve suffisante, aurais-je le moyen de m'assurer mieux de l'existence de cet habit que j'ai actuellement sur moi, en imaginant qu'un habit inconnu, que je n'ai jamais vu, existe d'une manière inconnue, dans un endroit inconnu ou même absolument en

Digitized by Google

nul endroit ? Comment la supposition de la réalité de ce qu'on ne saurait toucher pourrait-elle servir à prouver l'existence réelle d'une chose palpable? Comment la supposition de la réalité d'une chose invisible pourrait-elle prouver qu'une chose visible existe? Ou, plus généralement, comment la supposition de l'existence d'une chose que nous ne pouvons percevoir autoriserait-elle à conclure qu'une chose que nous pouvons percevoir existe ?

Enfin, s'il est impossible de prouver l'existence de la matière, n'est-il pas du moins permis de dire que cette existence, alors même qu'on ne gagnerait rien à cette affirmation, n'est pas impossible ? Philonoüs ne laisse pas à Hylas cette dernière consolation. Quel que soit en effet le sens que l'on donne au mot *matière,* qu'on l'entende comme fait le vulgaire ou comme le veulent les philosophes qui se piquent de plus d'exactitude, qu'on lui donne même « le sens le plus obscur, le plus abstrait et le plus indéfini, » par cela même qu'il y a une contradiction entre les idées que sa définition renferme, ou, dans le dernier cas, que cette définition ne renferme aucune idée, l'impossibilité de la matière est assez prouvée.

« Je le reconnais, dit Hylas, à la fin de ce dialogue, vous avez prouvé que la matière est impos-

Digitized by Google

sible, et je ne vois plus rien à dire pour la défendre; mais en même temps que je cède sur ce point, je soupçonne maintenant de fausseté toutes mes autres notions; aucune, en effet, ne me paraît plus évidente que celle-là ne l'était. » Ils se donnent alors rendez-vous pour un dernier entretien.

Le lendemain, le nouveau converti, comme il arrive d'ordinaire, va plus loin que son maître; il exagère, s'il est possible, l'*immatérialisme* de Philonoüs, et il ne croit plus à la réalité d'aucun objet : il se voit condamné à ne connaître que les seules apparences des choses. Si les hommes « mangent, boivent et dorment, agissent, en un mot, aussi gaiement et aussi à propos que s'ils connaissaient toutes les choses avec lesquelles ils se croient en relation, » cela vient de ce que la pratique ordinaire de la vie ne demande pas un grand raffinement de connaissances spéculatives. Mais les philosophes du moins savent qu'ils ne savent rien. Il faut donc que son interlocuteur le ramène à une appréciation plus saine de la réalité et le sauve de ce scepticisme radical.

Ce scepticisme est une conséquence nécessaire de la théorie commune sur la nature des choses. Si nous ne connaissons que les apparences sensibles par lesquelles se manifeste une substance

Digitized by Google

inconnue, ces apparences n'existent vraiment et n'ont leur raison d'être que dans cette substance. Le jour où nous serons forcés d'avouer l'impossibilité de concevoir cette substance, ne nous semblera-t-il pas que toute la réalité sensible sera détruite du même coup et que nous ne devrons plus nous en rapporter à des sens que nous avons toujours regardés comme incapables de nous donner par eux-mêmes la connaissance de ce qui est réellement ? Hylas en convient, mais il se flatte d'amener Philonoüs au même scepticisme en lui posant un certain nombre de questions.

Avant de laisser s'engager ce dernier débat, l'adversaire de toute matière absolue, indépendante de l'esprit, Berkeley, en un mot, résume ce qui précède et, dans une sorte de profession de foi, expose d'une manière saisissante la doctrine qu'il soutient : « Je vous assure, Hylas, que je ne prétends pas le moins du monde faire une hypothèse. Je suis de la trempe ordinaire, assez simple pour en croire mes sens, et laisser les choses comme je les trouve. Pour parler clairement, je crois que les choses réelles sont précisément celles que je vois, que je sens, que je perçois par mes sens. Je les connais, et trouvant qu'elles répondent à toutes les nécessités et à tous les besoins de la vie, je ne vois aucune raison de m'inquiéter de je ne sais quelles autres choses

Digitized by Google

inconnues. Un morceau de pain sensible, par exemple, remettrait mieux mon estomac que dix mille fois autant de ce pain insensible, inintelligible, réel, dont vous me parlez. C'est aussi mon opinion que les couleurs et les autres qualités sensibles sont dans les objets. De ma vie je n'hésiterai à penser que la neige est blanche, que le feu est chaud. Tandis que vous, qui entendez par la *neige* et le *feu* certaines substances extérieures, non perçues et incapables de percevoir, vous avez le droit de nier que la blancheur et la chaleur soient des affections inhérentes à ces substances, moi, j'entends par ces mots les choses que je vois, que je touche, et je suis obligé de penser comme le commun des mortels. Je ne suis pas sceptique sur la nature des choses, je ne le suis pas davantage sur leur existence. Dire qu'une chose est réellement perçue par mes sens, et en même temps qu'elle n'existe pas réellement, c'est pour moi une pure contradiction; car je ne puis séparer ni abstraire, même dans ma pensée, l'existence d'une chose sensible de la qualité qu'elle a d'être perçue. Le bois, les pierres, le feu, l'eau, la viande, le fer et les autres choses que je nomme, et dont je parle, sont des choses que je connais. Je ne les aurais jamais connues si je ne les avais perçues par les sens; les choses perçues par les sens sont immédiatement perçues; les choses im-

Digitized by Google

médiatement perçues sont des idées, et les idées ne peuvent exister hors de l'esprit; l'existence des choses dont j'ai parlé consiste donc dans la qualité d'être perçues; quand donc elles sont actuellement perçues, il ne peut y avoir aucun doute sur leur existence. Loin de nous par conséquent tout ce scepticisme et tous ces doutes ridicules des philosophes. Quelle puérilité pour un philosophe de mettre en question l'existence des choses sensibles, jusqu'à ce qu'il l'ait prouvée en s'appuyant sur la véracité divine, ou de prétendre que notre connaissance sur ce point soit inférieure à nos connaissances intuitives ou démonstratives ! Je douterais aussi volontiers de ma propre existence que de celle de ces choses que je vois ou que je touche actuellement. »

« Vous dites, répond Hylas, que vous ne pouvez concevoir comment les choses sensibles pourraient exister hors de l'esprit... Mais en supposant que vous soyez anéanti, ne pouvez-vous pas concevoir la possibilité pour les choses sensibles d'exister encore? »

Alors commence toute une série d'objections, comme celles que Berkeley s'était déjà proposées dans les Principes de la connaissance humaine. A la première que nous venons de résumer, Philonoüs répond aisément que les choses sensibles subsisteraient sans doute, mais dans un autre es-

Digitized by Google

prit, soit dans l'esprit humain, soit dans l'esprit présent partout et éternel, qui connaît et comprend toutes choses.

Mais si nos idées sont toutes essentiellement passives, nous ne pouvons avoir ni l'idée de Dieu ni celle d'aucun autre esprit, c'est-à-dire d'aucun être actif. — Nous connaissons du moins notre propre existence, et de l'existence de notre propre esprit nous devons inférer nécessairement celle de Dieu et celle d'autres esprits, par la *médiation* de nos idées. Nous arrivons ainsi à les connaître, à en avoir une *idée* même, si l'on veut étendre le sens de ce mot. Cette idée, nous ne la devons pas à la réflexion, comme celle de notre propre esprit, ni à l'intuition, comme celle des choses sensibles. Elle est le résultat d'une induction légitime.

Les hommes s'accordent à faire une distinction entre l'existence et la qualité d'être perçu : d'où vient cette distinction, si c'est la même chose d'être perçu et d'exister, quand il s'agit des objets matériels? — C'est toujours la même difficulté. Les hommes savent bien que les objets ont une existence hors de leur esprit, en ce sens qu'il ne dépend pas d'eux d'avoir telle ou telle perception; mais ce n'est pas à dire que les objets, en tant qu'ils se réduisent à de simples idées, aient une existence en dehors de tout esprit : « la

Digitized by Google

question entre les matérialistes et moi, dit Philonoüs, ne consiste point à savoir si les choses ont une existence réelle hors de l'esprit de telle ou telle personne, mais si elles en ont une absolue et distincte de la qualité qu'elles ont d'être aperçues même de Dieu, ou extérieure à la fois à tous les esprits. »

Alors se présente la difficulté de distinguer entre les choses réelles et les chimères forgées par l'imagination. C'est le degré de vivacité, de clarté des unes et des autres qui permettra de faire cette distinction. Les perceptions proprement dites sont plus claires et plus vives. De plus, nous n'apercevons pas en elles la même dépendance vis-à-vis de notre volonté. Il n'y a donc point de danger de les confondre avec les fantaisies de l'imagination et encore moins avec les visions des rêves, qui sont toujours obscures, irrégulières. Lors même qu'elles seraient, par hasard, aussi frappantes, aussi naturelles que les perceptions mêmes, « comme elles ne seraient point liées avec les événements antérieurs et postérieurs de notre vie, et ne formeraient point un tout avec eux, elles seraient faciles à distinguer des réalités. »

Hylas objecte du moins que c'est une étrange assertion et qui sonne bien mal, que de prétendre qu'il n'y a au monde que des esprits et des *idées*.

Digitized by Google

Berkeley expose alors, par la bouche de Philonoüs, les raisons déjà données dans les Principes, pour lesquelles il a choisi le mot *idées* pour désigner les *choses*. C'est le mot qui exprime le mieux la relation que les objets soutiennent avec l'esprit, et c'est affaire d'habitude de l'employer sans choquer les usages reçus.

Quant à l'impossibilité, par suite de ce nouveau système, de penser désormais qu'il y ait rien dans le monde qui ressemble à des causes physiques ou corporelles, on accordera d'abord qu'il est au moins aussi difficile de considérer comme cause capable d'agir sur l'esprit cette matière inconnue et absolument passive dont on parle communément. Ensuite Dieu est seul l'auteur réel de tous les effets sensibles, comme l'Ecriture l'atteste en cent endroits. On objecte, il est vrai, que Dieu sera ainsi l'auteur de tous les crimes; mais il ne le serait pas moins, à supposer qu'il se serve d'un instrument tel que la matière; d'ailleurs, et c'est la principale réponse, le crime ou le péché ne consiste pas dans le mouvement extérieur ou physique, mais dans la mauvaise volonté, dans l'intention de désobéir aux lois de la raison et de la religion. Or on ne saurait imputer à Dieu ces résolutions coupables de l'homme. Enfin, Berkeley attribue aux esprits, aux êtres pensants et raisonnables, le pouvoir

Digitized by Google

d'agir dans la production des mouvements, en de certaines limites et conformément aux lois établies de Dieu.

Si cette doctrine était exposée clairement, Philonoüs ne craindrait pas de s'en rapporter à la décision même de la foule appelée à prononcer en dernier ressort, au jugement de la majorité des hommes. Les philosophes seuls resteraient peut-être attachés à cette je ne sais quelle substance pour laquelle ils se passionnent. Il ne serait pas impossible de faire comprendre aux hommes de bon sens, il le croit du moins, que la réalité des corps, des objets, en entendant par là les choses perçues par les sens, n'est en aucune façon compromise par cette nouvelle doctrine.

Les erreurs des sens, relativement à la forme exacte et aux dimensions de la lune, au mouvement de la terre, etc., les contradictions apparentes entre les données de la perception et les vérités de la science, sont expliquées dans ce troisième dialogue comme dans les Principes : il faut distinguer entre les perceptions actuelles et les conséquences que l'on en peut tirer. Les choses nous apparaîtraient comme elles sont si nous étions placés autrement. Dire, par exemple, que la terre tourne, revient à dire que si nous étions aussi éloignés de la terre que nous le sommes des planètes, nous verrions de nos

Digitized by Google

yeux ce mouvement que la science a révélé.

Hylas est satisfait de toutes ces explications; mais il pense que cette discussion n'est au fond qu'une dispute de mots. Puisque nous sommes affectés d'idées qui viennent du dehors, dont nous ne sommes pas les auteurs, il y a sans doute une cause de ces idées. Il reconnaît qu'il n'a plus le droit de l'appeler *matière*, puisqu'il faut accorder à cette cause l'activité qui manque à la matière; mais pourquoi l'appeler *esprit?* On lui donnera n'importe quel nom, et les deux interlocuteurs avoueront enfin qu'ils ne différaient d'opinion que sur le terme à employer. Mais Philonoüs n'accepte pas cette solution. La cause de nos idées est un esprit. En effet, « de la production des effets dont je suis témoin, dit-il, je conclus qu'il y a des actions; de ce qu'il existe des actions, qu'il existe des volitions; enfin de ce qu'il existe des volitions, qu'il doit exister une volonté. » Les choses, d'autre part, se ramenant à des idées, ne sauraient subsister hors d'une intelligence; ces idées indépendantes de moi supposent une intelligence différente de la mienne; intelligence et volonté forment dans le sens le plus rigoureux la notion d'un esprit.

Dira-t-on que cet esprit, auteur de toutes les idées et les renfermant toutes, sera par suite sujet à la douleur et aux infirmités de notre nature?

Digitized by Google

Non, il les connaît seulement, et il n'est pas affecté davantage des plaisirs que nous éprouvons comme êtres sensibles. Il n'a pas de sensations à proprement parler. C'est un pur esprit dégagé de toutes ces sortes de sympathies ou de liens naturels où notre esprit fini se trouve engagé. Il connaît tout, car c'est une perfection ; mais ce n'en est pas une d'être modifiés comme nous le sommes, nous qui connaissons par les sens et dont toutes les idées sont en correspondance avec un ordre déterminé de qualités sensibles, le corps.

Hylas, revenant aux objections scientifiques, craint que tous les savants jusque alors ne paraissent avoir rêvé, et qu'il ne soit nécessaire de réformer toutes ces lois que les progrès de la physique semblaient avoir consacrées. Mais en est-il une seule, lui répond Philonoüs, qui nous force à admettre l'existence de la matière? Sont-elles autre chose que des formules par lesquelles nous exprimons les rapports constants des phénomènes, c'est-à-dire de nos idées ? « Alors même que nous aurions une idée positive de la matière, que nous en connaîtrions les qualités, que nous pourrions en saisir l'existence, bien loin d'expliquer les choses, elle serait elle-même la chose la plus inexplicable du monde. Mais il n'en résulte pas que les savants n'aient rien fait; car en observant et en raisonnant sur la connexion des idées,

Digitized by Google

ils découvrent les lois et les procédés de la nature, ce qui est une partie de la connaissance aussi utile qu'intéressante. »

Il n'est pas juste de dire, d'autre part, que Dieu nous ait donné un penchant naturel à croire à l'existence de la matière. C'est pour avoir mal employé leurs facultés que quelques philosophes, et non l'ensemble des hommes, ont adopté cette fausse opinion qu'il existe une substance indépendante de l'esprit, et l'on ne saurait reprocher à Dieu de nous avoir trompés. Il ne faut pas craindre non plus de combattre les préjugés, et nous ne devons pas nous inquiéter des conséquences d'une nouveauté, quand cette nouveauté n'est que la vérité rétablie et résulte d'un retour au sens commun.

Mais vous changez les choses en idées ! « Vous vous trompez, répond Philonoüs ; je ne change pas les choses en idées, mais au contraire ces idées en choses. En effet, ces objets immédiats de la perception, qui, suivant vous, ne sont que des apparences de choses, je les prends pour ces choses elles-mêmes. »

Pourquoi donc recourir à un microscope, si les sens nous découvrent la vraie nature des choses, et pourquoi, par nos différents sens, ne percevons-nous pas la même forme, les mêmes qualités sensibles ?

Digitized by Google

Pour les sens, Berkeley a déjà montré, dans l'Essai sur une Théorie de la vision, que nous ne touchons pas et ne voyons pas les mêmes objets. Le microscope ne nous découvre pas non plus les mêmes choses que l'œil nu. Il y a, en réalité, autant d'objets différents que de perceptions différentes. Mais il aurait fallu un nombre infini de mots pour désigner tous ces objets ; il s'en serait suivi une grande confusion ; le langage aurait été impossible. Les hommes ont donc réuni, au moyen de la mémoire, et désigné par le même mot plusieurs idées qu'ils avaient perçues par des sens différents, ou par le même sens dans différents temps et dans des circonstances diverses, en observant entre elles quelque connexion, soit par rapport à la coexistence, soit par rapport à la succession. Ces idées, réellement distinctes, sont, dit-on, la même chose ; on appelle une seule et même pomme, par exemple, la pomme visible et la pomme tangible. De même, on se sert du même mot pour l'objet vu à l'œil nu et celui que nous montre le microscope, tandis que, pour parler exactement, on ne connaît pas mieux cet objet en se servant du microscope ; on connaît ainsi un autre objet. Approfondir la nature des choses, ce n'est en définitive que connaître un plus grand nombre de choses, un plus grand nombre de connexions, et nous devons dans tous les cas nous

Digitized by Google

en rapporter à nos sens, croire à la réalité de ce qu'ils nous présentent et suivre la nature.

Hylas ne s'arrête pas aux difficultés que cette explication pourrait soulever; il passe à une autre objection analogue et plus sérieuse encore : « N'êtes-vous pas d'avis, dit-il, que nous ne pouvons apercevoir par les sens que les idées que nous avons dans notre esprit ? Mais l'idée que j'ai dans l'esprit ne peut être ni dans le vôtre ni dans l'esprit d'aucune autre personne. Ne suit-il donc pas de vos principes que deux personnes ne peuvent pas voir la même chose, et n'est-ce pas là une conséquence bien étrange ? »

Collier admettait sans hésiter cette conséquence; Berkeley laisse subsister quelque équivoque, ou du moins il met sur le compte du langage la difficulté à résoudre, comme il résulte de la réponse de Philonoüs. En réalité les hommes ne voient pas, dit-il, les *mêmes* choses, si par ce mot *mêmes* on entend parler de cette identité abstraite que les philosophes seuls connaissent. Mais si l'on prend ce mot dans son sens vulgaire, si l'on se rappelle que les hommes l'emploient dans les occasions où ils ne voient entre leurs perceptions aucune différence, il n'y a aucune contradiction à admettre qu'ils perçoivent les mêmes choses, et aucune raison pour changer le langage. Il ne faut pas attacher aux mots trop

Digitized by Google

d'importance. « Supposons plusieurs hommes qui n'aient aucun avantage les uns sur les autres du côté des facultés naturelles, qui soient, par conséquent, tous affectés par leurs sens d'une manière semblable, et qui ne connaissent pas encore l'usage du langage ; il ne sera point douteux que les perceptions des uns ne soient conformes à celles des autres. Cependant, quand ils en seront venus à se servir de la parole, il pourra se faire que les uns, ayant égard à l'uniformité d'une perception, la nomment la *même* chose, et que les autres, considérant plutôt la diversité des personnes qui avaient cette perception, préfèrent employer l'expression de choses *différentes*. Mais qui ne voit que c'est là une simple dispute de mots ? Il ne s'agira, en effet, que de savoir si ce qui a été perçu par différentes personnes peut encore s'appeler la même chose. » Il en est de même d'une maison dont les murs auraient été conservés, tandis que la disposition intérieure en aurait été complétement modifiée : on pourra dire que c'est la même maison, ou une maison différente, suivant le point de vue où l'on se placera, et deux personnes qui s'exprimeront diversement à ce sujet ne laisseront pas que de s'entendre fort bien. Mais si l'on prétend ajouter à l'idée de cette maison l'idée abstraite d'identité, on risquera fort de n'être pas compris et de ne

Digitized by Google

pas se comprendre soi-même. Enfin les partisans de la matière, reconnaissant eux-mêmes que nous ne connaissons que nos propres idées directement, conviendront que cette difficulté a autant de force contre leur système que contre la nouvelle théorie.

Philonoüs répond ensuite à une nouvelle difficulté sur le sens dans lequel il faut prendre ces expressions : les objets sensibles existent *dans* l'esprit. Il montre sans peine que cette manière de parler est empruntée du langage ordinaire des philosophes, et qu'il ne faut pas l'entendre dans un sens grossier, comme lorsqu'on parle de l'existence d'un objet *dans* tel ou tel lieu.

Hylas propose enfin une dernière objection tirée d'une contradiction apparente entre la doctrine de l'*immatérialisme*, comme l'appelle Berkeley, et le récit de la création tel que nous le lisons dans la Genèse. Philonoüs fait voir que cette contradiction n'est pas réelle : Moïse devait employer le langage ordinaire ; la création n'est vraie qu'au point de vue des esprits finis, et les êtres ont existé de toute éternité dans l'esprit de Dieu. Nous avons déjà vu, dans les Principes, une objection semblable.

La série de ces difficultés ainsi épuisée, il ne reste à Hylas qu'une secrète répugnance à adopter la doctrine nouvelle ; mais il ne saurait lui-

Digitized by Google

même en rendre raison : « Pour contre-balancer des préjugés si puissants, lui répond Philonoüs, mettons de l'autre côté de la balance les grands avantages que nous offre l'immatérialisme, au point de vue à la fois de la religion et de la science humaine. L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, ces deux grands articles de la religion, ne sont-ils pas démontrés avec la plus claire et la plus immédiate évidence ? Quand je dis l'existence de Dieu, je n'entends pas celle d'une cause obscure et générale des choses, de laquelle nous n'avons aucune idée, mais de *Dieu*, dans le sens étroit et propre du mot ; un être dont la spiritualité, la présence en tout lieu, la providence, la science sans bornes, la puissance et la bonté infinies, sont aussi faciles à apercevoir que l'existence des choses sensibles, cette existence dont, malgré les faux prétextes et les scrupules affectés des sceptiques, nous n'avons pas plus de raison de douter que de notre propre existence. Et relativement aux sciences humaines, en philosophie naturelle, à quelles difficultés, à quelles obscurités, à quelles contradictions, la croyance à la matière n'a-t-elle pas conduit les hommes ? Sans parler d'innombrables discussions sur son étendue, sa continuité, son homogénéité, sa gravité, sa divisibilité, etc., ne prétend-on pas tout expliquer par l'action des corps les uns sur

Digitized by Google

les autres, suivant les lois du mouvement ? Peut-on comprendre cependant comment un corps en met un autre en mouvement ? Bien plus, en admettant qu'il n'y ait pas de difficulté à concilier l'idée d'un être inerte et l'idée de cause, ou à concevoir comment un accident pourrait passer d'un corps à un autre, quelqu'un a-t-il jamais été capable cependant, par ces pensées étranges et ces suppositions extravagantes, d'expliquer la production mécanique d'aucun corps animal ou végétal ? Est-il possible, par les lois du mouvement, de rendre compte des sons, des saveurs, des odeurs, ou du cours régulier de la nature ? A-t-on rendu compte, par les principes physiques, de l'arrangement, de l'harmonie des parties même les plus petites de l'univers ? Au contraire, en laissant de côté la matière et les causes corporelles, en admettant seulement l'action d'un Esprit parfait, ne rend-on pas aussitôt intelligibles et faciles à comprendre tous les effets de la nature ? Si les phénomènes ne sont que des *idées*, c'est que Dieu est un *esprit*, et la matière un être inintelligent et incapable de perceptions. Si les phénomènes nous révèlent dans leur cause un pouvoir illimité, c'est que Dieu est un être actif et tout-puissant ; la matière, une masse inerte... Si l'on ne peut assez admirer l'ordre, la régularité et l'appropriation à certaines fins de ces phéno-

Digitized by Google

mènes, c'est que Dieu est infiniment sage et prévoyant, au lieu que la matière est dépourvue de tout pouvoir de s'organiser. Ce sont là assurément de grands avantages pour l'étude de la physique. Nous n'ajouterons pas que la notion d'un Dieu éloigné du monde dispose naturellement les hommes à mettre de la négligence dans leur conduite morale ; tandis qu'ils seront plus attentifs à bien faire, s'ils croient que Dieu est immédiatement présent et qu'il agit sur leurs esprits sans l'intermédiaire de la matière ou de causes secondes destituées de la pensée. En outre, en métaphysique, que de difficultés sur l'entité abstraite, les formes substantielles, les principes hylarchiques, les natures plastiques, la substance et l'accident, le principe d'individuation, la possibilité d'une matière pensante, l'origine des idées, la question de savoir comment deux substances indépendantes et aussi différentes que *l'esprit* et la *matière* pourraient mutuellement agir l'une sur l'autre ? Que de difficultés, dis-je, que de recherches sans fin sur ces sujets et sur mille autres semblables, nous évitons en ne supposant que des esprits et des idées !

« Les mathématiques elles-mêmes, si nous renonçons à l'existence absolue des choses étendues, deviennent beaucoup plus claires et faciles ; car les paradoxes les plus choquants et les spécu-

Digitized by Google

lations les plus obscures dépendent de la divisibilité infinie de l'étendue finie, qui dépend elle-même de l'hypothèse que nous rejetons. Mais pourquoi insister sur chacune de ces sciences en particulier ? La négation de toute science, la folie des sceptiques anciens et modernes, n'est-elle pas fondée sur le même principe ? Pourriez-vous produire un seul argument contre la réalité des choses corporelles, ou en faveur de notre prétendue ignorance de leur nature, qui ne suppose que leur réalité consiste en une existence extérieure, indépendante de l'esprit ? C'est grâce à cette opinion que l'on peut donner quelque force aux arguments tirés des couleurs changeantes de la gorge du pigeon, ou de la rame, qui, plongée dans l'eau, paraît brisée. Mais ces objections et d'autres semblables, contre la réalité des choses, s'évanouissent si nous cessons d'affirmer l'existence de types extérieurs absolus, et si nous faisons consister cette réalité en des idées, flottantes, il est vrai, et changeantes, non pas au hasard toutefois, mais suivant l'ordre réglé de la nature. C'est en effet dans cet ordre que consistent la constance et la vérité des choses, qui assurent tous les intérêts de notre vie, et distinguent ce qui est réel des visions déréglées de l'imagination. »

Après quelques conseils sur la vraie méthode

Digitized by Google

à suivre pour éviter l'erreur touchant la nature des choses sensibles et quelques nouvelles observations sur le danger que présente l'emploi de certains mots, du mot *matière* en particulier, Philonoüs, pour résumer sa doctrine, fait remarquer qu'elle n'est point nouvelle et qu'elle revient à réunir ce qu'il y a de vrai dans l'opinion du vulgaire et celle des philosophes : « Le vulgaire pense que les choses qu'il aperçoit immédiatement sont les choses réelles, et les philosophes soutiennent que les choses qu'on aperçoit immédiatement sont des idées qui existent seulement dans l'esprit. Joignez ensemble ces deux sentiments, et la conclusion que vous pourrez tirer de leur réunion vous fournira la substance de ce que j'avance. »

Hylas s'est rendu; il a seulement demandé de retenir le mot *matière* pour désigner la collection des qualités sensibles; il reconnaît qu'il est tout à fait convaincu, sans bien comprendre toutefois, dit-il, comment, en partant des mêmes principes que les académiciens, les cartésiens et d'autres philosophes, son interlocuteur a pu l'amener à des conclusions si opposées au scepticisme de ces écoles sur la réalité des choses extérieures. « Regardez, Hylas, lui répond Philonoüs, à la fin de ce troisième dialogue, regardez ce jet d'eau; vous voyez comment l'eau s'élance en une

Digitized by Google

seule colonne jusqu'à une certaine hauteur, où elle se brise, pour retomber ensuite dans le bassin d'où elle est d'abord partie ; son ascension et sa chute sont dues à un même principe, s'expliquent par la même loi, celle de la *pesanteur*. De même pour nous, les principes qui, au premier abord, semblent conduire au scepticisme nous ont ramenés, après que nous les avons suivis jusqu'à un certain point, au sens commun. »

« On a pris cet emblème, dit le traducteur français, pour le sujet de la vignette de ce dialogue ; on a représenté, en conséquence, dans cette dernière vignette, les deux interlocuteurs se promenant dans le lieu où l'auteur les suppose et s'entretenant auprès d'un jet d'eau ; et pour donner au lecteur l'explication de l'emblème, on a mis au bas le vers suivant :

Urget aquas vis sursum eadem flectitque deorsum. »

Tels sont, autant qu'il est possible de les résumer, ces Dialogues d'Hylas et de Philonoüs, dont nous n'avons pu rendre que très imparfaitement la vivacité, et dont l'agrément et l'humour disparaissent dans une analyse. Berkeley les avait dédiés à ce lord Berkeley de Stratton, « chancelier du royaume d'Irlande, du duché de Lancastre, et l'un des lords du très honorable conseil privé de

Digitized by Google

Sa Majesté, » auquel Swift l'avait présenté comme « un cousin de Sa Seigneurie. » Nous ne trouvons d'ailleurs aucune allusion à cette parenté dans la dédicace très simple et sans flatterie du jeune auteur.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

ARTHUR COLLIER.

La même année, par une coïncidence singulière, parut un autre ouvrage contre l'existence réelle de la matière, en dehors de l'esprit qui la connaît. Le recteur de Langford Magna, près d'Old Sarum, dans le Whiltshire, Arthur Collier, publia en effet, en 1713, son livre intitulé : « *Clavis universalis,* ou Nouvelle recherche de la vérité; démonstration de la non-existence ou de l'impossibilité d'un monde extérieur. »

Cette rencontre est d'autant plus frappante que les deux philosophes ne connaissaient l'un et l'autre que Locke et Malebranche; ce fut assez pour les amener à concevoir une théorie qui a pu devenir familière depuis à tous ceux qui s'occupent de métaphysique, mais qui était trop hardie à cette époque pour être comprise et goûtée des contemporains. Collier aurait pu lire, il est vrai, les Principes de la connaissance humaine, de Berkeley; mais il affirme que dès 1703, à l'âge de vingt-trois ans, il avait conçu sa propre théorie sur la non-existence, hors de l'esprit, du monde

Digitized by Google

visible, et qu'il avait passé ensuite dix années à la méditer avant de la faire paraître. Il est aussi très remarquable que les deux auteurs procèdent de la même manière. Berkeley présente sa théorie de la vision comme un acheminement à sa théorie de la connaissance et de l'existence. De même, Collier divise son livre en deux parties. « Voici mon plan, dit-il à la fin de sa préface [1] : je montrerai d'abord que le monde visible n'est pas extérieur; je démontrerai ensuite d'une manière plus générale ou plus simplement que l'existence d'un monde extérieur est absolument impossible. Tels seront les objets de deux parties distinctes ou de deux livres. » L'un et l'autre, ils affirment avec la même force l'existence de la matière visible ou sensible en général, en tant qu'elle est intuitivement connue, c'est-à-dire une existence dépendante et relative, et ils la prennent pour accordée.

Il n'y a cependant pas, selon M. Fraser, identité parfaite entre les deux systèmes. Ainsi la théorie de l'invisibilité des distances, aussi bien que des grandeurs et des situations réelles, et cette opinion que nous connaissons les distances, etc., par l'interprétation des symboles visibles, ne se retrouvent pas dans la première partie du livre de

[1] Préface réimprimée par M. Fraser : *The works of G. Berkeley*, t. I, p. 438, Appendix.

Digitized by Google

Collier. Pour prouver que le monde visible n'est pas extérieur, il s'appuie sur une induction et se sert, pour la faire, de l'exemple de certains objets visibles qui, de l'aveu de tous, ne sont pas extérieurs, bien qu'ils paraissent comme les autres extérieurs à l'œil.

La seconde partie de la *Clavis universalis* contient neuf preuves principales de la non-existence du monde extérieur, qui ne sont pas sans analogies avec les raisonnements et les analyses psychologiques de Berkeley. La démonstration se termine par l'examen de quelques objections présumées et une application de la théorie nouvelle à la réfutation du dogme romain de la présence substantielle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il y a donc cette différence encore entre les deux philosophes, membres l'un et l'autre du clergé anglican, que Collier veut faire servir à défendre les intérêts d'une théologie plus particulière des arguments que Berkeley semble employer de préférence au profit des grandes vérités de la religion naturelle.

Ajoutons que les divers traités de la jeunesse même de Berkeley sont bien supérieurs à l'ouvrage d'Arthur Collier. D'un côté, nous trouvons la grande théorie du symbolisme universel des phénomènes sensibles, la féconde distinction des causes physiques, qui ne sont que des symboles,

Digitized by Google

et de la cause véritablement efficiente, qui est l'esprit, en un mot un système d'une haute portée philosophique ; de l'autre, des raisonnements étroits et subtils qui laissent à la doctrine une apparence sophistique. A l'un revient la gloire d'avoir le premier exposé et résolu dans un beau langage le problème de la pensée moderne ; l'autre est condamné à l'obscurité que mérite la sécheresse d'un logicien scolastique.

A la vérité, les contemporains ne comprirent pas mieux la philosophie de Berkeley que celle de Collier, et ils ne semblent pas même l'avoir prise au sérieux. Le spirituel médecin de la reine Anne, Arbuthnot, écrivait en parlant de notre philosophe : « Le pauvre docteur a maintenant une *idée* de santé qu'il a eu beaucoup de peine à se faire, car il avait eu une étrange *idée* de fièvre, *idée* si forte qu'il lui a été très difficile de la supprimer en en prenant une contraire. » De son côté, Swift le laissait à la porte un jour de pluie, en disant : « Si sa théorie est vraie, pourquoi s'obstine-t-il à frapper ? Ne peut-il pas entrer aussi bien la porte fermée que la porte ouverte ? » Mais tous reconnurent qu'un écrivain de génie venait de se révéler ; ce n'était pas un succès ordinaire que celui de cet Irlandais, à peine débarqué de sa province, et, du premier coup, prenant sa place parmi les maîtres de la langue anglaise.

Digitized by Google

Swift, du moins, avait longtemps vécu en Angleterre et dans l'intimité de sir William Temple, si célèbre lui-même par ses ouvrages. Berkeley apportait son chef-d'œuvre de l'Irlande, où il avait jusque alors passé toute sa vie; il ne devait qu'à lui-même la limpidité de son style, le charme de ses Dialogues. Il n'y a peut-être pas d'autre exemple d'un talent aussi personnel.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

LES VOYAGES DE BERKELEY.

CHAPITRE PREMIER.

LE PREMIER VOYAGE DE BERKELEY EN FRANCE ET EN ITALIE.

La publication des Dialogues d'Hylas et de Philonoüs marque la fin de ce que l'on peut appeler la première période de la vie de Berkeley. A la jeunesse studieuse du *tutor* de la Trinité, à ces méditations d'où est sortie la théorie nouvelle, va succéder une période d'activité singulière, pendant laquelle il semble que le philosophe laisse sommeiller ses idées originales sur la nature des choses sensibles. C'est une longue suite de voyages et toute une série de projets dans lesquels il apporte toute l'ardeur de son caractère facilement enthousiaste. Il visite une grande partie de l'Eu-

Digitized by Google

rope ; il ira jusqu'en Amérique, plus préoccupé désormais des intérêts de l'humanité que de vérités spéculatives. Le métaphysicien auquel on a reproché si longtemps son prétendu scepticisme sur la réalité du monde est peut-être, comme nous l'avons dit, celui qui a le plus voyagé dans ce monde, qui en a le mieux connu et apprécié la beauté. Au-dessus des questions de métaphysique, plus que jamais il place celles qui se rapportent à l'amélioration de l'homme ; la philosophie n'a de prix à ses yeux que par les services qu'elle peut rendre en faisant l'homme plus sage et plus heureux.

Berkeley était encore attaché, en qualité de *junior fellow*, au collége de la Trinité. Il était venu à Londres avec un congé régulier, mais il ne devait jamais reprendre ses fonctions à Dublin. Swift l'avait présenté à Mordaunt, comte de Péterborough, un singulier personnage. Hautain et populaire, prodigue et toujours endetté, Péterborough s'était illustré comme général pendant la guerre de la succession d'Espagne, et avait gâté sa gloire par sa médiocrité comme diplomate ; il avait toute la science d'un docteur et toutes les manières d'un homme du monde ; il ne croyait pas un mot de la religion et s'amusait à composer des sermons qu'il faisait ensuite prononcer par les ministres des églises

Digitized by Google

rivales. Il avait alors cinquante ans. Un quart de siècle auparavant, il avait eu avec Locke un échange de lettres qui sont restées. Comme il avait apprécié Locke, il apprécia Berkeley, et lorsque, en dépit de ses maladresses en diplomatie, il fut nommé ambassadeur extraordinaire auprès du roi de Sicile, Victor-Amédée, il prit pour chapelain et secrétaire l'auteur des Dialogues. On peut se demander comment deux caractères si différents se seraient accordés ; mais, par suite des événements, l'ambassadeur et son secrétaire eurent fort peu de rapports.

Pour un congé d'une certaine durée, il fallait aux professeurs de la Trinité une autorisation de la reine. Berkeley obtint, pour des raisons de santé et dans l'intérêt de ses études, comme nous le lisons dans le décret reproduit par M. Fraser, un congé de deux ans. Ses lettres à son ancien ami, Thomas Prior, nous permettent de le suivre au début de ce premier voyage sur le continent. Il dut quitter Londres vers le 13 novembre 1713. Voici la lettre qu'il adresse à Prior, peu de jours après son arrivée à Paris :

« Mon cher Tom,

» Je suis venu de Londres à Calais en compagnie d'un Flamand, d'un Espagnol, d'un Français et des trois domestiques anglais de Sa Seigneurie. Les trois gentilshommes étant de diffé-

Digitized by Google

rents pays, j'étais obligé de leur parler en français (cette langue maintenant m'est familière), et je pus voir ainsi une bonne partie du monde en un petit espace. Après avoir échappé par miracle aux rochers et aux bancs de sable, à tous les dangers qui menacent, pendant la nuit, par un gros temps, des matelots imprudents et ignorants, nous sommes enfin arrivés à Calais sur un vaisseau qui, en s'en retournant le lendemain, se perdit en plein jour dans le port. Mais je crois vous l'avoir déjà dit. De Calais, le colonel du Hamel me laissa le choix ou d'aller à Paris en poste avec lui, ou de le suivre par le coche. Je pris ce dernier parti et, le 1er novembre, je m'embarquai dans le coche avec une compagnie qui m'était parfaitement étrangère. C'étaient deux Ecossais et un gentleman anglais. Il se trouva que l'un des deux premiers était l'auteur du Voyage à Saint-Kilda et de la Description des îles de l'Ouest [1]. Nous fîmes fort bon ménage en route, et voilà huit jours que nous sommes à Paris.

» J'ai employé mon temps jusqu'ici à visiter des églises, des couvents, des palais, des colléges, etc., qui sont très nombreux et magnifiques dans cette ville. La splendeur et la richesse de ces édifices surpasse toute croyance ; mais je n'en finirais

[1] Murdoch Martin, voyageur écossais.

Digitized by Google

pas si je voulais entrer dans les détails. J'ai assisté à une soutenance de thèse en Sorbonne, et en vérité j'ai trouvé qu'on y mettait beaucoup de la chaleur française. J'ai visité le collége écossais et le collége anglais. Dans ce dernier, j'ai vu le cercueil du feu roi Jacques II. Ce cercueil et la tenture qui couvre les murs sont fort dégradés, car on en coupe des morceaux pour en faire des reliques; le peuple regarde ce roi comme un grand saint. Le lendemain de mon arrivée ici, j'ai dîné chez l'ambassadeur de Sicile, et aujourd'hui chez M. Prior [1]; je n'ai pas manqué l'occasion de lui parler de vous et de lui faire connaître votre mérite. Demain, j'ai l'intention d'aller voir le père Malebranche, pour discuter avec lui sur certains points. J'ai quelques raisons pour ne rien dire du pays ou des villages que j'ai vus pendant mon voyage... »

Cette lettre contient malheureusement la seule allusion que Berkeley semble avoir jamais faite à ses relations avec Malebranche. Il est probable cependant que les deux philosophes se virent à plusieurs reprises, et nous aurons à parler d'une légende à laquelle la dernière de ces visites, deux ans plus tard, a donné naissance. Nous savons par Addison que l'illustre oratorien recevait volon-

[1] Le poëte et le diplomate.

Digitized by Google

tiers les étrangers, et particulièrement les Anglais : « Pendant mon séjour à Paris, écrivait-il en 1699 à l'évêque de Lichfield et Coventry, je fis visite au Père Malebranche. Ce philosophe professe une estime particulière pour la nation anglaise, et il a pour elle, je crois, plus d'admiration que pour la sienne. Les Français ne se soucient guère de le suivre dans ses recherches profondes, et généralement ils regardent toute nouvelle philosophie comme visionnaire ou irréligieuse. Malebranche lui-même me dit qu'il était arrivé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir même entendu prononcer le nom de Descartes. Son livre est aujourd'hui réimprimé avec plusieurs additions, et, dans le nombre, il m'a montré une ingénieuse hypothèse des couleurs qui diffère de celles de Descartes et de M. Newton, quoiqu'elles puissent être vraies toutes les trois. Malebranche louait beaucoup les mathématiques de M. Newton ; mais il hocha la tête au nom de Hobbes, et me dit qu'il le croyait un *pauvre esprit !* Il me parut très préoccupé de la traduction anglaise de son ouvrage ; il avait peur qu'elle n'eût été faite sur une mauvaise édition [1]. » Ce récit fait regretter que Berkeley ne nous ait pas raconté à son tour ses entrevues avec Malebranche, et n'ait

[1] *Addison et son époque*, MACAULAY, œuvres diverses. trad. Joanne et Forgues, t. II, p. 410, appendice.

Digitized by Google

rien dit de ces discussions qu'il se proposait d'avoir avec lui ; elles ont dû certainement exercer quelque influence sur le développement de sa propre pensée.

Il passa un mois entier à Paris. Il se mit ensuite en route pour l'Italie, et s'y rendit par les Alpes, malgré l'hiver. Nous trouvons dans une lettre à Prior, datée de Turin le 6 janvier 1714, le récit de ce voyage dans lequel il semble qu'il ait voulu rivaliser avec Addison, qui avait eu déjà la hardiesse de franchir le mont Cenis au mois de décembre. « A Lyon, où je suis resté environ huit jours, j'avais le choix d'aller à Toulon et de m'y embarquer pour Gênes, ou de traverser la Savoie et de passer les Alpes pour arriver en Italie. Je m'arrêtai à ce dernier parti.

» Le premier jour, nous sommes allés en poste de Lyon à Chambéry, la capitale de la Savoie; c'est un trajet de soixante milles. Le Lyonnais, le Dauphiné, sont de très beaux pays ; mais en Savoie, à travers les rochers et les montagnes, la glace et la neige nous empêchaient presque d'avancer. Cependant nous étions en poste, et nous en fûmes quittes pour verser cinq fois; je n'ai pas eu d'autre accident à déplorer pour ma part que d'avoir mon épée, ma montre et ma tabatière brisées.

» Le jour de l'an, nous avons franchi le mont

Digitized by Google

Cenis, l'une des parties des Alpes les plus difficiles et les plus formidables par où les mortels aient jamais passé. Nous étions portés dans des chaises découvertes, par des hommes habitués à escalader les rochers et les précipices, qui sont plus glissants et plus dangereux en cette saison qu'en toute autre, et qui, dans les circonstances les plus favorables, sont encore assez profonds, assez escarpés, pour faire trembler le cœur des plus vaillants. Ma vie a souvent dépendu d'un seul pas, et l'on ne s'imaginera pas que j'exagère si l'on songe à ce que peut être le passage des Alpes au jour de l'an. Mais je vous en raconterai les détails au coin du feu.

» Il y a cinq jours que nous sommes ici, et dans deux ou trois jours au plus nous partirons pour Gênes, où nous allons rejoindre Monseigneur, qui s'est embarqué à Toulon. Je suis maintenant aguerri contre le vent et la pluie, la terre et la mer, la gelée et la neige, je suis capable de galoper toute une journée et de ne dormir que trois ou quatre heures chaque nuit. La cour, en ce pays, est polie et magnifique ; la ville est belle, les églises et les colléges sont superbes ; mais il n'y a pas avec tout cela beaucoup de goût pour l'étude. Cependant toutes les classes de la société, le clergé et les laïques, sont singulièrement affables, et partout on reçoit un bon accueil par cela

Digitized by Google

seul que l'on est Anglais ; ce titre suffit pour assurer le respect. Mes compliments à tous mes amis... Mais je ne leur conseille pas de passer par les Alpes... »

De semblables lettres suffiraient pour faire voir combien la théorie de Berkeley a été mal comprise. S'il avait prétendu nier l'existence de la matière, dans le sens ordinaire que l'on donne à ces mots, que de contradictions entre ses pensées et son langage ! Sans doute, il ne croit pas à l'existence *absolue* de la matière, à une existence indépendante de l'esprit ; mais il croit, comme tout le monde, à la réalité des choses sensibles, perçues par les sens, et il n'y a pas une seule expression du langage vulgaire, dont il se sert comme tout le monde, qui ne puisse se concilier avec sa doctrine. Le passage du mont Cenis en hiver, avant la création de la route qui a rendu le même trajet relativement si facile, lui a donné les mêmes émotions qu'aux autres voyageurs, et il les raconte dans les mêmes termes, sans être infidèle à cette « pensée de derrière la tête, » dont parle Pascal, qui le suivra dans tous ses voyages à travers le monde. Il n'y a pas lieu de faire ressortir ici l'opposition que l'on remarque trop souvent entre la théorie et la pratique.

Six semaines après, nous trouvons Berkeley à Livourne. Lord Peterborough, par une précau-

Digitized by Google

tion assez singulière, s'était rendu en Sicile incognito, pour étudier secrètement le pays dans lequel il devait représenter l'Angleterre, et il avait laissé sa suite en Italie. Cette enquête préliminaire dura longtemps, et la mort de la reine Anne, l'avénement de Georges Ier, changèrent la face des choses, remplacèrent au pouvoir les tories par les whigs, provoquèrent enfin le rappel de l'ambassadeur alors qu'il venait à peine de prendre officiellement possession de son poste. Notre philosophe passa près de cinq mois à Livourne et il n'est resté aucune trace de son voyage en Sicile. Il est incertain qu'il y soit allé à cette époque.

Une de ses lettres à Thomas Prior contient sur l'état de la France, tel qu'il avait pu le juger en passant, des indications assez curieuses et qui ne s'accordent que trop avec ce que l'on sait de la malheureuse situation de notre pays en 1713. Il engage quelques-uns de ses amis à venir en Italie : « Le mieux, dit-il, est de passer par la France, mais il ne faut pas s'y arrêter longtemps, l'air y est encore trop froid, et l'on y voit trop de misère, trop de pauvreté, pour qu'un homme sensible aux maux de ses semblables n'y perde pas sa bonne humeur. Je vous conseillerais seulement deux ou trois opéras à Paris et autant de jours de plaisir à Versailles. Je vous recomman-

Digitized by Google

derais ensuite d'aller en poste de Paris à Toulon, et de vous embarquer dans cette dernière ville pour Gênes; car je ne voudrais à aucun prix vous exposer à être mis en pièces, comme je l'ai été moi-même ou à peu près, en courant la poste à travers les rochers de la Savoie, ou à mourir de peur au bord des précipices du mont Cenis. Je n'anticiperai pas sur votre plaisir en vous décrivant déjà l'Italie et la France; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer, à propos de ce dernier pays, que les jacobites ont peu à espérer et les autres peu à craindre de cette nation réduite. Le roi paraît, il est vrai, n'avoir jamais manqué de rien et ses palais sont bien entretenus; mais, dans l'intérieur du royaume, les choses ont un tout autre aspect... »

Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs les raisons qui empêchaient Berkeley, dans une lettre précédente, de donner aucun détail sur ce qu'il avait vu de Calais à Paris.

Au mois de mai, il est encore à Livourne; il écrit alors à un correspondant plus illustre que son ami Prior, à Pope, à propos du poëme : « *La Boucle de cheveux enlevée.* » Il n'est pas sans intérêt de comparer cette lettre plus soignée et même un peu précieuse aux lettres familières dont nous avons donné quelques extraits.

« Il est bien plus mal, à mon avis, d'être in-

Digitized by Google

grat que d'être impertinent; aussi j'aime mieux courir le risque de paraître impertinent que de ne pas vous adresser mes remercîments pour l'agréable distraction que vous m'avez récemment donnée. J'ai trouvé ici, par hasard, votre *Boucle de cheveux enlevée;* je ne l'avais pas encore vue [1]. Style, imagination, jugement, esprit, j'avais déjà admiré ces qualités dans vos autres écrits; mais, dans celui-ci, je suis charmé par la magie de votre invention, par toutes ces images, toutes ces allusions, toutes ces beautés indéfinissables que vous faites sortir d'une façon si surprenante et à la fois si naturelle d'un sujet si léger. Et cependant je ne puis dire si j'ai été plus charmé de la lecture de ce poëme, que je ne le suis de l'occasion qu'il me donne de vous rappeler le souvenir de celui qui ne préfère aucun bonheur à l'amitié des hommes de goût, de savoir et de cœur.

» Je me souviens de vous avoir entendu parler d'un demi-projet de venir en Italie. Que n'aurions-nous pas à attendre d'une muse qui chante si bien sous le pâle climat de l'Angleterre, si elle sentait la chaleur du même soleil et respirait le même air que Virgile et Horace!

» Il y a ici un nombre incroyable de poëtes qui

[1] Ce poëme avait paru pour la première fois, sans nom d'auteur, en 1712.

Digitized by Google

ont tous des dispositions, mais qui manquent du génie ou peut-être de l'art des anciens. Quelques-uns d'entre eux, qui savent l'anglais, commencent à goûter nos auteurs, et j'apprends qu'à Florence ils ont donné une traduction en vers de Milton. Si celui qui connaît si bien l'art d'écrire comme les anciens poëtes latins venait parmi eux, ce serait probablement le moyen de les ramener de leurs froides et banales compositions à l'imitation de leurs prédécesseurs.

» Les marchands, les antiquaires, les gens de plaisir, etc., voyagent tous pour des raisons différentes. Je ne sais pas s'il ne serait pas digne d'un poëte de voyager pour enrichir son esprit des fortes images de la nature.

» Les plaines verdoyantes, les bois, les prés fleuris, les ruisseaux au doux murmure, nulle part n'ont la beauté qu'ils ont en Angleterre; mais si vous voulez connaître les claires journées, les chauds soleils et l'azur du ciel, il faut venir en Italie, et pour être capable de décrire les rocs et les précipices, il est absolument nécessaire de passer par les Alpes.

» Vous comprendrez facilement que l'intérêt seul m'enhardit à vous donner un conseil dont vous n'avez pas besoin. Si vous veniez dans ces parages, je me hâterais d'aller vous voir. Je suis ici, grâce à la recommandation de mon excellent

Digitized by Google

ami le doyen de Saint-Patrick, en qualité de chapelain du comte de Peterborough, qui, depuis trois mois environ, a laissé dans cette ville la plus grande partie de sa suite. Dieu sait combien de temps encore nous y resterons ! »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

BERKELEY ET MALEBRANCHE.

Son premier séjour en Italie brusquement interrompu, comme nous l'avons raconté, Berkeley revint à Londres au mois d'août 1714. Nous le perdons alors de vue pendant quelque temps. C'est à cette époque cependant que se rapporte la lettre d'Arbuthnot à laquelle nous avons fait allusion. Nous savons seulement qu'il fut présenté au prince et à la princesse de Galles par son ami Samuel Molyneux dans le courant de l'année 1715. Son discours sur l'*Obéissance passive* lui avait nui dans l'esprit de lord Galway, qui était chargé de la feuille des bénéfices, et, bien que Samuel Molyneux eût remis au ministre un exemplaire de ce discours, il ne put obtenir à cette époque aucun doyenné. Il passait pour un partisan des Stuarts, et de longtemps il ne put faire comprendre qu'en représentant l'autorité des rois comme émanée de Dieu, il n'avait pas voulu désigner spécialement la famille détrônée, ni revendiquer pour elle des droits méconnus. Sous le gouver-

Digitized by Google

nement des tories, cette accusation avait beaucoup moins de gravité que sous celui des whigs. Elle était déjà injuste à l'égard de Berkeley, alors qu'il était encore à Dublin ; elle l'était bien davantage après ses voyages sur le continent. Addison conseillait les voyages à l'étranger comme le meilleur remède pour guérir du jacobitisme. Notre philosophe ne déserta pas la cause des tories en revenant d'Italie, mais il n'avait pas à se guérir du jacobitisme, et nous aurons occasion de voir plus tard quels sages conseils il donna à ses compatriotes d'Irlande, quand il fut question d'une descente du prince Edouard.

S'il n'obtint pas de charge ecclésiastique, il reçut de l'évêque de Glocester, le même qui l'avait ordonné diacre, une mission qui convenait au plus haut degré à son caractère et à ses goûts. Ce prélat lui confia son fils, Georges Ashe, et le chargea de l'accompagner dans un grand voyage sur le continent. Avant le mois de novembre 1715, il était de nouveau à Paris.

Faut-il ajouter foi au récit de l'un de ses biographes, l'évêque Stock, reproduit plusieurs fois, d'après lequel il aurait été la cause involontaire de la mort de Malebranche ? Il aurait trouvé le vénérable oratorien souffrant d'une inflammation des bronches et occupé à se préparer lui-même un remède. La discussion aurait été si violente,

Digitized by Google

et Malebranche, qui n'aimait pas la contradiction, se serait laissé emporter à de si grands éclats de voix, qu'il aurait dû, aussitôt après, se mettre au lit et serait mort en très peu de temps des suites de cette entrevue.

Il nous a été impossible de découvrir ce qui a pu donner lieu à cette légende. Nous avons vu la seule allusion à ses rapports avec Malebranche qui se trouve dans la correspondance de Berkeley. D'autre part, les biographes du philosophe français ne parlent pas de ce fait. Le plus ancien, le père André, dans son ouvrage encore manuscrit : « *La Vie du R. P. Malebranche, prestre de l'oratoire, avec l'histoire et l'abrégé de ses ouvrages,* » ne fait aucune mention de Berkeley, et, dans le récit de la mort de Malebranche, ne rapporte rien de semblable à l'anecdote de l'évêque Stock. Voici du reste les principaux passages de ce récit : « Le P. Malebranche ne survécut guère à l'impression de son dernier ouvrage. Il y avait longtemps que ses infirmités l'avertissaient de penser à la mort; son grand âge était encore un autre moniteur qui la lui mettait sans cesse devant les yeux... » (P. 994.) Après un hiver passé à souffrir, il se retira pendant quelque temps à la campagne et revint ensuite à Paris, où ses amis, empressés autour de lui, admirèrent encore pendant quatre mois sa piété, la vivacité

Digitized by Google

et la verve lucide de ses entretiens philosophiques et religieux. « Le P. Malebranche continua de donner chaque jour et presque sans interruption des marques de sa profonde piété, jusqu'au dix ou onzième d'octobre, qu'il demeura immobile, mais ayant toujours un parfait usage de sa raison. Il fut deux jours dans cet état ; après quoi il passa tranquillement de cette vie à une meilleure, sans fièvre, sans fluxion, sans obstruction, sans agonie, par pure défaillance de nature... Ainsi mourut Nicolas Malebranche, le 13 octobre 1715, dans la 78e année de son âge, la 55e depuis son entrée à l'oratoire, la 42e depuis la première édition de la Recherche de la vérité. Il avait eu diverses fortunes dans sa congrégation, infiniment estimé jusqu'à sa dispute avec M. Arnaud, persécuté ensuite plusieurs années durant, honoré enfin sur la fin de ses jours, mais toujours plus honoré que suivi, car il y a peu de gens qui méditent. » (P. 997-998.)

Bien loin de confirmer la légende, ce récit la détruit, à ce qu'il nous semble. Les symptômes du mal dont mourut Malebranche, et qui sont ici assez clairement décrits, seraient tout autres s'il était mort d'une inflammation des bronches, à la suite d'une discussion violente. Le P. André nous affirme qu'il mourut « par pure défaillance de nature, » et quand on songe aux relations de ce

Digitized by Google

célèbre jésuite avec Malebranche, il est impossible de mettre en doute son témoignage. Ce que nous savons du caractère de Berkeley suffirait du reste pour nous faire rejeter cette histoire et nous convaincre, s'il le fallait, de sa parfaite innocence. En réalité, nous ignorons même s'il vit Malebranche dans son second voyage à Paris, mais nous pouvons assurer que cette entrevue, si elle eut lieu, n'eut pas le dénouement tragique qu'on lui attribue.

Sans doute l'individualité des hommes et l'imperfection du langage rendent difficile à un penseur indépendant de pénétrer vraiment la pensée d'un autre. Les philosophes, dans leurs conférences et leurs controverses, sont le plus souvent incapables de s'entendre, quand ils ont vraiment des idées originales; mais de pareils entretiens, tout en paraissant quelquefois aggraver encore leur antagonisme, peuvent aussi, pour peu que les interlocuteurs soient portés à l'éclectisme, le diminuer à la fin. Il serait intéressant de rechercher quel fut pour Malebranche et Berkeley le résultat de leurs relations, ou du moins quel résultat elles auraient eu si elles avaient été plus fréquentes. Il est fort possible que le métaphysicien français n'ait pas été plus frappé des spéculations de son jeune rival d'Angleterre que ne l'avait été le « patriarche des métaphysiciens, »

Digitized by Google

selon le mot par lequel Mackintosh désigne le philosophe Clarke. Il devait y avoir peu de chance de sympathie et d'accord entre un mystique éloquent, qui s'était habitué, pendant une longue vie, à méditer sous l'inspiration de Descartes, de saint Augustin, de Platon, et un jeune penseur plein de feu, qui appréciait la spéculation philosophique dans la mesure surtout où elle peut agir, pour les diriger, sur les actions humaines, et dont l'originalité s'était d'abord développée sous l'influence de Locke. Locke lui-même avouait qu'il était incapable de comprendre Malebranche, et Berkeley prouve à peu près la même chose quand il fait allusion à la formule favorite du philosophe de l'Oratoire, à savoir que les hommes connaissent les choses dans les idées de Dieu. Mais il y avait dans leurs systèmes assez de différences réelles pour qu'une discussion entre eux fût autre chose qu'une dispute de mots.

Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici un remarquable passage de M. Fraser. « L'antithèse cartésienne, dit-il, de la chose étendue et de la chose pensante, opposées l'une à l'autre et incapables d'être unies dans la connaissance sensible, autrement que par l'intermédiaire d'*idées représentatives*, adoptée par Malebranche, ne pouvait s'accorder pleinement avec l'explication de la perception telle que Berkeley

Digitized by Google

la propose. Malebranche, acceptant l'antithèse, s'efforçait de déterminer quel est cet intermédiaire idéal par lequel l'antithèse est convertie en une synthèse dans la connaissance. Les représentations que l'âme reçoit par les sens ne peuvent pas, dit-il, être les impressions passives produites par la chose extérieure elle-même, comme le supposaient les péripatéticiens ; elles ne sont pas davantage les effets de l'activité interne de l'esprit humain qui en a conscience ; elles n'ont pas été créées avec nous et en nous ; enfin, les hommes ne peuvent percevoir les choses extérieures comme ils ont conscience de leurs propres sensations, de leurs propres passions. Il arrivait donc à cette conclusion, que ce que nous croyons connaître par les sens, nous le connaissons réellement dans et par la relation de Dieu avec nos esprits finis. Dieu nous contient en lui-même ainsi que l'univers, et le véritable sens de toutes les choses extérieures n'est connaissable que dans ses actes intellectuels. En tant que le monde sensible est un monde intelligible, Dieu est le monde sensible. L'Esprit suprême est le lieu des esprits finis, de la même manière que l'espace est le lieu des choses sensibles, et nos esprits tirent de ce rapport avec l'Esprit toutes leurs véritables pensées relativement aux choses. Nos volitions, aussi bien que nos idées des choses sensibles,

Digitized by Google

émanent de Celui en qui nous vivons, nous mouvons et avons notre être. La perception sensible ne fait pas exception à cette loi. En percevant les choses sensibles par les sens, nous participons d'une façon plus ou moins parfaite aux pensées de Dieu. Dans cette participation disparaît l'antithèse de la pensée et de la chose étendue.

» Berkeley n'a pas besoin de ce *Deus ex machina*. Pour lui, il n'y a pas de nœud à couper. Il n'y a ni *chose extérieure* ni *idée représentative*. L'idée sensible elle-même que nous percevons *est* la chose extérieure, autant que l'on peut parler de chose extérieure. — Les idées des sens, pour Berkeley, sont réelles et présentatives, et non des images représentatives. Etant elles-mêmes la réalité externe, elles ne demandent pas l'hypothèse d'un intermédiaire idéal, divin ou autre, qui nous serve à les connaître. « Je suis certain, dit-il, de ce dont Malebranche paraît douter, à savoir de l'existence des corps. » L'interprétation de l'Ecriture ou de l'enseignement de l'Eglise et la simple possibilité de l'existence de la matière sont les seules preuves données par Malebranche de l'existence actuelle de cette matière, à moins que nous ne devions y ajouter ce qu'il appelle notre penchant général à croire à cette existence. Berkeley nie la révélation surnaturelle de l'existence d'une matière non perçue,

Digitized by Google

et il regarde comme dénuée de sens l'hypothèse d'une propension à croire en une matière que nos sens ne peuvent nous faire connaître. Il ne comprend pas comment il serait possible d'être porté à croire ce qui est absolument inconcevable, ce qui ne signifie rien; car une matière hors de toute relation avec une sensation réelle quelconque est inconcevable. Aussi, d'après lui, les idées ou les phénomènes sensibles *sont* les choses réelles, réelles tout en étant des idées, — c'est-à-dire parce que leur existence, au point de vue du parti que nous en pouvons tirer, dépend d'un esprit qui les perçoit. Ce sont les archétypes humains, les présentations *(presentations)* dont nos idées imaginaires sont les représentations. « Les choses existent, dirait-il, indépendamment de mon esprit individuel, puisque je sens que je ne les crée pas et que je n'en règle pas le cours. Il n'est pas en mon pouvoir, il n'est au pouvoir d'aucun esprit fini, de changer à plaisir ces idées réelles ou ces choses sensibles. Toute l'expérience sensible dans l'univers est l'effet d'une action constante de la divinité. Les idées des sens existent toujours dans la volonté de Dieu, mais elles sont occasionnellement manifestées dans l'expérience sensible des esprits humains, selon l'ordre naturel que Dieu a établi. » En un mot, l'explication donnée par Berkeley de notre perception des choses

Digitized by Google

sensibles revient à dire que c'est une perception présentative, et par suite qu'il est impossible de douter de ce qui est ainsi présenté. Selon Malebranche, à la manière dont Berkeley le comprenait, la matière non perçue ne sert absolument à rien; même en en supposant l'existence prouvée, la réalité des choses sensibles est assez établie sans elle : les idées de Dieu *sont* le monde sensible, en tant que nous pouvons être en relation avec lui. Pourquoi donc, demandait Berkeley, supposer l'existence absolue, ou inutile, de ce monde? »

On voit par là sur quels points dut porter la discussion, s'il y en eut une entre Berkeley et Malebranche, à l'Oratoire, pendant l'automne de 1715.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LE SECOND VOYAGE DE BERKELEY EN ITALIE.

Nous ignorons entièrement quelle fut, pendant l'année 1716, la suite des voyages de Berkeley et de son jeune compagnon de route. Swift écrivant à lord Carteret plusieurs années après, disait qu'ils avaient visité la plus grande partie de l'Europe et même qu'ils étaient allés jusqu'au Caire. Nous n'avons aucun renseignement plus positif à ce sujet. Au contraire, l'année 1717 est celle pour laquelle il est le plus aisé de suivre jour par jour les pas des deux voyageurs. Ils sont alors en Italie, et tous les jours Berkeley prend des notes sur les incidents les plus dignes d'être retenus, sur les monuments, sur les curiosités qu'ils rencontrent. Ces notes, écrites en courant, quelquefois au crayon et à peine lisibles, remplissent quatre petits cahiers que M. Fraser a publiés presque en entier. Elles vont du 7 janvier 1717 au 13 avril 1718, avec une lacune du 25 janvier au 5 mai 1717. Dans leur négligence même, elles ont toute la fraîcheur des impressions récentes et elles offrent cet intérêt, parmi tous les itinéraires d'Italie,

Digitized by Google

qu'elles contiennent des indications sur une partie de la péninsule où les voyageurs s'enfoncent rarement, la partie la plus méridionale.

La première partie de ces notes se rapporte au séjour de Rome. C'est une longue suite de détails sur les œuvres d'art et les antiquités, avec des appréciations rapides qui prouvent autant de goût que d'érudition. Berkeley, déjà à cette époque, est un véritable connaisseur, et il juge avec sûreté les tableaux et les statues qui abondent dans les églises et les palais. Il est inutile de dire qu'il lui est facile de tout voir et que toutes les portes lui sont ouvertes.

Pour donner une idée de ces souvenirs, nous choisissons celui qui se rapporte au 8 janvier : « Un peu après la dix-septième heure, dit-il, M. Ashe et moi nous sommes allés présenter nos devoirs au cardinal Gualtieri. Comme la plupart des cardinaux et des nobles romains, il a ses appartements au second étage; c'est la mode, parce que l'air à cette hauteur est plus pur. Nous avons trouvé dans l'antichambre un bon nombre de gentilshommes laïques et ecclésiastiques. J'ai dit à un gentilhomme (un chevalier de je ne sais quel ordre, car tout cardinal a des chevaliers et des comtes pour domestiques) que nous désirions baiser les mains de Son Eminence; il nous a aussitôt conduits dans une vaste

Digitized by Google

chambre intérieure où il y avait du feu, ce qui n'est pas chose commune en Italie ; un autre gentilhomme s'était chargé d'aller prévenir le cardinal, qui est venu sans se faire attendre. Il a environ soixante ans, bonne mine, les cheveux gris, plutôt petit que grand, plutôt gras que maigre. Il nous a entretenus avec beaucoup de franchise et de civilité. Nous nous sommes assis dans des fauteuils autour du feu. Nous n'étions pas plutôt assis que Son Eminence nous obligeait à remettre nos chapeaux, ce que nous avons fait sans cérémonie, et il a remis lui-même son bonnet carré de cardinal. Nous nous sommes entretenus de divers sujets, tels que les affaires de l'Angleterre, celles des Turcs et des Vénitiens, et autres choses semblables, à propos desquelles Son Eminence s'est montrée pleine de sens, de goût et de bonne humeur. Elle nous a rapporté, je ne sais à quelle occasion, un fait d'histoire naturelle assez curieux. Le pape, tous les matins, envoie de son pain aux cardinaux. Le pain est excellent quand Sa Sainteté vit au Vatican, mais lorsqu'elle va à Monte Cavallo, bien que ce soient les mêmes boulangers, la même eau, la même farine, il est impossible de faire un pain aussi bon qu'au Vatican. Le cardinal l'attribue à une inexplicable qualité de l'air. Il nous a aussi parlé du carnaval et nous a invités fort poliment à venir voir les masques

Digitized by Google

d'un balcon de son palais, en nous assurant que nous le pouvions sans aucune inconvenance. Lorsque nous lui eûmes témoigné par notre silence que nous désirions nous retirer, Son Eminence a ôté son bonnet et nous a dit qu'elle ne voulait pas abuser de notre patience. Il n'est pas convenable, en effet, de quitter un cardinal avant qu'il vous ait donné congé lui-même, et l'on doit, en cela comme pour tout le reste, le traiter à l'égal d'un souverain. — Dans l'après-midi, nous sommes allés à la villa Borghèse. J'en ai trouvé les jardins magnifiques. Ils sont grands, avec de belles allées couvertes, des statues, des fontaines, des bocages; rien du petit goût français; pas de parterres. S'ils ne sont pas aussi soignés, aussi bien peignés que ceux de France ou d'Angleterre, ils sont en revanche plus nobles et, je crois, beaucoup plus agréables. La maison a un grand caractère; la façade est la plus belle que j'aie jamais vue; elle est toute ornée de beaux bas-reliefs antiques. Le portique est rempli de siéges anciens, très bien conservés, en pierre dure, colorés en rouge dans quelques parties et dorés ailleurs, ornés aussi de plusieurs devises gravées. Il était trop tard pour voir les peintures, et nous avons remis à une autre fois la visite du palais. »

Toutes les journées de ce séjour à Rome étaient

Digitized by Google

aussi bien employées. Le récit de ces courses est mêlé de réflexions qui prouvent combien Berkeley est versé dans la connaissance de l'antiquité, et de citations des auteurs latins. Nous n'y trouvons aucune remarque sur ce qui pouvait étonner un prêtre de l'Eglise anglicane; c'est à peine s'il rapporte çà et là quelques faits, relatifs à la religion catholique, qui l'ont plus particulièrement frappé; encore se garde-t-il d'y mêler aucun commentaire. Ainsi le 9 janvier, dans l'église de Saint-Paul hors des Murs, il lit dans une inscription que l'on obtient une indulgence de six mille ans en visitant cette église un jour ordinaire, et une indulgence plénière le jour de Noël et deux ou trois autres jours chaque année. « Je demandai à un prêtre qui se trouvait là, dit-il, si, en vertu de cette indulgence, un homme était sûr d'aller tout droit au ciel sans passer par le purgatoire, dans le cas où il mourrait dans cette église. Il me répondit qu'il n'y avait aucun doute à ce sujet. » Un touriste qui suivrait les indications contenues dans ces notes verrait, croyons-nous, toutes les merveilles de Rome et saurait les apprécier.

Le 5 mai 1717, nos voyageurs quittent Naples. où ils semblent avoir passé près de trois mois. Il est regrettable que le récit de leur séjour dans cette ville soit perdu. On en a gardé cependant un

Digitized by Google

monument assez intéressant, sous ce titre : « Extrait d'une lettre de M. G. Berkeley, contenant de curieuses observations et remarques sur l'éruption de feu et de fumée du mont Vésuve, communiqué par le docteur John Arbuthnot, » dans les *Philosophical Transactions* de la société royale de Londres, du mois d'octobre 1717.

Cette lettre est datée du 17 avril de la même année. Berkeley donne en effet des détails très précis sur le cratère du Vésuve, qu'il a vu en pleine activité; mais il ne veut pas encore communiquer à Arbuthnot le résultat de ses réflexions sur la cause des phénomènes volcaniques, d'après ses observations sur le Vésuve, au lac Amsancti et à la Solfatare. Il se borne à critiquer la théorie du savant Borelli, qui prétendait expliquer l'éruption des volcans d'après les règles de l'hydrostatique, par l'hypothèse d'un siphon dont le cratère serait l'une des extrémités. Il se propose d'ailleurs de faire une seconde excursion au Vésuve avant de quitter Naples, et il ne croit pas que ces premières observations méritent d'être transmises à la Société royale. Arbuthnot, comme on le voit, en a jugé autrement, et la Société n'a pas trouvé cette relation indigne de figurer dans ses Mémoires. Nous avons eu occasion déjà de signaler le goût de Berkeley pour toutes les recherches scientifiques; ce fait en est une preuve nouvelle, et il ne nous

Digitized by Google

déplaît pas de constater encore une fois que cet idéaliste n'était pas un médiocre observateur.

A dater du départ de Naples, les notes sont en latin jusqu'à Caserte. Elles nous avertissent de la nature même du pays parcouru : « Per 3 hor. et 1/2, utrinque lætissimus ager, vites ulmis frequentissimis implicatæ, interstitia frumento, etc., repleta... » Elles sont ensuite en anglais et conservent la même précision. Nous sommes exactement renseignés sur le nombre des villes et des villages traversés, leur population, les curiosités naturelles et les antiquités que l'on rencontre sur la route. Par Capoue, Caserte, Arpi, Bénévent, Barletta, Trani, Bari, Brindisi, Lecce, Tarente, pour ne nommer qu'une partie des stations, les deux touristes parcourent toute la partie méridionale de l'Italie, recueillant tous les souvenirs classiques, s'informant des moindres débris du passé, devisant avec les indigènes sur les légendes locales. Ainsi, le plus grand souci de Berkeley dans cette période du voyage paraît être de découvrir, s'il est possible, la vérité sur la singulière maladie de ceux qu'une araignée de ce pays, la *tarentule*, a piqués. Est-il vrai qu'ils soient réellement forcés de danser à en mourir, quand la danse même ne les guérit pas, ou n'y a-t-il là qu'un effet de l'imagination, une maladie morale plutôt que physique, imaginaire et cependant contagieuse ? Le philo-

Digitized by Google

sophe réunit sur ce sujet une foule d'informations et les inscrit avec grand soin, sans arriver cependant à résoudre ce grave problème. Mais il ne se contente pas des informations sérieuses ; il accepte aussi bien les on-dit populaires, les récits des paysans ; c'est à croire qu'il n'a fait cette enquête que pour se divertir en voyage, ou bien encore pour mieux connaître les idées et les mœurs de ces populations encore fort primitives. Nous y trouvons, par exemple, des passages comme le suivant : « *N. B.* Le P. Vicario nous dit de la tarentule qu'il a guéri plusieurs cas avec la langue d'un serpent pétrifié que l'on trouve à Malte. On la met en poudre, on la mêle avec du vin, et on la fait boire au malade après la neuvième danse ou la dernière ; car il y a trois danses chaque jour pendant trois jours.—Si la tarentule est tuée, la maladie cesse ; elle se communique à ceux qui mangent d'un fruit piqué par la tarentule. Il ne croit pas que ce soit une maladie imaginaire, car il a soigné entre autres un capucin, et il lui est impossible d'admettre que ce capucin ait feint d'être malade pour le plaisir de danser... » Suit un témoignage analogue d'un paysan.

Y aurait-il de la part de Berkeley quelque malice à rapporter ainsi l'opinion des prêtres et des paysans de cette partie reculée de l'Italie, et à montrer par là qu'ils étaient aussi ignorants les

Digitized by Google

uns que les autres ? Les jésuites du pays ne paraissent pas eux-mêmes beaucoup plus capables de s'entretenir avec les étrangers. Nos voyageurs demandent à l'un d'eux, dans leur couvent de Bari, la permission de visiter la bibliothèque. Le Révérend Père veut savoir d'abord s'ils se sont confessés, et il leur conseille d'aller voir plutôt certaine église de Saint-Nicolas. Nous sommes bien loin du cardinal Gualtieri !

Au mois d'octobre 1717, Berkeley était de retour à Naples. Il écrit à Pope une lettre vraiment poétique ; on nous permettra d'en traduire au moins quelques passages :

« Depuis longtemps déjà je médite de vous ennuyer par une lettre, mais je n'en ai pas eu le courage jusqu'à présent ; je n'avais rien à dire qui méritât d'être envoyé à quinze cents milles. L'Italie est un sujet si usé que vous m'avez pardonné aisément, j'en suis sûr, de ne pas vous en parler, et l'imagination d'un poëte est si délicate, si exigeante, que ce n'est pas chose facile que de trouver des images capables de plaire à l'un de ceux qui dans tous les temps ont le mieux mérité le nom de poëte. Cependant, la description d'une île où j'ai passé trois ou quatre mois vous amuserait, je crois, une minute ou deux, si je pouvais la faire avec les couleurs qui conviennent.

» L'île d'Inarime est un résumé de la terre en-

Digitized by Google

tière; elle contient, dans l'espace de dix-huit milles, une étonnante variété de collines, de vallées, de rocs abrupts, de plaines fertiles, de montagnes desséchées, le tout mêlé dans la confusion la plus pittoresque. L'air, dans la saison la plus chaude, est constamment rafraîchi par les brises de la mer. Les vallées produisent d'excellent blé et du maïs, mais sont le plus souvent couvertes de vignes enlacées à des arbres fruitiers... Les collines, pour la plupart, sont plantées de vignes jusqu'au sommet, quelques-unes sont chargées de bois épais, les autres de bosquets de myrtes et de lentisques. Les champs, au nord de l'île, sont séparés par des haies de myrtes. Des fontaines, de petits ruisseaux, ajoutent à la beauté du paysage, que font ressortir encore quelques parties stériles et couvertes de rochers. Mais ce qui achève le tableau, c'est une énorme montagne qui s'élève au milieu de l'île, un volcan terrible autrefois, le *Mons Epomeus* des anciens. La base de cette montagne est ornée de vignes et d'arbres fruitiers; au-dessus s'étend une prairie où paissent des troupeaux de chèvres et de moutons; enfin le sommet est formé par une pointe de rocher rouge d'où l'on a la plus belle vue du monde : on embrasse d'un coup d'œil, par delà plusieurs îles charmantes couchées à vos pieds, environ trois cents milles du rivage de l'Italie, du pro-

Digitized by Google

montoire d'Antium au cap de Palinure; c'est la plus grande partie des régions chantées par Homère et Virgile, des pays où se sont passées les aventures de leurs deux héros... Il faudrait une imagination aussi brillante et des vers aussi harmonieux que les vôtres, pour décrire dignement ce spectacle. Les habitants de cette île délicieuse ne sont préoccupés ni des richesses ni des honneurs, et sont exempts des vices et des folies qui en résultent; s'ils étaient aussi insensibles à la vengeance qu'ils le sont à l'avarice et à l'ambition, ils représenteraient en réalité la poétique fiction de l'âge d'or. Mais ils ont, comme pour compenser leur bonheur, la mauvaise habitude de s'égorger les uns les autres pour la moindre offense... »

Cette lettre contient aussi quelques détails assez piquants sur la vie de Naples : « Voulez-vous savoir comment nous passons notre temps à Naples? Nous avons pour principale distraction la dévotion de nos voisins. Outre la gaieté de leurs églises, où l'on va voir, comme on dit ici, *una bella devozione*, c'est-à-dire une sorte d'opéra religieux, ils font, presque toutes les semaines, des illuminations par dévotion; les rues sont souvent ornées d'autels dressés par dévotion, et, ce qui est encore plus étrange, les dames invitent les gentilshommes à venir chez elles faire de la

Digitized by Google

musique et manger des confitures par dévotion ; en un mot, sans cette dévotion de ses habitants, Naples n'aurait rien de particulier, hormis son climat et sa situation... » La lettre se termine par des compliments ; c'est un trait à remarquer que cette constante admiration sans mélange de Berkeley pour un poëte qui avait lassé, par sa vanité et son mauvais caractère, ses meilleurs amis.

Les voyages de Berkeley durèrent encore trois ans. A deux reprises, au mois d'août 1717 et au mois de juin 1719, il obtint une prolongation de son congé. En son absence, il fut nommé *senior fellow*, c'est-à-dire professeur titulaire du collége de la Trinité. La mort même de l'évêque Ashe, le père de son élève, ne paraît pas avoir interrompu son séjour à l'étranger. Il visita la Sicile en 1718, et s'appliqua à en étudier les productions naturelles et les curiosités, avec le même soin qu'il apportait à toutes ses recherches. Il avait même réuni un bon nombre d'observations ; mais les notes dont nous avons parlé ne vont pas au delà du 13 avril 1718, et nous n'avons que des indications très vagues sur l'emploi des dernières années.

Nos deux voyageurs ne revinrent en Angleterre qu'en 1720. Le retour se fit à petites journées, avec de longues stations dans les villes du nord de l'Italie et de la France.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

UN TRAITÉ EN LATIN : DE MOTU.

C'est à Lyon, où il semble s'être arrêté assez longtemps, que Berkeley composa un nouvel ouvrage, ou plutôt un opuscule, mais un opuscule important, dont les idées se relient, par delà ces cinq années d'excursions, à celles des « Principes de la connaissance humaine » et des « Dialogues. » L'Académie des sciences de Paris avait mis au concours une étude sur le mouvement. Berkeley écrivit un petit traité en latin : *De motu*, et l'envoya à l'Académie. On ne sera pas surpris d'apprendre que ce travail n'obtint pas même une mention ; il est plus étonnant qu'on n'ait pu en trouver aucune trace dans les archives de cette compagnie. L'auteur le fit imprimer à Londres, en 1721, et se consola ainsi de n'avoir pas obtenu le prix, qui fut décerné à Crousaz, professeur de philosophie et de mathématiques à Lausanne.

Le *De motu* ne contient pas, à proprement parler, d'idées nouvelles. C'est une théorie de la causalité, telle qu'elle est déjà exposée dans

Digitized by Google

les ouvrages précédents du même philosophe et qui peut se résumer en ces termes : L'idée de cause nous est fournie par la conscience de notre activité personnelle, de notre volonté; c'est le seul exemple que nous connaissions par l'expérience d'une cause proprement dite; l'activité appartient exclusivement aux *esprits* ou aux *personnes*, et le rapport de causalité que l'on prétend observer dans le monde des phénomènes n'est qu'un rapport de signe à chose signifiée, non de cause à effet; les mouvements, les changements, dans le monde matériel, composent donc comme un langage par lequel se traduisent les volitions de l'Esprit suprême.

Une pareille doctrine, dans un temps où les préjugés métaphysiques étaient encore si puissants, devait paraître bien étrange, et il est probable que le *Discours* de Crousaz *sur la nature, le principe et la communication du mouvement*, était conçu dans un tout autre esprit.

Berkeley commence, suivant son habitude, par se plaindre de l'abus des mots, et nous prévient qu'il s'efforcera d'étudier la réalité en elle-même, en se gardant autant que possible des préjugés que le langage, et surtout le langage philosophique, a accumulés sur ce sujet.

Ainsi, c'est par métaphore seulement que l'on

Digitized by Google

a pu parler, à propos des choses, d'efforts, de tendances, et il faut écarter de la philosophie naturelle toute métaphore. Quand nous soulevons un poids, c'est en nous-même que nous sentons un effort et de la fatigue. Dans la chute des corps, nous observons seulement un mouvement accéléré vers le centre de la terre. La *pesanteur*, à laquelle on attribue ce phénomène, est une cause occulte dont il serait plus sage de ne pas parler. De même, la *force* est considérée à tort comme distincte du mouvement, de la figure, et de toute autre qualité sensible; c'est encore une qualité occulte. Expliquer les phénomènes par de semblables qualités, c'est en réalité ne rien expliquer. Il vaudrait mieux l'avouer franchement. Toutefois, ces mots *pesanteur*, *force*, sont légitimement employés dans un sens concret pour désigner tel ou tel mouvement, telle ou telle résistance : pris dans un sens général et abstrait, ils ne signifient plus rien et sont une source abondante d'erreurs et de confusions. Berkeley renouvelle ici ses critiques accoutumées contre les abstractions, et montre particulièrement combien sont diverses et peu précises les définitions de la *force abstraite* et à quels paradoxes conduit cette hypothèse d'une force réellement distincte des qualités sensibles. Il attaque principalement la supposition d'une *force morte*, « vis mortua, »

Digitized by Google

par laquelle on prétendrait expliquer le repos, comme le mouvement par la *gravitation.*

Sans doute ces mots force, gravité, attraction, sont utiles pour le calcul, mais ils ne servent de rien pour faire connaître la nature et le principe du mouvement.

Quel est donc le principe du mouvement ? Berkeley admet la distinction cartésienne des corps et des esprits, *res extensa, res cogitans.* D'un côté, si nous sommes bien décidés à ne parler que de ce que nous connaissons, nous ne trouvons dans les corps rien d'actif. Dire d'un corps qu'il est lourd, c'est dire qu'il tombe, rien de plus. On avouera donc que le principe du mouvement ne se trouve pas dans le corps, ou l'on imaginera je ne sais quelle qualité occulte. Car si nous disons qu'il y a dans les corps, outre les qualités que nous connaissons clairement et évidemment, certaine qualité inconnue qui est le principe du mouvement, nous affirmerons par cela même que nous ne connaissons pas le principe du mouvement.

Il y a d'autre part les choses pensantes. L'âme, en particulier, a le pouvoir de mettre le corps en mouvement. Il est donc juste de dire qu'elle est un principe de mouvement, principe dépendant lui-même assurément d'un principe supérieur, mais principe réel.

Digitized by Google

Les corps qui se meuvent sans notre intervention personnelle se meuvent, il est vrai, sans impulsion apparente ; ce n'est pas une raison cependant pour admettre qu'ils se meuvent par eux-mêmes. Tous les mathématiciens et tous les philosophes s'accordent à reconnaître qu'ils sont inertes, c'est-à-dire indifférents au repos et au mouvement, également capables de persévérer dans l'un et l'autre état. Cette *persévérance* n'est pas plus une *action* des corps que leur propre existence, car ce n'est qu'une continuation d'être de la même manière. Quant à la *résistance*, elle n'est qu'une passion en nous, et se remarque aussi bien si les corps sont mus ou s'ils se meuvent eux-mêmes. On peut continuer d'ailleurs à parler de l'action et de la réaction des corps ; ce sont là des hypothèses mathématiques utiles en mécanique ; mais ces mots ne désignent pas des qualités physiques.

En un mot, ôtez des corps l'étendue, la solidité, la figure, il ne reste rien. Parler de quelque autre qualité des corps, c'est parler pour ne rien dire : « Vocem autem proferre, et nihil concipere, id demum indignum esset philosopho. » Il faut donc attribuer à l'esprit le mouvement, et considérer les choses non pensantes comme simplement mobiles et inertes.

Cette première partie, dans laquelle Berkeley

Digitized by Google

traite du principe du mouvement, se termine par une revue rapide des différents systèmes philosophiques. Nous y trouvons l'éloge d'Anaxagore, de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Newton, et la critique de ceux qui ont pensé autrement sur cette question; mais l'auteur ne les nomme pas. Enfin, il reconnaît que ce problème est plutôt un problème de métaphysique et de théologie que de physique proprement dite. Dieu est en effet la véritable cause du mouvement, c'est-à-dire de l'existence successive des choses dans le temps, comme de l'existence simultanée dans l'étendue. A ce propos, il fait voir en quoi se distinguent en effet la métaphysique et la physique: la première remonte jusqu'à la cause réelle, « fons et principium; » pour la seconde, le mot cause a un sens tout différent; les physiciens, les mécaniciens, ont assez expliqué les choses, quand ils les ont ramenées aux principes les plus simples et les plus universels, en un mot, *aux lois*. Les *causes* alors sont les sources de la connaissance, non de l'existence. La cause d'un phénomène est la relation constante de ce phénomène à un autre. Ce n'est donc pas faire de la physique que de demander à l'esprit le principe du mouvement. « Il vaut mieux, dit Berkeley, distinguer ainsi entre les diverses sciences, comme on commence à le faire, et don-

Digitized by Google

ner à chacune d'elles des limites précises. Celui qui étudie la philosophie naturelle s'occupera exclusivement d'expériences; il s'attachera aux lois du mouvement, aux principes de la mécanique et aux raisonnements que permettent ces principes; tout ce qu'il découvrira au delà, il le rapportera à une science plus haute. De la connaissance des lois de la nature découlent de belles théories et des inventions mécaniques utiles à la vie. Mais de la connaissance de l'auteur même de la nature naissent des considérations infiniment plus élevées : la métaphysique, la théologie, la morale. »

« De *principiis* hactenus : nunc dicendum de *natura* motus. » (§ 43.) La seconde partie, plus courte que la première, traite en effet de la nature du mouvement. C'est là plutôt une question de mécanique et de physique. Elle est très simple et très claire, mais les philosophes l'ont embrouillée et obscurcie par leurs abstractions. Leurs définitions, celles mêmes d'Aristote et de Newton, ne sont pas bonnes. Ils ont rendu le problème difficile en séparant des choses réellement inséparables, en confondant d'autre part des choses fort différentes. Ils en sont venus à croire (nous ne pouvons négliger cette critique) que la quantité du mouvement dans le monde est toujours la même : « Il est aisé, dit Berkeley, de constater

Digitized by Google

la fausseté de cette assertion, à moins qu'on ne l'entende de la force, de la puissance de la cause. »

Mais ce qui a le plus contribué à l'obscurité, c'est la fiction d'un espace *absolu* et d'un mouvement *absolu*. Nous avons eu occasion déjà de rapporter les critiques de Berkeley sur ce point. L'espace absolu, pour lui, n'est qu'un mot. Dans ce traité, il fait particulièrement allusion à la doctrine de Locke et à celle de Clarke. Il a cherché, dit-il, à se former une idée de cet espace pur, réel, absolu, qui persisterait alors que tous les corps auraient été détruits. « Ideam porro talem paulo acrius intuens, reperio ideam esse nihili purissimam, si modo idea appellanda sit. Hoc ipse summa adhibita diligentia expertus sum; hoc alios pari adhibita diligentia experturos reor. » (§ 54.)

Il n'y a d'étendue ou de *lieu* que l'étendue ou le lieu que les corps occupent. L'étendue est toute relative ; il n'y a également que des mouvements relatifs. Si tous les corps étaient détruits et qu'il ne restât qu'un globe, par exemple, il serait impossible de concevoir ce globe en mouvement ; il faut au moins deux corps pour qu'on puisse dire légitimement qu'ils se meuvent. Tout mouvement consiste en effet dans le changement des positions relatives. Il n'y a pas de mouvement absolu.

Digitized by Google

En résumé, pour bien connaître la nature du mouvement, il faut : « 1° Distinguer entre les hypothèses mathématiques et la nature des choses ; 2° se garder des abstractions ; 3° considérer le mouvement comme un phénomène sensible, ou du moins comme un phénomène que nous pouvons imaginer ; enfin nous contenter des mesures relatives. » (§ 66.)

Dans une dernière partie, Berkeley recherche la cause de la communication du mouvement. Sans doute l'esprit qui meut et qui contient toutes les choses corporelles, qui est la vraie cause efficiente du mouvement, est aussi, à proprement parler, la cause de la communication de ce mouvement. Cependant, en philosophie naturelle il faut rapporter les phénomènes à des principes mécaniques. Berkeley approuve les principes de la science moderne. Toutefois, il vaudrait mieux les exprimer autrement, et au lieu de dire, par exemple, que *l'action et la réaction sont toujours contraires et égales*, dire : dans la traction et la percussion, la *passion* des corps est toujours égale. Quand un cheval traîne un fardeau, ce fardeau est attiré vers le cheval dans la même mesure que le cheval vers le fardeau. Cette expression s'accorderait mieux avec cette vérité que les corps n'ont aucune activité.

La fin de cet ouvrage contient une distinction

Digitized by Google

fort précise des différents ordres de science, comme l'entendait Berkeley; nous ne pouvons nous dispenser de la traduire.

« En physique, il faut recourir aux sens et à l'expérience, qui n'atteignent que des effets apparents; en mécanique, on se sert des notions abstraites des mathématiques. Dans la philosophie première ou métaphysique, il s'agit des choses incorporelles, des causes, de la vérité et de l'existence des choses. Le physicien observe les séries ou les successions des choses sensibles, considère les lois suivant lesquelles elles sont liées, leur ordre, donne le nom de cause à ce qui précède, d'effet à ce qui suit. Nous disons ainsi qu'un corps en mouvement est la cause du mouvement d'un autre, ou lui donne le mouvement, ou même l'entraîne, ou lui communique une impulsion. C'est le sens où il faut entendre les causes secondes, sans qu'il y ait aucune raison de considérer les choses qui jouent ce rôle comme le siége d'aucune force, d'aucune puissance active, d'aucune cause réelle. On peut encore appeler causes ou principes mécaniques, outre le corps même, la figure, le mouvement, enfin les axiomes premiers de la science mécanique, considérés comme causes des conséquences.

» C'est par la méditation seulement et le raisonnement que les causes vraiment actives

Digitized by Google

peuvent être tirées des ténèbres qui les environnent et connues dans une certaine mesure. Elles font l'objet de la philosophie première ou métaphysique. Si l'on assigne à chaque science son domaine, ses limites, si l'on distingue avec soin les principes et les objets, on pourra traiter les questions qui se rapportent à chacune d'elles avec plus de facilité et plus de pénétration. » (§§ 71-72.)

Toute la théorie de la causalité telle que la philosophie moderne l'a adoptée se trouve donc parfaitement établie dans cet ouvrage de Berkeley ; elle était déjà esquissée dans ses œuvres antérieures; elle sera présentée avec plus de développements encore dans la *Siris*, que le même philosophe publiera vingt ans plus tard. On continue cependant à l'attribuer en partie à un disciple de Berkeley, à David Hume, qui la déforma plutôt par son positivisme.

Cette rapide analyse, dans laquelle nous avons négligé quelques discussions plus particulièrement scientifiques, suffit, croyons-nous, pour prouver que l'étude de l'antiquité en Italie, pas plus que celle des phénomènes naturels, n'avait détourné notre philosophe de ses méditations préférées, et ne l'avait fait renoncer à un système dont ses premiers ouvrages contiennent le germe déjà développé, dont ses travaux ulté-

Digitized by Google

rieurs ne serviront qu'à achever la perfection. Son style, en latin, est aussi limpide que dans ses œuvres anglaises. Il faut ajouter que son érudition paraît s'être singulièrement augmentée pendant ces cinq années de voyages; les noms des philosophes anciens se présentent plus souvent sous sa plume; la Siris sera encore plus remarquable à ce point de vue; sa science, malgré les distractions d'une vie étrangement agitée, comme nous le verrons, s'accroît avec les années. Mais la connaissance plus approfondie de la philosophie grecque ne servira qu'à fortifier la doctrine originale, née des méditations du jeune homme.

Il nous reste à constater que cette doctrine elle-même, relativement à la vraie nature des choses sensibles, ne se trahit, dans le *De motu*, que par des expressions isolées. L'Académie des sciences de Paris ne dut pas s'en inquiéter; en revanche, la tentative de destituer les corps de toute activité et de ne reconnaître que des causes spirituelles, en tant que causes réelles, la négation de l'espace et du mouvement absolus, la prétention enfin de corriger des préjugés considérés alors comme autant de vérités indiscutables, suffisent pour expliquer le peu de succès de cet ouvrage. L'auteur s'était trompé d'adresse; on pourrait dire aussi qu'il s'était

Digitized by Google

trompé de date. En philosophie surtout, la précocité s'expie le plus souvent par l'indifférence.

Il aurait été curieux de savoir ce que serait devenu l'élève d'un tel maître; mais Georges Ashe mourut peu de temps après son retour en Angleterre. Ils étaient rentrés à Londres avant la fin de l'année 1720. Il ne semble pas que Berkeley ait songé à reprendre ses fonctions au collége de la Trinité; il ne revint pas à Dublin, et, le 24 juin 1721, son congé fut renouvelé une quatrième fois pour deux années encore.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

MORALE ET ÉCONOMIE POLITIQUE.
LE TESTAMENT DE VANESSA

Londres et l'Angleterre étaient sous le coup d'un désastre qui avait jeté la plus grande perturbation dans les esprits. L'exemple récent de Law n'avait pas préservé nos voisins des dangers de l'agiotage. Il s'était formé une compagnie de la mer du Sud, dont les opérations promettaient la fortune à ses actionnaires et qui s'était même chargée de rembourser la dette de l'Etat. Les actions de cette compagnie avaient atteint beaucoup trop vite un prix trop élevé, en disproportion avec la valeur réelle qu'elles représentaient. A Londres, comme à Paris quelques mois auparavant, une panique avait succédé à une extrême faveur, et il fallut l'intervention du Parlement, dont les séances ne furent pas sans orages, pour rétablir lentement le crédit. Mais en Angleterre, pas plus qu'en France, les ruines particulières ne furent réparées par les mesures d'intérêt général.

Aujourd'hui de pareilles crises seraient probablement moins redoutables : on connaît mieux le

Digitized by Google

mécanisme de ces spéculations commerciales, dont les premiers essais furent si malheureux dans les deux pays; mais, à cette époque, au commencement de l'année 1721, l'impression produite fut immense, et, comme il arrive dans les temps de calamités, on chercha un peu partout les causes du mal. Les évêques, moins occupés, comme on le pense, d'économie politique que de morale, firent entendre de sévères paroles et montrèrent, dans ce sinistre financier, le châtiment de l'indifférence religieuse. La société anglaise était, il est vrai, depuis l'avénement de la maison de Hanovre, dans un état fort semblable à celui de la même société après la restauration des Stuarts. C'était la même légèreté, le même amour du plaisir, le même désir de s'enrichir sans travail, et, suivant les moralistes chrétiens, la même corruption pour la même cause, l'irréligion. Berkeley, avec son ardente imagination, fut encore plus frappé que ses contemporains, semble-t-il, de la gravité du désordre. Il se rappelait sa polémique inutile contre les libres-penseurs, dans le *Guardian* de Steele; il reprit sa campagne de moraliste, et publia, peu de temps après son retour, son « Essai pour prévenir la ruine de la Grande-Bretagne. »

« Devenons industrieux, sobres, religieux, le salut est à ce prix ! » Cette phrase résume ce nou-

Digitized by Google

vel opuscule. L'auteur ne compte pas trop sur la docilité de ses compatriotes à suivre ce conseil. Ce serait cependant le seul moyen, selon lui, d'éviter une ruine complète, et il serait chimérique de s'imaginer que le bien-être et le repos puissent être atteints par une autre route. Il a raison, sans doute, et il montre la bonne voie ; mais il s'exagère le mal et il dépasse le but, quand il énumère les mesures à prendre pour ramener le bon ordre et la confiance : il faudrait établir des lois somptuaires, régler les amusements du peuple, prohiber les mascarades, réformer le théâtre et diriger les arts pour les faire servir uniquement au développement des bonnes pensées et des sentiments généreux. Encore ces remèdes seront-ils peu efficaces, tant que les individus eux-mêmes ne se seront pas amendés. Mais comment obtenir un résultat si désirable ? Berkeley en désespère, et déjà sans doute il rêve d'une société moins corrompue où le bien soit plus facile.

Il n'avait cependant pas à se plaindre lui-même de l'accueil que lui faisait cette société pour laquelle il se montrait si sévère. Ses voyages avaient encore ajouté au charme de son esprit et de sa conversation. Il était recherché et fêté. Il avait perdu, il est vrai, plusieurs de ses plus illustres amis : Addison était mort en 1719 ; Prior, le poëte, mou-

Digitized by Google

rait en 1721. Swift était à Dublin; Steele n'avait plus ni santé ni fortune; le poëte Gay s'était ruiné dans l'affaire de la mer du Sud et s'était retiré à Hampstead découragé et malade. Il restait Pope, Arbuthnot et Atterbury, alors doyen de Westminster. C'est aussi à cette époque que remontent les relations d'amitié de Berkeley avec Benson, le futur évêque de Glocester, dont il avait fait la connaissance à Rome, avec Secker, avec Rundle. Dans l'Epilogue à ses satires, Pope les réunira tous les quatre en un éloge commun : « Même dans un évêque, dit-il, je puis découvrir quelque mérite. Secker est plein d'honneur, Rundle a du cœur; des manières, de la candeur, sont le partage de Benson; à Berkeley toute vertu sous le ciel [1]. » Clarke continuait ses prédications dans l'église de Saint-James, et Butler prononçait les discours qui l'ont placé au premier rang des moralistes anglais. Berkeley eut plusieurs occasions de s'entretenir avec ces deux philosophes, les plus connus parmi les penseurs contemporains. Enfin, il fit la connaissance de ce comte de Pembroke, auquel il avait dédié, plus

[1] Even in a Bishop I can spy desert;
Secker is decent, Rundle has a heart:
Manners with candour are to Benson given,
To Berkeley every virtue under heaven. »

Epilogue to the Satires, publié en 1738. Secker fut successivement évêque de Bristol, d'Oxford, et archevêque de Lambeth; Rundle fut évêque de Derry.

Digitized by Google

de dix ans auparavant, ses Principes de la connaissance humaine, et de ce fameux comte de Burlington, Boyle, l'une des gloires de l'architecture. Ce dernier le recommanda à Charles, second duc de Grafton, qui fut nommé, au mois d'août 1721, lord lieutenant d'Irlande, et qui l'emmena avec lui en qualité de chapelain.

Berkeley revint ainsi à Dublin après huit ans d'absence. Il semble qu'il ait repris, malgré son titre nouveau, ses fonctions au collége de la Trinité. Il était professeur de grec; il fut nommé professeur de théologie et prédicateur de l'université. Au mois de février de l'année suivante (1722), il fut appelé au doyenné de Dromore, mais il n'y a aucune preuve qu'il en ait pris possession. Il est plus certain qu'il fut chargé, au collége, de l'enseignement de l'hébreu. On peut supposer qu'il était alors assidu auprès de son ancien ami, le doyen de Saint-Patrick, autant du moins que le lui permettaient ses nombreuses occupations universitaires. Un incident des plus romanesques, auquel nous avons déjà fait allusion, et qui aurait pu altérer les bons rapports de Swift et de Berkeley, se produisit en 1723, sans diminuer, semble-t-il, leur amitié.

On connaît les relations de Swift avec Stella, la fille d'un intendant de sir William Temple, et ensuite avec miss van Homrigh. Nous emprun-

Digitized by Google

tons à Prévost-Paradol le récit de ces aventures célèbres, dont le dénouement devait intéresser d'une façon si imprévue notre philosophe :

« D'autres soucis assaillaient Swift en Irlande, et son cœur, sa conscience, son honneur, y subissaient de perpétuelles épreuves. Il revenait auprès de Stella, la pensée remplie d'une autre femme, miss van Homrigh, qui eut à souffrir tout ce que Stella avait souffert, mais qui en souffrit moins longtemps. C'est en 1710 que Swift connut à Londres madame van Homrigh, veuve d'un marchand d'Amsterdam, et dirigea les études de l'aînée de ses deux filles. Le charme qui avait entraîné Stella vers son maître agit avec autant de force sur l'esprit élevé, sur le cœur aimant de miss van Homrigh. Au commencement de 1712, elle avoua son amour à Swift et lui offrit sa main. Il n'est pas douteux que Swift l'aimait; mais rompre avec Stella et épouser miss van Homrigh était au-dessus de ses forces; il voyait aussi dans cette action la ruine de sa réputation et une prise offerte aux sévères jugements du monde. Dans ce poëme de *Cadenus et Vanessa*, plein de tristes beautés, où il exhorte Vanessa à une sorte d'amour platonique, lui offrant, dit-il, « un perpétuel délice d'esprit, appuyé sur la vertu, plus durable que les séductions de l'amour, et qui échauffe sans brûler,... » il donne à l'infortunée Vanessa,

Digitized by Google

à défaut de la plus forte raison qui lui fasse refuser sa main (son engagement avec Stella), cette autre raison puissante aussi sur son esprit : « Que dira le monde ?... La ville jugera qu'il a trompé par des paroles magiques la jeune fille sans défense ; tous les fats en riront, et diront que les savants ne valent pas mieux que les autres hommes... Quel soin paternel de cette jeune fille ! cinq mille guinées dans sa bourse ! Le docteur aurait pu imaginer pis. »

» En 1714, la mère de miss van Homrigh mourut ; elle accourut en Irlande avec sa sœur, et le supplice mérité de Swift commença. Il n'eut jamais le courage de lui enlever tout espoir, et la désespéra lentement par une froideur inexplicable pour elle, par les brusques changements de son humeur. Il restait souvent longtemps sans aller la voir, et les lettres de Vanessa nous apprennent combien ses visites étaient souvent cruelles... De son côté, Stella, se sentant une rivale sans la connaître, se mourait, et, en 1716, Swift, vaincu par sa douleur, l'épousait secrètement. Sans oser avouer cette union à Vanessa, il se conduisit de telle sorte avec elle qu'elle se retira à Cellbridge, près de Dublin, toujours aimante, toujours effrayée et accablée de la conduite de Swift. Elle lui écrivait en 1720 : « Dix mortelles semaines se sont écoulées depuis que je vous ai

Digitized by Google

vu, et pas une lettre... Vous voulez à force de rigueur me détacher de vous... Je vous conjure, par Dieu même, de me dire ce qui a pu causer l'extrême changement que je trouve en vous. » Cependant elle eut encore à Cellbridge quelques jours heureux. On montrait, longtemps après cette funeste histoire, le berceau entouré de fleurs et rafraîchi par un ruisseau, où Swift et Vanessa venaient souvent s'asseoir avec des livres, et passaient de longues heures, toujours trop courtes pour l'amante délaissée. Swift l'encourageait dans ses lettres à vivre au jour le jour et à ne rien désirer au delà du présent. « Les sages de tous les temps ont pensé que la meilleure méthode est de prendre les minutes comme elles volent et de faire un plaisir de toute action innocente... Ecrivez-moi gaiement, sans plaintes et sans prières; autrement Cadenus le saura et vous punira. » Un an plus tard (13 juillet 1722), il écrivait : « Montez à cheval, faites-vous suivre de deux domestiques, et allez voir vos voisins, les plus petits de préférence : il y a du plaisir à être respecté, et vous le pouvez toujours par votre esprit et votre fortune. La meilleure méthode que je connaisse en cette vie est de prendre son café quand on peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas; tant que vous aurez le spleen, vous pouvez être sûre que je vous

Digitized by Google

prêcherai. » Il n'eut pas à lui faire longtemps ces injustes et inutiles reproches. Avant la fin de cette année même, Vanessa, qui avait perdu sa sœur, et qui était livrée, sans consolation, au sentiment de son abandon, se décida à chercher le véritable secret de la conduite de Swift. Elle écrivit à Stella et lui demanda la vérité. Celle-ci répondit à son infortunée rivale qu'elle était la femme de Swift, et elle envoya à ce dernier la lettre de Vanessa en quittant Dublin. Aussitôt Swift partit avec cette lettre pour Cellbridge, entra chez Vanessa, jeta cette lettre sur la table et sortit sans lui dire un seul mot. Il ne revit plus celle qu'il avait frappée de ce coup mortel. Trois semaines après, elle mourait, révoquant le testament qu'elle avait fait en faveur de Swift, et léguant une partie de sa fortune au docteur Berkeley [1]. »

Depuis son retour à Dublin, Berkeley n'avait pas vu une seule fois miss van Homrigh. Swift l'avait conduit, comme nous l'avons dit, chez Madame van Homrigh, en 1713. Il fut désigné cependant, avec Robert Marshal de Clonmel esq., pour exécuter les dernières volontés de la mourante, payer les dettes qu'elle laissait, veiller à l'observation des legs qu'elle faisait, et partager, avec le même Robert Marshal, une fortune

[1] Prévost-Paradol. *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres.*

Digitized by Google

évaluée à 8,000 livres sterling. Il reçut cette nouvelle avec une surprise facile à comprendre. Elle le confirma dans un dessein qu'il méditait depuis quelque temps, et pour lequel il fallait de grandes ressources. Insensible à la perspective de vivre en repos, dans une situation enviable, alors que la fortune lui souriait et que rien ne s'opposait plus à son avancement dans la hiérarchie ecclésiastique, ce philosophe, ou plutôt ce prêtre, qui avait gardé jusqu'à l'âge de quarante ans l'enthousiasme et les illusions de la jeunesse, ne méditait rien moins que d'aller fonder, dans une île de l'océan Atlantique, un grand collége pour la conversion et l'éducation des jeunes Indiens d'Amérique. Vainement il avait été promu au doyenné de Derry, l'un des plus importants de l'Irlande ; il persistait dans son projet chimérique ; il ne se rendit jamais dans son doyenné ; il aima mieux aller à Londres demander, pour son entreprise, l'appui du gouvernement.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LE PROJET DES BERMUDES.

C'est Swift lui-même, dans une lettre à lord Carteret, alors vice-roi d'Irlande, qui nous révèle les intentions de son ami : « Un gentilhomme, lui dit-il, vient de quitter ce royaume pour l'Angleterre. C'est le docteur Georges Berkeley, doyen de Derry, l'un des meilleurs bénéfices de ce pays, qui vaut bien 1,100 livres sterling par an. Il s'embarque pour l'Angleterre, où il espère rencontrer Votre Excellence et lui être présenté, sans doute par son ami lord Burlington. Je crois que vous prendrez un moment de loisir pour lire cette lettre, et peut-être ne serez-vous pas fâché d'avoir quelques renseignements sur ce personnage et la mission qu'il s'est donnée... » Swift raconte alors avec esprit et en peu de mots l'histoire de Berkeley, sans oublier d'ajouter qu'il est le fondateur d'une secte dite des *immatérialistes*. « Votre Excellence sera effrayée de penser que tout cela n'est qu'une introduction ; car j'ai encore à parler de la mission. C'est un philosophe dans

Digitized by Google

toute la force du terme pour ce qui regarde l'argent, les honneurs, le pouvoir; depuis trois ans il s'est mis en tête d'aller fonder une Université aux Bermudes, avec une charte de la couronne. Il a séduit par ses projets plusieurs de nos jeunes ecclésiastiques les plus distingués et d'autres personnes d'ici, la plupart en belle position déjà ou en passe de bien faire leur chemin; mais en Angleterre ses conquêtes sont plus nombreuses, et je crois qu'elles s'étendront encore cet hiver. Il m'a montré un petit Traité qu'il a l'intention de publier, où Votre Excellence verra tout le plan d'une vie académico-philosophique (je vous rappellerai ici vos propres goûts) et d'un collége fondé pour des élèves et des missionnaires indiens : la plus étonnante de ses propositions, c'est qu'il ne demande que cent livres par an pour lui-même, cinquante pour les professeurs, et dix pour les étudiants. Il sera désolé si on ne lui retire pas son doyenné, si on ne le met pas à la disposition de Votre Excellence. J'ai essayé de le décourager en lui parlant de la froideur de la cour et des ministres, qui ne manqueront pas de regarder ces projets comme impossibles et chimériques; mais rien n'y fera. Aussi je prie humblement Votre Excellence ou de chercher à persuader à cet homme, l'un des plus éminents du royaume par le savoir et la vertu, qu'il vaut mieux rester tranquille dans

Digitized by Google

son pays, ou de l'aider de votre crédit à mener à bonne fin son projet romanesque ; en l'encourageant, vous agiriez avec une noblesse et une générosité bien dignes d'un personnage de votre rang et de vos rares lumières. » (3 sept. 1724.)

Swift continue ainsi son rôle de protecteur et ne manque pas une occasion de faire l'éloge de Berkeley, de le recommander, même quand il n'approuve pas et ne comprend pas bien ses entreprises. Le projet des Bermudes va absorber notre philosophe pendant un espace de huit années. Il l'a conçu depuis trois ans, au moment où le doyen de Saint-Patrick écrit la lettre qu'on vient de lire, c'est-à-dire depuis son retour d'Italie, depuis le désastre de la mer du Sud, depuis qu'il désespère, par un singulier pessimisme, de l'amélioration morale de la vieille Europe. L'Amérique, terre relativement nouvelle, lui apparaît comme un pays de bonheur et d'innocence, où il ne reste plus qu'à implanter les arts, la science et la vraie religion, pour en faire un monde idéal. Cette conception prend dans son esprit une force chaque jour croissante, et il lui semble que les événements s'accordent pour lui rendre plus facile l'exécution de ses projets. L'héritage si inattendu de miss van Homrigh lui assure l'indépendance nécessaire pour se donner tout entier à son œuvre nouvelle, et le doyenné

Digitized by Google

de Derry, qu'il est prêt à sacrifier, lui permet de parler avec plus d'autorité et de se faire écouter même à la cour.

Il fallait en vérité que son ardeur fût celle d'un apôtre et sa parole bien persuasive : au collége même de la Trinité, il avait décidé trois jeunes professeurs à sacrifier un avenir assuré pour partager sa fortune. Ce n'était rien encore. Dès son arrivée à Londres, il met tout en œuvre pour obtenir des adhésions, des subsides, une charte royale. Il publie son : *Projet pour assurer la prospérité de nos églises dans les plantations étrangères, et la conversion des sauvages d'Amérique, par la fondation d'un collége dans les îles Summer, autrement appelées îles de Bermude.* C'est un éloquent plaidoyer en faveur de l'entreprise et le plan suivi de l'établissement projeté. Avec toute la minutie d'un esprit vraiment pratique, il détermine toutes les conditions nécessaires à la prospérité de ce collége, toutes les raisons qui doivent faire préférer tel pays à tel autre pour le succès de cette création, et ensuite, avec plus d'imagination que d'exactitude, il s'efforce de prouver que les Bermudes offrent tous les avantages désirables. Il fait remarquer en effet qu'elles sont à égale distance à peu près du continent et des autres îles d'Amérique ; il y voit comme une disposition providentielle. Malheu-

Digitized by Google

reusement, cette distance n'était pas moindre de 580 milles ! Un esprit moins prévenu aurait vu dans ce seul fait un obstacle insurmontable. Berkeley ne s'en douta jamais, et, ce qui paraîtra plus surprenant, il fit partager ses illusions, son enthousiasme, aux membres les plus influents de la société anglaise, un seul excepté, Robert Walpole.

Il avait pensé d'abord qu'il lui suffirait de faire appel à la générosité des personnes de bonne volonté, et peut-être eût-il mieux valu s'arrêter à cette première idée. Le résultat des premières tentatives pour se concilier la faveur publique fut en effet extraordinaire. Ceux qui se montraient d'ordinaire le plus indifférents à de pareilles conceptions se laissèrent émouvoir sous l'action d'une éloquence aussi entraînante, et ne furent pas les derniers à promettre leur concours. « Un jour, raconte Warton d'après lord Bathurst, tous les membres du club Scriblerus, réunis à table, s'amusèrent à railler Berkeley, qui était leur hôte, sur son projet des Bermudes. Berkeley écouta toutes leurs plaisanteries et demanda ensuite à parler à son tour. Il exposa alors son plan avec une éloquence si étonnante, avec tant de force et d'enthousiasme, qu'ils furent d'abord tous réduits au silence et bientôt si émus eux-mêmes qu'ils se levèrent en criant : « Partons

Digitized by Google

tous avec lui [1] ! » Ce ne fut pas un entraînement tout à fait passager ; Berkeley les décida à l'aider au moins de leur fortune, et il recueillit ce jour-là plus de mille livres. Un comité, composé de ses principaux amis, s'était formé pour recevoir les souscriptions particulières ; l'argent affluait, et il n'est pas douteux que les frais de l'entreprise n'eussent été bientôt couverts, si l'auteur du projet n'avait eu l'ambition d'obtenir du Parlement lui-même les ressources nécessaires.

Mais il voulait d'abord une charte royale. Le roi Georges Ier se montra favorable à la requête de quelques partisans du philosophe ; l'hostilité du premier ministre, qui ne goûtait pas les aventures ou qui prévoyait que d'elles-mêmes elles n'aboutiraient pas, fut neutralisée, et, au mois de juin 1725, une patente royale, revêtue des sceaux, décrétait la création du collége des Bermudes pour la propagation de la foi parmi les Indiens sur le continent d'Amérique, nommait le docteur Berkeley, doyen de Derry, principal dudit collége.

Berkeley ne se contenta pas de ce résultat. L'île de Saint-Christophe, l'une des Antilles, longtemps disputée par les Anglais et les Français, avait été définitivement cédée à l'Angleterre par

[1] Warton, *Essay on Pope*, t. II, p. 254.

Digitized by Google

le traité d'Utrecht. Il fit une exacte recherche de sa valeur et tout un plan pour l'amélioration de ses cultures. Il demanda ensuite que l'on prélevât sur cette plus-value projetée l'argent nécessaire à l'établissement du futur collége. Le roi se montra ravi de cette combinaison et donna l'ordre à Walpole de présenter au Parlement un bill conforme. Berkeley ne s'en remit pas aux soins du ministre ; il s'adressa lui-même à tous les membres de la Chambre des communes, et leur exposa si bien à chacun sa demande, les persuada si bien de la bonne volonté royale, que le 11 mai 1726 le bill passa à l'unanimité moins deux voix seulement. Walpole ne s'attendait pas à ce vote. Le ministre avait pensé que les considérants de son projet étaient assez clairs pour le faire rejeter. Il avait compté sans l'éloquence communicative de Berkeley et dut en conséquence s'engager à fournir la somme de 20,000 livres sterling. Les souscriptions particulières étaient ainsi rendues inutiles : l'Etat ferait les frais du collége Saint-Paul.

Sur le papier, la constitution de ce collége fut bientôt réglée. Il devait être dirigé par un président et neuf professeurs, tous assurés de garder leur traitement d'Europe jusqu'à la fin des dix-huit premiers mois qui suivraient leur arrivée aux Bermudes. Il serait pourvu aux vacances par

Digitized by Google

des élections. L'évêque de Londres était nommé visiteur, et le secrétaire d'Etat pour les colonies, chancelier.

Berkeley employa cinq ans à ces démarches préliminaires, de l'automne de 1724 à celui de 1728. Dans cet intervalle, il fut admis à la cour de Caroline, alors princesse de Galles. Cette princesse avait du goût pour la théologie et la philosophie. Elle s'était intéressée à la correspondance de Clarke et de Leibnitz, et elle aimait à mettre aux prises les plus illustres penseurs du royaume. Berkeley ne put échapper à ces tournois qu'il ne jugeait pas fort utiles, si ce n'est peut-être, indirectement, aux intérêts de l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Il avait encore, il faut bien le dire, d'autres préoccupations. Sa tâche d'exécuteur testamentaire n'était point achevée. C'était chaque jour une infinité de détails à régler, de comptes à vérifier, de mesures financières à décider, qui, plus d'une fois, faillirent lasser sa patience. Il avait heureusement un précieux auxiliaire dans son vieil ami Thomas Prior. Nous avons perdu de vue, depuis le premier voyage d'Italie, ce correspondant ordinaire de notre philosophe. Il reparaît à partir du mois de décembre 1724, et les lettres abondent pendant le séjour de Berkeley à Londres et ses longues négociations pour son collége. Mais, comme on le pense, ces lettres contien-

Digitized by Google

nent plutôt des indications sur la marche à suivre pour exécuter le mieux possible les volontés de miss van Homrigh, que des renseignements développés sur la grande entreprise. En un mot, ce sont surtout des lettres d'affaires, et il est assez piquant de voir le fervent apôtre des Bermudes embarrassé d'ailleurs dans toutes les minuties d'une succession si longue à liquider.

Nous ne pourrions donner même des extraits de cette correspondance de cinq années, sans dépasser les limites de ce travail. Elle est précieuse cependant pour mieux faire connaître, dans son naturel, le caractère de Berkeley ; elle permet aussi de suivre, comme jour par jour, les démarches qu'il fait pour obtenir et la charte royale et le vote de la Chambre des communes. Il est rare en effet qu'une lettre ne se termine pas par quelque allusion à l'état du projet. On y trouve le sentiment bien légitime qu'il devait avoir de sa valeur et de son activité : « Grâce à Dieu, je m'aperçois, dans des questions bien plus difficiles, des bons effets de l'activité et de la résolution ; je veux parler des Bermudes, qui me donnent tant à faire, et qui, en dépit de toute opposition, commencent à prospérer. » (27 janvier 1726.) Volontiers il stimule ainsi le zèle de son ami, de son intendant, pourrait-on dire, et s'étonne qu'il ne soit pas plus facile de satisfaire

Digitized by Google

une fois pour toutes des créanciers que de faire adopter par le Parlement une mesure condamnée par le premier ministre.

« Pour ce qui est du mariage, dit-il dans une autre lettre (13 sept. 1726), je vous répondrai seulement que si j'ai été souvent marié par les autres, je ne me suis pas encore marié moi-même, je vous assure. » Cette boutade est la seule allusion au mariage que nous trouvions dans les lettres de Berkeley. Deux ans après, alors qu'il est enfin sur le point de s'embarquer à Gravesend, le 5 septembre 1728, il annonce à la fois à Prior qu'il va partir et qu'il est marié : « Demain, avec la grâce de Dieu, je mets à la voile pour Rhode-Island, avec ma femme et l'une de ses amies, qui nous accompagne. Je suis marié depuis que je ne vous ai vu, avec miss Forster, fille du dernier chief-justice [1]. Son humeur et le tour de son esprit me plaisent plus que toutes les qualités que j'aie jamais remarquées dans les personnes de son sexe... » Elle était la nièce de ce Nicolas Forster, évêque maintenant de Raphoë, qui, en 1709, avait assisté à l'ordination de Berkeley. Mais c'est tout ce que nous savons, par Berkeley lui-même, de son mariage, et nous venons de voir qu'il ne l'apprit à Thomas Prior, c'est-à-dire à

[1] John Forster avait été greffier et chief-justice (ou grand juge) à Dublin. Il était mort à cette époque.

Digitized by Google

son plus ancien ami, à son camarade d'enfance, qu'après l'événement; aussi ne pouvons-nous pas dire avec certitude à quelle époque ni dans quelle ville il fut célébré. Les registres des paroisses de Dublin n'en font pas mention. L'évêque Stock, le biographe de Berkeley, le rapporte au 1er août 1728. Nous ne sommes pas beaucoup mieux instruits du caractère et des qualités de mistress Berkeley; les indications recueillies çà et là s'accordent cependant à la représenter comme digne de son mari. Le fait seul d'avoir consenti à partager sa fortune, alors qu'il renonçait à des avantages déjà assurés, pour consacrer le reste de sa vie à l'entreprise incertaine et périlleuse des Bermudes, prouve la noblesse de ses sentiments. Il semble, d'autre part, qu'elle ait été de l'école des mystiques ou des quiétistes, et qu'elle ait eu pour lectures favorites les livres de Fénelon, de Madame de Guyon, et de leur imitateur anglais, Hooke, l'historien de Rome.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

VOYAGE DE BERKELEY EN AMÉRIQUE. — RHODE-ISLAND.

Outre les voyageurs dont nous avons parlé, le vaisseau qui portait la fortune de Berkeley emmenait aussi trois autres personnes qui voulaient participer à l'aventure. C'étaient James, Dalton, et le peintre Smibert. Il n'y avait aucun des professeurs désignés du futur collége. Ce n'est pas qu'ils eussent été difficiles à trouver. Il s'était produit au contraire beaucoup plus de demandes qu'on n'en pouvait recevoir; mais ceux qui avaient été choisis devaient rejoindre le maître un peu plus tard. Il partait en avant, presque seul, comme un pionnier. Il se dirigeait vers Rhode-Island pour gagner de là les Bermudes. Il avait alors quarante-cinq ans; son ardeur de missionnaire s'était plutôt accrue au milieu des difficultés qu'il avait fallu vaincre; il partait enfin pour sa conquête, et il emportait la promesse du premier ministre que les sommes votées seraient payées dans certains délais. Il devait bien arriver en Amérique, mais il n'alla jamais jusqu'au terme du voyage.

Digitized by Google

Le 23 janvier 1729, après cinq mois de traversée, l'expédition aborda enfin à Newport, dans l'île de Rhode-Island. Cette ville était alors la rivale de New-York et de Boston. Son importance explique le choix de ce point de débarquement. Avant d'aller aux Bermudes, Berkeley voulait se mettre en relation avec les principaux habitants de cette colonie et faire de ce port comme sa base d'opérations. Il devait y trouver aussi quelques missionnaires de la société fondée pour la propagation de la foi. L'accueil qu'il y reçut dut lui faire bien augurer de son entreprise. On s'empressa autour de lui, malgré la diversité des sectes religieuses, et trois jours après son arrivée, devant un nombreux auditoire, il prêchait dans l'église de la Trinité. Il fit à Newport un premier séjour de cinq ou six mois.

Voici les détails qu'il adressait, au mois d'avril, à son ami Prior :

« Je puis maintenant vous dire quelque chose, d'après ma propre expérience, de cette ville et de ses habitants.

» Les habitants sont de différentes races ; il y a plusieurs sectes religieuses avec leurs subdivisions. On compte ici quatre espèces d'anabaptistes, sans parler des presbytériens, des quakers, des indépendants, et de ceux qui n'appartiennent à aucune Eglise. Malgré cette grande diversité, il y

Digitized by Google

a ici peu de querelles religieuses ou autres; on vit en paix avec ses voisins quels qu'ils soient; ils s'accordent tous sur un point, c'est que l'Eglise anglaise est la meilleure après la leur. Le climat est comme celui de l'Italie, l'hiver n'y est pas plus froid qu'en aucun pays au nord de Rome. Le printemps vient tard; en revanche, l'automne, à ce que l'on me dit, est le plus beau et le plus long qu'on puisse voir, et l'été est de toutes manières bien plus agréable ici qu'en Italie; aussi les prairies ne cessent pas d'être vertes, ce qui n'arrive pas là-bas. L'île est heureusement accidentée de collines, de vallées et de hauteurs; il y a quantité de sources et de ruisseaux, avec des caps, des promontoires et de petites îles fort pittoresques. Toutes les productions du pays sont excellentes; il en est de même des fruits, dont on fait cependant peu de cas, et la vigne pousse d'elle-même jusqu'à une hauteur extraordinaire; le sol paraît lui convenir aussi bien que n'importe où. La ville de Newport contient environ six mille habitants; c'est la plus importante et la plus étendue de toute l'Amérique. Elle est très bien située. Je n'ai jamais eu de surprise plus agréable qu'en découvrant pour la première fois la ville et le port. Je pourrais bien vous donner plusieurs indications dont vous profiteriez si vous vouliez; mais de tous les hommes que je connais, vous êtes le

Digitized by Google

seul à qui les conseils ne servent de rien... »

Suivent des instructions, selon l'usage, pour règlement de mille questions d'intérêt dont s'était chargé cet ami si difficile à convaincre ; il n'avait pas voulu quitter l'Irlande.

Il y avait des Indiens dans l'île même. Berkeley les visita bientôt dans leurs campements. Il fit aussi une excursion sur la côte d'Amérique ; mais il n'est pas probable qu'il se soit avancé beaucoup dans l'intérieur du pays. Sa santé lui interdisait de trop longues courses. Son séjour à Rhode-Island avait fait croire, en Angleterre, qu'il voulait y rester. Il l'apprit et il chargea son ami Prior de démentir ce bruit. « J'apprends que l'on nous attribue l'intention de nous établir ici ; je vous prie de le nier. Sans doute, si la bonté du roi le permettait, si la charte pouvait être appliquée à ce pays, je le préférerais aux Bermudes ; mais si je faisais connaître ce changement avant d'avoir reçu la somme promise, ce serait peut-être un obstacle et tous nos projets seraient détruits. » (Juin 1729.) C'est le premier symptôme, non pas de découragement, mais plutôt de sérieuse réflexion que nous trouvions dans ses lettres. Il ne renonce assurément pas à son entreprise ; mais il reconnaît maintenant que les Bermudes sont un peu loin, et il pense avec raison que son œuvre aurait plus de chances de succès

Digitized by Google

dans une colonie anglaise, bien pourvue de toutes les ressources nécessaires, qu'en pleine mer, pour ainsi dire, dans une île si éloignée du continent. Cette réflexion un peu tardive ne dut que se fortifier, pensons-nous, à la naissance du premier enfant de Berkeley, son fils Henry, baptisé le 1er septembre de la même année. Il était d'ailleurs encouragé à suivre ce nouveau projet, plus raisonnable que l'autre, par les conseils de ses amis d'Amérique; mais il fallait dans les deux hypothèses recevoir d'abord les subsides promis, et ils se faisaient attendre.

Pendant le mois de juillet, la chaleur fut si intense que Berkeley se décida à quitter la ville de Newport pour aller s'établir à la campagne. Il avait aussi d'autres motifs pour changer de résidence. Il était trop recherché pour s'occuper paisiblement des études par lesquelles il voulait tromper la longueur de l'attente; il prévoyait qu'il s'écoulerait encore assez de temps avant que Walpole se décidât à remplir un engagement forcé, sans prévoir cependant que cet engagement ne serait jamais rempli; il ne voulut pas perdre ce temps. Il acheta une propriété dans une vallée, à trois milles environ de la ville, y bâtit une maison commode et s'y retira, certainement sans se douter qu'il devait y passer deux ans et ne la quitter que pour rentrer en Angleterre.

Digitized by Google

« On voit encore, dit M. Fraser, cette maison qu'il avait appelée, du nom du palais des rois d'Angleterre, son Whitehall, dans une verdoyante vallée, près d'une colline qui commande un immense horizon, qui domine le rivage, l'océan et les îles voisines. On lui demanda un jour pourquoi il l'avait bâtie dans la vallée, quand il aurait pu satisfaire bien mieux son amour pour la nature en choisissant le sommet de la colline. Berkeley répondit, dit-on, par cette réflexion philosophique : « Pour jouir du spectacle que l'on a de cette hauteur, j'y vais de temps à autre ; si je l'avais constamment sous les yeux, il perdrait de son charme [1]. »

On montre aussi une sorte de salle naturelle, taillée dans un rocher au bord de la mer, où il allait souvent passer de longues heures, et où il composa en grande partie, si l'on en croit une légende, le plus populaire de ses ouvrages : *Alciphron ou les petits Philosophes*.

L'Alciphron est en effet tout parfumé, suivant l'expression de M. Fraser, des senteurs de la nature champêtre de Rhode-Island. On y trouve des descriptions de différentes parties de l'île, aussi remarquables par l'exactitude, à ce que l'on assure, que par le charme du style. Veut-on con-

[1] Fraser, t. IV, p. 165.

Digitized by Google

naître, d'après Berkeley lui-même, les environs de sa propre maison : « Après dîner nous allâmes en nous promenant à la maison de Criton ; elle est séparée de la ville par une demi-douzaine de prairies entourées de platanes, comme il y en a beaucoup dans ce pays. Après avoir marché une heure environ, à l'ombre délicieuse de ces arbres, nous aperçûmes cette maison, qui s'élève au milieu d'un petit parc, embelli de deux bouquets assez épais de chênes et de noyers, et traversé par un ruisseau au cours sinueux, d'une eau claire et limpide. » Le cinquième dialogue s'ouvre par la description de la ville de Newport elle-même, telle qu'on la voyait d'une hauteur près de Whitehall : « Le thé fut servi dans la bibliothèque... La beauté du temps nous engagea ensuite à prendre le chemin d'une colline à pente douce, au haut de laquelle on avait disposé des bancs sous un bel arbre. De là, on découvrait d'un côté une baie étroite, un bras de mer, les bords couverts de rochers pittoresques et de bois, de prés verts et de métairies. Au fond de la baie, une petite ville, à laquelle sa position avantageuse donnait grand air, s'élevait en gradins sur le flanc d'un coteau. Des barques de pêcheurs et d'autres bateaux, glissant çà et là sur une surface unie et brillante comme un miroir, animaient le paysage. De l'autre côté la vue s'étendait sur des pâturages,

Digitized by Google

où de grands troupeaux se reposaient en plein soleil. Nous jouissions de la plus agréable fraîcheur; nous goûtions cette sorte de joie spontanée qu'inspire, par le beau temps, une scène champêtre, et ce fut avec un véritable plaisir que nous reprîmes notre discussion pour la continuer jusqu'au soir. »

L'ouvrage qui contient, à la façon des dialogues de Platon, cette discussion imaginaire, ne devait paraître qu'après le retour de Berkeley en Europe. Mais l'auteur ne resta pas absolument confiné, pendant qu'il l'écrivait, dans sa bibliothèque de Whitehall; son caractère ne se prêtait pas à une vie tout à fait retirée; il était avant tout, peut-on dire, un homme d'action, et en attendant de faire des prosélytes parmi les Indiens, il ne lui déplaisait pas d'exposer et de faire partager ses idées philosophiques aux habitants les plus distingués de Newport. Comme au collége de la Trinité, il essaya de former une sorte de société savante où l'on traiterait des questions qui l'avaient préoccupé toute sa vie. Il se trouva, dans cette petite ville, assez d'hommes instruits pour goûter ce projet, et quelques-uns d'entre eux se montrèrent disposés à adopter la nouvelle doctrine. C'est même en Amérique que Berkeley rencontra son premier disciple. Samuel Johnson, né dans le Connecticut, était d'une famille presbytérienne.

Digitized by Google

Il avait fait ses études au collége Yale (Yale college), à Newhaven, et était devenu professeur dans la même maison, lorsqu'il conçut des doutes sur la validité de l'ordination presbytérienne. Il s'était ensuite converti à la religion anglicane ou épiscopale, avait fait le voyage d'Angleterre et était rentré en Amérique avec une charge ecclésiastique. Il résidait à Stratford. Un exemplaire des Principes de la connaissance humaine était tombé entre ses mains avant qu'il connût Berkeley. Il avait conçu dès lors une vive admiration pour l'auteur de cet ouvrage, et, ce qui est plus remarquable, une grande sympathie pour sa théorie originale. Il se hâta de venir le voir, dès qu'il apprit son arrivée à Rhode-Island ; il fit bientôt partie, au moins comme membre associé, de la petite académie fondée à Newport ; il assistait souvent à ses réunions, et nous lui devrions quelques-unes des lettres les plus importantes que Berkeley ait écrites, si malheureusement la plus grande partie de cette correspondance n'avait été perdue. Les fragments conservés valent la peine d'être traduits. Ils répondent à des objections de Johnson, ou contiennent quelques explications sur les questions les plus difficiles. Voici l'une de ces lettres, la plus complète ; elle est datée du 24 mars 1730.

« Votre lettre m'est arrivée avant-hier ; cette

Digitized by Google

après-midi, j'apprends qu'un vaisseau va partir pour votre ville, et je ne veux pas laisser échapper l'occasion de vous répondre, bien que je sois obligé de le faire à la hâte.

» 1. Je n'ai pas d'objection à faire à votre proposition d'appeler les idées de Dieu les archétypes des nôtres. Mais je ne puis admettre ces archétypes que les philosophes ont imaginés sous le nom de choses réelles, et qui ont, disent-ils, une existence absolue, rationnelle, distincte de leur qualité d'être perçus par un esprit quelconque; or, c'est l'opinion de tous les matérialistes qu'une existence idéale dans l'Esprit de Dieu est une chose, et que l'existence réelle des choses matérielles en est une autre.

» 2. De l'espace. Je n'ai aucune notion de ce qui n'est pas relatif. Je sais bien que quelques philosophes récemment ont attribué l'étendue à Dieu, surtout les mathématiciens, dont l'un, en un traité *De spatio reali* (1706), prétend trouver dans l'espace plus de quinze attributs incommunicables de Dieu. Mais il me semble que ces attributs sont tous négatifs, qu'on aurait aussi bien pu les trouver dans le néant, et que l'on pouvait aussi rigoureusement déduire de ce que l'espace est impassible, incréé, indivisible, etc., qu'il est le néant ou qu'il est Dieu.

» Sir Isaac Newton suppose un espace absolu,

Digitized by Google

différent de l'espace relatif et lui faisant suite; un mouvement absolu différent du mouvement relatif; il suppose encore, avec les autres mathématiciens, la divisibilité infinie des parties finies de cet espace absolu; il suppose aussi que les corps matériels y sont contenus. Je reconnais sans doute que Newton a été un homme extraordinaire et le plus profond des mathématiciens, mais je ne puis m'accorder avec lui sur ces questions. Je ne me fais pas scrupule d'employer le mot espace, pas plus que les autres mots, dans le sens ordinaire; mais je n'entends point par là un être distinct absolu. Pour ce qu'il désigne exactement à mes yeux, je vous renvoie à ce que j'ai publié.

» Pour le temps, je suppose que toutes les choses passées et à venir sont actuellement présentes à l'esprit de Dieu, et qu'il n'y a en lui ni changement, ni variations, ni succession. Une succession d'idées, à mon avis, *constitue* le temps et n'en est pas seulement la mesure, comme l'enseignent Locke et d'autres philosophes. Mais, en ces matières, chacun pense pour lui-même et s'exprime avec les mots qu'il trouve. L'une de mes plus anciennes recherches porta sur le temps, et je fus conduit à des paradoxes que je n'ai pas trouvé bon ou nécessaire de publier; particulièrement à cette conviction que la résurrection suit immédiate-

Digitized by Google

ment le moment de la mort. Ce qui cause nos erreurs et nos difficultés relativement au temps, c'est : 1° de supposer une succession en Dieu ; 2° de croire que nous avons une idée abstraite du temps ; 3° de supposer que le temps dans un esprit puisse être mesuré par la succession des idées dans un autre esprit ; 4° enfin de ne pas considérer le véritable usage et la vraie destination des mots, qui sont aussi souvent déterminés par la volonté que par l'intelligence.

» 3. Que l'âme humaine soit passive aussi bien qu'active, je n'en ai jamais douté. La théorie des idées abstraites fut empruntée par Locke aux scolastiques, et elle est, je crois, commune à tous les autres philosophes ; elle fait le fond de son livre sur l'entendement humain. Il soutient qu'il y a une idée abstraite de l'existence exclusive de la perception et de la qualité d'être perçu. Je ne découvre pas en moi cette idée, et c'est pourquoi je la combats. Descartes procède d'autres principes. Un pied carré de neige est aussi blanc que le seraient mille pieds carrés ; une seule perception est aussi réellement une perception que cent perceptions. En outre, un degré quelconque de perception suffisant pour l'existence, il ne s'ensuivra pas que nous disions d'une chose qu'elle existe *plus* à un moment qu'à un autre, pas plus que nous ne dirions de mille pieds

Digitized by Google

carrés de neige qu'ils sont plus blancs qu'un pied carré. Mais, après tout, cela revient à une dispute de mots. Je pense qu'on préviendrait beaucoup d'obscurités en examinant avec soin ce que j'ai dit de l'abstraction et du vrai sens, de la véritable signification des mots en différentes parties de mes écrits, quoiqu'il reste encore beaucoup à dire sur ce sujet.

» Vous êtes d'accord avec moi, dites-vous, sur ce point qu'il n'y a rien hors de l'esprit, si ce n'est Dieu et les autres esprits, avec les attributs ou les propriétés qui leur sont propres et les idées qu'ils contiennent.

» C'est là un principe, une proposition capitale, d'où l'on peut faire sortir beaucoup de conséquences, aussi bien que de ma doctrine sur les idées abstraites. Si nous ne sommes pas d'accord en tout point, tant que les chefs principaux seront bien établis entre nous et bien compris, je m'inquiéterai peu de quelques divergences de détail. Je voudrais que tout ce que j'ai écrit fût lu dans l'ordre même où je l'ai publié, et relu avec critique, avec une réflexion personnelle et des observations sur chaque point à mesure qu'il se présente. Je vous envoie par la même occasion un paquet de livres et un volume séparé. Vous voudrez bien garder ceux que vous n'avez pas encore, et donner de ma part un exemplaire

Digitized by Google

des *Principes*, de la *Théorie*, des *Dialogues*, au professeur de Newhaven dont vous m'avez fait les compliments. Vous distribuerez le reste comme il vous plaira.

» Si jamais vos affaires vous amenaient dans ces parages, vous seriez bien aimable de venir passer quelques jours chez moi. Quatre ou cinq jours de conversation éclairciraient bien mieux certains points que ne le feraient les lettres de plusieurs mois. En attendant, vous me ferez le plus grand plaisir de me donner le plus souvent possible de vos nouvelles et de celles de vos amis. »

Le fragment que nous allons encore traduire se trouve dans l'appendice de la Vie de Johnson, par Chandler.

« C'est un défaut très ordinaire de n'aimer pas la contradiction et d'être très attaché à ses opinions. Je suis trop sensible à ce défaut chez les autres pour me le pardonner à moi-même si je tenais à une manière de voir au delà du point où elle me paraît vraie; j'en pourrai juger d'autant mieux qu'elle aura été scrupuleusement étudiée par d'aussi bons juges que vous et vos amis. Ma mauvaise santé seule m'a empêché de vous répondre plus tôt.

» 1. Le véritable but, la fin de la philosophie naturelle est d'expliquer les phénomènes natu-

Digitized by Google

rels ; on le fait en découvrant les lois de la nature et en ramenant à ces lois les apparences particulières. C'est la méthode de sir Isaac Newton, et cette méthode n'est pas le moins du monde en désaccord avec mes principes. Cette philosophie mécanique n'assigne pas, ne suppose pas de causes naturelles efficientes dans le sens propre et strict du mot ; et dans son application elle n'a aucun rapport avec la *matière ;* il n'est pas nécessaire, pour l'employer, d'admettre l'existence d'une matière. Il est vrai que les philosophes mécanistes supposent l'existence de la matière, mais ce n'est pas nécessaire. Ils prétendent même démontrer que la matière est proportionnelle à la gravité ; s'ils le pouvaient, ce serait une objection sans réplique. Mais voyons leur démonstration. On pose d'abord que le mouvement d'un corps est le produit de la quantité par la vitesse, *moles in celeritatem ducta*. Si donc la vitesse est donnée, le mouvement sera comme sa quantité (sa masse). Mais on observe que tous les corps tombent dans le vide avec la même vitesse ; le mouvement des corps qui tombent est donc comme la quantité ou la masse, c'est-à-dire la pesanteur est comme la matière. Mais cet argument ne conclut pas et n'est qu'un cercle vicieux. Je le demande en effet, quand on dit dans les prémisses que le mouvement est égal à *moles in*

Digitized by Google

celeritatem ducta, comment apprécie-t-on la masse ou la quantité de matière? Si vous répondez que c'est par l'étendue, la proposition n'est pas vraie; par le poids? mais alors vous supposez que la quantité de matière est proportionnelle à la matière : c'est-à-dire que la conclusion est prise pour accordée dans l'une des prémisses. Pour l'espace et le mouvement absolus, qu'on suppose sans nécessité et sans utilité, je vous renvoie à ce que j'ai déjà publié, particulièrement à un traité en latin *De motu,* que j'aurai soin de vous faire parvenir.

» 2. Le mot cause est pris en différents sens. Je ne conçois pas de cause proprement active et efficiente qui ne soit pas un esprit, ni aucune action, à parler strictement, où il n'y ait pas de volonté. Mais cela n'empêche pas de reconnaître l'existence de causes occasionnelles (qui ne sont en réalité que des signes), et il n'y en a pas d'autre à chercher dans les meilleures physiques, en philosophie mécanique. Cela n'empêche pas non plus d'admettre d'autres causes que Dieu, à savoir les esprits de différents ordres, que l'on peut appeler des causes actives, qui agissent réellement, bien qu'avec des pouvoirs limités et dérivés. Quant à un agent incapable de penser, cette hypothèse n'expliquerait rien en physique et elle est inconcevable.

Digitized by Google

» 3. Ceux qui défendent l'existence de la matière reconnaissent cependant que la *natura naturans* (pour employer le langage de l'école) est Dieu, et que la conservation divine de ce qui existe est équivalente à une création continuellement répétée, qu'elle est en fait la même chose; en un mot, la conservation et la création ne diffèrent que dans le *terminus a quo*. C'est l'opinion commune des scolastiques, et Durandus, qui comparait le monde à une horloge fabriquée et mise en mouvement par Dieu, mais capable ensuite de marcher toute seule, se distinguait par là et avait peu d'adhérents. Les poëtes eux-mêmes enseignent une doctrine semblable : *Mens agitat molem.* (Virg., Enéide, VI.) Les stoïciens et les platoniciens en ont rempli leurs ouvrages. Je ne suis donc pas seul à soutenir cette opinion ; je la démontre toutefois à ma manière. En outre, il me semble que la puissance et la sagesse de Dieu sont aussi dignement affirmées en supposant qu'il agit immédiatement comme un esprit infiniment actif et présent partout, qu'en admettant l'intermédiaire de causes subordonnées par lesquelles il conserve et gouverne le monde. Une montre peut, il est vrai, aller seule sans l'intervention constante de l'horloger ; c'est que le poids du pendule a lui-même une autre cause, et que l'ouvrier n'est pas la cause adéquate de

Digitized by Google

l'horloge; il n'est donc pas absolument exact de dire qu'une horloge est par rapport à son fabricant comme le monde par rapport à Dieu. Autant que j'en puis juger, ce n'est pas attenter aux perfections divines que de dire que tout dépend de Dieu considéré comme conservateur autant que de Dieu considéré comme créateur, et que tout s'évanouirait si la même force qui a créé le monde ne le soutenait et ne le maintenait dans l'existence. C'est une doctrine certainement conforme à celle des Ecritures et des plus grands philosophes, et si nous considérons que les hommes se servent d'instruments et de machines uniquement pour suppléer à leur défaut de puissance, nous jugerons que ce n'est pas honorer Dieu que de lui prêter aussi de semblables moyens.

» 4. Le crime est le même que je tue un homme de mes mains ou que je me serve d'un instrument; que je le tue moi-même ou que je le fasse tuer par un spadassin. La sainteté de Dieu sera aussi la même, que l'on suppose nos sensations immédiatement produites par sa volonté ou par l'intermédiaire d'instruments et de causes subordonnées, qui seraient également ses créatures et agiraient uniquement selon ses lois. Il faut donc laisser de côté ces considérations théologiques, qui ne servent à rien, car je soutiens

Digitized by Google

qu'il revient au même d'adopter l'une ou l'autre hypothèse. Il n'y aura plus de difficultés sur le principe des actions morales, si nous considérons que la valeur morale d'un acte dépend tout entière de la volonté, et que nos idées, quelle que soit la cause qui les fait naître, sont incapables de rien produire.

» 5. J'ai parlé, dans les *Principes de la connaissance humaine* (§§ 60-66), de l'art et de l'harmonie que l'on observe dans la structure des animaux, et, si je ne me trompe, j'ai assez prouvé la sagesse et l'utilité de cette organisation considérée comme un ensemble de signes et de moyens d'informations. Je ne serai pas surpris cependant si, dès la première lecture, le lecteur n'est pas convaincu. Je serais au contraire très étonné si des préjugés enracinés depuis plusieurs années étaient extirpés après quelques heures de lecture. Je n'ai jamais eu l'intention de troubler le monde avec de gros livres; j'ai voulu plutôt suggérer aux penseurs qui ont le loisir et la curiosité d'aller au fond des choses, des idées qu'ils peuvent ensuite poursuivre eux-mêmes dans leur esprit. En lisant deux ou trois fois ces petits traités, on se familiariserait bientôt avec ma manière de voir; elle deviendrait facile et perdrait bien vite cet air de paradoxe que revêtent souvent les vérités spéculatives.

Digitized by Google

» 6. Je ne trouve aucune difficulté à concevoir, qu'il n'y ait pas ou qu'il y ait une substance matérielle, un changement d'état comme celui que l'on appelle vulgairement la mort. Il suffit en effet d'admettre l'existence de corps sensibles, c'est-à-dire tels qu'ils soient immédiatement perçus par la vue et le toucher; or, je suis si éloigné de mettre en question (comme les philosophes ont coutume de le faire) l'existence de corps ainsi définis, que je l'établis au contraire sur des principes, je pense, évidents. Il semble dès lors facile de concevoir l'âme dans un état différent, c'est-à-dire affranchie de ces limites et de ces lois de mouvement et de perception auxquelles elle est maintenant soumise, et capable d'avoir d'autres idées, sans l'intervention de ce que nous appelons des corps. Il est même possible de penser que l'âme ait alors des idées de couleur sans yeux, de son sans oreilles... »

Ces deux morceaux, s'ils n'ajoutent rien d'essentiel aux œuvres déjà publiées, servent cependant de commentaires à ces œuvres, sur certaines questions intéressantes, et il est à regretter que l'on n'ait pas retrouvé d'autres lettres de cette époque. Nous verrons dans la suite que la correspondance de Berkeley et de Johnson s'est continuée assez longtemps. Ce que nous en avons

Digitized by Google

cité déjà fait voir combien le premier, malgré ses préoccupations philanthropiques, était resté fidèle à son ancienne doctrine. Il semble que le second ait été satisfait des explications reçues, car il adopta les systèmes du philosophe anglais. Vingt ans après, il lui dédiait un volume important, ses *Elementa philosophica*, divisés en deux parties, une noétique et une éthique, écrits sous l'inspiration encore vivante du maître.

L'Amérique comptait aussi à cette époque un autre philosophe d'une grande valeur, Jonathan Edwards, dont l'influence s'est fait sentir à travers plusieurs générations de théologiens dans son pays. Il n'est pas probable qu'il ait jamais rencontré Berkeley; il connaissait du moins ses ouvrages et il se montra l'un des plus résolus défenseurs de la doctrine antimatérialiste en ce qui concerne la connaissance. Mais il n'adopta pas la théorie de la causalité, et dans son livre : *Recherche sur la liberté de la volonté,* il adopta plutôt une position semblable à celle de Spinosa sur la même question.

Mais revenons au projet des Bermudes. Le principal du futur collége attendait toujours la décision définitive du gouvernement anglais, l'envoi des fonds promis. Il était en correspondance suivie avec ses amis d'Angleterre, les pressait d'agir

Digitized by Google

en sa faveur pour hâter la solution désirée; mais il commençait à désespérer. Déjà, au mois de juin 1729, son ami Benson, alors au nombre des chapelains du roi, lui avait fait part de ses doutes sur l'exécution des promesses royales. Plusieurs autres l'avertissent qu'il ne recevra rien et l'engagent bientôt à revenir. Il ne veut pas y croire d'abord, et, comme il l'écrit, « il reste à Rhode-Island pour achever une entreprise approuvée par le Parlement, confirmée par une charte royale, et il se croit obligé d'attendre ce qui sera décidé. » Il s'adressait particulièrement à l'évêque de Londres pour savoir enfin ce qu'il devait faire. On raconte que Walpole, après plusieurs réponses évasises, finit par s'expliquer plus nettement: « Si vous vous adressez à moi comme au ministre, dit-il à l'évêque, je dois et je puis vous assurer que la somme convenue sera indubitablement payée aussitôt que le permettront les intérêts du trésor; mais si vous me demandez comme à un ami si le doyen Berkeley doit continuer d'attendre en Amérique le paiement des 20,000 livres, je l'engage vivement à revenir en Europe et à ne pas se faire plus d'illusion. » Cette scène se passait au commencement de l'année 1731; il y avait juste dix ans que Berkeley avait conçu son projet. Il semble qu'il se soit d'abord consolé, par un redoublement de travail et par l'achèvement

Digitized by Google

de son livre, de cette déception dont on trouve la trace à la première page de l'Alciphron : « Je m'étais flatté, dit Criton, de vous envoyer, il y a quelques jours, l'agréable nouvelle du succès de l'affaire qui m'avait amené dans ce pays. Au lieu de cela, je devrais plutôt vous donner le détail de ma mésaventure, si je n'aimais mieux vous parler de quelques incidents amusants qui m'ont aidé à supporter une déception que je ne pouvais ni prévenir ni prévoir. Les événements ne sont pas en notre pouvoir, mais il dépend toujours de nous de tirer bon parti même des accidents les plus funestes... »

Il fallut cependant se décider à partir. Au mois de septembre 1731, il dit adieu à sa maison de Whitehall, où il avait eu de si paisibles loisirs, où il avait goûté les joies de la vie de famille, où il en avait aussi connu les chagrins en perdant une petite fille, son second enfant. Il s'embarqua d'abord pour Boston, où les amis qui l'avaient suivi se trouvaient déjà depuis deux ans et où ils voulaient rester. De là il revint en Angleterre au mois de février 1732.

Ainsi finit ce romanesque épisode de la vie de Berkeley : « De tous ceux qui ont débarqué en Amérique, dit M. Fraser, personne n'a jamais été animé d'un plus pur esprit de dévouement. C'est la raison, bien plus que sa valeur comme philo-

Digitized by Google

sophe, qui a rendu son nom populaire jusqu'à nos jours dans la Nouvelle-Angleterre. » On peut être frappé surtout de l'étrangeté, au XVIIIe siècle, d'une semblable entreprise, et regarder comme un esprit chimérique celui qui s'y engagea et lui donna dix années de sa vie. On peut juger sévèrement cette erreur, si toutefois l'erreur est blâmable quand elle a de pareils motifs. Mais on ne songera pas à mettre en doute la sincérité du philosophe, du prêtre, coupable seulement d'avoir trop désespéré de son pays et d'avoir rêvé d'une civilisation nouvelle dans une terre encore exempte de la corruption européenne. L'enthousiasme qu'il sut communiquer à ses compatriotes, aux membres du parlement le moins facile à entraîner, prouve assez quelle était l'ardeur de sa conviction, et peut-être n'a-t-il manqué que le succès pour faire de ce projet désintéressé l'un des plus importants épisodes de ce siècle, où les nobles sentiments n'étaient point rares. Mais il aurait fallu que le dévouement de Berkeley servît en quelque manière les calculs de la politique.

Peu de jours après son retour à Londres, le doyen de Derry, car il avait gardé ce titre, fut admis à prononcer, dans la réunion annuelle de la société pour la propagation de la foi, le sermon dont un évêque était ordinairement chargé. Cet

Digitized by Google

honneur prouve que l'échec du missionnaire n'avait point diminué sa réputation et son crédit. Il publia ce discours, dans lequel il avait développé l'une des idées qui lui étaient le plus chères. Selon lui, la religion ne doit pas être un objet de science; on doit moins se préoccuper des savantes définitions, des recherches subtiles qui sont réservées au petit nombre, que de l'influence à exercer sur la foule, pour le plus grand bien de l'humanité, par une exposition simple et persuasive des mystères de la foi. C'est au cœur qu'il faut s'adresser plus encore qu'à la raison, c'est le large esprit du Nouveau Testament qui doit inspirer les ministres du culte, et non les subtilités d'une église fermée. La charité et la tolérance mutuelle devraient être les premiers effets d'une véritable conviction.

Il n'avait pas renoncé d'ailleurs entièrement à l'œuvre que la fondation d'une université chrétienne en Amérique aurait assurée. Déjà, en quittant Rhode-Island, il avait distribué ses livres à ses amis de la Nouvelle-Angleterre; il en avait comme légué particulièrement à ce collége de Newhaven, auquel Johnston avait appartenu. Après son retour, et jusqu'à sa mort, il continua ses relations avec les professeurs d'outre-mer, et, à plusieurs reprises, il leur fit parvenir un grand nombre d'ouvrages et leur donna les marques

Digitized by Google

de la plus libérale sympathie. Il ne cessa jamais de poursuivre, dans la mesure de ses moyens, la généreuse entreprise qu'il avait été si près de mener à bonne fin, la diffusion tout à la fois de la science et de la religion chrétienne parmi les habitants du nouveau monde.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

ALCIPHRON OU LES PETITS PHILOSOPHES.

Il était revenu depuis deux mois à peine quand il fit paraître le livre dont nous avons déjà parlé : *Alciphron ou les petits Philosophes*. Soit que sa réputation se fût accrue dans ces dernières années, soit que ces dialogues fussent en effet plus appropriés que ses autres ouvrages au goût public, il dut en donner une seconde édition avant la fin de la même année (1732). Il parut une traduction française à Amsterdam deux ans plus tard.

Ce n'est plus un livre de métaphysique, comme les Dialogues d'Hylas et de Philonoüs, c'est un livre de morale. Berkeley reprend après vingt ans sa polémique du *Guardian* contre les *Petits philosophes*, c'est-à-dire les libres-penseurs de son temps. Leur nombre s'était accru dans l'intervalle et ils déguisaient moins encore leurs négations. Il les met eux-mêmes en scène sous les noms d'Alciphron et de Lysiclès, et il leur oppose, par la bouche de Criton, d'Euphranor et de

Digitized by Google

Dion, outre les arguments ordinaires, des raisons plus personnelles, empruntées principalement de sa Théorie sur la vision. Les sept dialogues dont se compose cet ouvrage sont, en un mot, l'exposé, sous une forme dramatique et pleine de charme, des conséquences morales de son propre système sur la nature des choses sensibles.

Par sa forme même, l'Alciphron se prête peu à l'analyse. Nous essaierons cependant de le faire connaître en insistant particulièrement sur les passages qui se rapportent à la philosophie proprement dite de l'auteur.

Dion, qui n'est autre que Berkeley lui-même, est l'hôte d'Euphranor, philosophe et agriculteur à la fois, d'une espèce plus commune qu'on ne pense. Un voisin, Criton, a reçu pour quelques jours la visite de deux gentilshommes qui font profession d'être libres-penseurs. Il invite Euphranor, très curieux de voir cette sorte d'hommes, à venir passer quelques jours chez lui avec Dion ; c'est là que la discussion s'engage. Voici d'abord le portrait que fait Criton de ses deux visiteurs matérialistes et athées : « Alciphron a environ quarante ans ; il a une certaine connaissance des hommes et des livres. Je l'ai connu d'abord au Temple, qu'il quitta, après avoir fait un héritage, pour voyager dans les principales contrées de l'Europe. Depuis son retour, il a vécu

Digitized by Google

dans les plaisirs de la ville; mais ces plaisirs bientôt n'ont plus eu de saveur pour lui, et il est tombé dans un profond dégoût de toutes choses. L'autre, le plus jeune, Lysiclès, est un de mes proches parents; il a de brillantes qualités et des connaissances assez variées; mais, au sortir des bancs et après avoir vu un peu le monde, il s'est lié d'amitié, pour son malheur, avec des hommes de plaisir, des libres-penseurs, et j'ai tout lieu de craindre pour sa santé et sa fortune. Mais ce qui me fait le plus de peine, c'est la corruption de son esprit, tout obscurci de ces mauvais principes qui survivent d'ordinaire aux passions de la jeunesse et font même désespérer de tout changement à venir. Ce sont d'ailleurs deux hommes à la mode, et ils seraient assez agréables, s'ils ne s'étaient mis en tête d'être libres-penseurs. »

C'est contre ces personnages originaux, dont les copies devaient être alors fort nombreuses en Angleterre, que le sage Euphranor va défendre les croyances philosophiques et religieuses avec beaucoup de bon sens et de finesse. L'entretien commence par un éloge emphatique des prétendus services que les libres-penseurs rendent à l'humanité. Alciphron, qui se vante d'appartenir à cette école, se plaint de l'aveuglement de ceux qui refusent les bienfaits de la libre-pensée, et Euphranor, à la façon de Socrate, feint d'appren-

Digitized by Google

dre pour la première fois l'existence d'une association si dévouée au progrès et d'admirer beaucoup ses généreuses tentatives : « Le clergé, sans doute, dit-il, doit encourager de si nobles efforts et les seconder en toute occasion. — Mais ce sont précisément les membres du clergé, répond Alciphron avec pitié, qui veulent éteindre toute lumière naturelle, changer le monde en un cachot et enchaîner pour toujours le genre humain dans les ténèbres ! »

La première partie du premier dialogue est alors employée à développer dans toute leur crudité, et sans rien déguiser, les opinions des libres-penseurs. Les prêtres et les magistrats ont opprimé depuis longtemps l'esprit humain. Il faut enfin l'affranchir de tous les préjugés et en particulier de la croyance en l'existence de Dieu. Nous ne devons pas avoir d'autres guides que nos appétits naturels, d'autre but que notre bien-être.

Les auditeurs de ces discours félicitent Alciphron de sa franchise. Mais Euphranor ne voit pas qu'il ait rien dit de bien nouveau. Les libres-penseurs modernes ne font-ils donc que répéter ce que soutenaient déjà les *Petits philosophes ?* Pourquoi donc adopter un nom différent ? Ils étaient bien mieux nommés, car ils ne font en définitive que diminuer et rapetisser les pensées,

Digitized by Google

les vues et les espérances de l'homme, dégrader en un mot sa nature et le ravaler au rang de la brute. Quels sont du moins ces philosophes qui travaillent à démolir la prison où les prêtres et les magistrats veulent nous tenir enfermés?

« A ces mots, Lysiclès se prit à sourire. Vous vous représentez sans doute, dit-il à Euphranor, des philosophes en bonnets carrés et à longues robes; mais, de notre temps, par bonheur, le règne de la pédanterie est passé. Nos philosophes sont bien différents de ces lourds personnages qui pensent arriver à la science en s'appliquant à l'étude des langues mortes, des vieux auteurs, ou en s'enfermant eux-mêmes loin du monde pour méditer dans la solitude et le recueillement. Ce sont les hommes les mieux élevés de ce temps, des hommes qui connaissent le monde, des hommes de plaisir, des hommes à la mode, de parfaits cavaliers. — Je connaissais bien un peu, répond Euphranor, les gens dont vous parlez, mais je ne les aurais jamais pris pour des philosophes. » Il est en outre si facile de devenir philosophe à ce compte, que leur nombre doit être déjà fort considérable : il y en a autant que de *petits maîtres*.

Mais il y en a parmi eux qui ont bien voulu écrire quelques ouvrages, et Berkeley, sous des noms empruntés, énumère les principaux auteurs

Digitized by Google

de la secte des libres-penseurs. Le plus fameux, Collins, s'y trouve sous le nom de Diagoras ; il a composé une démonstration admirable de la non-existence de Dieu ; mais il ne croit pas que le public soit encore assez mûr pour la connaître et en profiter. Quand elle paraîtra, elle mettra enfin un terme à l'esclavage religieux et à l'esclavage politique. La crainte de Dieu et la fidélité au prince sont autant de sentiments indignes de l'homme libre. Il faut revenir à la nature.

La question est donc de déterminer ce qui est véritablement naturel à l'homme. C'est d'abord cet ensemble d'instincts que l'on remarque dès l'enfance; il y a aussi les facultés qui se développent avec le temps, la raison, par exemple. On accordera dès lors que ce qui est conforme à la raison est aussi conforme à la nature. Si la vérité et la vertu sont conformes à la raison, elles seront naturelles aussi, et il se trouve qu'Alciphron avait trop restreint la nature en ne reconnaissant comme naturels que nos appétits sensibles. D'autre part, les objections tirées de la diversité des opinions humaines ne prouvent pas que l'homme soit incapable de parvenir au vrai, et ce n'est pas un bon argument contre l'existence de Dieu que d'invoquer la diversité des religions.

Le dialogue s'anime alors, et, par une série d'interrogations qui rappellent la maïeutique,

Digitized by Google

Euphranor force par degrés Alciphron à lui accorder que la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en l'existence du devoir, si elle est vraiment nécessaire au bonheur que tout homme recherche en ce monde, sera par cela même justifiée. Nous retrouvons donc ici l'utilitarisme théologique qui fait le fond de la morale de Berkeley et qu'il va développer dans les dialogues suivants.

Lysiclès prend la parole à son tour; sa thèse est celle de Mandeville dans la fable des Abeilles : les vices privés servent au bonheur général. La ruche de Mandeville prospère tant qu'elle reste corrompue dans toutes ses parties; elle décline et devient malheureuse dès qu'on s'avise d'y faire régner la vertu : ce qui en reste doit se retirer dans un tronc d'arbre, réduit à la triste satisfaction que peut donner la pratique du bien. Cet apologue, paru en 1723, était encore célèbre; il était très goûté des esprits forts, qui n'avaient pas tous la timidité de Mandeville et ne prétendaient pas comme lui le faire servir, par des moyens assez détournés et assurément difficiles à découvrir, au progrès de la religion chrétienne. Lysiclès proclame ce paradoxe de l'utilité des vices privés comme une grande découverte de la secte des libres-penseurs. Il faut avoir, dit-il, l'esprit bien étroit et la vue bien courte pour ne pas apercevoir

Digitized by Google

tous les avantages qui compensent les inconvénients du vice. Il passe en revue le jeu, l'ivrognerie et même le vol, et s'efforce de prouver qu'on mérite de son pays en jouant, en s'enivrant, en volant, pourvu que le vol ait quelque importance. Les prêtres et les moralistes sont en réalité les plus grands ennemis de la prospérité publique; ils s'opposent au développement du commerce et de l'industrie ; on a raison de ne pas les écouter.

Criton développe avec une ironie fort plaisante cette singulière théorie, et Euphranor la combat en forçant Lysiclès à lui répondre. Une société n'est-elle pas comparable à une famille? Une famille pourrait-elle subsister avec de pareilles maximes? L'histoire ne nous apprend-elle pas que les vices ont fait la ruine des anciens Etats? Soutiendra-t-on qu'ils auraient subsisté si la corruption avait été plus grande encore et sans aucun mélange de vertus ? Le bonheur public ne dépend-il pas du bonheur des individus? etc.

Lysiclès ne se tient pas pour battu et il continue à défendre avec effronterie les conséquences les plus extrêmes de la doctrine de Hobbes. La vertu n'est qu'un instrument de gouvernement imaginé par les hommes d'Etat; il suffit d'y réfléchir pour n'être pas dupe d'un véritable complot formé par ceux qui ont le pouvoir et veulent le

Digitized by Google

garder. Il est temps que l'on renverse cette idole. L'homme, en réalité, n'est qu'une machine qui agit au gré des impressions extérieures ; il doit au moins le savoir et se laisser aller au plaisir, qui seul a quelque valeur. Tout le reste n'est qu'un mot. Nous serons, il est vrai, les esclaves de nos sens ; mais c'est un esclavage nécessaire, et nous nous serons affranchis de la crainte de Dieu et des hommes.

Les animaux seront toujours, à ce point de vue, plus heureux que nous ; ils ne sont pas exposés aux mêmes déceptions et nous devons envier leur sort. C'est un préjugé qui nous fait parler de la dignité humaine. Renonçons à ces idées surannées, encore trop répandues dans la foule, mais dont les esprits les plus distingués ont su se défaire.

On peut deviner, d'après ces indications, les objections d'Euphranor. Le libre-penseur, nous allions dire le sophiste, n'en continue pas moins bravement à développer ses paradoxes, sans s'inquiéter des contradictions dans lesquelles il tombe à chaque pas. Il en revient toujours à cette remarque : si la doctrine du plaisir n'est pas seule vraie et naturelle, pourquoi les hommes s'accordent-ils tous à rechercher le plaisir, ou la fortune qui sert le plus au plaisir ? Il ne cesse pas non plus de faire l'éloge de ses philosophes *à la mode*,

Digitized by Google

et il est vraisemblable que le genre de vie dont il parle est précisément celui des fashionables du temps. L'Alciphron présente, à ce point de vue, une étude de mœurs contemporaines intéressante à étudier.

Le second dialogue contient ainsi l'exposition de la thèse de Mandeville avec toutes ses conséquences, et la réfutation de cette thèse que Lysiclès a soutenue avec un véritable cynisme, ou plutôt avec toute la témérité d'un jeune fou. Lysiclès est le Polus de cette discussion ; Alciphron en est le Gorgias. Dans le dialogue suivant, Alciphron présente un système beaucoup moins révoltant, celui de Shaftesbury. L'homme est doué d'une sorte de sens moral qui lui permet de distinguer le bien du mal. Un homme bien élevé est sensible à la beauté morale, et il a un vif sentiment de l'honneur, qui le préserve des actions basses et coupables. Certains petits philosophes sont ravis de cette beauté abstraite de la vertu ; ils se montrent capables de désintéressement et d'héroïsme pour le plaisir seul de bien faire ; ils trouvent dans la vertu elle-même sa récompense ; ils n'ont pas besoin de sanctions plus hautes ; ils jugent aussi que le ridicule est plus fort contre le vice que la raison, et qu'il n'est pas nécessaire de « mettre un grain de religion » dans sa vie pour se bien conduire.

Digitized by Google

Cette forme particulière de la philosophie des libres-penseurs fait le sujet du troisième dialogue. Berkeley ne comprend pas ce que l'on entend par cette beauté *abstraite* de la vertu qui devrait nous déterminer à bien agir, sans aucune considération des récompenses ou des peines, par ce *je ne sais quoi* dont nous serions avertis par un sens spécial. Comme le dit Lysiclès lui-même, cette doctrine raffinée a tous les inconvénients, sans les espérances de la morale chrétienne. D'ailleurs quelle beauté peut-il y avoir où il n'y a ni ordre, ni proportion, ni harmonie ? « Dans un système d'esprits, dit Criton, subordonné à la volonté, sous la direction du Père des esprits qui les gouverne par des lois et les conduit par des méthodes conformes à des fins sages et bonnes, il y aura une grande beauté. Mais dans un système incohérent, gouverné par le hasard, ou dans un système aveugle, gouverné par le destin, dans tout système enfin auquel la Providence ne préside pas, comment y aurait-il de la beauté, alors qu'elle est impossible où il n'y a ni ordre ni dessein ? »

Il ne sert donc de rien à Alciphron de célébrer la vertu ; Lysiclès a plus de franchise, et, d'accord avec son ami pour nier l'existence d'un législateur de la loi morale, il ne veut pas admettre davantage qu'il y ait de bonnes actions en dehors des actions agréables, ni que nous soyons doués

Digitized by Google

d'un sens spécial pour percevoir la prétendue beauté de certains actes.

Ce troisième entretien contient en outre des développements importants sur l'esthétique, où l'on voit tout le profit que Berkeley avait retiré de son voyage d'Italie, et quelle connaissance des beaux-arts il avait acquise. Il se termine par une critique de cette méthode des *beaux esprits*, qui consistait à tourner en ridicule les opinions de leurs adversaires. La vérité peut être raillée sans cesser d'être la vérité. Le rire ne vaut que comme assaisonnement de la raison.

Les trois premiers dialogues traitent de la morale. Le quatrième contient une apologie de la religion naturelle. Les trois derniers sont consacrés à la défense de la religion chrétienne.

Au point de vue philosophique, le quatrième dialogue est le plus important. Berkeley reproduit, sous une forme très vive et très séduisante, sa démonstration particulière de l'existence de Dieu, celle qu'il déduit immédiatement de sa doctrine sur la nature des choses sensibles. Comment sommes-nous assurés de l'existence d'autres esprits ? Nous ne les percevons pas directement par les sens ; mais ils se révèlent à nous par leurs effets et leurs opérations. Nous devons croire pour la même raison à l'existence d'un agent su-

Digitized by Google

prême qui gouverne le monde entier suivant des lois dont l'unité atteste la sagesse de leur auteur. Cette première partie de l'argumentation embarrasse Alciphron sans le convaincre. « Repassez, je vous prie, lui dit Euphranor, les concessions que vous m'avez faites et montrez-moi, si les preuves de l'existence de Dieu ne vous paraissent pas décisives, par quels arguments meilleurs vous pouvez démontrer l'existence de cette chose pensante qui, en définitive, constitue le libre-penseur.

« Dès qu'Euphranor eut prononcé ces paroles, Alciphron s'arrêta et se mit à méditer, tandis que nous continuions notre promenade. Nous avions fait deux ou trois tours quand il nous rejoignit, l'air joyeux, comme quelqu'un qui a fait une découverte. J'ai trouvé, dit-il, de quoi éclaircir le point en question et de quoi satisfaire complétement Euphranor; je veux parler d'un argument qui prouve bien l'existence d'un libre-penseur, mais qui ne peut pas servir à démontrer l'existence de Dieu. Vous pensez bien qu'il m'était de toute façon impossible de digérer votre idée que nous percevons l'existence de Dieu aussi certainement, aussi immédiatement que celle d'un homme; elle m'embarrassait cependant, je l'avoue, avant que j'eusse bien examiné ce dont il s'agit. Il me semblait au premier abord qu'une

Digitized by Google

certaine forme, une certaine structure, un certain mouvement, étaient le signe le plus certain d'une âme pensante. Mais avec un peu plus d'attention je me suis assuré que ces choses n'ont pas un rapport nécessaire avec la raison, la connaissance et la sagesse, et que, tout en accordant qu'elles sont les signes certains d'une âme vivante, on ne peut pas en conclure qu'elles soient la preuve qu'il existe un être pensant et raisonnable. En y réfléchissant donc avec grand soin, j'ai trouvé que rien ne me sert mieux à me convaincre de l'existence d'une autre personne que ce fait qu'*elle me parle*. Je vous entends parler, voilà, avec toute la rigueur philosophique, la meilleure preuve que j'aie de votre existence. Cet argument particulier, vous ne pouvez pas en faire votre profit; car vous ne prétendez pas, je suppose, que Dieu parle à l'homme avec la même clarté et avec le même langage sensible qu'un homme à un autre.

» *Euphranor*. Comment! l'impression du son est-elle donc à ce point plus propre à donner l'évidence que celle de n'importe quel sens? Ou bien la voix humaine est-elle donc plus retentissante que celle du tonnerre?

» *Alciphron*. Vous vous méprenez! Je ne parle pas du son de la voix lui-même, mais de l'emploi arbitraire de signes qui n'ont aucune ressem-

Digitized by Google

blance ni aucun rapport nécessaire avec les choses signifiées...

» *Euph.* Mais si je vous prouve que Dieu parle réellement à l'homme, serez-vous satisfait ?

» *Alc.* Langage intérieur, saintes inspirations, révélations d'une lumière ou d'un esprit ! Mais vous devriez savoir que tout cela ne signifie rien pour un homme de bon sens. Si vous ne me faites pas voir clairement que Dieu s'adresse à l'homme au moyen de signes extérieurs et sensibles, et de la manière que j'ai dite, toutes vos peines seront perdues.

» *Euph.* Eh bien ! si je vous montre évidemment que Dieu parle aux hommes en employant des signes arbitraires, extérieurs, sensibles, n'ayant aucune ressemblance ni aucun rapport nécessaire avec les choses qu'elles représentent et dont ils doivent nous donner l'idée ; si je vous montre que, grâce à d'innombrables combinaisons de ces signes, nous découvrons et parvenons à connaître une infinie variété de choses, que nous sommes par là informés de leurs différentes natures, avertis de ce qu'il faut éviter ou rechercher, et instruits à régler nos mouvements et à nous diriger vers les objets éloignés, dans le temps ou dans l'espace, serez-vous content ?

» *Alc.* C'est en vérité ce que je voudrais voir ;

Digitized by Google

car c'est bien là la force, le véritable usage et la nature du langage.

» *Euph.* Regardez, Alciphron, apercevez-vous ce château sur cette montagne ?

» *Alc.* Je l'aperçois.

» *Euph.* N'est-il pas à une grande distance ?

» *Alc.* En effet.

» *Euph.* Dites-moi, Alciphron, la distance n'est-elle pas une ligne perpendiculaire à l'œil ?

» *Alc.* Sans doute.

» *Euph.* Et une telle ligne peut-elle projeter plus d'un point au fond de l'œil ?

» *Alc.* Elle ne le peut pas.

» *Euph.* Une grande ou une petite distance paraîtront donc avoir la même grandeur, ou plutôt n'auront pas de grandeur, puisque dans tous les cas elles sont représentées par un seul point.

» *Alc.* Il me semble.

» *Euph.* Ne s'ensuit-il pas que la distance n'est pas immédiatement perçue par la vue ?

» *Alc.* C'est vrai.

» *Euph.* Il faut donc qu'elle soit perçue au moyen de quelque autre chose ?

» *Alc.* Il le faut.

» *Euph.* Pour découvrir quelle est cette chose, examinons quelle sera l'apparence du même objet suivant qu'il sera placé à différentes distances par rapport à l'œil. Eh bien, nous savons par

Digitized by Google

expérience qu'un objet, à mesure qu'il s'éloigne davantage en ligne droite, paraît plus petit et plus confus; ce changement dans l'apparence d'un objet, régulier et universel, me semble être précisément ce qui nous permet d'apprécier les différents degrés de la distance.

» *Alc.* Je n'ai rien à objecter.

» *Euph.* Mais la petitesse ou la confusion n'ont aucun rapport nécessaire avec un accroissement de la distance ?

» *Alc.* J'en conviens.

» *Euph.* Ne faut-il pas en conclure que c'est grâce à l'expérience seulement qu'elles peuvent nous suggérer l'idée de la distance ?

» *Alc.* Je le reconnais.

» *Euph.* Cela revient à dire que nous percevons la distance, non pas immédiatement, mais au moyen d'un signe qui n'a aucune ressemblance avec elle, aucun rapport nécessaire avec elle, mais qui nous en suggère l'idée après des expériences répétées, absolument comme les mots.

» *Alc.* Arrêtez, Euphranor; je me rappelle maintenant que les physiciens parlent d'un angle formé par les deux axes optiques, dont le sommet se trouve où ils se rencontrent, c'est-à-dire dans l'objet ou au point visible; plus cet angle est obtus, plus nous jugeons que l'objet est rapproché;

Digitized by Google

plus il est aigu, plus nous jugeons grand l'éloignement; or il y a là un rapport nécessaire bien manifeste.

» *Euph.* C'est donc par la géométrie que l'esprit apprécie la distance des choses?... »

Berkeley démontre alors, par la bouche d'Euphranor, comme il l'a fait dans la Théorie de la vision, la fausseté de cette explication. Il faudrait d'abord connaître ces angles pour s'en servir à mesurer les distances, comme il faut entendre les mots avant de les comprendre. Or nous n'avons naturellement aucune idée de ces angles optiques, nous ne les percevons en aucune manière. Les physiciens peuvent en tirer parti pour certaines démonstrations mathématiques, mais, assurément, ils ne sont pas pour nous les signes de la distance. Il reste donc à admettre que nous connaissons la distance seulement par expérience et à l'aide des signes purement arbitraires dont on a parlé, la diminution des images et l'accroissement de la confusion à mesure que les objets s'éloignent. Un aveugle-né, auquel on rendrait la vue, croirait d'abord que les choses touchent son œil, il ne comprendrait pas tout de suite le *langage visuel.*

Non-seulement nous ne percevons pas la distance par la vue, mais encore nous ne percevons pas les objets eux-mêmes.

Digitized by Google

« Il me semble, dit Alciphron, que si j'étais à la place de cet aveugle, je ne penserais pas que ces objets, qui me paraissent maintenant si éloignés, sont tout près de mes yeux.

» *Euph.* Vous croyez donc que les objets de la vue sont à quelque distance ?

» *Alc.* Mais sans doute.

» *Euph.* Dites-moi, Alciphron, pouvez-vous distinguer les portes, les fenêtres et les créneaux de ce même château ?

» *Alc.* Non ; à cette distance, je ne vois qu'une petite tour ronde.

» *Euph.* Soit ; mais moi, qui l'ai visité, je sais que ce n'est pas une petite tour ronde ; c'est au contraire un grand bâtiment carré, avec des créneaux et des tourelles, que vous ne voyez pas, à ce qu'il paraît.

» *Alc.* Que voulez-vous en conclure ?

» *Euph.* Je veux en conclure que l'objet que vous percevez, à rigoureusement parler, n'est pas le même que celui qui se trouve à plusieurs milles d'ici.

» *Alc.* Comment cela ?

» *Euph.* Parce qu'un petit objet rond est une chose, et un grand objet carré une autre chose. N'est-ce pas vrai ?

» *Alc.* Je ne puis le nier.

» *Euph.* Dites-moi, l'apparence visible n'est-elle

Digitized by Google

pas le seul objet de la vue?... N'est-il pas évident que ni le château, ni l'étoile, ni le nuage que vous voyez ne sont la même chose que le château, l'étoile ou le nuage dont vous supposez l'existence à une certaine distance plus ou moins grande?...»

La vue n'a d'autre objet que la lumière et les couleurs avec leurs différents degrés. Ces couleurs, par leur infinie diversité, forment en se combinant un langage « admirablement approprié à nous suggérer, à nous révéler les distances, les formes, les positions, les dimensions et les différentes qualités des objets tangibles, et cela non par une ressemblance, non par une induction fondée sur quelque rapport nécessaire, mais par une libre décision de la Providence, absolument comme les mots nous suggèrent les idées qu'ils expriment. » Nous ne percevons pas plus les objets par la vue, que nous ne percevons par l'ouïe les objets représentés par les mots que nous entendons.

L'illusion commune s'explique par le peu d'attention que nous prêtons ordinairement aux signes eux-mêmes : « Ainsi, en lisant, nous parcourons les lettres d'un regard très rapide et nous passons aussitôt au sens. De là cette manière de parler : on voit les mots, les idées, les choses, quand on lit un livre. Ne pouvons-nous pas dire, de la même manière, que les hommes ne s'arrê-

Digitized by Google

tent pas aux objets immédiats de la vue, qu'ils vont tout de suite au delà, ne s'appliquent qu'aux choses signifiées et parlent comme s'ils voyaient les objets secondaires? Ces objets, médiatement connus, ne sont pas vus en réalité, mais suggérés seulement et saisis par l'intermédiaire des objets propres de la vue, que nous voyons seuls. »

De ce qui précède, il faut conclure que Dieu parle réellement aux hommes, à leurs yeux, chaque jour et en tout lieu. « Voilà ma conviction sincère, dit Euphranor, et vous devez la partager si vous êtes constant avec vous-même, si vous vous en tenez à votre propre définition du langage. Vous ne pouvez nier que le moteur suprême et l'auteur de la nature se manifeste lui-même aux yeux des hommes par l'intervention sensible de signes arbitraires, qui n'ont aucune ressemblance ni aucun rapport nécessaire avec les choses qu'ils représentent; en composant et en disposant ces signes, pour suggérer et révéler une infinie variété d'objets, distincts de nature, dans le temps, dans l'espace; en apprenant aux hommes à agir par rapport aux choses éloignées et futures, aussi bien que proches et présentes. Il résulte donc de votre propre aveu et de vos concessions, que vous avez exactement les mêmes raisons pour croire que Dieu parle à vos yeux,

Digitized by Google

que pour admettre qu'une personne parle à vos oreilles. »

Le principal mérite, pour Berkeley, de cette démonstration originale, c'est qu'elle permet de prouver non pas seulement que Dieu a créé le monde, mais encore qu'il le gouverne avec une sagesse et une bonté infinies. « Ce langage visuel est équivalent à une création constante ; il témoigne d'une action immédiate de la Providence. On ne peut pas l'expliquer par des principes mécaniques, des atomes, des attractions ou des effluves. La production et la reproduction instantanées de tant de signes combinés, séparés, transposés, diversifiés et adaptés à une si grande variété de fins changeant avec les circonstances, s'accordant avec elles, absolument inexplicables par les lois du mouvement, le hasard, le destin ou de pareils principes aveugles, atteste d'une manière éclatante l'opération immédiate d'un esprit ou d'un être pensant, et non-seulement celle d'un esprit, auquel on pourrait s'élever en considérant n'importe quel mouvement, mais d'un esprit sage, bon, prévoyant, qui dirige, règle et gouverne la marche du monde. Quelques philosophes convaincus de la sagesse et de la puissance du Créateur, à la vue de l'harmonie des corps organisés et du monde, ont imaginé cependant qu'il avait abandonné ce système à

Digitized by Google

lui-même avec toutes ses parties et tous les objets qu'il renferme, après les avoir bien ordonnés et mis en mouvement, comme un horloger laisse une montre, qui va ensuite d'elle-même pendant un certain temps. Mais ce langage visuel prouve l'existence non d'un Créateur seulement, mais d'un gouverneur prévoyant, actuellement présent, attentif à tous nos intérêts, à tous nos mouvements, qui veille sur notre conduite et prend soin de nos moindres actions, de nos moindres desseins dans tout le cours de notre vie, nous instruisant, nous avertissant, nous guidant sans cesse de la manière la plus certaine et la plus sensible. » Il faut que nous soyons bien habitués à ce miracle perpétuel, pour ne pas en être frappés davantage.

Lysiclès n'apparaît, dans ce quatrième dialogue, que lorsque son ami est à bout de raisons pour défendre l'athéisme. Pour lui la question de l'existence de Dieu est la moins importante que l'homme puisse se proposer. En admettant même que l'on arrive à démontrer la nécessité logique de croire en Dieu, on ne sera guère avancé, car il nous est impossible d'en parler sans nous heurter à mille contradictions. Son ami Diagoras (Collins), un de ces libres-penseurs qui ont le courage de feuilleter les livres des philosophes pour épargner cette peine aux autres et leur assurer qu'ils ne

Digitized by Google

contiennent rien qui mérite d'être lu, se fait fort de prouver que Dieu n'existe pas, en faisant voir la parfaite synonymie des mots *Dieu* et *rien*. Ce sont les scolastiques eux-mêmes qui ont réuni les éléments de cette démonstration de l'athéisme. « Supposez, dit-il, qu'on leur objectât la contradiction qu'il y a entre la contingence des futurs et la prescience de Dieu ; il est contradictoire en effet que l'on puisse avoir une connaissance certaine de choses incertaines. Ils répondaient aussitôt, sans se troubler, que cette contradiction est réelle par rapport à la connaissance prise dans le sens ordinaire du mot, ou dans n'importe quel sens intelligible pour nous ; mais qu'elle disparaît si l'on se sert du mot prescience pour désigner un attribut dont nous n'avons aucune idée et qui remplace en Dieu ce que nous exprimons par le nom de connaissance ; il n'y a pas ici une simple différence de quantité ou de degré de perfection, mais une différence absolue, une différence de genre, comme celle de la lumière et du son, et même plus grande encore, car ce sont également là deux sensations, tandis que la connaissance en Dieu n'a aucune espèce de ressemblance ou de rapport avec l'idée que nous nous faisons de la connaissance. On peut en dire autant de tous les autres attributs, qu'il est dès lors également permis d'accorder à quel-

Digitized by Google

que chose ou à rien. Evidemment, c'est là une manière de trancher les nœuds et non de les défaire. Comment, en effet, concilier l'existence des choses avec les attributs de Dieu, quand ces attributs eux-mêmes sont complétement inintelligibles, que l'idée de Dieu s'évanouit, qu'il n'en reste que le nom ? En résumé, croire qu'il existe un sujet inconnu d'attributs inconnus, c'est une doctrine bien innocente. Diagoras, avec sa pénétration, l'a bien vu, et il était ravi de cette théologie. » Les libres-penseurs ne feront pas difficulté d'admettre l'existence de Dieu dans un sens aussi indéfini, et ils ne pensent pas que les partisans de la religion gagnent beaucoup à une pareille concession. Criton développe savamment, en recourant au pseudo-Denys l'Aréopagite, à Pic de la Mirandole, à saint Thomas d'Aquin, Suarez, etc., la même doctrine, qui consiste en réalité à annihiler les perfections que l'on reconnaît cependant en Dieu, mais il montre comment il faut raisonner *par analogie* de l'homme au Créateur.

En définitive, Berkeley admet que nous connaissons Dieu comme nous connaissons les autres esprits. Il conçoit une hiérarchie des esprits au sommet de laquelle se trouve l'Etre parfait, mais il n'y a qu'une différence de degré entre les facultés humaines et les attributs divins, non une différence de genre, et, d'après cette philosophie

Digitized by Google

éminemment pratique, nous ne devons pas nous attarder au problème de l'infini, aux paradoxes et aux antinomies qui le rendent absolument insoluble. Le Dieu de Berkeley est comme un homme idéal, du moins dans les premiers ouvrages de notre auteur, et encore dans l'Alciphron. Nous verrons dans la Siris si cette sage conclusion est dépassée.

La fin du dialogue est consacrée à la question du mal, dont l'existence dans le monde paraît si difficile à concilier avec celle d'un Dieu sage et bon. La discussion aboutit à une théorie fort semblable à l'optimisme de Leibnitz.

Les trois derniers entretiens sont une apologie de la morale religieuse sous sa forme chrétienne. Dans le cinquième, le christianisme est représenté comme la forme *la plus utile* et la plus noble du culte, comme bien supérieure, par son influence sur la civilisation, à celle des religions grecques et romaines. Dans le sixième, la vérité du christianisme est démontrée par des preuves historiques et aussi par l'étude de cette religion considérée en elle-même. Cette partie de l'ouvrage a un peu vieilli ; elle n'en reste pas moins intéressante comme une réfutation des objections communes au XVIIIe siècle contre la vérité du christianisme. Enfin, dans le septième dialogue, l'auteur montre qu'il n'y a aucune impossibilité

Digitized by Google

ni logique ni métaphysique à admettre cette religion. Elle contient sans doute des mystères, mais ce ne sont ni des absurdités ni des thèses contradictoires.

Nous détachons de ce dernier entretien le passage le plus important au point de vue de la philosophie de Berkeley :

« *Alciphron.* Il semble, Euphranor, qu'il n'y ait pas, selon vous, autant d'absurdités dans les mystères que nous sommes portés à le croire, et qu'un homme n'a pas besoin de renoncer à sa raison pour conserver sa religion. Si cela était vrai, comment se fait-il que plus un homme fait de progrès dans la science, plus il s'éloigne de la foi ?

» *Euphranor.* Vous m'avez appris, Alciphron, qu'il faut avant tout aller au fond des choses et les analyser jusque dans leurs premiers principes. Je vais essayer cette méthode pour éclaircir la nature de la foi ; je vous laisse à décider du succès, car je n'ose me prononcer moi-même sur mon propre jugement, dire s'il est juste ou non ; mais voici ce que je pense. Les objections dirigées contre la foi ne sont en aucune manière des effets de la science ; elles procèdent plutôt de l'ignorance même de ce que c'est que la science. La science et la foi s'accordent en ceci, qu'elles impliquent l'une et l'autre un assentiment de l'esprit, et,

Digitized by Google

comme la nature de la première est plus claire et plus évidente, il faut la considérer d'abord pour éclaircir l'autre. Pour remonter jusqu'aux principes, il semble que l'esprit humain, naturellement pourvu des idées de choses particulières et concrètes, et destiné non pas à avoir une pure et simple intuition de ces idées, mais à agir d'après elles et à rechercher ainsi son propre bonheur, ait besoin de certaines règles, de certaines vérités générales, pour se conduire dans cette recherche ; la véritable fin de l'étude des arts et des sciences est de satisfaire ce besoin. Maintenant, ces règles étant générales, on ne peut les obtenir par la simple considération des idées originales ou des choses particulières, mais bien au moyen de marques et de signes qui, grâce à leur universalité, deviennent les instruments immédiats de la science. Ce n'est donc pas par la pure contemplation des choses particulières, bien moins encore par celle de leurs idées générales abstraites, que l'esprit fait ses progrès, mais par un choix exact et un habile emploi des signes : par exemple, *force* et *nombre*, pris dans un sens concret, avec indication de circonstances et de sujets, sont des mots que tout le monde comprend ; mais ils sont parfaitement inintelligibles si on les considère dans un sens abstrait, comme donnant par eux-mêmes des idées précises. Il est donc clair que

Digitized by Google

leur nature abstraite n'est pas le fondement de la science, et l'on voit en réfléchissant qu'il ne suffit pas de considérer les idées concrètes que ces mots expriment pour faire des progrès dans les sciences; il est en effet de la dernière évidence que ceux qui ne savent ni lire ni écrire entendent cependant, dans l'usage ordinaire, les noms de nombre aussi bien que le meilleur philosophe ou le plus grand mathématicien.

» Mais voici la différence : celui qui connaît la notation des nombres (les chiffres par lesquels on les représente) peut, par ce moyen, exprimer brièvement et distinctement toute la variété et tous les degrés du nombre et faire aisément et promptement plusieurs opérations d'arithmétique grâce à des règles générales. Ces opérations utiles à la vie humaine, il est certain qu'on les fera d'autant plus facilement qu'on sera plus exercé à cette notation. Si le genre humain, par hypothèse, était privé de l'usage du langage, il est probable qu'il ignorerait aussi l'arithmétique. Mais l'usage des noms, dont la répétition dans un certain ordre permet d'exprimer une diversité infinie de nombres, serait le premier pas dans la voie de la science. Le second pas serait d'inventer des marques spéciales, permanentes et visibles aux yeux, dont le genre et l'ordre choisis avec discernement conviendraient aux noms. Cette no-

Digitized by Google

tation, en proportion de sa perfection et de sa régularité, faciliterait l'invention et l'application de règles générales pour aider l'esprit à raisonner et à juger, à étendre, à retenir et à communiquer la connaissance des nombres : dans tout ce travail, l'esprit est immédiatement occupé des signes ou des chiffres, par l'intermédiaire desquels il est guidé dans sa conduite par rapport aux choses ou au nombre concret (comme parlent les logiciens), sans jamais considérer l'idée simple, abstraite, intellectuelle et générale du nombre. J'imagine qu'il n'est pas nécessaire d'y penser beaucoup pour être convaincu que l'arithmétique, à son origine, dans ses opérations, ses règles et ses théorèmes, roule tout entière sur l'usage artificiel de signes, de noms et de caractères. Ces noms et ces caractères sont universels, en tant que signes. Les noms se rapportent aux choses, les caractères aux noms, les noms et les caractères à une opération. Comme les noms sont en petit nombre et procèdent par une certaine analogie, les caractères seront plus employés suivant qu'ils sont plus simples et plus propres à exprimer cette analogie. C'est pourquoi l'ancienne notation par lettres était employée de préférence aux mots écrits tout au long. La notation moderne par figures (chiffres), qui expriment simplement par la place qu'elles occupent la progression et l'ana-

Digitized by Google

logie des noms, est bien préférable à l'ancienne pour la facilité et la promptitude, et l'invention des symboles algébriques préférable aux deux autres, par sa généralité plus grande encore. Comme l'arithmétique et l'algèbre sont des sciences très claires, très certaines et très étendues, qui reposent immédiatement sur des signes, qui dépendent entièrement de l'usage et du maniement habile de ces signes, il suffit, je crois, d'y réfléchir un peu pour juger du progrès de l'esprit dans d'autres sciences, qui n'ont pas la même nature sans doute, mais qui ont cependant la même méthode de démonstration et de recherche.

» Si je ne me trompe, en effet, toutes les sciences, en tant qu'elles sont universelles et susceptibles de démonstration pour la raison humaine, ont pour objet immédiat des *signes*, bien que, dans leurs applications, elles se rapportent à des choses. La raison n'en est pas difficile à concevoir. L'esprit s'applique de préférence à certains objets qu'il a connus d'abord, ou qui le frappent davantage, ou qui sont plus faciles à saisir; il est naturel alors qu'il soit porté à les substituer à d'autres plus subtils, plus flottants, plus difficiles à concevoir. Rien de plus naturel, dis-je, que de faire des choses que nous connaissons notre point de départ pour arriver à

Digitized by Google

celles que nous ne connaissons pas, que d'expliquer et de représenter les choses moins familières par celles qui le sont davantage. Il est certain que nous imaginons avant de réfléchir, que nous percevons par les sens avant d'imaginer, et, de tous les sens, la vue est le plus clair, le plus distinct, le plus varié, le plus agréable et le plus compréhensif. De là nous aidons naturellement l'intelligence par l'imagination, l'imagination par les sens, les autres sens par la vue. De là les figures, les métaphores, les types. Nous représentons les choses spirituelles par les corporelles ; nous substituons les sons aux pensées, les lettres écrites aux sons, des emblèmes, des symboles, des hiéroglyphes aux choses trop obscures pour qu'elles nous frappent, trop diverses et flottantes pour être retenues... Je suis disposé à croire que la doctrine des signes a une grande importance, une portée universelle, et qu'elle peut, si on l'examine avec soin, jeter une vive lumière sur les choses et servir à résoudre avec exactitude et de la manière la plus naturelle beaucoup de difficultés.

» Voici surtout ce que l'on peut dire de tous les signes : ils ne suggèrent pas toujours une idée à l'esprit ; quand ils suggèrent des idées, ce ne sont pas des idées générales abstraites ; ils ont d'autres usages que de représenter simplement des idées, comme de servir à exciter des émo-

Digitized by Google

tions spéciales, à produire certaines dispositions ou habitudes d'esprit, à diriger nos actions dans la recherche du bonheur, qui est la fin dernière, le suprême objet, la source primitive et le motif essentiel de l'activité chez les êtres raisonnables ; la véritable fin du langage, de la raison, de la science, de la foi, de l'assentiment, à tous leurs différents degrés, n'est pas simplement, ou principalement, ou toujours, de communiquer ou d'acquérir des idées, mais plutôt quelque chose d'une nature agissante, tendant à un bien conçu ; ce résultat, quelquefois, peut être atteint non-seulement alors même que les idées exprimées par les signes ne s'offrent pas à l'esprit, mais alors même qu'il serait absolument impossible de donner à l'esprit de pareilles idées : par exemple, le signe algébrique par lequel on exprime la racine d'un carré négatif est utile dans certaines opérations logiques, bien qu'il soit impossible de se faire l'idée d'une semblable quantité... Il faut convenir que les mathématiques elles-mêmes, qui, de l'aveu de tous, sont les sciences les plus claires et les plus certaines, si on les considère non comme des instruments pour nous diriger dans la pratique, mais comme des spéculations pour satisfaire notre curiosité, sont bien loin, dans certains cas, de nous fournir ces idées claires et distinctes, que les libres-penseurs de ce

Digitized by Google

temps, à ce qu'il semble, en connaissance de cause ou par ignorance, exigent des mystères de la religion.

» ...Malgré tout cela (les obscurités des mathématiques), ces sciences sont considérées à bon droit comme excellentes et très utiles, et servent en effet, dans bien des cas, à la vie humaine... Pour la même raison, nous ne regarderons pas d'autres doctrines qui gouvernent, dirigent l'esprit humain et exercent sur lui une bonne influence, comme moins vraies ou moins avantageuses, parce qu'elles prêtent à des controverses et aux inutiles spéculations d'esprits curieux et déréglés... Quant aux contradictions, aux notions abstraites qui peuvent nous embarrasser aussi bien dans la science humaine que dans la religion, les sophistes y trouveront des objections, les imprudents s'y arrêteront, tandis qu'un homme judicieux saura les éviter. »

Berkeley développe dans ce passage ce que l'on pourrait appeler son *nominalisme ;* il admet que des propositions d'une grande importance pratique, respectables à ce titre, peuvent être composées de mots qui ne suggèrent pas d'idées, c'est-à-dire qui ne sont accompagnés de la représentation mentale d'aucune chose particulière. C'est alors à la raison pratique d'apprécier la valeur de ces propositions ; elle doit reje-

Digitized by Google

ter celles qui sont contraires à l'Ecriture, ou qui répugnent au bon sens, qui impliquent contradiction ou qui nous conduiraient à tout acte contraire à la morale.

La question de la liberté est aussi traitée dans ce dernier dialogue. Pour la résoudre, l'auteur fait appel à la conscience et au sens commun, comme il l'a fait déjà pour démontrer que les choses sensibles n'existent pas en dehors de l'esprit. Mais en même temps il reproche avec beaucoup de raison aux partisans de Collins de compliquer le problème par des abstractions, en considérant comme distinctes les actions de l'esprit, du jugement, et celles de la volonté. Il ne s'inquiète pas des difficultés métaphysiques que soulève ce problème ; il s'en tient aux raisons psychologiques et morales qui servent à prouver la liberté, et dont les abstractions seules ont pu obscurcir l'évidence. Nous savons déjà que c'est du fait de notre activité libre, révélée par la conscience, que Berkeley s'élève à sa théorie de la causalité.

Les dialogues se terminent sans que les deux libres-penseurs, Alciphron et Lysiclès, s'avouent vaincus. Ils ont été plutôt réduits au silence, et déclarent, à la fin, qu'ils n'en continueront pas moins à penser comme ils l'ont fait jusque alors.

Nous n'avons pu faire apprécier que très impar-

Digitized by Google

faitement la valeur littéraire et dramatique de cet ouvrage. C'est l'œuvre d'un prêtre chrétien autant que d'un philosophe. Il aboutit à cette conclusion que la pensée chrétienne est véritablement la libre pensée, et qu'une vie conforme aux préceptes de cette religion est la plus propre à favoriser le développement du genre humain. Berkeley, en écrivant ces dialogues, a soutenu à sa manière la thèse que Coleridge a reprise à un autre point de vue, à savoir que la foi chrétienne est la perfection de la raison humaine.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LES CRITIQUES DE L'ALCIPHRON.

Peu de temps après son apparition, l'Alciphron eut à subir plusieurs attaques. La plus importante était contenue dans une lettre anonyme, publiée au mois de septembre 1732, dans le *Daily Post Boy*. Elle était dirigée surtout contre les allusions à la théorie de la vision [1] contenues dans le quatrième dialogue. Ce fut la seule qui provoqua une réponse de Berkeley : *Défense et explication de la théorie de la vision ou du langage visuel* (mars 1733).

La lettre contenait huit objections peu intéressantes à reproduire, parce qu'elles venaient d'une méprise de l'auteur, qui avait mal compris la théorie. La Défense se distingue de la Théorie en ce que, dans son premier ouvrage, Berkeley avait présenté analytiquement sa doctrine, qu'il expose synthétiquement dans celui-ci. Il insiste surtout, dans les premières sections, sur la valeur

[1] Une réimpression de l'*Essai sur une théorie de la vision* accompagnait la première édition des *Dialogues*.

Digitized by Google

de son système pour la démonstration de l'existence de Dieu, dans un temps où l'athéisme a fait de si grands progrès. Si on l'admet, on reconnaît par cela même la perpétuelle présence et l'incessante providence du Créateur.

Il est vrai qu'on peut se méprendre sur certains termes : la distinction entre les *objets immédiats* de la conscience dans les cinq sens (objets que l'auteur appelle *idées* ou *sensations*) et de leur *cause* a besoin d'être bien comprise. Les objets immédiats présentés en quelqu'un des sens sont, en eux-mêmes et abstraction faite de leur cause, antithétiques aux objets présentés dans les autres sens ; l'expérience nous l'atteste : il n'y a rien de commun, par exemple, entre une sensation de couleur et une sensation de résistance, et nous avons conscience de l'opposition de ces deux sortes de sensations. Néanmoins, grâce à la loi d'association d'après laquelle, dans le langage artificiel, les signes suggèrent des idées, une sensation préalablement donnée dans l'un des sens peut être représentée à l'imagination par la sensation d'un autre sens. Ce que nous connaissons par la vue « suggère » ce dont nous avons conscience par le toucher, mais aucun de ces deux genres de sensations ne nous révèle par lui-même quelle est sa substance ou sa cause extérieure.

La cause des idées n'est pas en effet un objet

Digitized by Google

des sens. On a soutenu que les idées associées les unes aux autres, comme nous venons de le voir, le sont par un rapport de cause à effet; c'est une erreur : une idée n'est jamais la cause, mais seulement le signe d'une autre idée. Nous ne sommes pas davantage nous-mêmes la cause de nos idées; il reste donc à admettre qu'il y a une autre cause efficiente de ces idées, distincte d'elles et extérieure à nous. Mais il y a là deux problèmes à résoudre : quelles sont nos différentes sortes de sensations, quelles sont les lois en vertu desquelles les unes suggèrent les autres de manière à former un langage naturel? Quelle est d'autre part la cause de ces sensations et l'auteur de ces lois? Berkeley, dans sa théorie de la vision, ne s'est occupé que du premier; il n'a voulu faire qu'une recherche purement psychologique, et il est arrivé au bout de sa tâche en montrant que les objets ou les sensations visibles forment un langage naturel dont il a donné les lois. C'était un acheminement sans doute à la solution du second problème, du problème métaphysique de l'extériorité, mais il n'a pas voulu, dans son premier ouvrage, aborder cette seconde question.

Nous ne pourrions, sans répéter ce que nous avons exposé déjà en plusieurs passages, suivre Berkeley dans sa réfutation de la *Lettre anonyme*. Il répond aux huit objections l'une après

Digitized by Google

l'autre, et il démontre ensuite de nouveau sa théorie, mais en la prenant cette fois pour accordée, par hypothèse, dès le début de cette exposition, au lieu d'y arriver par degrés, comme dans l'Essai ; il la vérifie en montrant qu'elle explique parfaitement tous les phénomènes de la vision, qu'elle permet en particulier de résoudre certaines difficultés contenues dans nos jugements sur la situation, la position et la distance des objets. L'ordre suivi dans ce nouvel opuscule est donc précisément inverse de l'ordre adopté pour le traité primitif. La Défense se termine par une allusion au Mémoire de Cheselden sur la célèbre opération de ce chirurgien, paru dans les *Philosophical Transactions* (1728). « Les faits et l'expérience, dit Berkeley, ont donné ainsi une confirmation éclatante aux points de la théorie qui semblent le plus éloignés de l'opinion commune, et cela plusieurs années après que j'eusse été conduit par le raisonnement à cette découverte. »

Malgré son importance, l'Explication de la Théorie de la vision est restée longtemps à peu près ignorée. Les éditeurs ont toujours négligé de la joindre aux œuvres complètes du philosophe, qui a eu cette mauvaise fortune d'être mal compris d'abord et de publier vainement, pour ainsi dire, des éclaircissements à l'une des doctrines les plus

Digitized by Google

originales et les plus fécondes des temps modernes.

Les Dialogues d'Alciphron eurent un assez grand succès; mais ils eurent à souffrir aussi de la difficulté avec laquelle se faisaient accepter, à cette époque, les théories métaphysiques de l'auteur. Il faut en effet bien connaître la doctrine berkeléienne de la connaissance pour étudier avec fruit ce grand ouvrage, et il ne fut apprécié qu'imparfaitement par les critiques contemporains. « Je n'ai pas vu le doyen Berkeley, écrivait le poëte Gay à Swift, mais j'ai lu son livre, dont quelques parties me plaisent assez; en général, cependant, je pense comme vous qu'il est trop métaphysique, du moins pour moi. » Bolingbroke, de son côté, écrivait un peu plus tard au même Swift : « Quoique j'aie de la place, je ne vous dirai rien du livre de Berkeley ni de celui de Delany [1]. Quelques parties du premier sont difficiles à comprendre; il faut lire quelques passages du second. Je me propose cependant de vous réconcilier avec la métaphysique en vous montrant comment elle peut être employée contre les métaphysiciens; quand vous ne la comprenez pas, vous pouvez être sûr que personne ne la comprend, personne, pas même ceux qui

[1] *Religion examined with candour* (1732). Fraser, t. IV, p. 202.

Digitized by Google

l'écrivent. » D'autres se montrèrent encore plus sévères. Mais l'édition s'écoula tout entière, comme nous l'avons dit, avant la fin de l'année. Tout le monde du moins s'accordait à reconnaître l'élégance, la clarté du style et la force de la plupart des arguments.

Digitized by Google

III.

BERKELEY ÉVÊQUE DE CLOYNE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE BERKELEY POUR L'IRLANDE. — L'ANALYSTE.

Les lettres écrites par Berkeley à Thomas Prior, pendant le printemps de 1733, nous apprennent qu'il est encore à Londres à cette époque et qu'il songe à retourner en Irlande; mais, à la fin de mai, nous perdons sa trace jusqu'à la fin de cette même année. Il ne semble pas qu'il ait quitté l'Angleterre. C'est en effet dans cet intervalle que naquit à Londres son second fils (sept. 1733), Georges, qui devait être le continuateur de la famille et la faire subsister jusqu'à la troisième génération.

Notre philosophe avait retrouvé un certain nombre de ses anciens amis, de ses connais-

Digitized by Google

sances. Clarke, il est vrai, était mort peu de temps après son départ pour l'Amérique ; Secker était maintenant recteur de Saint-James ; Benson, chapelain du roi ; Sherlock, un ancien ami, maître du Temple et évêque de Bangor ; Gibson était encore évêque de Londres ; Butler s'était confiné dans sa studieuse retraite de Durham ; Swift avait pour toujours quitté l'Angleterre ; Steele avait suivi Addison au tombeau ; le poëte Gay était mort à la fin de 1732, et Arbuthnot était maintenant à Hampstead près de mourir. Pope habitait toujours Twickenham ; il publiait son Essai sur l'homme et continuait ses relations avec Bolingbroke et lord Bathurst.

Berkeley était encore admis à la cour ; la reine aimait sa conversation, elle avait conservé les goûts de la princesse de Galles. Hoadly, évêque de Salisbury, l'un de ses rares ennemis, avait cependant essayé de le desservir auprès d'elle ; il condamnait sa philosophie et la tournait en ridicule ; il disait hautement que le projet des Bermudes n'avait été qu'une rêverie de visionnaire. Sherlock prit sa défense ; il apporta à la reine un exemplaire d'Alciphron, et la pria de décider si c'était là l'ouvrage d'un cerveau dérangé. Elle fut si charmée, dit-on, de cette lecture, qu'elle voulut récompenser l'auteur en lui donnant le doyenné de Down. Cette nomination était déjà

Digitized by Google

signée ; l'oubli d'une formalité la rendit inutile. On avait négligé, paraît-il, de la notifier en temps opportun à lord Dorset, alors vice-roi d'Irlande. Il se montra si offensé de voir ainsi disposer, sans son aveu, du plus riche doyenné de son gouvernement, qu'on ne put passer outre. La protection de la reine servit cependant à Berkeley. Elle lui valut, après tant de déceptions, un dédommagement bien mérité : en 1734, il fut nommé à l'évêché de Cloyne.

L'état de sa santé l'empêcha de se rendre immédiatement dans sa nouvelle résidence. Il chargea, suivant l'usage, son ami Prior, qui était toujours en Irlande, de prendre des informations sur la situation de son diocèse et de lui préparer les voies. Il a ainsi le loisir de s'occuper encore de philosophie. Baxter venait de publier son livre : *Recherches sur la nature de l'âme humaine,* et, dans ce livre, un chapitre intitulé : *Examen et réfutation des arguments de Berkeley contre l'existence de la matière.* Baxter l'accusait de scepticisme et jouait sur le mot *idée,* qui a fait tant de tort à la théorie nouvelle. Son livre prouvait au moins que les apparents paradoxes de l'auteur des Principes avaient réveillé en Ecosse la pensée philosophique. Il s'était même formé à Edimbourg, à ce que raconte Stewart, une société de jeunes gens qui se proposaient principalement d'étudier la doctrine

Digitized by Google

de Berkeley et de lui demander à lui-même les explications nécessaires.

Il ne reste aucune trace de cette correspondance, en supposant qu'elle ait réellement existé. Mais nous trouvons dans une lettre de Berkeley à son disciple d'Amérique, Samuel Johnson, une allusion au livre de Baxter ; on y voit aussi combien il s'intéressait encore à ce collége de Newhaven qui semble avoir remplacé pour lui le collége rêvé des Bermudes :

« Londres, le 4 avril 1734.

» Votre projet de choisir chaque année un maître de la maison (probablement comme bibliothécaire) s'accorde parfaitement avec mes intentions. Pour la sortie des livres, je crois qu'il est bon de faire rédiger quelques statuts publics par l'autorité spéciale, que cette même autorité puisse modifier si l'on s'aperçoit à l'usage qu'ils ont quelques inconvénients. Mais cela regarde les *trustees* ou les gouverneurs du collége. Je crois que vous pouvez, pour le moment, envoyer des livres aux personnes qui habitent la colonie et qui ont fait leurs études dans votre collége ou dans un autre, mais toujours sous la garantie mentionnée dans ma dernière lettre, sous peine de retirer le livre dans un temps déterminé.

» Le livre de l'évêque de Cork (l'Analogie divine de P. Brown, 1733), et celui auquel vous

Digitized by Google

faites allusion, dont l'auteur est un certain Baxter, sont fort peu lus ici et peu estimés ; c'est pourquoi je n'ai publié aucune observation à leur sujet. Répondre à des objections auxquelles on a déjà répondu, répéter ce que l'on a déjà dit, c'est une tâche aussi inutile qu'ennuyeuse. Je n'aurais pas parlé non plus de la Lettre sur la vision (celle du Daily Post Boy), si elle n'avait paru dans un journal qui circule et l'a répandue dans tout le royaume. De plus, je me suis aperçu que la Théorie de la vision était restée quelque peu obscure pour la plupart des lecteurs, et je n'ai pas été fâché d'avoir cette occasion de l'expliquer.

» J'ai eu dernièrement une attaque de goutte, et je n'ai pu aller en Irlande pour être sacré évêque de Cloyne. J'ai été nommé à cet évêché par Sa Majesté, il y a environ trois mois... »

Avant de quitter l'Angleterre, il soutint encore contre les libres-penseurs et les mathématiciens une nouvelle polémique, d'où sortit d'abord l'*Analyste* [1], qui parut à la veille de son départ.

Le principal objet de ce traité, en dehors des considérations mathématiques, est assez facile à comprendre. C'est le même que celui de quelques parties de l'Alciphron, et particulièrement du

[1] *The Analyst or a discourse addressed to an infidel mathematician*, wherein it is examined whether the object, principles, and inferences of the modern analysis are more distinctly conceived, or more evidently deduced, than religious mysteries and points of faith. — 1734.

Digitized by Google

septième dialogue. Certains mathématiciens proposaient des doutes contre la religion, en s'appuyant sur ce qu'elle contient d'incompréhensible. Berkeley répond par un argument *ad hominem*. Les sciences, les mathématiques elles-mêmes, ont des obscurités. A la racine de toute connaissance formée d'idées, il y a des principes pratiques qui ne peuvent être ramenés par l'analyse à des idées, et qui sont en ce sens incompréhensibles. La religion et la science sont sur le même pied : la *force* est aussi inintelligible que la *grâce;* ces deux notions n'ont qu'une valeur pratique.

C'est surtout dans la doctrine nouvelle alors des fluxions qu'il prétend découvrir de ces principes élémentaires. Les fluxions sont, d'après lui, régulatives et non spéculatives. « Il défie les maîtres de l'analyse mathématique, il prouve que les analystes modernes sont obligés, même dans leurs démonstrations, de supposer ce qu'ils ne peuvent ramener à des éléments sensibles définis, et il conclut en disant que des raisonneurs capables d'accepter des mystères et même, à ce qu'il semble, des contradictions dans leur propre domaine, sont bien mal venus à rejeter la religion pour cette seule raison qu'elle exige d'eux la même docilité ! Toute connaissance physique, mathématique ou théologique, est ainsi, selon

Digitized by Google

lui, en dernière analyse, un art pratique plutôt qu'une science spéculative [1]. »

Les mathématiciens relevèrent le défi que Berkeley leur avait jeté au moment de partir pour son diocèse. Ils ne craignirent pas d'abord de mêler les questions religieuses aux questions mathématiques. Le Dr Jurin, sous le pseudonyme de Philalèthe de Cambridge, répondit le premier à l'Analyste dans une brochure intitulée : *La Géométrie n'est pas une alliée de l'infidélité*. Berkeley, qui était déjà à Cloyne, répliqua par sa *Défense de la libre pensée en mathématiques* (1735). Jurin lui opposa une nouvelle réponse : *Le Libre-Penseur ne pense pas juste*. Engagé déjà avec le premier adversaire, notre philosophe était attaqué d'autre part, en Irlande même, par un professeur de Dublin, le mathématicien Walton. Il s'en occupa une première fois dans un appendice à sa *Défense*, et plus tard dans un pamphlet spécial où il combine avec succès le raisonnement et l'ironie ; il affecte en effet dans ses *Raisons pour ne pas répliquer à la réponse décisive de M. Walton*, de le considérer comme un de ses partisans déguisés. Cette polémique, dont l'Analyste fut le signal, a laissé des traces dans l'histoire des mathématiques, sinon dans celle de

[1] Fraser, t. IV, p. 225.

Digitized by Google

la théologie ; elle devait se continuer pendant une vingtaine d'années entre les mathématiciens eux-mêmes, dont les principaux, outre ceux que nous avons nommés, sont Pemberton, Benjamin Robins et Colin M'Laurin, professeur d'Edimbourg. On doit à ce grand débat l'un des meilleurs ouvrages de ce dernier.

Berkeley était donc ainsi revenu aux mathématiques, qui lui avaient fourni la matière de ses premiers ouvrages. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur de son opinion en cette querelle. Montucla, dans son Histoire des mathématiques, se montre lui-même peu instruit du sujet, et il est tout naturel qu'il juge assez sévèrement l'opposition faite par l'évêque de Cloyne à certaines découvertes de Newton. Nous avons un témoignage plus rapproché de notre temps, plus éclairé, croyons-nous, et aussi plus favorable à notre auteur. « Il est difficile, dit Stuart Mill, de lire sans parti pris l'Analyste et l'admirable réplique qu'il jeta à ses adversaires sous le nom de Défense de la libre-pensée en mathématiques (ce dernier écrit est un des plus beaux morceaux de la littérature philosophique anglaise), et de ne pas admettre que Berkeley avait raison. Ce ne fut que plus tard que le calcul différentiel fut placé sur les fondements où il repose maintenant, c'est-à-dire sur l'idée de li-

Digitized by Google

mite, véritable base de tout raisonnement portant sur les quantités infiniment petites, et à l'abri, quand on le comprend bien, des objections de Berkeley. Néanmoins, ces objections descendent si profondément au cœur de la question, que, même après l'abandon de la théorie fausse, il ne s'est trouvé personne que nous sachions pour exposer la vraie en des termes qui ne comportent pas d'objection philosophique, avant le regrettable professeur de Morgan, qui unissait à la science d'un mathématicien celle d'un logicien et d'un psychologiste. Lagrange ne fait pas exception ; car s'il a détaché la différentielle de la conception de l'infinitésimale, il n'a pas rationalisé cette conception même. Bien que tous ceux qui ont bien saisi la notion d'une limite pussent voir, d'une manière générale, qu'elle suffit à résoudre toutes les difficultés, l'embarras qui naît de la conception des divers ordres de différentielles, quantités infiniment petites, n'a pas, à ma connaissance, été levé complétement, ni le sens, caché sous ces expressions mystérieuses, mis en pleine lumière et justifié par personne avant M. de Morgan [1]. »

Il nous conviendrait, vu notre incompétence, de nous en tenir à cette note. Nous pouvons ce-

[1] Stuart Mill, *La Philosophie de Berkeley* ; trad. par E. Cazelles. *Revue philosophique*, 1re année, p. 244.

Digitized by Google

pendant ajouter que Berkeley s'est laissé emporter trop loin en soutenant que les principes du nouveau calcul étaient non pas simplement mystérieux ou dépassaient l'intelligence, mais encore étaient faux et contradictoires [1]. Il n'a pas fait attention aux explications et définitions données, en différents passages du livre des Principes, par Newton, ni aux réponses que le grand mathématicien fait à des objections qui comprennent les siennes. Il ne remarque pas ce que Newton dit formellement, à savoir que les *moments*, les *naissants* ou *évanescents ne sont pas des quantités*, et qu'au fond le calcul porte tout entier sur les *limites* finies des quantités continuellement croissantes ou décroissantes. Or, la méthode des limites est certainement celle qui renfermait la philosophie du sujet pour les géomètres anglais. Berkeley ne l'a pas compris; il emploie à faux le mot limite dans le § II de l'Analyste. Aussi n'est-il pas surprenant qu'en rapportant la démonstration donnée par Newton de la différentiation du rectangle, au commencement des Principes, il ait trouvé cette démonstration peu exacte. Il ne cherche pas à faire voir directement que cette démonstration est vicieuse; il ne se demande même pas en quoi Newton la développerait et la

[1] V. *Analyst*, § 8, et *Queries*, n° 64.

Digitized by Google

justifierait selon le principe des fluxions. Il se contente de remarquer que la marche simple et tout naturellement indiquée pour résoudre la question donne un résultat différent de celui de Newton, c'est-à-dire un résultat dans lequel il y a une *quantité* à négliger pour passer au résultat donné dans les Principes.

Partant de l'idée que dans le nouveau calcul on néglige des quantités effectives, il conclut, en bon logicien, que si les résultats obtenus sont néanmoins exacts (ce qu'il reconnaît hautement), c'est qu'il doit y avoir une erreur double dans le procédé, une *compensation d'erreurs*. Les §§ 20-30 de l'Analyste sont consacrés au développement de cette idée assurément ingénieuse et contiennent des exemples de la manière dont la compensation s'opère. Or, cette explication de la méthode infinitésimale est précisément celle que Carnot a donnée dans son fameux petit livre des *Réflexions*, publié en 1797, et il y a même le plus grand rapport dans la manière dont les choses sont présentées de part et d'autre. Seulement, Carnot cherche à justifier et à généraliser cette méthode des compensations que Berkeley juge vicieuse. Doit-on supposer que le mathématicien français connaissait l'Analyste ? Il est au moins très probable qu'il était informé des débats que l'Analyste avait provoqués et qui ont eu leurs

Digitized by Google

analogues en France, où plusieurs géomètres refusèrent de se rendre à la nouvelle méthode [1].

Cette querelle où, malgré ses erreurs, Berkeley montre une admirable pénétration et une aptitude singulière à traiter dans le style le plus clair des plus difficiles questions, n'est, comme nous l'avons dit, qu'un épisode de la guerre qu'il a déclarée aux libres-penseurs. Son nouveau titre d'évêque lui donnait plus d'autorité pour défendre la religion, au service de laquelle il avait toujours mis son talent et sa science. Sa polémique contre les mathématiciens infidèles, auxquels il prétendait prouver que la géométrie contient des mystères plus incroyables encore que ceux de la foi, l'occupa pendant la première année de son séjour à Cloyne. Il avait en effet quitté l'Angleterre au commencement du mois de mai 1734, et, le 19 du même mois, il avait été sacré évêque à Dublin, dans l'antique église de Saint-Paul. Il s'était arrêté peu de temps dans cette ville, où il est à présumer qu'il se rencontra avec Swift, toujours retiré dans son doyenné de Saint-Patrick, et il s'était rendu, en passant peut-être par son pays natal, au siége de son évêché. Il était ainsi revenu, après tant de voyages dans

[1] Nous sommes redevables, pour cette appréciation de l'*Analyste*, à l'extrême obligeance de M. Renouvier, qui a depuis repris la question dans la *Critique philosophique*. V. vr^e^ année, p. 100.

Digitized by Google

les deux mondes, à cette Irlande où s'étaient écoulées ses jeunes années, où il avait conçu son système philosophique, où il devait l'achever en composant la *Siris*.

Installé avant l'automne dans cette résidence épiscopale où il allait passer vingt ans, il reprit aussitôt ses études sans négliger les devoirs de sa charge. Il avait besoin d'une vie tranquille, après les agitations et les travaux multipliés des dernières années ; il trouva à Cloyne une retraite fort semblable à celle de Rhode-Island, sans l'impatience et le souci d'attendre maintenant l'exécution d'une promesse trompeuse. Le pays qu'il habitait était d'ailleurs en harmonie avec les dispositions plus calmes de son esprit. « L'est et le nord du comté de Cork, dit M. Fraser, formaient son diocèse, borné à l'ouest par le havre de Cork et la rivière de la Lee, à l'est par le cours charmant du Blackwater et les montagnes du Waterford ; les collines du Limerick le protégeaient au nord, et l'océan, qui s'avance dans les terres jusqu'à une distance de trois milles de la petite ville de Cloyne, le limitaient au midi. Le diocèse comptait alors quarante-quatre églises et environ quatorze mille protestants. Les églises catholiques romaines étaient environ deux fois plus nombreuses, pour plus de quatre-vingt mille habitants de cette religion. La cathédrale et le palais de l'évê-

Digitized by Google

que étaient dans le village de Cloyne et dans la baronnie d'Imokilly.

» Cette baronnie est un territoire compact, éloigné de toutes les grandes voies, long d'environ vingt milles, du havre de Cork à l'embouchure du Blackwater à Youghall, et s'étendant à l'intérieur jusqu'à douze milles environ de l'océan, qui l'enveloppe tout entier, excepté au nord, de ses estuaires. Elle se compose de deux vallées à peu près parallèles de l'est à l'ouest, séparées par de basses collines, en partie cultivées, mais où l'on voyait peu d'arbres à cette époque. Imokilly était alors, comme encore aujourd'hui, un pays fertile. Ses deux vallées étaient bien plantées et contenaient bon nombre d'habitations importantes [1]. » Dans la vallée du sud s'élèvent la cathédrale et la maison de l'évêque, avec le village qui en dépend, peuplé d'environ quinze cents habitants. Cloyne, avec ses quatre rues qui se coupent au milieu de la petite ville, occupe une position agréable sur une petite éminence en partie boisée, au centre de la vallée. Son antique cathédrale, bâtie, dit-on, au VIe siècle par saint Colman, et la Tour Ronde (Round Tower), le monument le plus curieux du pays, remonte à une époque presque aussi éloignée. Les évêques

[1] M. Fraser, t. IV, p. 229.

Digitized by Google

de Cloyne habitaient autrefois un vieux château au centre de la ville; Berkeley s'établit dans un palais qu'un de ses prédécesseurs avait récemment fait construire.

Nous trouvons dans une curieuse lettre de l'évêque Bennet, qui occupa le siége de Cloyne de 1794 à 1820, une description détaillée de cette résidence. Mais il ne semble pas que le souvenir de l'évêque ait été mieux gardé dans son diocèse que celui du philosophe ne l'a été dans la vallée du Nore. « On se souvient fort peu ici, dit Bennet, de Berkeley, bien que sa charité, je n'en doute pas, se soit largement exercée dans ce pays. Il n'a fait aucun changement à notre maison, bien que la partie où il habitait eût grand besoin de réparations; aujourd'hui du moins on ne peut même pas y loger des domestiques. J'aime à croire qu'il plantait plus qu'il ne bâtissait, si toutefois il a rien bâti, car je n'en trouve aucune trace... Mais il y avait ici un chêne ou deux dont il avait grand soin, et à l'ombre desquels, en mémoire de cet excellent homme, je me serais reposé avec le plus grand respect... »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

BERKELEY DANS SON DIOCÈSE. — LE QUESTIONNEUR.

Berkeley était encore plus loin du monde dans son évêché qu'il ne l'avait été à Rhode-Island; l'histoire de sa vie, pendant ces vingt années de solitude, peut se résumer dans ces deux mots : méditation et charité. Il avait compris qu'il n'était pas nécessaire, pour faire le bien, de traverser l'océan, d'aller porter la lumière à des peuplades encore sauvages. « L'Irlande, écrivait-il à Johnson (1735), a dix fois plus besoin des efforts de la charité, qu'il s'agisse de l'âme ou du corps, que la Nouvelle-Angleterre, et il y a d'autant plus à faire en réalité que peu d'hommes songent à s'en occuper et qu'il n'y a rien à attendre du dehors. » Il se donna à cette tâche avec cette ardeur qu'il mettait à toute chose. Toutes ses œuvres désormais, plus encore, s'il est possible, que par le passé, seront inspirées, même les plus considérables et les plus profondes, par cet amour du bien public, ce zèle pour l'amélioration des conditions physiques et morales de sa patrie d'adop-

Digitized by Google

tion. Bien qu'il soit Anglais d'origine, il se dévoue tout entier au bonheur des Irlandais. C'est pour y contribuer dans la mesure de ses forces qu'il se fera tour à tour, ou plutôt tout ensemble, économiste et médecin à sa façon. C'est parce qu'il croit la religion nécessaire à l'accroissement du bien public qu'il continuera contre les libres-penseurs la campagne où il montre quelquefois, il faut bien l'avouer, plus de ferveur que de discernement.

Il était à peine sorti de sa controverse avec les mathématiciens que déjà il s'occupait de la publication d'un ouvrage très original dans la forme et d'une grande portée. Le *Questionneur* (the Querist) est en effet une suite de simples questions sur la situation économique de l'Irlande, sur les moyens de l'améliorer. Il se trouvait en présence d'une nombreuse population indigène, longtemps exploitée par l'étranger, encore incapable de se gouverner elle-même. L'industrie, la solidarité qu'il avait conseillées comme les plus sûrs remèdes aux maux de l'Angleterre, sous le coup des désastres financiers de 1721, lui paraissaient encore et mille fois plus nécessaires à l'Irlande, où les notions les plus simples de l'économie politique n'étaient ni pratiquées ni même comprises. Aussi, sans imiter l'indifférence des évêques protestants, qui ne s'étaient pas souvent distingués

Digitized by Google

jusque alors par leur zèle pour la prospérité du pays, il appliqua toute l'activité de son esprit naturellement chercheur à découvrir les moyens les plus propres à transformer un état social si déplorable. « Le patriotisme de Berkeley, dit sir James Makintosh, n'était pas, comme celui de Swift, gâté par une ambition déçue; il n'était pas non plus borné, comme celui de Swift, à la colonie des protestants anglais. Peut-être le *Querist* contient-il plus de pensées originales, encore aujourd'hui sans application dans la législation et l'économie politique, qu'on n'en trouve dans n'importe quel ouvrage de même étendue [1]. » C'est en effet un recueil de questions telles qu'elles forcent le lecteur à penser et que la réponse à faire ne soit pas difficile à trouver. Son principal but, dans ses différentes publications, qu'il s'agisse de métaphysique ou de science sociale, a toujours été, comme il l'écrivait à Samuel Johnson, de réveiller les esprits, de les amener à trouver par eux-mêmes la vérité. Quel serait le moyen de donner aux Irlandais plus de bien-être? Est-il un peuple qui dispose de plus de ressources, qui pourrait arriver plus sûrement à la richesse? D'où vient donc cette grande misère? Les riches font venir du dehors tout ce qui leur est nécessaire,

[1] Cité par M. Fraser, t. III, p. 355.

Digitized by Google

alors qu'il serait si facile de le trouver en Irlande, en établissant des ateliers, des fabriques, des manufactures, en donnant aux arts et au commerce les encouragements et l'impulsion qui leur manquent. « Si l'Irlande, dit-il, était entourée d'un mur d'airain de mille coudées, les Irlandais ne pourraient-ils pas néanmoins vivre heureux et contents, cultiver la terre et en récolter les fruits ? »

« Le principal mérite des questions de ce genre, dit Stuart Mill, consiste dans la certitude où est l'auteur, sur deux vérités fondamentales, que l'industrie du peuple est la véritable source de la richesse nationale, et que les dépenses de luxe sont un dommage pour elle; c'est aussi la netteté avec laquelle il reconnut, devançant son siècle, que l'argent n'est pas en lui-même une richesse, mais des jetons pour calculer et échanger la richesse, ou, dans ses propres termes, « un je- » ton qui donne droit à la puissance, et propre à » constater et à transférer cette puissance. » S'il avait creusé cette idée, il aurait devancé l'œuvre d'Adam Smith; mais il adhérait en apparence aux conclusions de ce que l'on appelle le système mercantile, tout en en rejetant les prémisses, et il semble avoir pensé que la consommation des objets de luxe étrangers était bien plus dommageable à la richesse nationale que celle

Digitized by Google

des objets de luxe produits dans le pays [1]. »

La première partie du Querist parut en 1735, à Dublin, sans nom d'auteur, par les soins de son vieil ami, son camarade de collége, le Dr Madden. Madden et Thomas Prior avaient fondé, depuis quelques années, la société de Dublin pour le développement des arts et des sciences en Irlande. L'ouvrage de Berkeley était destiné à seconder leurs efforts. La seconde partie fut publiée au mois de juin 1736; la troisième, l'année suivante. Deux autres éditions en furent données, l'une à Londres par l'auteur lui-même; l'autre, en 1751, à Glascow, par les imprimeurs de l'université. Il y en eut encore d'autres dans la suite, dont une avec des notes assez médiocres (Londres 1829) et un titre assez curieux : « Le Questionneur, avec des notes pour faire voir combien des mêmes questions il reste encore à poser relativement à l'Irlande. »

On voit par là que les pensées dont se compose le Querist avaient plus qu'un intérêt passager. Après plus d'un siècle, le savant et l'homme d'Etat peuvent y trouver des maximes que la législation contemporaine, après tant de revendications, n'a pas dépassées. Nous y trouvons en particulier cette question : « Un projet pour augmenter le

[1] Stuart Mill, *loc. cit.*

Digitized by Google

bien-être des Irlandais ne devrait-il pas comprendre tous les habitants, et n'est-il pas chimérique de se proposer la prospérité des protestants, à l'exclusion de la grande masse des indigènes ? » Berkeley, comme le fait remarquer M. Fraser, était probablement le premier des évêques protestants qui ait conseillé d'admettre les élèves catholiques au collége de Dublin sans les astreindre à suivre les offices du culte réformé, et qui ait généreusement rappelé l'exemple des jésuites, pour reconnaître sur ce point le libéralisme de l'Eglise romaine.

Son ardeur ne se traduisait pas seulement par la publication de cet ouvrage. Il s'appliquait en même temps à développer dans son diocèse l'instruction primaire ; il fondait des écoles industrielles, en particulier une école de filage ; il établissait un refuge pour les vagabonds et les employait à l'agriculture, faisait semer du chanvre et du lin, etc. Il avait en outre proposé dans le *Querist*, pour favoriser le développement de l'industrie nationale, la création d'une banque publique, fondée au moyen d'impôts sur le vin et les autres matières d'importation, pourvu qu'elles fussent des matières de luxe. Le public aurait été seul propriétaire de cette banque, dont les actions n'auraient été émises que sur l'ordre du parlement d'Irlande. Ce projet ne réussit pas, et

Digitized by Google

même les principales considérations qui s'y rapportent dans la première édition de cet ouvrage furent retirées des éditions suivantes, alors que les trois parties successivement publiées eurent été réunies en un seul volume.

Malgré sa retraite, Berkeley reste en relation avec un assez grand nombre de ses anciens amis, presque tous arrivés, comme lui, à l'épiscopat. On a retrouvé dans ses papiers quelques-unes des lettres de ce temps. Avec celles de Thomas Prior, elles fournissent d'utiles indications pour la biographie de notre philosophe. Il lui était né un second fils au mois d'avril 1735 ; mais il mourut au mois d'octobre de la même année. Un troisième, William, naquit avant la fin de l'année suivante. Nous avons dans la plupart de ces lettres la preuve de l'activité incessante de cet évêque progressiste : « Notre école de filage, écrit-il à Prior, au mois de mars 1737, est en progrès. Les enfants prennent goût à être payés pour leur travail. J'ai quelque idée qu'ils ne voudront pas donner leur argent à leurs parents, mais le garder pour s'acheter des habits. Nous aurons du mal à leur faire entendre raison ; je pense que nous y parviendrons cependant. » Ses correspondants l'informent de toutes les nouvelles qui peuvent l'intéresser. L'évêque de Londres, en particulier, lui apprend ce qui se rapporte au débat de l'Analyste, mais, comme on

Digitized by Google

le pense, en ne se plaçant qu'au point de vue religieux. De son côté, il fait paraître dans le *Journal de Dublin,* par l'intermédiaire de Prior, des lettres pour servir ses projets de réforme et leur gagner l'opinion publique.

Toutes ces occupations et les devoirs de sa charge l'avaient retenu à Cloyne pendant près de trois ans. C'est dans l'automne de 1737 qu'il vint pour la première fois à Dublin, prendre sa place dans le parlement au banc des évêques. Il s'associa sérieusement aux travaux de cette assemblée et assista à presque toutes les séances, du mois de novembre au mois de mars. Mais il s'attacha surtout à combattre l'ennemi dont son imagination augmentait encore la puissance. Déjà, en 1736, il avait publié son *Discours aux magistrats et aux hommes d'Etat sur l'énorme licence et l'irréligion de ce temps*. Au parlement, il appela l'attention des lords sur les progrès croissants, d'après lui, de l'immoralité. Il demanda l'intervention de l'autorité publique. La cause immédiate de l'inquiétude et même des terreurs d'un esprit aussi tolérant avait été, dit-on, la formation à Dublin d'une société antireligieuse dite des *Blasters* (destructeurs ?). Berkeley vit dans cette association un danger pour la religion et en même temps pour la prospérité nationale. Il est probable qu'il reprit à la chambre des lords le thème de

Digitized by Google

son Discours aux magistrats. C'était une défense de la religion de l'Etat, d'après la théorie contenue déjà dans le Discours sur l'obéissance passive, avec lequel, aussi bien qu'avec le troisième et le quatrième dialogue d'Alciphron, on peut le comparer, pour connaître les principes moraux et politiques de Berkeley. Un des principaux devoirs du magistrat, disait-il, est de régler les opinions de la société. Toutes les actions humaines sont en effet déterminées par les opinions et en particulier par les croyances relativement à Dieu et à la vie future. Sans doute, ces croyances peuvent dans beaucoup de cas n'être pas raisonnées, n'être que de simples préjugés ; elles n'en sont pas moins utiles ou moins vraies. En fait, dans les questions morales, l'utilité et la vérité ne se distinguent pas ; le bien général est la règle et la mesure de la vérité morale. C'est donc un principe fondamental de la société que les préjugés religieux des hommes doivent être respectés. Sans doute la pensée est et doit rester libre ; mais « le blasphème envers Dieu est un grand crime envers l'Etat, » (p. 427); et « un sentiment intérieur de la majesté du Roi des rois est la seule chose qui puisse assurer un vrai respect pour une majesté subordonnée, à tous les degrés du pouvoir, attendu que le premier chaînon de l'autorité est fixé au trône de Dieu. » (P. 417.) Il n'a pas, comme on le voit,

Digitized by Google

renoncé à cette conviction qu'un système de « préjugés » religieux dont la vérité a été attestée par une croyance générale devrait être fermement soutenu dans la société par le pouvoir suprême.

La commission chargée de l'examen des questions religieuses fit une enquête sur la secte des *Blasters* et proposa contre elle certaines mesures de répression, principalement contre Pierre Lens, un peintre, qui paraissait en être le chef. Il ne semble pas du reste que cette association méritât tant d'honneur, ni qu'elle ait été autrement inquiétée. Berkeley, comme les autres évêques, il faut bien le dire, supposait aux esprits forts de son temps des doctrines différentes de celles qu'ils avaient réellement, et s'exagérait certainement la corruption de son siècle. Stuart Mill nous paraît l'avoir bien jugé : « Chose à remarquer, dit-il, non-seulement dans la controverse de Berkeley avec les libres-penseurs, mais dans ses divers écrits, on trouve l'expression de la ferme conviction que l'on verra l'extension et l'accroissement non-seulement du scepticisme religieux, mais aussi en même temps de tous les genres d'immoralité, depuis les folies et les débauches des villes jusqu'aux vols de grands chemins. Il prétendait en particulier que la corruption politique avait dépassé toutes les limites jusque alors connues, que l'idée même de l'esprit public ou

Digitized by Google

l'intérêt pour le bien public étaient traités avec mépris. Sans doute, les anciennes questions qui passionnaient les masses se trouvant résolues, et les nouvelles, qui datent des révolutions d'Amérique et de France, n'ayant pas encore fait leur apparition, les règnes des deux premiers Georges furent une époque d'indifférence politique toujours favorable à la vénalité des hommes d'Etat. Si pourtant nous reportons notre pensée aux cours et aux parlements des deux derniers Stuarts, ou, plus haut, à ceux de Jacques Ier, ou, plus haut encore, à ceux d'Henri VIII, il nous sera bien difficile de croire qu'il ne se soit pas fait un changement dans le sens du progrès. Quoi qu'il en soit, Berkeley était dominé par une forte croyance, plus commune que bien fondée chez les gens de bien de tous les temps, que la nation dégénérait, et il se croyait tenu par un devoir absolu de faire tout ce qui était en son pouvoir pour enrayer cette décadence, en affirmant de nouveau les vieilles croyances religieuses et en les appuyant de nouveaux arguments [1]. » Ces nouveaux arguments sont principalement contenus dans l'Alciphron; aujourd'hui plus que jamais, il se préoccupe de l'utilité de la religion plus encore que de sa vérité. On voit d'ailleurs,

[1] Stuart Mill, *loc. cit.*

Digitized by Google

par les lettres qui lui sont adressées à cette époque par ses collègues de l'épiscopat d'Irlande, combien d'importance il attachait à ces mesures du parlement anglais.

Il revint à Cloyne pendant l'été de 1738. Les registres de la cathédrale mentionnent le baptême de sa fille Julia au mois d'octobre de la même année. Il eut encore une fille l'année suivante, mais elle mourut peu de temps après sa naissance. C'est toujours sa correspondance avec Thomas Prior qui nous sert de guide. Vers cette époque, il s'adresse assez souvent aussi à un réfugié français, originaire de Montpellier, le doyen Gervais, avec lequel il restera lié d'amitié jusqu'à sa mort. Ces lettres nous font pénétrer dans cet aimable intérieur de Cloyne, où l'on s'occupe beaucoup de bonnes œuvres, et où se tiennent aussi, chaque semaine, d'agréables réunions d'amis et de voisins.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

L'EAU DE GOUDRON. — LA SIRIS.

Les années 1739 et 1740 furent mauvaises pour l'Irlande. La famine se fit sentir dans le diocèse de Berkeley. Il dut redoubler d'efforts pour subvenir aux besoins des pauvres. Il s'appliqua surtout à leur trouver, à leur donner lui-même du travail, comme il le recommande dans le *Querist*. Il se mit aussi à faire de la médecine pour venir en aide aux malades indigents pendant les épidémies qui désolaient souvent les comtés de Cork et de Limerick. Il apporta à cette nouvelle occupation l'ardeur qu'il mettait à tous les actes de charité. Non content de soulager les maux des habitants de son diocèse, il écrit souvent à son ami Prior pour lui faire part des remèdes qu'il a imaginés, et il l'engage à les publier dans les journaux pour le grand bien, il n'en doute pas, de tous les lecteurs. Parmi ces remèdes, il en est un auquel il donna bientôt la préférence. Il avait entendu parler en Amérique, par les Indiens, des vertus de l'eau de goudron. Il l'avait essayée, il

Digitized by Google

en avait fait prendre à ses malades ; le résultat lui avait semblé merveilleux. Il avait réussi à guérir les maladies les plus diverses, s'était trouvé lui-même fort bien de ce régime et ne se ressentait plus des malaises, des souffrances, qui l'avaient souvent empêché de s'adonner au travail. Il se mit à rechercher quelle pouvait être la cause d'une efficacité si extraordinaire et se persuada que le goudron contenait au plus haut degré l'élément vital de l'univers, que l'eau était le véhicule le plus naturel pour transporter cet élément dans les organismes végétaux et animaux. L'eau de goudron bien faite, ainsi saturée de cette essence de vie, doit être (il en vint à le croire) une véritable panacée. La conviction d'avoir ainsi découvert un remède pour soulager toutes les maladies humaines, sinon pour les faire entièrement disparaître, l'enthousiasma, et il rêva bientôt d'ouvrir à l'humanité une ère nouvelle de bonheur, où le mal moral et l'erreur disparaîtraient en même temps que les maux physiques !

Il avait établi chez lui un appareil pour préparer l'eau de goudron. Il presse ses amis de le faire connaître par les journaux, et quelques-uns d'entre eux, Thomas Prior surtout, s'étaient dévoués à cette entreprise. Prior ne manquait pas une occasion de faire connaître, par le *Gentleman's Magazine*, les cures admirables attribuées

Digitized by Google

à ce breuvage. Rien de plus curieux que les lettres par lesquelles Berkeley stimule le zèle de ses partisans; il va jusqu'à composer des vers assez plaisants pour célébrer les vertus de sa panacée :

« To drink or not to drink ! that is the doubt,
» With *pro* and *con* the learn'd would make it out.
» Britons, drink on ! the jolly prelate cries :
» What the prelate persuades the doctor denies.
. . . . . .
» Sure our senses can tell if the liquor be right... [1] »

et il les envoie confidentiellement à Prior. C'est qu'une controverse sur l'eau de goudron, qui ne fit pas naître moins d'écrits que celle de l'*Analyst*, s'était élevée dans les Trois-Royaumes. L'eau de goudron, en un mois (1744), fit rage en Angleterre aussi bien qu'en Irlande. De grandes fabriques furent établies à Londres, à Dublin et ailleurs, dans le courant de l'été; les médecins de profession s'insurgèrent contre cet évêque qui faisait irruption sur leur domaine. Des pamphlets furent écrits contre le nouveau remède et son inventeur, d'autres composés en sa faveur. La mode gagna bientôt des pays plus lointains, et il se fonda dans les différentes parties de l'Europe et de l'Amérique des fabriques d'eau de goudron,

[1] « Boire ou ne pas boire ! c'est la question qu'avec des *pour* et des *contre* les savants cherchent à résoudre. Bretons, buvez ! crie le bon prélat. Ce qu'ordonne le prélat, le docteur le défend... Bien sûr, nos sens peuvent nous dire si la liqueur est bonne. »

Digitized by Google

tandis que la discussion continuait sur la valeur réelle de cette découverte.

Tout ce bruit ne se serait certainement pas produit si Berkeley s'en était tenu aux articles de Prior dans les journaux de Dublin. Mais il avait composé et publié, en 1744, le plus étrange et, à quelques égards, le plus remarquable de ses ouvrages. La première édition, enlevée en quelques semaines, avait pour titre : « Chaîne de réflexions philosophiques et de recherches sur les vertus de l'eau de goudron et divers autres sujets liés entre eux et naissant l'un de l'autre. » Ce titre trop long fut résumé, dans la seconde édition, par le mot *Siris*, emprunté du grec, qui a servi depuis à désigner ce livre original. « Cet ouvrage lui coûta, comme il le disait lui-même, plus de réflexions et de recherches qu'aucun de ceux qu'il avait déjà entrepris, et, si l'on examine ce qu'il contient, on ne sera pas surpris de cette affirmation. Ce livre est en effet rempli de citations et d'allusions qui supposent une étude sérieuse des anciens philosophes et des anciens savants. Le goût croissant de Berkeley pour la doctrine de Platon, son amour passionné pour la philosophie grecque, que l'on peut constater déjà en partie en lisant Alciphron, sont encore bien plus visibles dans ces Réflexions philosophiques. L'efficacité médicinale, supposée universelle, de l'eau de

Digitized by Google

goudron provoqua dans son esprit une spéculation fondée sur l'histoire de la philosophie ancienne et sur les prétendus résultats de recherches physiques anciennes et modernes, qui, par de subtiles transitions, s'élevait de l'esprit vital des végétaux et des animaux à l'esprit vital de l'univers et ainsi à la dépendance de la vie sous toutes ses formes vis-à-vis de l'esprit. Berkeley fut ainsi conduit dans sa vieillesse contemplative à peser avec plus de soin ces relations nécessaires de l'intelligence avec les choses sensibles qui avaient autrefois déterminé l'impétueuse activité logique de sa jeunesse. Le résultat de ses méditations fut une série de pensées sur l'interprétation de la nature, sur l'espace et le temps, la liberté et la nécessité, la matière et la forme, l'âme des choses et les ineffables mystères de la Divinité, s'unissant l'une à l'autre avec les transitions et les détours les plus inattendus, tout imprégnées de philosophie ancienne. Tel est cet étonnant petit livre, qui dépassa de beaucoup la portée du siècle ignorant et antimétaphysique où il parut, et prouve que les prétendues nouveautés de la philosophie moderne sont aussi anciennes que le néoplatonisme ou même les doctrines de l'âge antésocratique [1]. »

« Comme introduction au livre suivant, dit

[1] M. Fraser, t. IV, p. 293.

Digitized by Google

Berkeley avant de commencer la Siris, j'assure le lecteur que rien, dans ma situation présente, n'a pu me porter à prendre la peine de l'écrire, si ce n'est la ferme conviction de faire au public un présent d'un grand prix. Quel que puisse être pour l'esprit l'intérêt de la partie rationnelle, philosophique de ce livre, j'ose dire que l'autre partie est si bien calculée pour le bien du corps qu'elles sont toutes les deux d'une grande utilité. Si le luth n'est pas bien accordé, le musicien ne joue pas juste. De même, dans notre condition présente, les opérations de l'esprit dépendent si étroitement de l'accord, du bon état de son instrument, que tout ce qui contribue sérieusement à la conservation ou au rétablissement de la santé du corps est bien digne de l'attention de l'esprit. Ces considérations m'ont décidé à faire part au public des vertus salutaires de l'eau de goudron ; je m'y suis cru absolument obligé par le devoir qui oblige tout homme envers le genre humain. Comme les effets sont liés à leurs causes, mes pensées sur cet humble mais utile sujet m'ont conduit à de plus hautes recherches, celles-ci à d'autres, profondes peut-être et métaphysiques, mais non pas tout à fait dépourvues, je l'espère, d'utilité et d'intérêt. »

La première partie de la Siris est en effet consacrée à l'eau de goudron, à l'indication tech-

Digitized by Google

nique de la manière de la préparer, à l'énumération des cures attribuées à cette « eau de santé. » Nous y rencontrons déjà quelques aperçus qui font pressentir les considérations bien différentes par lesquelles l'ouvrage se terminera.

Dans la seconde partie (§§ 120-230) se trouvent les théories physiques, chimiques et physiologiques par lesquelles nous sommes conduits graduellement de l'étude des propriétés du goudron à la conception d'un Esprit suprême auquel est soumis l'ensemble des choses sensibles.

Enfin la dernière (§§ 231-368) est consacrée à la métaphysique. L'auteur démontre, par ses propres recherches et en s'appuyant sur l'autorité des anciens sages, l'action constante d'un pouvoir spirituel, qui préside à tous les phénomènes de l'univers.

Par quelles transitions Berkeley s'élève-t-il ainsi d'une formule pour la fabrication de l'eau de goudron, telle qu'elle est exposée dans la première section, aux plus hautes spéculations sur la nature de Dieu ? La simple hypothèse d'une découverte, défendue dans les cent dix-neuf premières sections de la Siris par une foule de faits et d'ingénieux raisonnements, devait le porter à rechercher la cause des prétendues vertus de cette panacée. C'est la croyance à l'efficacité universelle de ce remède qui l'a porté à ces profondes

Digitized by Google

méditations sur la nature des choses et de leur cause. Une boisson capable ainsi de guérir tous les maux devait contenir comme le principe même de la vie physique. Sans doute les théories scientifiques de Berkeley sont aujourd'hui bien surannées ; les autorités auxquelles il devait s'en rapporter ont perdu leur crédit ; mais l'enchaînement des idées qui composent cet ouvrage n'en est pas moins intéressant à étudier, et quelles que soient les vérités maintenant découvertes, elles peuvent se concilier avec les conclusions métaphysiques de la Siris.

Dans l'analyse de ces théories vieillies, nous suivrons M. Fraser. Pour découvrir la cause des vertus de l'eau de goudron, dit-il, l'auteur fait d'abord quelques recherches sur la vie végétale et particulièrement sur le développement des espèces qui fournissent le goudron, telles que celles des pins et des sapins. Théophraste, Pline, Johnston, John Evelyn, et « ce curieux anatomiste des plantes, » le docteur Néhémiah Grow, lui servent de guides dans cette excursion botanique. Les pins et les sapins ont, nous dit-on, cette singulière propriété de sécréter en abondance un suc alimentaire composé de parties huileuses, aqueuses et salines. Ce suc, « par l'économie de la plante et l'action du soleil, est condensé en une huile épaisse ou baume, » car l'huile est extrême-

Digitized by Google

ment abondante dans ces sortes d'arbres, de telle sorte que lorsqu'elle est exaltée et enrichie par l'action solaire, on la trouve chargée du plus noble des médicaments, le dernier et le meilleur produit d'un arbre parfaitement mûri par le temps et le soleil. Les cures, dans une immense variété de maladies, doivent donc être attribuées à cet acide végétal quand il a été extrait du goudron au moyen de l'eau.

Tel est le résumé de la première partie, sur laquelle nous n'avons pas à nous arrêter davantage. Elle est du ressort des médecins et nous n'avons aucune envie de discuter la valeur pratique d'un remède si extraordinaire, auquel Berkeley affirme qu'il doit lui-même le rétablissement de sa santé, la prolongation de sa vie, et qu'il recommande surtout aux femmes du monde et aux hommes d'étude.

Il en vient ensuite à des questions plus générales sur les acides et les sels volatils. Il étudie les phénomènes chimiques et leurs lois, en un mot les théories chimiques telles que Newton, Boërhaave, Homberg et Boyle les avaient proposées. On trouve dans cette partie quelques doctrines curieuses, alors à la mode, en particulier celle de Homberg, le médecin du duc d'Orléans, aussi célèbre de son temps qu'il est maintenant, et à juste titre, oublié. D'après ces doctrines, l'esprit acide

Digitized by Google

ou le sel est comme l'âme végétale, le principe de la vie végétative ; il est « le plus puissant instrument aux mains de la nature » (§ 135). C'est lui que l'eau sépare de l'huile volatile avec laquelle il compose le goudron, et transporte dans l'organisme pour le vivifier. Comme cet esprit acide est supposé résider dans l'air et pénétrer cet élément tout entier, nous passons naturellement à l'étude de l'atmosphère, « ce réceptacle aussi bien que la source de toutes les formes sublunaires » (§ 137), « la pépinière commune des minéraux et des métaux, comme des végétaux » (§ 142). L'air, suivant une ancienne opinion, est considéré comme une collection ou un trésor de principes actifs à travers lesquels circule un esprit vivificateur latent » (§ 143), l'unique élément dont toute vie dépend immédiatement. Les éléments hétérogènes de l'atmosphère sont unis, dit-on, par cette substance active, subtile, appelée le feu invisible, la lumière, l'éther ou l'esprit vital de l'univers, dont est saturé l'acide extrait du goudron au moyen de l'eau. L'auteur apporte une foule de témoignages et cite un grand nombre d'expériences à l'appui de cette hypothèse d'un principe latent, répandu dans l'air, qui pénètre et coordonne toutes choses. Cette hypothèse ressemble bien plus, il est vrai, aux anciennes conceptions de la philosophie grecque qu'aux données de la

Digitized by Google

chimie moderne; mais elle était reçue au temps de Berkeley et elle nous permet de franchir un nouveau pas dans cette ascension vers le Principe de tout ce qui est.

Nous sommes amenés, en effet, des considérations purement physiques sur la nature de l'air à des spéculations à demi métaphysiques sur ce feu ou cet éther invisible, l'esprit vital de tout l'univers sensible, le principe qui correspond dans la nature, ou *macrocosme*, à l'esprit animal dans l'homme, c'est-à-dire dans le *microcosme*.

L'auteur oppose cette antique conception d'un univers vivant à cette science purement mécanique dont il s'est toujours montré l'adversaire et qui, selon lui, n'explique rien. Il prétend restaurer cette philosophie du feu vivant, et il emploie à la défendre une étonnante érudition. Il s'appuie sur les plus anciennes autorités : Héraclite, son auteur favori parmi les Grecs, Platon, les péripatéticiens, Théophraste, les stoïciens, Plotin, les hermétiques, Hippocrate, sans parler des philosophes de l'Orient. Il en appelle aussi, chez les modernes, à Newton, Homberg, Boërhaave, Hales, Nieuwentyt et au docteur Willis. Ailleurs, dans sa première lettre à Thomas Prior sur les vertus de l'eau de goudron, il dit qu'il a « depuis longtemps médité sur une opinion conforme aux sentiments d'un grand nombre d'anciens philo-

Digitized by Google

sophes, à savoir que le feu peut être considéré comme l'âme animale de ce monde visible. » Il ne dit pas comment cette idée lui est venue. C'est dans la Siris qu'il l'expose pour la première fois. Le feu vivant est la cause de tous les phénomènes sensibles.

Ce feu ou cet éther, cet « esprit lumineux » est corporel, physique, non immatériel et métaphysique. Il circule partout et il est gouverné par ces lois merveilleuses que les anciens et les modernes ont découvertes. De différentes manières, à différents degrés, il est répandu dans les plantes, et, après « s'être accumulé dans le baume natif des pins et des sapins, il peut pénétrer doucement et pour notre plus grand bien dans la constitution humaine, de manière à l'échauffer sans la brûler, à la ranimer sans causer d'ivresse. » (§ 217.) Mais il ne faut pas confondre cet éther invisible, animé, avec l'éther élastique de Newton ; le feu, l'éther dont nous parlons, n'est pas soumis à ces lois d'attraction et de répulsion qui, d'après le système newtonien, gouvernent le monde [1].

[1] Fraser, t. II, p. 345.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LA PARTIE PHILOSOPHIQUE DE LA SIRIS.

Nous arrivons à la partie véritablement philosophique de la Siris. Jusqu'alors Berkeley n'est pas sorti des considérations purement physiques auxquelles se prêtait son sujet. Il s'est élevé des propriétés du goudron jusqu'à la conception d'un principe matériel de tous les phénomènes sensibles. Les lois du mouvement auxquelles ce principe lui-même est soumis n'expliquent pas le monde; une chaîne purement matérielle ne peut pas se supporter elle-même. La doctrine cartésienne des tourbillons, pas plus que celle de l'évolution de germes une fois créés, ne peut rendre compte de l'infinie diversité des faits. En réalité, les philosophes mécanistes n'ont qu'à déterminer les lois du mouvement, c'est-à-dire les règles générales suivant lesquelles se produisent les changements. Mais pour expliquer un phénomène, il ne suffit pas de montrer qu'il est conforme à ces règles, il faut encore en découvrir la cause efficiente et la cause finale. Le mouvement lui-même,

Digitized by Google

et en particulier l'attraction par laquelle on est disposé à résoudre toutes les difficultés, sont au nombre de ces phénomènes dont il faut trouver l'explication. La cause du mouvement ne peut être que dans l'esprit. Il reste donc à admettre que la science purement mécanique est insuffisante ; elle découvre le *comment* des choses. Le *pourquoi* doit être demandé à la métaphysique.

Les idées que Berkeley développe dans cette troisième partie nous sont déjà connues pour la plupart. « Il y a, dit-il, une certaine analogie, une certaine constance, une certaine uniformité dans les phénomènes ou les apparences de la nature, qui nous servent à établir des règles générales ; elles forment une grammaire pour l'intelligence de la nature ou de cette suite d'effets dans le monde visible, au moyen de laquelle nous pouvons prévoir ce qui doit arriver dans le cours naturel des choses. Plotin observe, dans sa troisième Ennéade, que l'art de prévoir ressemble à la lecture de caractères naturels qui exprimeraient l'ordre du monde, et que l'on peut deviner l'avenir en tant que l'analogie subsiste dans l'univers. En réalité, c'est une divination naturelle, peut-on dire, que de prévoir les mouvements des planètes, les effets des remèdes ou les résultats des expériences chimiques ou

Digitized by Google

mécaniques... Nous connaissons une chose quand nous la comprenons, et nous la comprenons quand nous pouvons l'interpréter ou dire ce qu'elle signifie. » (§§ 252-253.) Les phénomènes sensibles, qui frappent les sens et sont compris par l'esprit, ne forment pas seulement un magnifique spectacle, mais encore le discours le mieux suivi, le plus intéressant et le plus instructif. Les hommes l'entendent à divers degrés; les animaux sont incapables de le comprendre. Comment se produisent les phénomènes qui sont comme les mots de cette langue? Tous les mouvements, tous les changements, excepté ceux qui dépendent de notre volonté, ont pour cause unique un esprit éthéré (l'éther ou le feu) gouverné par une intelligence, l'intelligence divine, le bien, suivant l'expression de Platon.

Toute cette partie de la Siris est en effet pénétrée de la philosophie platonicienne. Berkeley insiste sur la distinction des sens et de la raison ; pour lui le mot *réel* n'a plus maintenant le même sens que lorsqu'il écrivait son traité des *Principes*. « Les sens et l'expérience, dit-il, nous font connaître la suite et l'analogie des apparences ou des effets naturels. La pensée, la raison, l'intellect, nous font monter jusqu'à la connaissance de leurs causes. Les apparences sensibles, bien qu'elles soient de nature flottante, instable

Digitized by Google

et incertaine, par cela seul qu'elles ont occupé l'esprit tout d'abord, rendent plus tard, à cause d'une prévention primitive, la tâche de la pensée plus difficile; elles amusent les yeux et les oreilles, elles servent mieux aux usages ordinaires et aux arts mécaniques utiles à la vie; aussi obtiennent-elles facilement la préférence, dans l'opinion de la plupart des hommes, sur ces principes supérieurs, qui sont le fruit tardif de l'esprit humain arrivé à sa maturité, à sa perfection, qui n'affectent pas les sens et paraissent ainsi manquer de solidité et de réalité. Pour le vulgaire, en effet, sensible et réel sont termes synonymes. Il est certain cependant que les principes de la science ne sont point objets des sens ou de l'imagination, et que l'intellect et la raison sont nos seuls guides pour atteindre à la vérité. » (§ 264.)

Les témoignages s'accumulent ensuite en faveur de cette théorie d'après laquelle l'intelligence active est la seule explication dernière ou métaphysique de l'univers. La notion de ce principe spirituel apparaît, selon Berkeley, au fond de la philosophie des plus grands esprits de l'antiquité. Ces dernières sections de la Siris sont probablement, comme le dit M. Fraser, le plus remarquable effort de la pensée anglaise, au dernier siècle, pour bien saisir le sens de ces obs-

Digitized by Google

cures doctrines. Les anticipations de Pythagore, de Parménide, de Platon et de Plotin sont ainsi reliées par avance aux développements qu'elles ont reçus dans la philosophie allemande moderne, avec Leibnitz, Schelling et Hégel.

On ferait bien dit Berkeley, d'estimer un peu plus les anciens. Ils avaient trouvé beaucoup de vérités qui passent pour des découvertes modernes, et ils n'avaient pas adopté, pour la plupart, certaines opinions qui ne font pas honneur au temps présent. Il est plus facile de comprendre les profondes et obscures intuitions de l'ancienne philosophie des Grecs et des Egyptiens que cette science mécanique et matérialiste qui est devenue dominante. Les pythagoriciens, les platoniciens, avaient une idée du vrai système du monde. Ils reconnaissaient sans doute l'existence de principes mécaniques ; mais ils les subordonnaient à une âme ou à un esprit ; ils distinguaient les qualités premières et les qualités secondes de la matière ; mais les qualités premières n'étaient pour eux que les causes physiques des qualités secondes, et ils prenaient le mot *cause* dans son vrai sens, celui de signe sensible ; ils comprenaient qu'un esprit tout-puissant, inétendu, invisible, immortel, gouvernait, reliait entre elles et contenait toutes choses ; ils n'admettaient rien de semblable à cet espace réel, absolu, dont on parle tant aujour-

Digitized by Google

d'hui. Pour eux, cet esprit, cette âme existe véritablement et réellement, tandis que les corps existent seulement d'une manière secondaire et dépendante; l'âme est le lieu des formes ou des idées, au sens platonicien; les qualités sensibles existent en acte dans leur cause suprême et ne sont en nous que des passions; ils avaient marqué avec soin la distinction de l'âme intelligente, raisonnable, et de l'âme sensitive, avec leurs diverses fonctions, connaître et raisonner d'une part, sentir de l'autre. Ils savaient aussi qu'il y a un éther subtil qui circule à travers tous les êtres corporels et lui-même est soumis à une âme qui le gouverne actuellement.

De même, chez les Egyptiens, Isis, qui personnifiait la nature, était subordonnée à un principe souverain, maître absolu de toutes choses, à Osiris. Ces symboles répondaient à la réalité et donnaient de l'univers une explication conforme à la vérité. Nous ne trouvons nulle trace dans ces anciennes cosmogonies de ces fantômes dont la science moderne s'est embarrassée : l'espace absolu, le mouvement absolu, le destin. Si les anciens parlent du destin, ils reconnaissent du moins que la volonté de Dieu et celle des hommes en sont affranchies; ils déclarent même que le destin obéit aux décrets de Dieu. Un destin aveugle et le pur hasard sont au fond la même chose et ne ser-

Digitized by Google

vent pas mieux l'un que l'autre à expliquer les phénomènes. Le plus souvent, dans l'antiquité, on considérait le monde comme un animal vivant, témoin la doctrine des pythagoriciens, des platoniciens, des philosophes du Portique. Mais il y a loin de là à l'athéisme, si l'on admet, comme on le faisait, que cet animal ne se développe que sous les lois d'un Esprit suprême. La nature est à cette âme du monde comme la vie est à l'âme humaine. La nature n'est pas un principe elle-même; elle ne se comprend que par l'action d'un principe plus élevé dont elle dérive, comme la vie est un effet de l'âme, la pensée un effet de l'intelligence. Si l'on interprète comme il le faut les passages qui nous restent de l'ancienne philosophie, on n'y trouvera pas trace d'athéisme, du moins dans ceux des philosophes qui méritent et qui ont quelque réputation. Aristote a fait justice des autres et montré combien ils s'étaient mépris : en voulant expliquer le monde par des éléments purement corporels, ils ont détruit, dit-il, la vraie cause du mouvement.

Il ne faut pas dire, comme le font les naturalistes pour lesquels, étant donné le but spécial qu'ils poursuivent, cette expression se comprend à la rigueur, que l'âme est dans le corps, ou, par extension, que l'âme du monde est contenue dans le monde, mais au contraire que le corps est dans

Digitized by Google

l'âme, que le monde est dans l'âme du monde; en ce sens on peut dire, sans être accusé d'athéisme, que le monde est *un*. Cette doctrine, empruntée des Egyptiens par le philosophe Parménide, signifie qu'un seul et même esprit contient et vivifie le monde entier, dont il coordonne toutes les parties. Le nombre n'est pas un objet des sens, il est un acte de l'esprit; la même chose envisagée à différents points de vue peut être une ou multiple. En comprenant Dieu et les choses, les créatures, dans une notion générale, nous pouvons dire qu'ils forment ensemble un tout, τὸ πᾶν. Si nous voulions dire par là que toutes les choses réunies forment un Dieu, nous emploierions une expression peu exacte; mais nous ne serions pas encore coupables d'athéisme tant que nous accorderions à l'esprit ou à l'intelligence la suprématie, le gouvernement de ce tout. Mais il est plus digne de Dieu de le concevoir comme n'étant pas composé de parties, comme ne faisant partie lui-même d'aucun ensemble. C'est en quoi se distinguent les véritables déistes des panthéistes, qui ne sont pas athées cependant.

Il est bien de concevoir le monde comme un animal, un tout vivant; mais c'est une absurdité et une impiété de confondre Dieu avec l'âme sensitive de cet animal. En Dieu, il n'y a rien de sensible, en d'autres termes rien de passif, c'est-à-dire qu'il n'y

Digitized by Google

a en lui rien d'imparfait. Faire de l'espace (comme le faisaient Newton et Clarke) un attribut de Dieu, c'est se tromper et s'exposer à une très fausse appréciation de la nature divine. L'invention d'un espace absolu est l'erreur de notre temps qui a conduit certains hommes éminents à cette fâcheuse conception. Il n'y a en Dieu rien de corporel ; en d'autres termes, rien ne saurait lui opposer aucune résistance. Notre corps n'est qu'un instrument pour notre imperfection. Dieu domine le monde, il n'est pas uni à ce monde matériel comme une âme au corps qu'elle habite. Sa perfection est incompatible avec cette condition inférieure.

C'est probablement pour éviter les difficultés de la théorie d'après laquelle Dieu est comme l'âme du monde, que Berkeley adopte la doctrine, si nouvelle dans ses œuvres, d'un feu vivant, d'un éther subtil, circulant dans toutes les parties de l'univers, en faisant l'unité et les vivifiant. Il peut ainsi concevoir Dieu comme un pur esprit, en dehors de l'espace, tout-puissant et présent partout par son action, seule cause réelle des mouvements que nous observons dans le monde et qui ne peuvent s'expliquer jamais, nous l'avons vu dans le *De motu*, que par l'intervention d'une intelligence capable de volonté. Il n'est plus nécessaire dès lors de concevoir cette présence en

Digitized by Google

tout lieu comme coextensive à un espace absolu ni de considérer l'espace comme un attribut de Dieu. L'esprit suprême agit directement sur cet éther, qui est l'âme sensitive du monde corporel et détermine par sa seule volonté toute la diversité des phénomènes. Entre Dieu et l'univers sensible, il existe un abîme que ce médiateur, le feu ou l'éther vivant, est destiné à combler.

Mais il faut toujours s'élever en définitive jusqu'à cette cause spirituelle, jusqu'à l'intelligence infinie, pour trouver la dernière raison des choses. C'est la vérité que Berkeley proclame à chaque page de la Siris, quand il en est venu aux considérations métaphysiques, si éloignées, semble-t-il, de son premier objet et si naturellement amenées : « Ni l'acide, ni le sel, ni le soufre, ni l'air, ni l'éther, ni le feu visible, corporel, et moins encore le fantôme d'un destin ou d'une nécessité, ne sont les agents réels ; par l'analyse, par une relation et une gradation régulière, nous nous élevons à travers tous ces intermédiaires jusqu'au point d'où nous entrevoyons le premier moteur, la source invisible, incorporelle, inétendue, intelligente, de la vie et de l'être. Il y a ici, il faut bien l'avouer, un mélange d'obscurité et de préjugés dans le langage et les raisonnements des hommes. C'est inévitable, tant que les voiles du préjugé et de l'erreur n'auront pas été patiemment enlevés

Digitized by Google

l'un après l'autre. Mais s'il y a beaucoup d'anneaux dans la chaîne qui unit les deux extrémités de ce qui est grossièrement sensible et de ce qui est purement intelligible, et il semble que ce soit un travail pénible de les parcourir avec la lenteur de notre mémoire, de notre imagination, de notre raisonnement, accablés, comme nous le sommes, par les données des sens, à travers les principes erronés et les longs ambages des mots et des idées, pour atteindre enfin à la pure lumière de la vérité, cependant, comme cette lumière commence à poindre, on peut espérer par de nouvelles découvertes corriger peu à peu le langage et éclaircir enfin les idées. »

L'étude de l'esprit humain, de ses actes et de ses facultés, conduit aux mêmes conclusions. C'est un sujet difficile sans doute, et où les sens n'ont point de part; mais l'auteur espère que le lecteur le suivra jusqu'au bout, quoiqu'il paraisse s'éloigner beaucoup de son point de départ. Les anciens sont arrivés, sur la nature du monde, à de si belles théories, ou plutôt ils ont eu des intentions si merveilleuses, qu'ils semblent avoir reçu du Ciel leur philosophie, φιλοσοφία θεοπαράδορος, comme s'est exprimé l'un d'entre eux, ou avoir eu quelque réminiscence d'une révélation primitive. Ils avaient quelque idée d'une chute originelle, et le sentiment de l'obligation

Digitized by Google

où nous sommes de reconquérir notre dignité perdue. Ils n'avaient pas moins bien connu la nature de l'âme humaine que celle de l'univers.

Platon estimait que les perceptions sensibles sont grossières, que nous ne pouvons pas connaître à proprement parler les choses sensibles périssables, mais seulement en avoir une simple opinion, à cause de leur perpétuel devenir; ces perceptions, par les raisonnements que nous faisons à leur sujet, sont cependant la condition de la science. Sans doute l'harmonie et la proportion ne sont pas des objets des sens; c'est toutefois à l'occasion des données de la vue et de l'ouïe que nous concevons la proportion et l'harmonie. Il y a entre nos facultés une gradation naturelle; nous nous élevons de l'exercice des plus humbles à celui des plus nobles, et de celles-ci jusqu'à Dieu. L'intellect ne perçoit pas, c'est-à-dire ne peut ni voir ni entendre; de même les sens ne connaissent pas à proprement parler; mais ils fournissent à l'intelligence une matière première à élaborer.

Quelle est la réalité de ces choses sensibles ou corporelles que nous percevons par les sens? Ni Platon ni Aristote n'ont cru à l'existence absolue, indépendante, des objets sensibles. Quelques expressions d'Aristote, dans sa Métaphysique, pourraient donner à penser qu'il admettait l'existence

Digitized by Google

d'une matière absolue : mais il distinguait l'existence actuelle et l'existence en puissance ; quand il parle de l'existence permanente des choses, alors même qu'elles ne sont pas perçues, il faut l'entendre d'une existence purement potentielle, ou, comme le dirait Berkeley, de la possibilité pour nous de les percevoir dans certaines conditions, de leur donner ainsi, par rapport à nous, une existence actuelle. Si l'on soutient que les choses ont une existence actuelle permanente, ce ne sera vrai que par rapport à l'esprit de Dieu qui les connaît éternellement; il est contradictoire, comme nous l'avons vu plusieurs fois déjà, d'admettre qu'il existe rien qui à la fois soit incapable de percevoir et ne soit pas perçu. La Siris se rattache ainsi aux ouvrages antérieurs de notre philosophe ; le langage employé jusqu'alors pouvait faire croire à l'oubli de l'ancienne doctrine, mais nous savons assez que le langage ordinaire s'accommode avec cette doctrine, si l'on a toujours présente la vraie définition du mot *exister*.

Les anciens philosophes ne concevaient la matière que comme une pure possibilité ; Dieu était au contraire pour eux l'acte parfait. Il leur était donc impossible de concevoir Dieu comme un être matériel. Les péripatéticiens le concevaient comme un premier moteur immobile ; les plato-

Digitized by Google

niciens, comme l'auteur immuable de tout bien, et, si nous rencontrons, dans plusieurs passages, quelques expressions peu exactes sur la nature de Dieu et propres à le faire confondre avec le monde, il faut plutôt les prendre dans un sens métaphorique; Berkeley revient ici à la thèse qu'il a déjà soutenue : il n'y a pas d'athées dans l'antiquité.

« Les études dominantes, ajoute-t-il, ne sont pas de peu d'importance pour un Etat ; la religion, les mœurs, le gouvernement civil d'un pays, se ressentent toujours de la philosophie, qui n'a pas d'action seulement sur l'esprit de ceux qui l'enseignent ou l'apprennent, mais encore d'une manière sensible quoique indirecte sur l'opinion publique et la conduite du plus grand nombre... » Il faudrait donc veiller avec grand soin à ce que les meilleures doctrines philosophiques fussent aussi les plus répandues. « Je paraîtrai peut-être plaisanter si je rappelle à mes lecteurs que les plus grands hommes de tous les temps ont beaucoup aimé Platon, que ses écrits sont la pierre de touche des esprits, que sa philosophie a fait l'admiration des siècles, qu'elle a donné des hommes d'Etat, des magistrats, des législateurs, aux républiques les plus florissantes, aussi bien que des pères à l'Eglise et des docteurs aux écoles. Mais, de nos jours, il est rare que per-

Digitized by Google

sonne sonde les profondeurs de cette savante doctrine. Il serait heureux cependant pour ce pays que la jeune noblesse, au lieu des maximes modernes, se prît à goûter les leçons de ces sages de l'antiquité. Loin de là ; dans ces temps de libre pensée, on secoue la tête, sans rien savoir, au nom de Platon, au nom d'Aristote, aussi bien qu'en entendant parler des saintes Ecritures, et l'on traite les œuvres de ces illustres philosophes sur le même pied que les confuses et barbares élucubrations des scolastiques. »

La Siris s'achève sous l'inspiration de Platon et des néoplatoniciens. Berkeley croit distinguer dans la Théorie des idées le commencement d'une suite de pensées propres à réconcilier la théologie et la philosophie. « Par là, dit M. Fraser, le nominalisme phénoménal des Principes de la connaissance, des Dialogues d'Hylas et de Philonoüs, est modifié et complété par un réalisme platonicien, transcendantal, dans lequel sont obscurément entrevues les nécessités incréées de l'être, qui ne peuvent être représentées elles-mêmes dans l'imagination sensible, mais par lesquelles doivent être réglées les évolutions du monde phénoménal et de l'esprit individuel. »

Il s'agit de connaître, autant que l'âme humaine peut y prétendre, la nature de Dieu. Nous parlons de ses attributs, la sagesse, la bonté,

Digitized by Google

etc. Mais ce sont là, dira-t-on, des idées complexes, formées par l'intelligence, qui n'ont rien de substantiel, de réel, qui ne doivent pas nous satisfaire. On voudrait quelque chose de plus solide, une notion de Dieu indépendante, en quelque manière, de l'intelligence qui la conçoit, antérieure à elle. Eh bien ! d'après la doctrine de Platon, les idées de sagesse, de bonté, etc., ne sont pas des créatures de l'âme humaine ; elles lui sont innées, elles se trouvent en elle dès l'origine, non pas comme des accidents en une substance, mais comme une lumière pour éclairer, un guide pour conduire. Dans la langue de Platon, le terme *idée* ne signifie pas simplement un objet inerte, inactif, de l'intelligence ; il est employé comme synonyme des mots *cause, principe*. La bonté, la beauté, la vertu, etc., ne sont pas formées par l'esprit, ce ne sont pas de simples modes, ce ne sont pas non plus des idées abstraites dans le sens moderne, mais les êtres les plus réels, les plus intelligibles, les plus immuables, bien plus réels que les objets flottants et passagers des sens.

« Mais l'intelligence humaine la plus développée, élevée au plus haut degré de pénétration, ne peut saisir que quelques rayons imparfaits des idées divines, séparées des choses sensibles et considérées en elles-mêmes. Aussi Pythagore et

Digitized by Google

Platon n'en parlaient qu'avec mystère, les cachant plutôt que les exposant aux yeux du vulgaire, tant ils étaient loin de penser que ces choses abstraites, quoique les plus réelles de toutes, fussent aussi les plus propres à agir sur les esprits du plus grand nombre, ou à devenir des principes de connaissance, ou mieux encore de devoir et de vertu pour la généralité des hommes. » (§ 337.)

Néanmoins, comme l'esprit, ajoute-t-il, se fortifie par des actes répétés, nous devons continuer à nous exercer pour atteindre, s'il est possible, à ces hautes régions. Le chemin nous a été en quelque sorte tracé par les plus grands hommes de l'antiquité. Ils admettaient généralement qu'il y a un Esprit universel, auteur de toute vie et de tout mouvement, et une intelligence universelle qui éclaire et qui ordonne toutes choses; mais, en outre, c'était un principe reçu parmi eux qu'il y a encore une unité, τὸ ἕν ou τὸ ἀγαθόν, qu'ils regardaient comme la première hypostase divine, *Fons Deitatis*. « L'UNITÉ, ou τὸ ἕν, étant immuable ou indivisible, toujours la même, toujours entière, était donc considérée comme existant réellement, originellement, et les autres choses n'existaient qu'autant qu'elles avaient d'unité, d'identité, par leur participation à cette unité divine. C'est elle qui donne l'unité, la stabilité et

Digitized by Google

la réalité aux choses. Platon, comme Moïse, définit Dieu par cette manière d'être. Suivant l'un et l'autre, Dieu est celui qui est réellement, ὁ ὄντως ὤν. Le changement, la division, étaient regardés comme des défauts, comme un mal. Le mal disperse, divise, détruit. Le bien, au contraire, produit la concorde, l'union, assemble, combine, perfectionne et conserve le tout dans son intégrité. Les êtres multiples qui composent l'univers sont des parties du même système, ils conspirent vers une même fin et la perfection du tout. Cette aptitude, cette concurrence, fournissent l'idée du bien particulier aux diverses créatures. De là on en vint à considérer τὸ ἕν et τὸ ἀγαθόν comme une seule et même chose. » (342.)

De même, d'après l'opinion de Platon, il y a dans l'âme humaine quelque chose d'antérieur et de supérieur à l'intelligence, quelque chose qui fait notre unité, et en vertu de cette unité, nous sommes plus étroitement unis à Dieu. Cette unité est la fleur de notre essence, suivant l'expression de Proclus, et par elle nous touchons à l'Unité divine. Quelle est cette unité? « Il semble, dit Berkeley, que la *personnalité* soit le centre invisible de l'âme ou de l'esprit, qui est une monade en tant que nous sommes une personne. La personne est donc ce qui existe réellement en

Digitized by Google

participant de l'unité divine. » (346.) Seule la personne, dans toute créature pensante, est absolument indivisible. Les choses sensibles, qui sont dans un flux perpétuel, paraissent avoir plus qu'elles n'ont réellement cette unité. Prises ensemble cependant, elles forment un univers, un par la connexion, la relation, l'ordre de ses parties ; mais cet ordre est l'œuvre de l'esprit, qui est réellement un par sa participation à l'unité première.

Nous sommes ainsi ramenés, dit M. Fraser, à la philosophie primitive de Berkeley, à son phénoménalisme spirituel ou personnel : un univers « d'idées » ou de « phénomènes » dépendant en dernière analyse des personnes.

« Je m'expose, dit l'auteur, à mécontenter certains lecteurs en les entraînant ainsi par surprise à des considérations pour lesquelles ils n'ont aucune curiosité. Mais peut-être d'autres lecteurs trouveront-ils sans déplaisir ces digressions qui mettent un peu de variété dans un sujet assez aride, et me suivront-ils à travers ces inductions toujours plus hautes, à travers cette antiquité dont les maximes vieillies, semées dans cet Essai, ne sont pas proposées comme des principes, mais seulement comme des réflexions propres à réveiller et à exercer les esprits chercheurs en des questions qui ne sont point indignes des hommes

Digitized by Google

les plus capables... » Après ces nouvelles précautions oratoires, Berkeley, à la suite des philosophes anciens, s'enfonce plus avant encore dans l'étude de ce problème insoluble : Quelle est la nature de Dieu?

L'unité de Dieu, d'après les plus profonds métaphysiciens de la Grèce, doit être distinguée de l'existence même, à laquelle elle est antérieure; on pourrait aller jusqu'à dire que l'Un n'existe pas, ce qui semble impliquer la négation de l'Etre divin. Du moins n'existe-t-il pas dans le temps; il est dans un éternel présent, le *punctum stans* des scolastiques. De plus, la simplicité de l'Un exclut l'intelligence à laquelle l'unité est également antérieure; de là un nouveau soupçon d'athéisme. Mais on ne peut être accusé d'athéisme tant que l'on admet que le monde a été créé et qu'il est gouverné par une intelligence éternelle; or, c'est ce que reconnaissaient les anciens, tout en supposant que la première hypostase, le père, τὸ ἕν, était dépourvu d'intelligence, ἄνους, que l'unité est supérieure à l'intelligence et l'exclut, comme amenant, par la diversité des idées, la division. Mais « jamais on n'a supposé un temps où l'unité ait subsisté sans l'intellect (λόγος); la priorité doit s'entendre ici d'une priorité d'ordre et de conception, non comme une priorité chronologique. » (352.) La première hy-

Digitized by Google

postase contient toute excellence et toute perfection, elle en est la source originelle, et elle est *éminemment,* pour employer la langue scolastique, l'intelligence et la vie aussi bien que la bonté ; la seconde hypostase est essentiellement l'intelligence, et, par participation, la bonté et la vie ; la troisième est la vie par essence, et participe de la bonté et de l'intelligence.

« Il est certain que cette notion d'une trinité se rencontre dans les écrits de plusieurs philosophes païens, c'est-à-dire la notion de trois hypostases divines. L'autorité, la lumière et la vie apparaissaient clairement aux yeux de la raison comme le support du système du monde ou du macrocosme. Les mêmes apparaissaient dans le microcosme, comme conservant l'âme et le corps, éclairant l'esprit et mettant en jeu les affections. Ces trois principes étaient conçus comme nécessaires, universels, coexistant et coopérant de manière à n'exister jamais séparément, mais à constituer au contraire l'unique Souverain de toutes choses. Et, en vérité, comment le pouvoir ou l'autorité pourraient-ils subsister sans la connaissance, et l'un et l'autre sans la vie et l'action ? » (361.)

La Siris se termine par cette affirmation d'une trinité dans l'essence de l'Etre. Les derniers platoniciens ont voulu pénétrer trop avant dans le

Digitized by Google

mystère de l'infini ; ils se sont perdus dans cette recherche, comme l'ont fait aussi plusieurs philosophes chrétiens. Berkeley imite plutôt la réserve de Platon, qui refusait d'écrire ce qu'il lui arrivait de dire sur la nature de l'Etre et ses perfections dans ses entretiens avec ses disciples. Mais nous devons tous cependant nous efforcer de connaître le mieux possible les plus hautes réalités : « L'œil par un long usage parvient à voir même dans les plus épaisses ténèbres ; il n'y a pas de sujet si obscur que nous ne puissions, par une patiente attention, y discerner à la fin quelques rayons de la vérité. La vérité est le cri de toutes les âmes et le partage d'un petit nombre. Quand la passion de la vérité domine, il n'y a certainement plus de place pour aucun souci, aucune préoccupation vulgaire. Il ne suffit pas de l'éprouver dans la jeunesse ; celui qui voudrait faire de réels progrès dans la science devrait consacrer son âge mûr aussi bien que ses premières années, ses derniers efforts comme ses premiers pas, au culte de la vérité : Cujusvis est errare, comme l'a dit Cicéron ; nullius nisi insipientis in errore perseverare. »

Une traduction complète de cet ouvrage unique en son genre, l'un des plus remarquables que la métaphysique ait produits dans les temps modernes, aurait seule pu en donner une idée suffi-

Digitized by Google

sante, en montrer toutes les transitions, en faire apprécier à la fois l'érudition et la profondeur. Berkeley avait alors soixante ans. Il consacrait donc les loisirs de sa vieillesse commençante à la recherche de la vérité, comme il lui avait consacré sa jeunesse. Nous aurons à dire plus loin, bien qu'on ait pu le remarquer déjà, en quoi la doctrine de la Siris diffère de celle des Principes de la connaissance humaine ou des Dialogues d'Hylas et de Philonoüs.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

RETRAITE A OXFORD. — MORT DE BERKELEY.

L'évêque de Cloyne poursuivait ainsi sa mission de charité et de science, unissant aux plus hautes spéculations philosophiques le soin des intérêts qui lui étaient confiés. En 1745, le mouvement du prince Charles-Edouard vint inquiéter les protestants d'Irlande et leur faire craindre un soulèvement des catholiques. Berkeley écrivit alors une *Lettre aux catholiques romains de Cloyne*, lettre pleine d'humanité et de libéralisme. Elle fut publiée par le journal de Dublin et ailleurs; elle fit beaucoup d'impression, et l'on s'accorda à reconnaître qu'elle avait réellement servi à empêcher les Irlandais de se joindre au prétendant. En descendant ainsi aux affaires humaines, notre philosophe montra combien il était capable d'observer et d'agir à propos, de traiter les hommes d'une communion différente, dans un esprit vraiment digne d'un évêque chrétien. Il prouva, avec un rare bon sens, à ses voisins que ni leur conscience ni leurs intérêts ne pouvaient les engager

Digitized by Google

à faire le moindre effort pour changer le gouvernement établi, qu'ils n'avaient rien à gagner à voir des princes étrangers, comme il les appelle, régner en Angleterre.

Ce patriotisme intelligent le recommanda au comte de Chesterfield, qui était alors vice-roi d'Irlande. Sous la courte administration de ce gouverneur, dans un moment assez critique, l'Irlande jouit d'une tranquillité et d'une prospérité peu communes. Lord Chesterfield appréciait Berkeley ; il aurait voulu l'appeler à un poste plus élevé, et il lui fit offrir l'évêché de Clogher. L'évêque de Cloyne refusa ; il refusa même un peu plus tard l'archevêché de Dublin. Il jugeait qu'il avait assez voyagé, et que sa présence, tant qu'il pourrait conserver ses fonctions, était utile à son pauvre diocèse. Il faut voir, dans les lettres qui remontent à cette époque, en particulier dans celles qu'il écrit au doyen Gervais, toutes les préoccupations dont il est alors assailli, ses inquiétudes, les précautions qu'il prend pour défendre les protestants contre une insurrection toujours possible des catholiques. Sa position n'était pas sûre dans cette partie reculée de l'Irlande, au milieu d'une population ignorante et facile à émouvoir. Il s'était montré également charitable cependant pour les catholiques et les protestants, et il ne devait pas cesser, jusqu'à la fin, de s'in-

Digitized by Google

téresser avec la même sollicitude aux véritables intérêts des premiers.

La même année (1745) était mort le doyen de Saint-Patrick, le protecteur de notre philosophe à ses débuts, Jonathan Swift. Nous avons raconté les relations et la longue amitié de ces deux hommes, qui ont marqué l'un et l'autre au premier rang dans l'histoire de la littérature anglaise, mais dont la destinée devait être si différente, comme leur caractère était opposé. Swift, ambitieux et sarcastique, redouté de ses amis eux-mêmes, jamais ne parvint aux honneurs qu'il avait si ardemment convoités. Après avoir fait souffrir tous ceux qui l'aimaient et avoir souffert lui-même dans ses affections et son orgueil, il mourait dans l'isolement, fou peut-être. Berkeley, longtemps occupé de projets, ou, si l'on veut, de rêves philanthropiques, avait fait tout ce qu'il fallait assurément pour compromettre son avancement temporel, pour se nuire dans l'esprit de ceux qui disposent des faveurs. Telle était cependant sa réputation de bonté, tel était le charme de ses entretiens, qu'il avait séduit tous ceux qui l'avaient connu, ceux mêmes qui l'avaient à peine entrevu, et, sans avoir jamais cherché les honneurs, il était venu s'asseoir au banc des évêques. Ses dernières années devaient s'écouler paisiblement au milieu de sa famille, sans autres chagrins que ceux dont

Digitized by Google

il n'est pas au pouvoir de l'homme de détourner les causes.

Le palais épiscopal de Cloyne était comme l'asile de la charité tout à la fois et le temple des beaux-arts. Berkeley, resté fidèle à ses souvenirs d'Italie, possédait une assez belle galerie de tableaux, où brillaient une Madeleine de Rubens et plusieurs portraits de Van Dyck et de Kneller. Il avait fait venir, pour apprendre la musique à ses enfants, un maître italien, Pasquilino, qui acquit par la suite une certaine réputation. Il leur faisait apprendre aussi le dessin et la peinture; il s'était réservé à lui-même le soin de veiller à leur instruction, et il est à regretter que nous n'ayons rien à rapporter des leçons qu'il leur donnait. Mais ses enfants étaient, paraît-il, d'une faible constitution. Il en avait perdu plusieurs en bas âge; un deuil plus cruel lui était réservé; son fils William, déjà âgé de quinze ans, mourut alors que par la vivacité de son intelligence et la précocité de ses talents il donnait les plus chères espérances (1751).

Cette mort, qui brisa le cœur de Berkeley, fut une des raisons qui le décidèrent à quitter l'année suivante son diocèse. Il y avait fait tout le bien que l'on pouvait attendre d'un homme plus remarquable encore, peut-être, par sa générosité que par sa science. Il s'était appliqué à soulager la misère et à calmer les esprits. Il avait publié

Digitized by Google

tout récemment, en 1749, un nouvel opuscule, intitulé : *Un mot aux sages,* écrit sous la même inspiration que le *Querist,* et le clergé catholique, auquel il s'adressait, avait fait publier dans le journal de Dublin une courte réponse dans laquelle il appréciait, comme il le devait, les conseils éclairés, les fraternelles exhortations de l'évêque anglican. Il avait aussi conservé ses relations avec ses anciens amis, Johnson, Gervais, Prior; mais ce dernier, dont la santé avait décliné depuis quelque temps, mourut la même année que le fils de Berkeley. Le philosophe voulut composer l'épitaphe de ce fidèle confident de ses pensées, et contribua à lui faire élever un monument dans l'église cathédrale de Dublin.

Depuis longtemps l'évêque de Cloyne avait projeté de se retirer à Oxford; il désirait faire entrer à l'Université son fils Georges, âgé alors de dix-huit ans, et il avait besoin lui-même de se reposer dans une pieuse et savante retraite. Le roi Georges II, tout en le laissant libre de choisir sa résidence, ne permit pas à l'auteur de tant d'ouvrages remarquables de renoncer à son titre d'évêque. Berkeley put ainsi confier son évêché à son frère Robert, le seul dont nous ayons pu retrouver la trace, et qui était depuis huit ans doyen de Middleton, à trois milles de Cloyne; il lui donna le titre de vicaire géné-

Digitized by Google

ral, lui enjoignit de prélever chaque année deux cents livres sur le domaine épiscopal, pour les pauvres du diocèse, et, au mois d'août 1752, partit avec sa famille pour l'Angleterre.

Nous n'avons presque aucun renseignement sur le séjour de Berkeley à Oxford. Secker, dont nous avons déjà cité le nom, était alors évêque de cette ville et fit bon accueil à son collègue irlandais. Mais l'Université, à cette époque, vivait sur sa réputation. Elle était bien loin d'être aussi brillante qu'elle l'avait été et qu'elle devait le devenir dans la suite. La philosophie ne comptait pas, à proprement parler, dans l'enseignement qu'on y donnait, et, par une singulière fatalité, Berkeley s'y trouva presque aussi isolé qu'il l'avait été au fond de l'Irlande. Cependant il ne renonça point à ses études ordinaires ; il était du petit nombre de ceux à qui la solitude intellectuelle ne nuit pas. Il publia simultanément, à Londres et à Dublin, *The Miscellany*, c'est-à-dire une réimpression de divers traités, principalement de ses opuscules politiques et du *Querist*, augmentée de : *Nouvelles pensées sur l'eau de goudron*, et d'une pièce de vers latins adressée par un évêque au promoteur de ce remède. Il donna aussi une troisième édition de l'Alciphron, moins les sections (et ceci est à remarquer) du septième dialogue où se trouvait la défense de ce

Digitized by Google

que l'on a appelé le nominalisme de Berkeley.

On peut s'étonner que Berkeley, si attentif d'ordinaire au mouvement philosophique de son temps, n'ait fait nulle part allusion à celui qui va le remplacer à la tête de ce mouvement philosophique, et qui a tiré des Principes nouveaux des conséquences si peu prévues par l'auteur même de ces Principes. Cependant le *Traité de la nature humaine* de David Hume a paru depuis quatorze ans déjà, et la *Recherche sur l'entendement humain* depuis quatre ans. Il est vrai que les premiers ouvrages de notre philosophe n'avaient nullement attiré l'attention à l'origine, et qu'ils ne furent l'objet de discussions un peu sérieuses que quarante ans après leur publication. Le *Gentleman's Magazine* ne s'occupe qu'en 1751-52 de la Théorie de la vision. De même, les *Observations sur l'homme* de Hartley, publiées dès 1749, restèrent ignorées de l'évêque de Cloyne. Samuel Johnson donna en 1751 ses *Elementa philosophica*, dans lesquels il adopta, comme nous l'avons dit, la doctrine du symbolisme visuel.

« L'automne et l'hiver de 1752, dit M. Fraser, s'écoulèrent, comme on peut l'imaginer, dans ce studieux repos, si toutefois la faiblesse du vieillard, souvent atteint de vives douleurs, lui permit un repos semblable. Mais nous sommes réduits, faute

Digitized by Google

de documents, à de simples conjectures. Il n'est resté de cette époque que le souvenir d'une scène émouvante. Le soir du 14 janvier 1753, c'était un dimanche, Berkeley était couché sur un lit de repos dans sa maison de Holywell Street; sa famille était réunie autour de lui. Sa femme venait de lire à haute voix la leçon sur le service mortuaire, prise du quinzième chapitre de la première Epître aux Corinthiens, et il avait fait lui-même quelques remarques sur ce sublime passage. Sa fille s'approcha de lui pour lui offrir une tasse de thé. Elle le trouva endormi, il le lui sembla du moins; mais son corps était déjà froid : c'était le dernier sommeil, le mystère de la mort; le monde sensible avait tout à coup cessé d'être pour lui un intermédiaire entre son esprit et ceux qui restaient. Tous les efforts pour le ranimer restèrent inutiles, il ne donna plus signe de vie. »

Son testament, daté du mois de juillet de l'année précédente, contenait l'expression la plus simple et la plus ferme des sentiments de piété et de charité qui l'avaient toujours animé. Il recommandait de ne pas dépasser pour ses funérailles la somme de vingt livres, et de donner la même somme aux pauvres de la paroisse où il serait enseveli. Une clause toutefois mérite, pour sa singularité, d'être relevée, sans que l'on puisse dire exactement à quels motifs il faut l'attribuer :

Digitized by Google

Berkeley voulait que son corps restât exposé au moins pendant cinq jours sur le lit où il aurait rendu le dernier soupir.

Six jours après il fut enseveli dans la chapelle de l'église du Christ, l'église cathédrale d'Oxford. Sa mémoire fut ainsi confiée à une Université qu'il aimait; elle y est conservée par une épitaphe dont les louanges n'ont rien d'exagéré :

GRAVISSIMO PRÆSULI
GEORGIO, EPISCOPO CLONENSI :
VIRO SEU INGENII ET ERUDITIONIS LAUDEM,
SEU PROBITATIS ET BENEFICENTIÆ SPECTEMUS,
INTER PRIMOS OMNIUM ÆTATUM NUMERANDO.
SI CHRISTIANUS FUERIS,
SI AMANS PATRIÆ,
UTROQUE NOMINE GLORIARI POTES
BERKLEIUM
VIXISSE.
OBIIT ANNUM AGENS SEPTUAGESIMUM TERTIUM;
NATUS ANNO CHRISTI M. DC. LXXIX.
ANNA CONJUX
L. M. P.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONCLUSION.

C'est assurément, dans l'histoire de la philosophie, une figure originale que celle de Berkeley. Il est peu de philosophes dont la vie soit plus intéressante et ressemble plus à un roman, dont les théories soient au premier abord plus surprenantes, les ouvrages plus attachants et le caractère plus aimable. La séduction de sa personne se trahit dans la grâce et la finesse de ses premiers écrits; les aventures dont il conserva le goût si longtemps répondent bien à ce qui semble paradoxal dans sa philosophie; sa bonté, qui est le trait dominant de son caractère, explique l'ardeur généreuse avec laquelle il embrasse certaines manières de penser nouvelles et s'éprend des projets les plus chimériques.

Sa vie, à travers la diversité des événements qui la composent, est dominée tout entière par une passion qui en fait l'unité : l'amour du pro-

Digitized by Google

chain. C'est un théologien, en effet, un moraliste chrétien plutôt qu'un philosophe ; mais, plus que personne, il a « l'antique folie de faire peser les vices généraux de la nature humaine sur une époque particulière [1]. » Au collége de la Trinité, dans sa retraite de Rhode-Island comme dans son évêché de Cloyne, il n'est préoccupé que des moyens de remédier à l'immoralité de son siècle, et, pour en guérir les maux, il croit à la nécessité de réagir contre les doctrines généralement reçues en philosophie. La métaphysique, pour lui, n'est qu'un moyen, et il estime ses propres opinions en proportion de leur utilité. Il a eu beau parcourir le monde, il le juge, semble-t-il, à travers les livres de théologie et de morale dans lesquels il a d'abord appris à le connaître. Il lui reste toujours quelque chose de la candeur et de la naïve ignorance du jeune prêtre. De là quelques erreurs, quelques exagérations regrettables. Tolérant pour les catholiques et les dissidents, il est l'adversaire résolu, intraitable, des sceptiques et des athées ; il va même jusqu'à réclamer un jour contre eux l'emploi de la force. Dans ses œuvres, du moins, il a combattu avec des armes plus efficaces en réalité ces ennemis dont son imagination grossissait le nombre et l'importance. Au milieu d'un

[1] Ritter, *Histoire de la philosophie moderne*, trad. de Challemel-Lacour, t. III, p. 34.

Digitized by Google

siècle positif, il a pris et gardé jusqu'au dernier jour le rôle d'un missionnaire, également préoccupé du bien des corps et du bien des âmes, étonnant ses contemporains par l'enthousiasme d'un autre âge, les séduisant souvent aussi par la sincérité de sa parole et le charme de ses ouvrages.

Le fondement de l'athéisme et du scepticisme se trouve, selon lui, dans l'opinion qu'il existe une matière indépendante de l'esprit. L'*immatérialisme*, comme il appelle sa doctrine, est le seul remède à ces erreurs, et a la valeur, à ses yeux, d'une nouvelle et décisive démonstration de l'existence de Dieu.

Digitized by Google

I.

DU VRAI SENS DE L'IMMATÉRIALISME.

Que faut-il penser de cette philosophie?

Pour l'apprécier, même pour la comprendre, il faut avoir beaucoup désappris. Toute doctrine originale en métaphysique demande, pour être entendue, le sacrifice, au moins provisoire, de quelque préjugé; aucune autant que la doctrine de Berkeley. Les systèmes se distinguent nécessairement du sens commun; leur mérite, quand ils sont vrais, est d'expliquer les opinions du vulgaire, tout en paraissant les contredire. Les formules qui servent à les résumer sont presque toujours paradoxales; on les rejette, on les considère du moins, le plus souvent, comme le fruit de rêveries, sans cesser toutefois de regarder comme des hommes de génie les rêveurs qui les ont proposées. Si l'on prend la peine d'étudier ces systèmes, on s'aperçoit qu'ils répondent à de réelles difficultés, qu'ils permettent quelquefois de les résoudre, que le bon sens tout uni n'est pas si facile à défendre, que l'habitude seule en fait la force

Digitized by Google

et la clarté. Les esprits vraiment philosophiques sont ceux qui s'étonnent le plus aisément, qui admettent le moins volontiers les explications toutes faites. C'est un grand progrès que de partager, dans certains cas, leur étonnement et de se déshabituer alors des solutions accoutumées.

A ce point de vue, la doctrine de Berkeley, comme on l'a dit, est une véritable pierre de touche de l'esprit philosophique, à la condition toutefois d'être bien comprise. Or il en est peu qu'il soit plus facile de mal interpréter et qui soient, au premier abord, plus contraires au sens commun. La négation de la matière équivaut, avant toute explication, à la négation des sensations et des perceptions; c'est ainsi du moins qu'on l'entend d'ordinaire, et il est assez naturel dès lors que les meilleurs esprits, pendant longtemps, aient refusé d'admettre la doctrine de l'évêque de Cloyne. L'Anglais Samuel Johnson prétendait que pour réfuter Berkeley, il suffisait de frapper du pied une pierre. Voltaire, jouant sur les mots, riait des dix mille idées qui tuent dix mille autres idées quand dix mille boulets tuent dix mille hommes. Les philosophes écossais, en particulier, prétendirent venger le bon sens outragé. L'un d'eux, Beattie, fait du système une réfutation qui prouve combien il l'avait peu compris : « Un grand philosophe, nous dit-on, a démontré

Digitized by Google

que la matière n'existe pas ; c'est là une étrange nouvelle. A ce compte, le faux peut passer pour le vrai, le vrai pour le faux ; car il n'y a pas de proposition plus évidente pour moi que celle-ci : la matière existe. Tant que ma nature ne sera pas changée, que je n'aurai pas d'autres facultés, je ne pourrai croire cette singulière doctrine, parce qu'elle est parfaitement incroyable. Mais s'il m'était permis de poser une question grossière, je dirais : Quel mal y a-t-il à ce que je continue à croire, avec le reste des hommes, que je ne suis pas le seul être créé dans l'univers, qu'il y a d'autres êtres dont l'existence est aussi indépendante de la mienne que la mienne de la leur ? Quel mal y a-t-il à croire que si je tombe dans un précipice et m'y casse le cou, je ne serai plus de ce monde ? Mon cou, Monsieur, peut n'être pour vous qu'une idée, mais pour moi c'est une réalité, et une réalité importante... Je n'ai jamais connu de doctrine plus scandaleusement absurde que celle de la non-existence de la matière. Il n'y a pas une fiction dans les contes des mille et une nuits que je ne sois plus disposé à admettre. La plus sotte conception, la superstition la plus méprisable qui ait jamais déshonoré l'esprit humain n'est pas plus choquante pour le sens commun. » (Essai sur la vérité, t. I, p. 242, 260.)

Cette citation, qui pourrait être bien plus éten-

Digitized by Google

due, résume les objections communes que soulève la doctrine de Berkeley, et elle exprime surtout le sentiment qu'elle provoque assez naturellement chez les lecteurs ordinaires ; on s'étonne davantage de le rencontrer chez un philosophe.

Des penseurs plus pénétrants que Beattie, David Hume et Kant, ne paraissent pas avoir mieux compris la philosophie de Berkeley. Cette erreur est d'autant plus singulière que l'un et l'autre sont en réalité des disciples de notre auteur. Elle s'explique cependant, car il est rare qu'un esprit original soit capable de bien entendre les systèmes qu'il n'a point conçus lui-même ; il est des maîtres qui ne peuvent être disciples qu'à leur insu. Le premier, David Hume, qui du moins faisait grand cas à sa manière des arguments de Berkeley, les juge en ces termes : «... La plupart des ouvrages de cet ingénieux écrivain sont les meilleures leçons de scepticisme que l'on puisse rencontrer, soit chez les philosophes anciens, soit chez les modernes, sans en excepter Bayle. Il déclare cependant au titre, et sans doute avec beaucoup de vérité, qu'il a composé son livre contre les sceptiques aussi bien que contre les athées et les esprits forts. Mais nous avons une marque évidente que tous ses arguments sont purement sceptiques, quoique contre son intention. Cette marque, c'est *qu'ils n'admettent*

Digitized by Google

point de réplique et cependant ne produisent point de conviction. Le seul effet qu'ils produisent, c'est cette surprise momentanée, cette irrésolution, cet embarras, qui sont le résultat du scepticisme. » (Note de Hume au XIIe essai, 1re partie.)

Nous reviendrons sur cette appréciation et sur celle de Kant, qui condamne formellement l'idéalisme *fanatique* de Berkeley, dans ses Prolégomènes à toute métaphysique.

La formule par laquelle on a coutume de résumer la doctrine de Berkeley, à savoir que la matière n'existe pas, n'est pas exacte. L'affirmation de cette existence se retrouve au contraire à chaque page dans les ouvrages que nous avons analysés. Le reproche de l'avoir mise en doute ou de la rendre douteuse doit bien plutôt s'adresser aux devanciers de notre philosophe ou aux partisans irréfléchis de l'opinion commune. Descartes et Malebranche, par la théorie des causes occasionnelles et de la vision en Dieu ; Leibnitz, par celle de l'harmonie préétablie ; Locke, par celle des idées représentatives, ont assez montré combien ils étaient embarrassés d'établir la réalité du monde extérieur et combien il leur semblait légitime de chercher à la prouver par quelque raisonnement. Bien plus, en proclamant l'impossibilité de connaître intuitivement cette réa-

Digitized by Google

lité, ils ouvraient la porte au scepticisme. Si nous ne connaissons que des représentations de la matière, sans jamais parvenir à la connaître directement elle-même, quel moyen avons-nous de constater la ressemblance de la copie avec l'original, de la représentation avec le représenté? Si, d'autre part, on admet la philosophie mécaniste de Descartes, sans s'arrêter aux scrupules de ce grand métaphysicien sur l'évidence sensible, n'est-il pas à craindre que l'on aboutisse au matérialisme de Hobbes, que l'on cherche à tout expliquer par la puissance de la matière? Au moment où parut Berkeley, ce double danger de scepticisme et d'athéisme naissait réellement de la question posée par ses devanciers : la matière existe-t-elle?

Par un trait de génie, il déplaça le problème. Il ne s'agit pas, dit-il, de prouver l'existence de la matière; il ne s'agit pas non plus de savoir comment la matière produit des effets. Le bon sens répond à la première question ; la physique à la seconde. Mais ce qu'il importe de déterminer en métaphysique, c'est le sens des mots *existence* et *causalité*. Pour résoudre le problème ainsi posé, c'est-à-dire pour expliquer au bon sens même ses propres affirmations, il suffit de réfléchir. « C'est une grande science, disait Leibnitz, de savoir tout ce que l'on sait. » C'est une

Digitized by Google

plus grande science, semble dire Berkeley, d'ignorer ce que l'on ignore et de s'en tenir à ce que l'on sait. Ne parlons que de ce que nous savons, n'ajoutons rien à ce que nous connaissons clairement ; surtout ne nous payons pas de mots. Nous avons des sensations, nous en avons conscience ; elles sont innombrables et se ramènent cependant à cinq groupes principaux que l'on distingue par les noms des cinq sens. Etudions-les, mais ne disons rien de ce qui n'est pas immédiatement connu de la conscience.

Il nous semble, même en nous bornant à cette simple indication préliminaire, que l'étonnement de Berkeley, relativement aux croyances. communes, se comprend. A ces croyances se mêle en effet toute une doctrine métaphysique dont, par un effet de l'habitude, on ne se doute guère. Cette affirmation d'une réalité distincte des sensations perçues par la conscience, cette conception d'un monde indépendant de la pensée qui le connaît, est l'œuvre d'une réflexion déjà très avancée. Que cette réflexion ait été spontanée, ou qu'elle ait été la suite elle-même de recherches philosophiques, on peut se demander comment les hommes ont eu une première fois l'idée qu'il existât des choses extérieures; comment il se fait qu'ils soient jamais sortis d'eux-mêmes, de leur conscience ; qu'ils aient, si nous pouvons

Digitized by Google

ainsi parler, créé et projeté un monde prétendu réel en dehors du monde de leurs propres sensations. Entre ces deux questions : Comment est-il possible de mettre en doute l'existence d'une matière indépendante de l'esprit qui le perçoit? — Comment a-t-on jamais pu croire à l'existence de cette matière? la seconde n'est pas la moins naturelle ni la moins difficile à résoudre.

Berkeley n'hésite pas à rendre les philosophes responsables de la conception de la matière *absolue*. Un homme dont la philosophie n'aurait pas gâté le jugement, dit-il, ne songerait pas à distinguer ainsi ses sensations actuelles de je ne sais quelle cause inconnue de ces sensations, à imaginer derrière ce qu'il voit, ce qu'il touche, un je ne sais quoi qu'il ne peut ni voir ni toucher. Il prétend lui-même ramener la philosophie au sens commun en ne reconnaissant comme réel que l'ensemble d'idées, de perceptions que nous avons à chaque instant, et pour mieux marquer le sens de la révolution qu'il ose entreprendre, il propose de remplacer les mots *chose* ou *objet* par le mot *idée*.

Ce terme est un de ceux qui ont le plus contribué à obscurcir la doctrine de Berkeley. Nous sommes tellement habitués, en effet, à désigner par le mot *idée* l'image psychique d'une réalité objective, ou encore la représentation que l'ima-

Digitized by Google

gination compose avec les données de l'expérience, qu'il nous est bien difficile de la substituer aux termes par lesquels on a coutume de désigner la réalité, sans paraître, en quelque sorte, lâcher la proie pour l'ombre, donner à l'image, à la copie, cette réalité qui n'appartient qu'aux choses représentées. Selon Berkeley, les *idées* ne sont ni des images ni des copies, attendu qu'il n'admet pas que nous puissions rien connaître ni que nous puissions par suite légitimement soupçonner qu'il existe rien au delà de ces idées. Les idées sont donc les choses elles-mêmes, et s'il ne conserve pas le terme de chose ou d'objet, c'est pour mieux établir, et sans retour, qu'il n'existe au monde, pour nous, que ce que nous connaissons, ce que nous percevons. Dès lors le sens du mot *exister* est déterminé de telle sorte que l'existence de la matière ou des choses sensibles en général est mise hors de doute : leur *esse est percipi*.

Un partisan de Berkeley, M. Collyns Simon, frappé de l'équivoque de ce mot *idée*, propose d'employer de préférence le mot *phénomène*. Cette correction aurait plus d'inconvénients que d'avantages. Elle ôterait à un exposé de cette philosophie sa physionomie propre, elle servirait même à l'altérer en ce qu'elle a d'essentiel. Un phénomène, c'est-à-dire une apparence, suppose

Digitized by Google

en effet une « chose en soi, » et Berkeley n'admet pas qu'il en existe. Il faudrait donc détourner de son sens le mot phénomène. Si l'on nous objecte qu'il faut également donner au mot idée un sens différent du sens ordinaire, celui de « chose perçue » par exemple, nous répondrons qu'il vaut mieux garder le terme choisi par l'auteur de ce système; c'est le plus propre, par la violence même qu'il fait au lecteur, à lui révéler immédiatement l'esprit de la doctrine. D'ailleurs Berkeley lui-même emploie assez souvent le mot phénomène; il oppose le phénomène, non pas au *noumène*, mais au fait constant, à la *loi*, dont il ne met pas en doute que nous puissions prendre connaissance.

Des *idées*, voilà donc les seules *choses* qui existent, et leur existence est incontestable; il n'est pas moins certain qu'elles n'existent pas en dehors de l'esprit dont elles sont les modifications. Il n'y a rien qui ne soit ni percevant ni perçu, comme le serait la matière absolue des philosophes.

Digitized by Google

II.

UNE OBJECTION D'UEBERWEG.

Berkeley conçut de très bonne heure, comme nous l'avons vu, cette théorie sur la nature du monde sensible. Il employa tous ses efforts, dans la suite, à la développer, à la démontrer, à s'expliquer à lui-même le peu de faveur qu'elle devait d'abord rencontrer, à faire voir enfin tous les avantages qu'il lui attribuait au point de vue de la religion et de la morale.

Il a prévu et prévenu la plupart des objections. Nous n'avons pas à y revenir. Il en est une cependant qui a été faite tout récemment par Ueberweg, dans les notes de sa traduction allemande des Principes de la connaissance. Elle consiste à dire que Berkeley, en désignant les « idées » comme les « objets » de la connaissance humaine, suppose précisément ce qu'il devrait démontrer et commet ainsi une *pétition de principe*. « Si l'on n'admet pas comme vrai ce qu'avance l'auteur, dit Ueberweg, on fera observer que les *idées* ne sont pas les *objets*, mais les *moyens* de la connaissance. »

Digitized by Google

Nous connaissons au moyen de nos idées, qui sont réellement dans notre esprit, ou qui sont quelque chose de subjectif-réel, de psychique-réel, le monde extérieur, qui est objectif-réel et se trouve devant nous, au moment où une *pensée primitive* se confond avec l'*impression sensible*. Cette pensée primitive constitue avec l'impression la *perception sensible*. Elle ne réfléchit pas, il est vrai, sur ses moments particuliers, elle en apporte seulement le résultat à la conscience; elle interprète l'image perçue (Wahrnemungsbild) et peut ainsi arriver à faire ce que plus tard la pensée réfléchie, qui trouve le résultat tout formé et solidement établi, ne peut plus : par exemple, déterminer la forme de la voûte céleste. Les « idées » ainsi produites et arrêtées par la pensée primitive sont des images subjectives ou du moins des *signes* subjectifs du monde extérieur. Berkeley leur donne des noms, tels que : pomme, arbre, montagne, maison, qui désignent, dans le langage ordinaire, des objets *extérieurs*, et il paraît, de cette manière, mais il paraît seulement prouver que les objets extérieurs existent dans l'esprit; les « idées » ne peuvent en effet exister que dans l'esprit qui perçoit [1].

Ainsi, d'après ce commentateur, Berkeley se

[1] Ueberweg, *Berkeley's Abhandlung ueber die Principien der menschlichen Erkenntniss*, *Anmerkungen*, 10, et *passim*.

Digitized by Google

bornerait à donner les noms des objets extérieurs aux idées par le moyen desquelles nous connaissons ces objets, et démontrerait ainsi aisément ou croirait démontrer que ces objets n'existent que dans notre esprit. Une erreur assez commune donnerait, selon Ueberweg, une apparence de valeur à cet expédient. Nous considérons volontiers nos sensations comme des qualités des objets extérieurs, la couleur verte comme une qualité de la lumière, la chaleur comme une qualité du feu, etc. Berkeley considère cette erreur comme une vérité, en ce sens que ces qualités, selon lui, sont inséparables des objets, et il s'en autorise pour donner, avec l'opinion commune, les noms des choses aux objets qui ont ces qualités. Mais en même temps il prouve clairement que ces qualités sont des sensations du sujet (aussi bien les qualités premières que les qualités secondes), et il en conclut que ces choses, une pomme, un arbre, etc., ne peuvent pas exister autre part que dans le sujet. En résumé, le vulgaire, qui regarde nos sensations comme des qualités des objets et non comme de simples sensations purement subjectives, place ces sensations au dehors ; Berkeley, considérant nos sensations comme des qualités des objets à la fois et comme des sensations, place les objets eux-mêmes dans le sujet. Mais il y a, d'après Ueberweg, une péti-

Digitized by Google

tion de principe à identifier ainsi nos sensations aux qualités des objets, au lieu de démontrer d'abord qu'elles ne sont pas la résultante d'une excitation venue du dehors, ou directement ou par l'intermédiaire de nos sens, et d'une réaction de notre esprit.

La doctrine de Berkeley, comme toutes les tentatives d'explication métaphysique, se ramène à une hypothèse. C'est une hypothèse de considérer nos sensations ou nos idées comme les choses mêmes ; c'en est une aussi de regarder ces sensations ou ces idées comme les résultantes de deux facteurs. Toute hypothèse, par cela même qu'elle est une solution anticipée, est exposée aux reproches qu'Ueberweg adresse à celle de notre auteur. Mais toute hypothèse, d'autre part, est susceptible de démonstration ; c'est celle qui s'accorde le mieux avec les faits, qui les explique de la manière la plus simple, qui est aussi la meilleure et la plus vraie. Berkeley n'a rien négligé pour justifier celle qu'il a proposée, pour la *démontrer*, et nous ne voyons pas qu'il puisse être accusé d'avoir fait une pétition de principe. La réplique supposée par son commentateur n'est pas une réfutation ; c'est l'exposé pur et simple d'une autre manière de voir tout aussi hypothétique, tout aussi sujette à la même accusation, tant qu'il n'aura pas été prouvé qu'il y a en effet des excitations

Digitized by Google

extérieures contre lesquelles réagit le moi, qu'il existe un monde extérieur auquel répondent, toutes différentes qu'elles puissent en être en elles-mêmes, nos sensations et nos idées.

Berkeley avait donc le droit, selon nous, de soutenir que les idées elles-mêmes, c'est-à-dire, suivant la plus ancienne théorie, les images des choses, sont les choses; que les choses, en d'autres termes, ne sont que les idées que nous en avons, qu'elles n'existent qu'en tant qu'elles sont perçues, qu'elles n'existent donc pas en dehors de l'esprit. Il ne commettait pas un paralogisme en se servant ainsi du mot chose, en prétendant qu'il se confond avec le mot idée, en leur donnant à tous les deux la même signification. Il découvrait une solution originale du problème de l'existence des choses; le premier, il proposait d'expliquer par un acte du sujet les apparences extérieures; il accomplissait cette grande révolution de la philosophie moderne, dont Kant s'est attribué l'honneur en se comparant au réformateur de l'astronomie.

Digitized by Google

III.

THÉORIE DE LA PERCEPTION EXTÉRIEURE.

La métaphysique s'est toujours réduite en définitive à une théorie de la connaissance. Mais les philosophes s'étaient surtout préoccupés de rechercher comment l'esprit se modelait, en quelque manière, sur une réalité extérieure, sur une matière indépendante de notre connaissance, connaissable, il est vrai, mais dont ce caractère ne constituait pas assurément toute l'essence. Ils partageaient complétement, s'ils ne la firent pas naître eux-mêmes, cette opinion du vulgaire qu'il existe par delà nos idées les objets de ces idées, et ils prétendaient expliquer, du moins dans la plupart des cas, le dedans par ce dehors dont ils s'étaient gratuitement embarrassés. Avec les progrès de la réflexion, des doutes se manifestèrent sur la nature de ce monde extérieur. Berkeley se proposa d'y mettre un terme en changeant sinon la méthode, du moins le point de vue de la philosophie. Il affirma la réalité incontestable des choses en la définissant mieux, et en

Digitized by Google

paraissant, si l'on s'en tient à une étude superficielle, la détruire, il l'assit sur des bases inébranlables.

Le doute ne peut en effet s'attaquer à la réalité de nos idées elles-mêmes. Le seul problème, si les choses réelles sont des idées, est de distinguer à leur tour les idées qui sont des choses de celles qui sont purement imaginaires. Si l'on parvient à faire cette distinction, on aura séparé les idées dont l'ensemble constitue pour chacun de nous le monde sensible, de celles qui ne sont que des copies, des répétitions plus ou moins arbitraires des premières, et l'on aura en même temps expliqué la croyance commune à l'extériorité du monde réel ; car cette croyance se ramène en dernière analyse à une distinction entre ces deux ordres d'idées.

Les idées-choses, si nous pouvons nous servir de cette expression, sont-elles simplement plus vives que les idées imaginaires ? L'idée d'une table perçue est-elle simplement plus forte que la représentation de cette même table ? C'est déjà un moyen de distinguer, dans beaucoup de cas, la réalité de la fiction, les données des sens, pour employer le langage ordinaire, des données de l'imagination. Mais cette différence n'est pas constante ; il arrive très souvent que le rêve nous présente avec assez de force certaines ima-

Digitized by Google

ges pour que l'illusion soit complète. Il y a une autre marque bien plus sûre de la valeur objective de nos idées : c'est qu'elles se succèdent dans un ordre constant, indépendant de notre volonté, lorsque nous percevons, tandis que cette *liaison*, lorsque nous imaginons, lorsque nous rêvons, disparaît et fait place à une incohérence plus ou moins confuse.

Mais il importe de bien comprendre en quoi consiste cette liaison; elle ne se manifeste pas seulement entre les changements de nos idées, dans leur succession, telle que cette succession apparaît clairement à la conscience développée ; elle est nécessaire à la formation même de ces idées-choses, que nous considérons volontiers plus tard comme des touts réellement indivisibles, qui n'en sont pas moins composés par un acte de l'esprit d'éléments fort distincts à l'origine.

Tout objet perçu a en effet un certain nombre de qualités. Toute idée de cet objet, en d'autres termes, est composée des idées de ces qualités, et nous rapportons aux différents sens ces données élémentaires dont l'ensemble constitue l'idée totale ou l'objet total, en prenant ces deux mots comme synonymes. Même avec l'hypothèse d'une réalité extérieure, on a longtemps admis la nécessité d'un *sens commun*, chargé, en quelque

Digitized by Google

sorte, de rattacher à un même objet les diverses perceptions qu'il fait naître. Quelle que soit, d'après des théories plus récentes, la faculté à laquelle on attribue cette fonction, il est constant que nous avons à faire une synthèse de nos différentes sensations pour arriver à la connaissance complète d'un objet. Mais à la synthèse des sensations s'ajoute la connaissance intuitive, dit-on, d'une substance à laquelle appartiennent des qualités dont la diversité répond à celle de nos impressions, de nos sensations et de nos perceptions. Les idées des qualités des objets se groupent naturellement autour de l'idée de cette substance, comme les qualités extérieures sont supposées appartenir à la substance objective.

D'après Berkeley, l'idée totale ou l'objet, car c'est une seule et même chose, n'est que la réunion des idées fournies, selon le langage ordinaire, par chaque sens. La substance, si l'on peut employer ce mot, n'est que la synthèse de ces idées, ou plutôt l'acte de l'esprit par lequel se fait cette synthèse, et c'est peut-être la partie la plus originale de cette doctrine que l'explication de la manière dont s'opère cette agrégation de perceptions particulières en une perception totale de ce que l'on appelle un objet, ou en une perception totale qui soit elle-même un objet réel.

Nos sens, considérés séparément, nous font

Digitized by Google

connaître autant d'objets distincts. Si nous prenons pour exemple une orange, nous devons admettre qu'il y a autant d'oranges que de qualités perçues ; l'orange visible n'est pas la même que l'orange tangible ; le goût, l'odorat et l'ouïe nous donneront encore d'autres oranges. En d'autres termes, ce n'est pas la même orange que nous font connaître la vue, le toucher, le goût, l'odorat et l'ouïe. Comment se fait-il donc que nous nous servions d'un même nom pour désigner ces objets différents ? Berkeley l'explique par l'expérience, par l'association des idées. Nous avons appris dès l'origine à associer telle couleur, telle forme, telle saveur, telle odeur et tel son de manière à ce que l'une de ces qualités nous rappelle les autres, nous avertisse que nous les connaîtrons si nous sommes placés dans telle ou telle condition. Nos sensations sont pour nous les signes les unes des autres ; nous savons dès notre enfance, après l'avoir appris toutefois de ce maître admirable que l'on nomme la nature, les interpréter, les comprendre, et, au lieu de les percevoir simplement, nous les complétons, en quelque manière à notre insu, aujourd'hui, les unes par les autres. Nous faisons ainsi un objet unique de ces objets divers, nous les désignons par le même nom ; mais ce sont en réalité, si l'on va au fond des choses, des objets tout à fait divers en eux-

Digitized by Google

mêmes, avant cet acte de l'esprit qui les assemble en un tout. Voir ou entendre, c'est véritablement interpréter une sorte de langage naturel composé de signes qui n'ont entre eux aucun rapport nécessaire, qu'il a fallu étudier pour en connaître la valeur, et que nous comprenons si aisément aujourd'hui, qu'il nous est bien difficile de les regarder comme des signes absolument arbitraires.

Le principal effort de Berkeley a pour but de prouver que cette liaison de nos perceptions particulières, primitives, est à la fois constante et arbitraire, comme celle qui existe entre les mots d'une langue et le sens de ces mots. C'est dans la *Théorie de la vision* qu'il expose pour la première fois cette doctrine. Ce n'est pas, comme nous l'avons montré ailleurs, l'ouvrage le plus propre à faire comprendre le système de l'auteur, car il y suppose provisoirement que les données du toucher ont une valeur *réelle*, dans le sens habituel du mot, et il s'appuie sur la différence des perceptions de la vue et de celles du toucher pour établir que la vue ne nous fait rien connaître d'*extérieur*, qu'elle nous suggère seulement l'idée des perceptions du toucher dans tel ou tel cas. Ce qu'il dit des sensations et des perceptions visuelles doit être étendu à celles de tous les autres sens, de telle sorte que la connais-

Digitized by Google

sance se compose tout entière d'idées élémentaires se suscitant les unes les autres dans certaines conditions, suivant des lois que l'expérience seule nous révèle. Aucune de ces idées n'est à proprement parler le signe d'une qualité *extérieure,* mais bien celui d'autres idées de nature entièrement différente, de telle sorte que, selon le cas, telle couleur particulière perçue sera le signe de telle forme déterminée, et réciproquement, et ainsi de suite pour toutes nos perceptions. Ce qui constitue par conséquent la valeur objective de nos idées, ce n'est pas qu'elles répondent toutes ensemble à une substance dont chacune d'elles représente telle ou telle qualité, mais bien qu'elles sont liées chacune, d'une façon constante, à telle ou telle autre. Il ne faut pas chercher hors de l'esprit un tout concret dont nos groupes de perceptions seraient la représentation idéale. Ce tout concret n'existe que dans l'esprit, qui apprend par l'expérience à unir telles ou telles perceptions de leur nature très différentes pour en faire l'idée totale de ce que nous appelons un objet.

Ce n'est pas sans raison que Berkeley a choisi d'abord le sens de la vue pour démontrer, contrairement à l'opinion commune, que rien d'*extérieur* ne répond à nos perceptions sensibles. Il n'y a pas de sens, en effet, dont les données

Digitized by Google

semblent mieux prouver l'existence *réelle* d'un monde qui s'étendrait hors de notre esprit. Les perceptions visuelles suffiraient à elles seules, on serait du moins disposé à le croire, pour réfuter l'immatérialisme. La vue est le plus important de tous nos sens, par cette raison que, pendant la veille, il s'exerce continuellement. Le toucher, l'ouïe et surtout le goût et l'odorat peuvent se reposer en quelque manière ; la vue ne cesse jamais de percevoir quelque objet, et elle remplace souvent tous les autres sens. Nos yeux sont comme des sentinelles vigilantes auxquelles nous remettons la garde de notre sûreté ; ce sont aussi les témoins les plus autorisés, à ce qu'il semble, de toute réalité sensible. Les métaphores par lesquelles nous exprimons ou l'état de notre esprit quand nous connaissons la vérité, ou le caractère de cette vérité, nous les empruntons volontiers à l'exercice de ce sens. Si les perceptions que nous lui devons ne prouvent pas une existence indépendante de l'esprit qui perçoit, la croyance commune sera délogée de sa principale position et cédera facilement sur les autres points.

Nous n'avons pas à exposer ici de nouveau la théorie de Berkeley. Les perceptions de la vue se réduisent pour lui à la perception de la couleur. Cette perception est plus ou moins claire,

Digitized by Google

elle est accompagnée de certaines sensations ; elle est alors le signe de telle ou telle autre perception toute différente du toucher, de l'ouïe, de l'odorat ou du goût. Seulement, comme les perceptions de la vue et du toucher sont les plus ordinairement associées, Berkeley s'occupe principalement de ces relations déterminées. En résumé, la vue ne nous fait rien connaître hors de nous ; elle nous suggère seulement les idées correspondantes à celles qu'elle nous fournit elle-même. Nous ne voyons pas autre chose que la couleur ; mais telle est la force de l'habitude où nous sommes d'associer telle couleur particulière, perçue dans telle circonstance précise, à telle forme, à telle résistance, etc., que nous croyons voir, comme on l'a dit, une foule de choses qui sont parfaitement invisibles. Le sens de la vue garde la supériorité que nous lui avons attribuée ; ce n'est pas qu'il nous permette plus qu'un autre de sortir de nous-mêmes ; mais ses données sont les plus nombreuses et, par suite, celles qui provoquent le plus de ces associations, de ces synthèses qui se confondent, pour Berkeley, avec les objets sensibles.

Digitized by Google

IV.

LES CRITIQUES DE M. ABBOTT.

Une théorie confirmée d'une manière si remarquable par l'expérience de Cheselden, et depuis par plusieurs autres [1], a rencontré peu d'adversaires. Adam Smith exprima cependant quelques doutes ; Hamilton avança timidement qu'elle avait été trouvée quelquefois en défaut ; Bailey, pour l'avoir attaquée ouvertement en 1842, fut accusé de scepticisme et provoqua une réplique de Stuart Mill. M. Abbott, en 1864, dans son livre intitulé la Vue et le Toucher *(Sight and Touch)*, cherche à prouver la fausseté d'une théorie qui est « la forteresse du scepticisme, » qui « fait plutôt honte à la psychologie qu'elle ne lui fait honneur. » M. Abbott est un des successeurs de Berkeley à l'université même de Dublin ; on ne dira pas qu'il s'est laissé entraîner par l'esprit de clocher.

Nous ne le suivrons pas dans tous les développements d'une thèse qui peut se résumer en ces

[1] La plus récente, à notre connaissance, s'est faite à Lausanne. Voy. *Guérison d'un aveugle-né*, par le docteur Dufour. Lausanne, 1876.

Digitized by Google

termes : « Le toucher nous assure de la réalité substantielle des objets des sens, c'est-à-dire de leur existence objective ; mais la vue nous donne le témoignage le plus éclatant de leur extériorité et de leur distinction d'avec nous, à cause de la distance à laquelle la vue perçoit les objets. » M. Abbot s'est proposé, comme on le voit, de soutenir la contre-partie de la Théorie de la vision et de défendre une opinion qui est celle du sens commun, à savoir que la vue nous montre les objets *à une certaine distance*. Que ce soit l'opinion du sens commun, ce n'est pas une raison sans doute pour la mépriser, ce n'en est pas une non plus pour la préférer à celle de Berkeley.

L'auteur de l'ouvrage dont nous parlons s'attache à prouver que l'association supposée entre les perceptions de la vue et celles du toucher ne saurait exister, attendu qu'elle différerait de toutes les associations et serait entièrement soustraite aux lois de l'association telles que les a reconnues Herbart dans sa « Psychologie considérée comme une science. » Mais il a contre lui les principaux représentants de l'école associationniste, dont la compétence en pareille matière ne saurait être contestée, et nous nous en remettons sur ce point à l'autorité de Stuart Mill, de M. Bain, etc., qui ont adopté la théorie de la vision. Il fait

Digitized by Google

remarquer en particulier que les données de la vue ne sont pas toujours *actuellement* associées à celles du toucher. Nous voyons, par exemple, dans notre chambre une multitude d'objets, à différentes distances, alors que nous en touchons fort peu. Si nous jetons un coup d'œil sur la campagne, la disproportion entre le nombre des objets vus et celui des objets palpables au même instant sera bien plus grande encore. Le toucher ne contrôle pas les perceptions visuelles une fois sur dix mille. M. Abbott en conclut que l'association imaginée par Berkeley, et dont nous n'avons aucun souvenir, n'a pu s'établir.

Cette observation, qui est l'une des plus frappantes parmi les objections de M. Abbott, nous paraît avoir peu de valeur. L'association dont il s'agit a pu s'établir dès nos premières expériences. Nous avons appris de très bonne heure à interpréter les perceptions visuelles et les sensations musculaires qui les accompagnent. Quelle que soit ensuite la diversité apparente de ces perceptions, elles évoquent aisément le souvenir de certaines expériences tactiles ou locomotrices, sans qu'il soit nécessaire de renouveler indéfiniment ces expériences, et de ce que nous n'avons pas besoin, pour apprécier aujourd'hui la distance, de la parcourir ou de faire aucun mouvement, il n'en résulte pas nécessairement que la vue nous

Digitized by Google

donne par elle-même l'idée de la distance ou nous atteste par elle-même l'existence d'objets extérieurs. On peut différer d'opinion sur les signes que nous interprétons quand nous percevons un objet par la vue ; on peut supposer qu'il en est d'autres que la clarté ou la confusion de l'image, ou que les sensations musculaires dont s'accompagne l'adaptation de l'œil à telle ou telle distance. Mais, quels que soient ces signes, il faudra toujours admettre qu'ils n'ont pas une connexion nécessaire avec ce qu'ils signifient, et reconnaître que la vue nous permet d'apprécier la distance après des expériences répétées seulement, et à la condition qu'il se soit formé une association entre les perceptions de la vue et celles du toucher. Comment saurions-nous en effet qu'à tel signe correspond telle distance, en d'autres termes, que pour toucher l'objet perçu par la vue il faudra parcourir tel espace de chemin, si nous ne l'avons expérimenté ? Sans doute il ne s'agit pas ici de la nécessité d'avoir déjà touché ou atteint cet objet déterminé. Il est évident que la vue nous permet seule d'inférer telle qualité tangible ou telle distance d'une foule d'objets que nous n'avons pas encore touchés ou dont nous ne nous sommes pas approchés ; mais nous jugeons alors par analogie, et dès que nous sommes capables, grâce à une association bientôt éta-

Digitized by Google

blie, de percevoir par la vue la distance relative de deux objets qui sont l'un et l'autre à notre portée, que nous pouvons voir et toucher à la fois, nous le sommes d'apprécier par la vue la distance d'autres objets, et de nombreuses expériences ne tardent pas à nous donner, comme on dit, du coup d'œil.

M. Abbott invoque, entre autres arguments, celui que fournit l'observation des animaux. Le poussin, par exemple, à peine au sortir de l'œuf, se dirige avec une sûreté admirable et se précipite sans hésiter vers un grain de blé. Sans entrer dans une plus longue discussion, nous nous contenterons de faire remarquer : 1° que le mouvement peut être ici purement mécanique, en vertu de certaines actions réflexes ; 2° que l'hérédité, dont il serait sans doute imprudent d'abuser, permettrait fort bien d'expliquer des mouvements instinctifs comme celui des animaux, avant toute expérience personnelle. D'ailleurs notre doctrine nous autoriserait à rejeter, sans les examiner, des objections qui ne se fondent point sur l'observation de la nature humaine.

En un mot, nous ne croyons pas que les *nativistes*, c'est-à-dire les partisans de la théorie que défend M. Abbott, ceux qui attribuent à la vue la perception primitive de la distance, de l'*extériorité*, puissent sortir de ce dilemme : ou bien il y a

Digitized by Google

un rapport nécessaire entre les signes, quels qu'ils soient, que la vue perçoit, et la distance ou l'extériorité que ces signes nous permettent d'inférer, et il serait impossible de le soutenir ; ou ce rapport est purement contingent, arbitraire, et alors il est évident que l'expérience seule peut nous le révéler. Peu importent d'ailleurs les sensations visuelles que l'on prendra pour signes des sensations ou des perceptions tactiles ; la théorie de Berkeley, dans le sens où nous l'adoptons, est toute psychologique, et le raisonnement que nous venons de faire nous dispense de recourir aux données de la physiologie ou de l'optique ; nous considérons seulement celles de la conscience.

Nous accorderons d'ailleurs que cette théorie a contre elle, à ce qu'il semble, cette force de l'habitude dont nous avons parlé. Le sens de la vue s'est véritablement substitué à celui du toucher, et le supplée dans la pratique de la vie avec une sûreté bien propre à nous tromper sur la véritable origine, sinon de l'idée d'espace, car cette idée est pour nous une intuition antérieure à l'expérience, du moins de notre appréciation de la distance et de l'étendue. Mais les philosophes doivent être familiers avec ces analyses, qui font voir la vraie nature des choses tout autre qu'elle n'apparaît d'abord. Nous avons appris ce

Digitized by Google

langage des signes visuels alors que nous étions incapables d'y réfléchir, et nous le savons si bien aujourd'hui que les erreurs d'interprétation où nous tombons quelquefois ne suffisent pas encore pour nous persuader que nous avons eu à l'apprendre, que nous l'avons ignoré quelque temps. Mais nous ne savons si un jeune enfant, avant d'y avoir pensé, s'aperçoit aisément qu'il n'a pas toujours connu les mots dont il se sert, qu'il a dû les recevoir de ses parents et que ce sont des termes arbitraires. Nous nous imaginons volontiers que le langage proprement dit lui paraît aussi naturel que ce langage des sensations dont Berkeley a le premier révélé l'existence.

On pourrait, il est vrai, adopter la théorie de la vision sans adopter tout le système dont elle n'est que l'introduction. On s'en rapporterait alors au toucher pour affirmer l'extériorité d'un monde que la vue ne suffit pas à démontrer. Depuis les travaux de Maine de Biran, qui demandait à la sensation de l'effort musculaire la preuve qu'il existe réellement hors de nous un non-moi résistant, on serait encouragé à suivre cette voie, et l'on trouverait peut-être dans les œuvres de ce métaphysicien des arguments spécieux. Nous ne croyons pas qu'ils l'emportent sur ceux de Berkeley, ni, d'une manière générale, qu'une sensation, quelle qu'elle soit, nous permette jamais d'affir-

Digitized by Google

mer autre chose que cette sensation elle-même et les relations qu'elle a, dans un cas donné, avec d'autres sensations. Nous ne voyons pas quelle objection décisive on peut élever contre une doctrine d'après laquelle les choses réelles ne se distinguent pas des idées que nous en avons, ni ces idées des sensations élémentaires qui les composent, que ces sensations d'ailleurs soient actuelles ou qu'elles soient évoquées par une association empirique. Les choses consistent essentiellement dans cette *liaison constante* de certaines sensations particulières, concrètes, et, de leur nature, hétérogènes. Il est chimérique de chercher hors de nous, dans un monde prétendu réel, c'est-à-dire indépendant de l'esprit, un point d'appui pour ces idées, comme il est impossible de mettre en doute leur existence.

Digitized by Google

V.

LES DEUX FORMES DE L'IDÉALISME DE BERKELEY.

Nous n'admettons cependant pas sans réserve, quelle que soit la forme qu'il lui ait donnée, l'idéalisme de Berkeley. L'immatérialisme du *Common-place book* a beaucoup d'analogie avec la doctrine de Hume, et celui des Principes de la connaissance n'est pas le même que celui de la Siris. Les deux premiers moments, si nous pouvons ainsi parler, de l'évolution mentale d'où sont sortis ces différents ouvrages se distinguent en ce que la *notion* s'oppose déjà aux *idées* dans les Principes de la connaissance, tandis que tout paraît se réduire aux *idées* dans le premier essai, dans ces notes publiées récemment par M. Fraser. Berkeley comprit que la réalité de l'âme, considérée comme une substance, serait compromise si toute existence se réduisait à la qualité d'être perçue. Il admit alors une existence dont l'essence se ramènerait au fait de percevoir, dont l'*esse* serait *percipere*. C'est de l'âme qu'il donne cette définition; nous n'en avons pas une idée,

Digitized by Google

mais une notion, ou plutôt elle est une notion et non pas une idée; en d'autres termes elle est tout autre chose qu'un objet sensible, et Berkeley s'appuie sur cette distinction pour prouver la spiritualité et l'immortalité de l'être qui perçoit. Le moi est ainsi plus complétement opposé aux idées, aux modifications dont il est le sujet, qu'il ne l'avait été dans le *Common-place book.*

Mais jusqu'à la publication de la Siris, l'idéalisme de Berkeley reste subjectif. C'est d'un point de vue tout particulier, tout personnel, que le philosophe cherche à rendre compte du monde sensible, et sa doctrine poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences aboutirait fatalement à cette conclusion de toute doctrine subjective que l'on désigne ordinairement sous le nom de *monisme*. Le philosophe qui tenterait de soutenir cette forme de l'idéalisme, qui voudrait en montrer, avec la dernière rigueur, toutes les suites logiques, devrait avoir d'abord l'ambition de prouver à ses lecteurs qu'ils n'existent pas. Notre auteur ne paraît pas l'avoir jamais eue. Il admet que nous pouvons affirmer l'existence d'*autres esprits*, « par leurs opérations, c'est-à-dire par les idées qu'ils excitent en nous. Je perçois, dit-il, des mouvements, des changements, des combinaisons d'idées, qui m'apprennent qu'il y a certains agents particuliers, semblables à moi,

Digitized by Google

qui sont associés à ces idées et concourent à leur production [1]. » La connaissance des autres esprits est donc indirecte ; elle n'est pas immédiate comme celle de nos idées. Mais on a dès lors le droit, semble-t-il, de demander comment des idées impuissantes à nous faire croire en l'existence indépendante des choses proprement dites serviront mieux à une induction légitime pour affirmer l'existence d'êtres semblables à nous, ou, d'un autre côté, pourquoi nous douterions avec plus de raison, malgré les analogies, de l'existence absolue des animaux. Nous n'examinerons pas cette seconde question; Berkeley ne s'y arrête nulle part ; il semble avoir rangé, avec Descartes, les animaux parmi les choses sensibles et ne leur avoir accordé qu'une réalité dépendante de l'esprit.

Croirons-nous du moins à l'existence de nos semblables ? Nous ne voyons pas ce que l'on pourrait objecter à celui qui ne reconnaîtrait d'autre réalité que celle du moi et des idées indéfiniment variées de ce moi, pour lequel le monde entier n'existerait qu'autant qu'il en a conscience, serait créé ou détruit suivant que ses pensées en seraient occupées ou distraites, s'agrandirait dans le temps et dans l'espace, ou se rétrécirait au contraire, au

[1] *Principes*, § 145.

Digitized by Google

gré d'un certain développement logique de ces mêmes pensées. Il semble même que cette philosophie serait conciliable avec les exigences de la vie ordinaire, de la morale, et qu'elle n'aboutirait pas nécessairement à modifier notre conduite. Je me persuaderais que ce mirage est produit de Dieu pour exercer, pour éprouver ma volonté, et cette hallucination vraie, comme on l'a appelée, si elle était complète, n'aurait pas d'autres effets que la croyance commune.

Ce système nous paraît, au fond, indiscutable, c'est-à-dire tel qu'on doive l'admettre ou le rejeter tout entier, par une sorte de parti pris, comme il en faut quelquefois; mais nous n'avons pas à le développer ici. La position que choisit Berkeley, par l'affirmation de l'existence *d'autres esprits,* outre qu'elle est plus conforme au sens commun, peut également se défendre. Les apparences, quand il s'agit de la réalité de nos semblables, ne conduisent pas à une contradiction comme lorsqu'il s'agit des choses sensibles. Par cela même que nous existons, que nous éprouvons des sensations, que nous percevons des objets, il est *possible* que d'autres êtres existent comme nous, c'est-à-dire qu'ils éprouvent aussi des sensations et perçoivent des objets. Rien n'empêche que mille et mille copies de l'être dont nous avons immédiatement conscience existent

Digitized by Google

simultanément, et que le nombre de ces exemplaires d'un même type se multiplie indéfiniment dans le temps et dans l'espace. Nous pouvons alors faire une induction légitime en affirmant que des actes semblables aux nôtres, des changements dans la suite des idées, tout pareils à ceux que nous déterminons nous-mêmes, sont les signes de la présence de ces autres êtres pensants et actifs.

Par un raisonnement analogue, Berkeley prouve l'existence de Dieu, et nous porterons sur cette démonstration le même jugement. Il n'y a aucune contradiction à admettre l'existence d'un Esprit suprême, capable de produire les idées dont l'association constante est la trame du monde réel, et de les présenter à notre propre esprit dans l'ordre qu'il a fixé. Ces idées, qui dépendent de nous-mêmes, en ce sens qu'elles n'existeraient pas pour nous si nous ne les percevions pas, et dont l'essence est d'être perçues, paraissent ne pas dépendre de nous en cet autre sens que nous ne pouvons nous les donner à notre gré et que nous n'avons point formé la liaison ou les rapports dans lesquels nous les percevons. Quel est l'auteur de ce langage admirable que nous avons appris à notre insu, que nous comprenons si bien aujourd'hui et dans lequel se racontent en quelque sorte les merveilles de la nature ? Berkeley a

Digitized by Google

vraiment renouvelé l'antique argument tiré du spectacle du monde sensible, en faisant voir dans ce spectacle comme un discours perpétuel de Dieu.

Cependant cette preuve, sous sa forme nouvelle, n'échappe pas aux critiques de Kant contre toutes les démonstrations de l'existence de Dieu qui ne reposent pas sur le fait de l'obligation morale. Les réserves faites par ce philosophe en faveur de l'argument des causes finales s'appliquent sans doute à la preuve donnée par Berkeley tout autant qu'à la preuve ordinaire, et l'on peut la considérer comme bien digne de devenir populaire, comme bien propre à fortifier, à accroître le sentiment religieux. Mais ce n'est pas assez qu'elle nous émeuve, si elle n'a pas toute la rigueur scientifique que nous avons le droit d'exiger. Ce n'est pas assez que nous entendions, en quelque manière, le langage de Dieu lui-même, si Dieu peut être pris lui-même pour une représentation de notre esprit, pour une idée. Nous garderons quelques doutes, tant que cette dernière hypothèse n'aura pas été victorieusement écartée.

Or c'est l'effet de cette première forme de l'idéalisme de Berkeley, de l'idéalisme subjectif, de fermer à l'homme toute issue pour sortir de sa pensée. Avec cette méthode, qui consiste à

Digitized by Google

se prendre soi-même pour point de départ, à n'admettre d'abord que sa propre réalité et celle des sensations que l'on éprouve, à resserrer autour de soi les limites de sa conscience, on se condamne fatalement à ne plus les franchir, et la conséquence logique, nous l'avons indiquée, c'est le *monisme*. Sans doute, il n'est pas contradictoire d'admettre, en s'appuyant sur le principe de causalité, l'existence d'autres esprits et l'existence de Dieu ; mais il reste impossible de réfuter, avec le secours de ce seul principe, ceux qui nieraient cette double existence.

L'idéalisme, sous la forme que lui a donnée Berkeley dans la Siris, nous permet-il de passer à une réalité objective ? Nous avons analysé déjà cet ouvrage, unique peut-être en son genre, où l'énumération des vertus de l'eau de goudron sert d'introduction aux plus hautes spéculations métaphysiques. Comme la charité de l'évêque de Cloyne explique son enthousiasme pour un remède qui lui paraît être une panacée, et qu'il ne met pas moins d'ardeur à publier qu'il n'en avait mis à solliciter la charte de son collége des Bermudes, ses lectures, ses méditations dans sa retraite de Rhode-Island et depuis dans son diocèse reculé, se traduisent, dans la seconde partie de son livre, par l'évolution nouvelle et le dernier progrès de sa pensée. Il fait

Digitized by Google

une théorie à la fois chimique et philosophique des vertus vraies ou supposées de l'eau de goudron, et, par une *chaîne* de réflexions analogue à l'ancienne dialectique, il s'élève des données des sens aux plus sublimes conceptions de la raison. Il s'appuie sur le témoignage des grands philosophes de tous les temps pour présenter en traits rapides un vaste système du monde spirituel, le seul réel, dont l'unité première, à la fois pensée et vie, est la raison suprême se manifestant dans l'infinie diversité des esprits finis et des choses sensibles qu'ils perçoivent. Il ne renonce à aucune des propositions qu'il a soutenues jusqu'alors ; mais ce n'est plus un idéalisme subjectif, conçu d'un point de vue individuel ; c'est un idéalisme objectif, conçu du point de vue de l'intelligence infinie, de l'esprit initial ; c'est, en un mot, le panthéisme idéaliste, tel que l'avaient entrevu ou même formulé les plus profonds penseurs de la Grèce et les néoplatoniciens, tel que devaient le renouveler quelques-uns des plus grands esprits de l'Allemagne moderne.

L'idée dominante de la Siris, celle que Berkeley confirme à chaque page par l'autorité de ces anciens philosophes, « qui n'ont pu aller si loin et pénétrer si avant dans les choses intellectuelles sans quelque lueur d'une tradition divine, » c'est que nous ne saurions faire un seul pas dans l'expli-

Digitized by Google

cation des phénomènes sans admettre la présence et l'action immédiate d'un agent immatériel. Cet agent enchaîne, meut et dispose toutes choses selon les règles et pour les fins qu'il juge à propos. Les choses sensibles n'ont aucune activité propre ; elles ne sont que des signes les unes des autres, et, par leur liaison, forment une sorte de discours raisonné qui est nécessairement l'effet d'une cause intelligente. Les principes mécaniques ne peuvent que réduire les apparences, c'est-à-dire les phénomènes, à des règles générales, sans jamais permettre d'en découvrir la cause réelle, soit efficiente, soit finale, et c'est pour s'être attachés uniquement à ces principes, que certains philosophes modernes, les Hobbes, les Spinosa, les Collins, sont tombés dans ce grossier athéisme, dont l'antiquité n'offre aucun exemple. Il faut revenir à la croyance de l'ancienne Egypte, de l'ancienne Grèce, et chercher la cause de tous les faits dans l'action d'un être incorporel et intelligent.

Berkeley prouve encore l'existence de Dieu par la subordination de nos facultés de connaître, leur hiérarchie, et par suite la subordination et la hiérarchie de tous les êtres de la nature. Nulle part encore il n'avait marqué avec autant de force l'opposition des sens et de l'entendement. Les sens perçoivent les qualités, l'ouïe les sons, la

Digitized by Google

vue les couleurs, mais ils n'en ont pas l'intelligence. L'entendement seul, qui ne perçoit point, qui n'entend ni ne voit, nous donne véritablement la science; car la science consiste non en perceptions passives, mais en raisonnements que l'on fait sur ces perceptions. « Les perceptions des sens sont grossières, mais dans les sens même il y a de la différence. Quoique l'harmonie et la proportion ne soient pas l'objet des sens, cependant l'œil et l'oreille sont des organes qui offrent à l'âme des moyens de saisir l'une et l'autre. Les expériences sensibles nous manifestent nos facultés subalternes, et de celles-ci, par une évolution graduelle, nous remontons aux supérieures. Les sens fournissent à la mémoire des images qui sont la matière sur laquelle l'imagination travaille. La raison juge ce que l'imagination lui présente, et ces actes de raison deviennent à leur tour de nouveaux objets pour les actes de l'entendement [1]. Dans cette échelle chaque faculté inférieure sert de degré vers celle qui est au-dessus, et celle qui est la plus haute de toutes conduit naturellement à la Divinité, qui est plutôt l'objet de la connaissance intellectuelle que du raisonnement ou de la faculté discursive, pour ne rien dire de la sensitive. Tout le système des êtres n'est donc

[1] N'est-ce pas là le plan même de la *Critique de la raison pure*?

Digitized by Google

qu'une seule chaîne dont chaque anneau en soutient quelque autre [1]. »

Passer ainsi de l'échelle des facultés à celle des êtres, Berkeley le pouvait et le devait, car il n'y a rien, selon lui, en dehors des esprits, si ce n'est les idées de ces esprits, cet ensemble de signes présenté aux esprits finis et interprété par eux. Le monde est contenu dans l'âme et non l'âme dans le monde, et il doit y avoir entre les êtres qui composent ce monde une gradation analogue à celle des facultés qui les perçoivent et qui en raisonnent. Il n'y a proprement d'idées ou d'objets passifs dans l'âme que ceux qui dérivent des sens ; mais ces idées deviennent en quelque sorte des êtres par les opérations de cette âme, à mesure qu'elle interprète ces idées qui ne sont pas des *instruments* pour aider la puissance divine, mais des *signes* seulement de cette puissance. Il semble bien alors « qu'il y a divers sens où l'on pourrait dire que Dieu est tout, en tant qu'il est la cause et l'origine de tous les êtres ; en tant que l'âme renferme toutes les idées, ce qui est également la doctrine des péripatéticiens et des disciples de Platon ; en tant qu'elle est le lieu des formes et que c'est elle qui comprend, ordonne et soutient tout le système du monde.

[1] *Siris*, § 303.

Digitized by Google

Aristote assure que la force ou l'influence divine parcourt l'univers entier, et que ce que le pilote est au vaisseau, le cocher au chariot, au chœur de musique celui qui donne le ton, la loi à un Etat, le général à une armée, cela même Dieu l'est à l'égard du monde [1]. »

D'après ce passage, quelle est la différence, nous ne saurions l'apercevoir, entre Dieu et l'âme elle-même? Cette âme, qui comprend, ordonne et soutient tout le système du monde, peut bien concevoir au sommet de cette hiérarchie des êtres l'unité première, dont on ne dit rien si ce n'est qu'elle existe; mais de quel droit placer cette unité hors du moi, alors que le monde sensible tout entier est contenu dans le moi? De quel droit distinguer une cause étrangère et supérieure de la cause que nous sommes nous-mêmes? Pourquoi ne pas admettre que la pensée se donne à elle-même pour objet tout ce monde d'idées sensibles sous certaines lois qui lui sont propres, comme elle ordonne ces idées et les combine et en raisonne conformément à des lois qui ne varient pas, il est vrai, au gré de ses caprices, mais qui constituent elles-mêmes sa nature? Le principe de causalité nous oblige-t-il à sortir ici de nous-même, à admettre une autre réalité dernière

[1] *Siris*, § 328.

Digitized by Google

que la nôtre, à chercher, pour ce monde de représentations régulières, et objectives en ce sens seulement, un autre support que l'acte de penser individuel? Il ne le semble pas, et peut-être la conséquence rigoureuse de l'immatérialisme se trouve-t-elle encore ici dans la théorie monistique. L'idéalisme objectif se ramène, au fond, à un idéalisme subjectif; la pensée ne peut jamais sortir d'elle-même, et s'il n'y a d'autre manière d'exister que de connaître ou d'être connu, peut-être aussi n'y a-t-il pas d'autre solution philosophique du problème dont il s'agit que l'affirmation de la pensée individuelle exclusivement et de ses objets. Toute autre solution, toute affirmation d'une existence semblable à la nôtre, mais différente, serait alors du domaine de la croyance, de la religion.

Il serait difficile de supposer que Berkeley soit jamais allé, même dans ses réflexions, jusqu'à l'extrême conséquence de ses principes. Son caractère, son éducation, ses sentiments religieux, l'ont empêché de suivre jusqu'au bout sa méthode. Il semble bien qu'il ait borné son système à l'immatérialisme, c'est-à-dire qu'il se soit contenté de nier l'existence du monde sensible, au sens où on l'entend d'ordinaire, pour la faire consister en une complète dépendance vis-à-vis de l'esprit. Sans doute, il a refusé à l'es-

Digitized by Google

prit humain une activité capable de produire elle-même ces représentations qui composent le monde sensible, activité inconsciente et distincte de la volonté, telle qu'il est nécessaire de la concevoir en appliquant rigoureusement les principes qu'il a posés. Il a fait de ces représentations l'œuvre de l'Esprit suprême, qui les offre comme autant de signes à interpréter aux esprits finis. Cependant certains passages, et celui surtout que nous avons cité en dernier lieu, pourraient faire croire qu'il ne marque pas de différence essentielle, à tout prendre, entre l'âme humaine et cet Esprit suprême. Si l'on s'en tient au contraire à l'interprétation la plus probable et la plus naturelle de la Siris, si l'on considère Berkeley comme un partisan du panthéisme, dans ce dernier ouvrage, ainsi que l'ont été d'ailleurs la plupart des philosophes chrétiens, indépendamment des raisons accoutumées qui doivent faire rejeter cette doctrine, n'y a-t-il pas quelque contradiction entre la définition de l'existence telle que ce métaphysicien l'a toujours maintenue et les conclusions auxquelles il aboutit? N'a-t-on pas le droit, après l'avoir suivi à travers cette chaîne d'êtres tous subordonnés à la pensée qui les connaît, de lui demander comment il peut dépasser cette pensée elle-même pour atteindre une réalité plus haute? Cette unité, cette pensée, cette vie,

Digitized by Google

qui sont pour lui comme pour les néoplatoniciens la triple hypostase en laquelle se résout l'idée de Dieu, ne sont-elles pas l'unité, la pensée et la vie de notre âme elle-même entrevue jusque dans ses dernières profondeurs, cet acte de penser qui serait la suprême et l'unique raison de tout ce qui est ?

Mais le grand mérite de Berkeley sera toujours d'avoir compris mieux que personne avant lui comment doit être posée en métaphysique la question la plus importante, celle de l'Etre, et d'en avoir par là, sans la prévoir clairement, préparé la solution. Il a achevé la rupture déjà commencée entre les procédés de la philosophie ancienne et ceux de la philosophie moderne, et dans cette voie nouvelle il a fait lui-même, peut-être à son insu, des progrès trop méconnus par ses successeurs.

Digitized by Google

VI.

HUME ET KANT.

Si la philosophie première se réduit à une théorie de la connaissance, suivant que le sujet connaissant sera regardé comme actif ou comme passif, les solutions seront toutes différentes. Le scepticisme est la conséquence nécessaire de la seconde hypothèse; la certitude ne se concilie qu'avec celle d'un sujet entièrement actif, qui crée lui-même ses représentations et les ordonne suivant les lois qui lui sont propres et qui constituent sa nature. Berkeley, par cela même qu'il hésite entre ces deux affirmations contraires, est à la fois le précurseur de David Hume et celui de Kant. Mais, comme il arrive souvent, il y a entre le premier de ces deux philosophes et son maître plus d'opposition que de ressemblance, et cette opposition s'accroît à mesure que se développe la pensée de Berkeley. Il y a, d'autre part, beaucoup plus de rapports que Kant ne le soupçonnait lui-même entre la doctrine des Principes et de la Siris et celle de la Critique de la raison pure.

Digitized by Google

Il semble que David Hume n'ait compris que la partie superficielle de la doctrine de Berkeley; c'est du moins la seule qu'il ait adoptée. Il regarde comme désormais acquis à la science que les choses n'ont pas une existence absolue, indépendante, qu'elles se réduisent à des idées [1]; il n'admet pas la distinction des idées et des notions; l'âme, le moi, n'est pour lui qu'une idée, et il va même jusqu'à affirmer que nous ne connaissons pas le moi en opposition avec les idées : « Pour ma part, dit-il, lorsque je considère le plus attentivement ce que j'appelle moi-même, je n'observe jamais qu'une perception particulière de chaud ou de froid, de lumière ou d'obscurité, d'amour ou de haine, de peine ou de plaisir. Je ne me connais jamais sans quelque perception, je ne puis jamais découvrir autre chose qu'une perception [2]. » Le moi ne serait donc qu'une collection de phénomènes, sans qu'il fût même possible d'affirmer que ces phénomènes sont nôtres ou qu'ils appartiennent à quelqu'un. Tout se réduit, pour David Hume, à une suite d'impressions et d'idées reliées au hasard, de telle sorte cependant que nous soyons capables de certaines *habitudes* de les percevoir dans tel ou tel ordre. Il n'y

[1] Il serait plus exact d'employer le mot d'*impressions*. Les idées, pour David Hume, ne sont que la reproduction affaiblie des impressions.

[2] *Treatise of human nature*, I, IV, § 6.

Digitized by Google

a pas, entre les faits, un véritable rapport de causalité, mais seulement une association arbitraire dont l'expérience nous apprend à la longue la permanence relative.

La philosophie de David Hume est ainsi la contre-partie de la philosophie de Berkeley. D'un côté de pures apparences, toutes fortuites, sans aucune activité de l'esprit, sans aucun lien de causalité, sans lois; de l'autre une subordination des choses sensibles à un esprit dont l'activité est de mieux en mieux comprise, au point que la doctrine de notre philosophe est encore plus une doctrine de la causalité qu'un système sur la nature du monde sensible. D'un côté la négation la plus hardie des lois et des substances, de l'autre l'affirmation de l'existence des esprits et de Dieu, auteur et providence du monde idéal.

Mais ce dogmatisme, il faut le reconnaître, était plutôt dans l'intention de Berkeley qu'il n'est manifeste dans la plupart de ses œuvres. Il y avait tout au moins place à l'équivoque, et il n'est pas impossible de comprendre qu'un esprit aussi pénétrant que David Hume s'y soit trompé et qu'il ait porté le jugement dont nous avons parlé plus haut. Le grand tort de Berkeley est d'avoir paru donner une théorie « de la structure contingente de *notre* connaissance plutôt qu'une théorie de la structure nécessaire de *toute* connaissance. Il n'a

Digitized by Google

pas distingué assez nettement les lois contingentes des lois nécessaires de l'intelligence, ni assez montré combien celles-ci s'imposent à toute pensée, universellement [1]. »

Cette tâche était réservée à Kant. Cependant les principaux traits de la philosophie kantienne elle-même se trouvent déjà esquissés dans les Principes de la connaissance et dans la Siris. Dans le premier de ces deux ouvrages « paraît le commencement d'un procédé de pensée, qui, s'il avait été systématiquement suivi par l'auteur, pourrait l'avoir porté à substituer définitivement le mot *intelligi* au mot *percipi*, dont il fait le synonyme du mot *esse* [2]. » Il s'agit de la formation des idées générales, des idées abstraites, que Berkeley a rigoureusement proscrites au sens réaliste, c'est-à-dire si l'on admet qu'il correspond quelque réalité à ces sortes d'idées. Selon lui, l'idée de matière, comme on l'entend vulgairerement, est une de ces idées abstraites qu'il faut condamner. Il en est de même du temps absolu, de l'espace absolu, etc., ces fantômes créés par l'imagination des philosophes. Il n'y a de réel que ce qui nous est donné dans une perception actuelle, et les *relations* que notre esprit crée entre ces idées élémentaires. La distinction essentielle

[1] Ferrier, *Institutes of metaphysic*, p. 491.
[2] Voir Th. Green et Th. Groose, *Introd. of Treatise on human nature.*

Digitized by Google

dans une théorie de la connaissance entre ces idées, objets d'une sensation ou d'une perception actuelle, et ces relations produites par une opération de l'esprit, entre les données de l'intuition et les formes de l'esprit, suivant le langage de Kant, l'auteur des Principes et de la Siris l'a du moins entrevue, et il l'expose même en certains passages en termes non équivoques et trop peu remarqués jusqu'alors.

Le triangle, par exemple, dans sa propre nature, en tant qu'il est *particulier*, n'est pas un objet possible de prédication ou de raisonnement général, n'est pas objet de science. Il le devient seulement quand l'esprit le *considère* dans un certain rapport de ressemblance avec les autres triangles. Nous le rendons universel en considérant ce rapport dans « sa propre nature, » c'est-à-dire « comme idée particulière; » le triangle n'est qu'une certaine étendue tangible, ou encore une étendue visible prise alors par les géomètres comme symbole de l'étendue tangible; il se ramène à une pure sensation. Mais la relation que nous établissons entre ce triangle particulier et d'autres triangles n'est plus une sensation, elle n'est pas sentie. Le triangle considéré en relation avec les autres, et devenu par là un sujet possible de proposition générale, est donc tout autre que le triangle senti ou perçu.

Digitized by Google

Il semble qu'il n'y ait là qu'une simple répétition de la doctrine assez obscure de Locke, à savoir que les choses réelles ne sont pas celles dont nous parlons et qui sont les objets de nos sciences; mais c'est une répétition avec deux différences fécondes : l'une, que les choses « dans leur nature positive, absolue, » sont explicitement identifiées avec les sensations, tandis que ces sensations, d'après Locke, sont des signes de réalités en elles-mêmes indépendantes; l'autre, que le procédé par lequel la chose à laquelle on pense, et dont on parle, est dérivée de la chose réelle, c'est-à-dire de la sensation, n'est plus une « abstraction, » mais consiste dans une considération de relations. Divers triangles particuliers, que la sensation seule, d'après Berkeley, nous fait connaître comme tels, sont comparés par l'esprit, et la relation de ressemblance qu'ils soutiennent n'est plus l'objet d'une sensation, mais plutôt celle d'un acte de l'esprit; elle est quelque chose dont nous n'avons pas proprement une *idée*, mais bien une *notion*.

Kant ira plus loin et reconnaîtra dans la sensation elle-même un acte de l'esprit; mais n'y a-t-il pas déjà dans cette théorie de la généralisation, telle que la donne Berkeley, une divination de la théorie définitive contenue dans la Critique de la raison pure? N'y a-t-il pas surtout un effort pour

Digitized by Google

réagir contre la doctrine sensualiste de la passivité de l'esprit, et pour arriver à ces lois universelles de la pensée qui servent à rendre compte du monde sensible, bien loin que le dehors explique le dedans? Si l'idée générale se ramène en effet à une relation, cette relation n'est pas sentie, mais comprise; elle n'est pas contingente de la contingence de la sensation, mais permanente de la permanence de la pensée qui combine, qui compare, qui seule constitue ou crée cette relation. La proposition qui s'établit ainsi n'est-elle pas déjà virtuellement universelle [1]?

Si Berkeley est plutôt l'inconscient promoteur que le prophète intelligent d'une telle doctrine, elle est cependant au fond de sa pensée; il y a du moins çà et là comme un terrain de transition entre sa philosophie et celle de Kant. Il n'est plus le disciple de Locke, mais il ne semble pas avoir reçu toutes les inspirations nécessaires pour s'expliquer avec lui-même et s'affermir. Il y a un progrès entre la première et la seconde rédaction des Principes. La distinction des idées sensibles et des notions, c'est-à-dire des éléments intuitifs d'une part, de l'esprit et de ses opérations de l'autre, est mieux marquée dans la seconde édition de cet ouvrage et s'accuse plus

[1] *Loc. cit. passim.*

Digitized by Google

nettement encore dans la Siris. « Toutes les relations, dit-il dans les Principes, enferment un acte de l'esprit, et nous ne pouvons pas dire que nous avons une idée, mais plutôt une notion des relations qui unissent ordinairement les choses [1]. » N'est-ce pas là en germe la doctrine kantienne? Mais il n'a pas cherché à étudier en elle-même cette activité de l'esprit qui forme les relations et se distingue du pouvoir personnel, à déterminer les catégories qui président nécessairement à toute connaissance, qui en sont la condition et en font la réalité. Nous lisons de même dans la Siris : « L'esprit, ses opérations et ses facultés fournissent une nouvelle classe d'objets dont la contemplation fait naître des notions, des principes et des vérités, si éloignés des premiers préjugés par lesquels les sens de l'homme sont surpris, et qui y répugnent si fort, qu'on a raison de les exclure du langage et des livres ordinaires [2]. » On y trouve aussi cette phrase : « Le vrai pourrait bien être qu'il n'y a proprement d'idées ou d'objets passifs dans l'âme que ceux qui dérivent des sens; mais qu'il y a en elle outre cela ses *propres actes* ou ses opérations, et ce sont là les notions [3]. »

[1] *Princ. of hum. knowl*, 142.
[2] *Siris*, § 297.
[3] *Ibid.*, § 308.

Digitized by Google

Il résulte de ces différents passages que Berkeley se rapproche singulièrement de Kant, qui a, lui aussi, refusé de voir dans les idées *abstraites* (comme les nomme notre auteur) des concepts innés et donnés passivement à l'esprit indépendamment de l'expérience. Ce sont au contraire des actes formels de l'esprit s'appliquant à l'expérience et réduisant par cette opération les relations qu'il établit en *notions* ou *concepts*. Cette interprétation ne paraîtra pas, croyons-nous, avoir rien de forcé, et nous en tirerons cette conséquence que, bien loin de céder, comme on l'a prétendu un peu légèrement, à l'entraînement de l'école de Locke, Berkeley tendait fortement à n'être pas plus empirique que ne le fut Kant.

On pourrait même aller plus loin et soutenir que l'idéalisme de Berkeley, tel qu'il aurait dû se développer d'après ces indications trop peu suivies par celui même qui les fournit, aurait été préférable à celui de Kant. Si les critiques de l'Œnésidème de Schulze, les objections de Jacobi, et surtout l'argumentation de Fichte dans la deuxième introduction à la *Vissenschaftslehre* ont la valeur que nous leur attribuons, il y a dans la Critique un vice incontestable, qui ne se trouve pas, en définitive, dans la doctrine de Berkeley. C'est le dualisme du moi et du non-moi, de la chose en soi, du noumène. Aussi nous

Digitized by Google

est-il impossible de comprendre, autrement que comme un témoignage piquant de la difficulté que les esprits originaux éprouvent à se pénétrer les uns les autres, le passage des prolégomènes où ce grand philosophe juge avec tant de mépris l'idéalisme de son devancier :

« Il s'en faut tellement, dit-il, que par mes principes, à savoir que les représentations sensibles sont des phénomènes, la vérité de l'expérience soit changée en une pure apparence, que par eux seulement nous évitons l'apparence transcendantale où s'est perdue la métaphysique, et par laquelle elle s'est amusée à saisir des bulles de savon en prenant les phénomènes, c'est-à-dire de simples représentations, pour les choses en soi. De là toutes les antinomies de la raison pure ; cette simple remarque les supprime, à savoir que le phénomène, tant qu'on l'emploie dans l'expérience, produit la vérité ; mais dès qu'il sort de ces limites et devient transcendant, il ne donne rien qu'une simple apparence.

» Lors donc que je reconnais la vérité des choses que nous nous représentons par l'intermédiaire des sens, et que je me borne seulement à circonscrire le sens de notre vision sensible des choses en affirmant que dans aucun cas, pas même dans la vision pure de l'espace et du temps, elle ne nous révèle jamais rien de plus

Digitized by Google

que le phénomène de ces choses et non les qualités de ces choses en soi, je ne soutiens pas que la nature soit une apparence perpétuelle, et il est aisé de voir que je suis exempt de tout reproche d'idéalisme... J'ai donné à ma théorie le nom d'idéalisme transcendantal; mais personne n'a le droit pour cela de le confondre avec l'idéalisme empirique de Descartes, idéalisme sceptique en ce sens que, de l'avis de Descartes, la question étant insoluble, chacun pouvait nier l'existence du monde corporel, et avec l'idéalisme *mystique* et *fanatique* de Berkeley. Notre critique porte précisément en elle le remède contre de pareilles folies et d'autres semblables. L'idéalisme que je professe ne se rapporte pas à l'existence des choses, et il ne m'est jamais venu à l'esprit de douter de cette existence : or ce doute constitue l'idéalisme dans l'acception commune du mot. Mon idéalisme n'a pour objet que la représentation sensible des choses, dont l'espace et le temps font essentiellement partie. J'ai seulement prouvé que ces deux notions en général, et par conséquent tous les *phénomènes*, ne sont pas des choses (mais de simples modes de représentation) et qu'ils ne sont pas même des déterminations de choses en soi. Le mot transcendantal, qui ne signifie jamais dans ma pensée un rapport de notre connaissance aux choses, mais simplement la *fa-*

Digitized by Google

culté de connaître, aurait dû prévenir ce malentendu. Pour échapper désormais à cet inconvénient, je retire volontiers cette dénomination, pour la remplacer par celle d'idéalisme critique. Mais si c'est déjà un idéalisme condamnable que de changer les choses réelles (non les phénomènes) en pures représentations, de quel nom flétrirons-nous celui qui change les représentations en choses? On peut, je crois, l'appeler l'idéalisme d'un homme *endormi,* pour le distinguer de l'autre, que nous appellerons l'idéalisme d'un *fou* [1].... »

Kant met ainsi le système de Berkeley au-dessous des divagations d'un fou. Nous ne voyons pas pour notre part, et nous avons essayé de le prouver, d'autre différence entre l'idéalisme des Principes, de la Siris et celui de la Critique, si l'on va au fond de la doctrine ébauchée par notre auteur, qu'une différence de degré. D'un côté, les tâtonnements naturels dans une voie aussi nouvelle, de l'autre la marche assurée dans une voie déjà ouverte. Encore, l'affirmation de l'existence des *noumènes* marque-t-elle plutôt un pas en arrière qu'un progrès!

[1] *Prolégomènes à toute métaphysique future.* Rem. III.

Digitized by Google

VII.

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE.

Nous ne connaissons aucun partisan déterminé de Berkeley, si ce n'est peut-être M. Collyns Simon [1]; mais nous ne trouvons dans les ouvrages publiés de notre temps aucune réfutation décisive de la doctrine qui nous occupe. Il semble que les philosophes aient adopté l'opinion de David Hume, à savoir que l'idéalisme n'admet aucune réplique; ce n'est pas là le réfuter.

Toutefois nous devons signaler quelques objections. M. Herbert Spencer reproche à l'hypothèse de Berkeley de conduire à un suicide logique. Elle viole, dit-il, ce postulat universel qui fait le fond de toute véritable spéculation, celui de l'inconcevabilité de la négative. Nous pouvons concevoir autre chose que nous-mêmes, il n'est donc pas prouvé que nous existons seuls. — La distinction du moi et des idées répond assez à cette difficulté, et un idéaliste a bien le droit d'affirmer

[1] Collyns Simon, *Universal immaterialism*.

Digitized by Google

qu'il n'existe rien en dehors de sa connaissance subjective, qu'il n'y a rien pour lui *au delà* de ses idées, que ses idées sont toute la réalité produite et ordonnée dans son esprit par la volonté de Dieu.

M. Lewes prétend enfermer Berkeley dans un dilemme. Il fait remarquer que ce philosophe, comme nous l'avons vu, a dû étendre sa première formule : « Esse est *percipi*, » et la remplacer par celle-ci : « Esse est *percipi* aut *concipi*. » Il y a en effet des phénomènes très réels que nous ne connaissons pas par une perception directe, que nous concevons plutôt et auxquels nous nous élevons par induction. Tel est le mouvement de la terre. « Pourquoi, dit M. Lewes, nier l'existence de la matière et affirmer le mouvement de la terre? Ce sont là deux conceptions; nous ne devons à la perception ni l'une ni l'autre. Si nous sommes forcés d'inférer la réalité du mouvement de la terre pour expliquer les phénomènes perçus, ne serons-nous pas forcés, avec la même rigueur, d'inférer l'existence d'une substance extérieure pour expliquer les objets de la perception? Et il ne sert de rien, ajoute-t-il, de répliquer, pour échapper à ce dilemme, que, si nous ne percevons pas le mouvement de la terre, nous pourrions le percevoir avec des facultés plus développées, qu'il est perceptible à d'autres esprits,

Digitized by Google

qu'il peut, en un mot, être perçu. Sans doute, si ce mouvement est réel, on le conçoit comme perceptible ; mais la substance ne peut-elle pas, elle aussi, être conçue comme perceptible ? Si c'est une induction dans les deux cas, et non une perception, qui nous conduit à affirmer l'existence de ce mouvement et de cette substance, nous demandons de nouveau : Quelle est l'induction la plus probable, de celle qui conclut à l'existence d'objets indépendants des idées, ou à l'existence seule des idées [1] ? »

Berkeley n'aurait pas eu, croyons-nous, beaucoup de peine à réfuter cette objection, ou plutôt il l'a réfutée plusieurs fois d'avance. Il y a entre la substance matérielle et les phénomènes, même les phénomènes simplement conçus, comme celui du mouvement de la terre, trop de différence pour que l'on puisse appliquer dans les deux cas le même raisonnement. L'induction nous permet bien de nous représenter des faits analogues à ceux que nous connaissons ; mais elle ne nous autorise pas à passer de ces phénomènes à une substance dont nous n'avons aucune expérience et dont la notion même est contradictoire. Admettre le mouvement de la terre, c'est en réalité faire rentrer certains phénomènes dans une

[1] Lewes, *History of philosophy*, t. II, p. 323.

Digitized by Google

classe de faits déjà perçus et par là les expliquer; mais il n'y a qu'une substance, si l'on peut employer cette expression qui prête à tant d'équivoques, dont nous ayons le droit d'affirmer l'existence, c'est l'esprit, ou plutôt l'acte unique dans ses manifestations diverses par lequel nos pensées sont saisies et ordonnées, et il n'y a qu'une seule cause, dans le véritable sens de ce mot, ce même acte de penser.

Si nous ne découvrons aucune réfutation de l'idéalisme berkeléien, il nous paraît, en revanche, qu'il pénètre tous les jours davantage la philosophie et les sciences mêmes de notre temps.

En Angleterre, Stuart Mill et M. Bain, avec des réserves, il est vrai, et des corrections quelquefois malheureuses, s'inspirent, tout en condamnant la métaphysique, des théories de notre auteur, et lui rendent dans son pays une tardive justice. Pour le premier, les corps ne sont que des *possibilités permanentes de sensations*. « Quand nous disons que l'objet que nous percevons est extérieur à nous, dit-il, et n'est pas une de nos propres pensées, que voulons-nous dire, et qu'est-ce qui nous porte à le dire? Nous entendons qu'il y a, impliqué dans nos perceptions, quelque chose qui existe quand nous n'y pensons pas, qui existait avant que nous y eussions jamais pensé, et qui existerait lors même que nous se-

Digitized by Google

rions anéantis; et de plus qu'il existe des choses que nous n'avons jamais vues, ni touchées, ni perçues d'une autre manière, et des choses que nul homme n'a jamais perçues. Cette idée de quelque chose qui se distingue de nos impressions fugitives par le caractère que Kant appelle la perdurabilité..., c'est ce qui constitue toute notre idée de substance extérieure. Assigner une origine à cette sensation complexe, c'est expliquer ce que nous entendons par la croyance à la matière. Or tout cela, d'après la théorie psychologique, n'est rien que la forme imprimée par les lois connues de l'association à la conception ou notion expérimentale des sensations *contingentes*, c'est-à-dire des sensations qui ne sont pas dans notre conscience présente, et qui peut-être n'y ont jamais été individuellement, mais que, en vertu des lois auxquelles nous avons appris par l'expérience que nos sensations obéissent, nous savons que nous aurions éprouvées dans des circonstances qu'on peut supposer, et que nous pourrions encore éprouver dans ces mêmes circonstances... On peut donc définir la matière une possibilité permanente de sensation. Si l'on me demande si je crois à la matière, je demanderai à mon tour si l'on accepte cette définition; si oui, je crois à la matière, et toute l'école de Berkeley comme moi. Dans un autre sens que celui-ci, je

Digitized by Google

n'y crois pas. Mais j'affirme avec confiance que cette conception de la matière comprend tout ce que le monde entend par ce mot en dehors des théories philosophiques et théologiques. La foi de l'humanité à l'existence réelle et visible des objets tangibles, c'est la foi à la réalité et à la permanence des possibilités de sensations visuelles et tactiles, indépendamment de toute sensation actuelle... Mais la majorité des philosophes se figure que la matière est quelque chose de plus, et le vulgaire, bien qu'il n'ait pas à mon avis d'autre idée que celle d'une possibilité permanente de sensation, si on lui demandait son avis, serait d'accord avec les philosophes. Ce fait trouve une explication suffisante dans la tendance de l'esprit humain à conclure de la différence des noms à la différence des choses [1].... »

M. Bain réduit aussi explicitement que Stuart Mill les objets externes de nos sensations à la condition de pures fictions, à peu près pour les mêmes motifs, et plus particulièrement en les définissant par des rapports de forces musculaires avec des sensations dans une conscience donnée. « Aussi souvent que nous tenons les yeux ouverts, dit-il, nous avons la sensation de lumière. Là-dessus, nous associons cette sensation avec cette action, et

[1] *La Philosophie de Hamilton*, par STUART MILL; trad. de M. E. CAZELLES, ch. XI, p. 214 et suiv.

Digitized by Google

nous attendons que dans toute la durée de l'avenir l'action conduira à la sensation. D'autres personnes nous disent la même chose; là-dessus nous affirmons, comme un fait général, qu'un sentiment optique suivra toujours un certain sentiment musculaire, chez nous comme chez les autres êtres doués de sensibilité. *Nous ne pouvons affirmer rien de plus,* et rien de plus ne peut nous intéresser. L'affirmation que la lumière et le soleil ont une existence indépendante a pour base et *pour signification* que nous avons eu, et que tous les autres êtres avec lesquels nous avons eu commerce ont éprouvé une certaine sensation optique en conjonction avec certains mouvements ou efforts dont nous avons eu ou dont ils ont eu conscience, et que nous attendons, comme ils font aussi, la même coïncidence dans l'avenir. L'existence d'un mur de pierre signifie une association entre certaines impressions optiques accompagnées d'un effort locomoteur particulier, et une association nouvelle et encore plus décidée entre le tact et un autre effort, à savoir ce que nous appelons le sens de la résistance... A le bien considérer, nous verrons que cette assertion (qu'il y a des objets indépendants de notre expérience sensible) est fausse, non-seulement parce qu'elle se met au-dessus de toute preuve possible, mais aussi *parce qu'elle implique con-*

Digitized by Google

tradiction. Nous affirmons en effet qu'il y a en dehors de la conscience une existence que nous ne pouvons connaître qu'en tant qu'elle est dans la conscience. En paroles, nous affirmons une existence indépendante, *tandis que par cette affirmation même nous nous donnons un démenti* [1]. »

Nous ne pouvons multiplier ces citations ; mais elles sont déjà assez longues pour montrer combien l'école anglaise expérimentale est fidèle, sur la question du monde extérieur, à la doctrine de Berkeley, et comment elle a su lui donner une forme encore plus scientifique. Seulement, c'est un berkeléisme décapité, s'il nous est permis de parler ainsi ; les philosophes associationnistes sont plutôt, en réalité, disciples de David Hume que de son précurseur.

Ceux qui, dans le même pays, représentent, non sans gloire, la métaphysique, adoptent pour la plupart la méthode subjective de Berkeley et la développent avec une originalité et une vigueur peu communes. Il nous suffira de citer ici les noms de J.-F. Ferrier et de M. Hodgson [2]. Le premier, procédant en quelque manière mathématiquement, établit que la loi fondamentale de

[1] Alex. Bain, *Les Sens et l'Intelligence* ; trad. de M. E. Cazelles, p. 339.

[2] J.-F. Ferrier, *Institutes of metaphysic* ; M. Hodgson, *Philosophy of reflection*, 1878.

Digitized by Google

toute connaissance est d'abord de se connaître *soi-même*, et démontre que la réalité n'est rien que l'union de l'esprit avec les choses, c'est-à-dire avec ses pensées. Le second, poussant à ses dernières limites l'emploi de la méthode subjective, ne voit partout que des créations de l'esprit.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les travaux de M. Fraser sur la vie et les œuvres de Berkeley. Notre livre en est, pour la plus grande partie, la réduction.

En Allemagne, le mouvement idéaliste est encore plus remarquable, et nous n'avons que le choix des noms à citer. Les doctrines, sans doute, sont diverses, mais elles sont unanimes à nier l'existence de la matière au sens ordinaire du mot. L'apparence de la nature pour la plupart des philosophes allemands se réduit à une somme de sensations ; c'est l'esprit, la faculté de penser qui crée ce que nous appelons le monde extérieur. Les atomes auxquels se ramènerait en définitive la matière n'ont rien de matériel : « L'étendue, l'impénétrabilité, dit M. Lotze, les caractères manifestes de la matière, ne sont que des réactions de forces répulsives, dont tout être qui peut occuper un point de l'espace est le sujet, sans qu'il soit nécessaire qu'il possède déjà en soi l'étendue dans l'espace. Les propriétés qualitatives des choses

Digitized by Google

sensibles, la science elle-même les a reconnues pour des phénomènes subjectifs de notre esprit. Ainsi, il ne reste rien des caractères essentiels de la matière qui ne puisse apparaître comme une conséquence nécessaire de rapports donnés entre des substances immatérielles [1]. » Le même philosophe déclare que l'idée de matière est en réalité inintelligible : « Nous nous apercevons bientôt, dit-il, que l'idée d'un être inerte, passif, dont les caractères sont l'impénétrabilité et l'étendue, doué dans son inertie de forces soumises à des lois constantes, est pour notre intelligence une idée tout à fait incompréhensible : nous ne pouvons concevoir en quoi consiste l'être d'un élément ainsi défini, ni comment l'existence peut bien lui appartenir sous cette forme. Notre intelligence ne se fait absolument aucune idée de cet être mort, immobile, qui, au premier abord, nous semblait si facile à concevoir, car il s'offre à nous, au dehors, comme un point d'attache très commode pour les différents rapports qui sont l'objet de la science ; nous n'avons une intuition positive et immédiate que de ce qui est vivant et actif ; c'est là seulement ce que nous comprenons ; c'est avec cela seulement que nous pouvons sympathiser, parce que nous en pénétrons

[1] Lotze, *Principes généraux de physiologie psychologique*. G. Baillière, 1876, p. 57.

Digitized by Google

l'essence. La matière est toujours pour nous comme une figure étrangère [1]. »

Dans sa tentative de réformer le criticisme kantien, tout en admettant l'existence d'un *absolu* qui répond au *noumène* de Kant, M. Spir soutient avec la même force que la matière a une valeur purement phénoménale, et condamne les théories dualistes ou réalistes dans lesquelles on oppose le corps et l'esprit [2].

M. Huber, de Munich, dans une récente et très solide dissertation sur la *Question de la matière* [3], a pris soin de réunir les principaux témoignages en faveur de l'idéalisme. Nous y trouvons un grand nombre de citations empruntées aux savants comme aux philosophes, et les noms confondus de Jean de Müller, Dubois-Reymond, Helmholtz, Liebig, Mayer, Will, Fechner, Wundt, sans parler des mathématiciens Sartorius, Gauss, etc. L'auteur fait remarquer que les plus illustres de nos savants français, Ampère, Cauchy, etc., sont arrivés, en analysant l'idée de matière, à la même doctrine sur l'apparence de la nature sensible. Sa conclusion mérite d'être rapportée : « La pensée, dit-il, tout en agissant, reste elle-même ; elle dis-

[1] Lotze, *opere citato*, p. 51.

[2] *Denken und Wirklichkeit. Versuch einer Erneuerung der Kritischen Philosophie*, von A. Spir. *Zweite Auflage. Leipzig*, 1877.

[3] *Die Forschung nach der Materie*, von J. Huber, 1877. Voir *Revue philosophique*, mars 1878.

Digitized by Google

tingue en elle l'objet et le sujet, mais c'est une distinction idéale et toute formelle, qui ne sépare pas l'être pensant en deux parties; il reste un, il réalise l'unité dans sa conscience. Ainsi, de toutes les forces et de toutes les activités que nous connaissons, c'est à la pensée qu'il faut rapporter, comme à leur fondement, toutes les relations innombrables du monde, depuis l'harmonie des mouvements célestes jusqu'aux réactions des atomes. Notre pensée, à laquelle, dans la suite de nos recherches, l'univers avait d'abord apparu comme un monstrueux mécanisme d'atomes morts, plus tard comme la réaction d'éléments homogènes, plus tard encore comme un organisme formé de membres animés ou de monades, trouve enfin le véritable principe du mécanisme, des relations chimiques, de l'organisme spirituel, dans une pensée, mais dans une pensée originale, qui n'est pas conditionnée, comme celle de l'homme, et réduite à concevoir après coup un monde déjà donné et ordonné, mais bien créatrice, absolument déterminante et antérieure à tout ce qui est. La matière s'évanouit ainsi par degrés, et elle n'apparaît plus que comme le voile d'Isis derrière lequel se montre, condition de toutes choses et présent partout, l'Esprit absolu. »

Les matérialistes en sont encore à ne voir dans

Digitized by Google

le monde qu'un « monstrueux mécanisme d'atomes morts. » Il semble que la physiologie leur fournisse des arguments, et cependant, pour ceux qui se font des sciences physiques ou naturelles une juste idée, n'est-il pas évident que ces sciences ne sauraient être en contradiction avec la philosophie idéaliste? N'avons-nous pas vu, à chaque ligne des œuvres de Berkeley, quelles sont les limites de ces sciences et quel en est le véritable objet? Cet objet n'est-il pas d'observer, de mesurer les phénomènes sensibles, d'en déterminer rigoureusement la succession, de s'élever ainsi à des lois, c'est-à-dire aux formules abstraites par lesquelles on exprime l'ordre des apparences? Les sciences cosmologiques, en réalité, n'ont jamais eu et n'auront jamais affaire à la matière, si l'on entend par là cette substance indépendante de l'esprit dont nos sensations ne sont assurément pas les *images*, mais tout au plus, suivant la célèbre distinction de Helmholtz, les *signes*, et dont Berkeley a montré la contradiction. Bien loin que l'intelligence soit un effet des phénomènes physiologiques, elle en doit être absolument indépendante.

En effet, la possibilité même de la science, suivant la remarque de M. Huber, exige avant tout que l'esprit s'affranchisse des apparences de la sensibilité. L'intelligence ne pourra pas s'élever

Digitized by Google

au-dessus de ces apparences, si elle n'est elle-même qu'une chose, qu'un phénomène *à côté* des autres choses et des autres phénomènes, si elle subit simplement le mouvement venu du dehors et le produit à son tour comme elle le reçoit. Sa fonction propre doit être *indépendante* des conditions de la perception; elle serait impossible si l'esprit était un pur effet des vibrations du cerveau, et les matérialistes ne peuvent échapper à ce dilemme : Ou il y a une connaissance de choses et de faits en soi, et il faut alors poser l'esprit en soi en face des sensations et renoncer à le concevoir comme un produit des vibrations cérébrales, ou il n'y a pas de connaissance pareille, et alors l'explication de l'origine de l'esprit par un effet de mouvements mécaniques n'a aucune valeur scientifique. Dans l'une et l'autre alternative le matérialisme est inconciliable avec la science.

M. Lange, dans son Histoire du matérialisme, se sert des résultats précisément de la physiologie pour détruire le fondement même du matérialisme : jamais nous ne pouvons sortir de pures apparences; nous restons toujours enfermés dans le monde phénoménal de notre conscience; le corps, la matière, et en général tout ce qui est physique n'est jamais qu'un enchaînement d'idées nécessité par les lois de la nature, et non les choses elles-mêmes; si nous voulons faire dé-

Digitized by Google

river le spirituel du matériel, du mouvement mécanique, nous ne faisons encore dériver qu'une idée d'une autre, un fait psychique et phénoménal d'un autre fait qui a les mêmes caractères ; c'est toujours à nos idées que nous avons affaire, c'est-à-dire à un produit de l'esprit; en un mot toutes nos idées d'une matière et de ses mouvements sont le résultat d'une organisation de sensations purement spirituelles [1].

Ces conclusions berkeléiennes, présentées par le célèbre historien du matérialisme, ont fait une grande impression sur les savants, en particulier sur les savants anglais tels que Tyndall, Huxley, qui considèrent l'esprit comme un monde en soi et ne dérivant pas du monde de la matière.

En France, l'idéalisme est moins goûté. Faut-il en faire honneur à notre bon sens proverbial? Mais le bon sens, dans l'ordre scientifique, aurait empêché beaucoup de découvertes et de théories. Devons-nous, en philosophie, pour lui rester fidèles, conserver une position depuis longtemps débordée? Sans doute, suivant les expressions d'un philosophe contemporain [2], la faiblesse d'une thèse négative d'une nature pour soi, en correspondance avec nos impressions de l'ordre ma-

[1] *Geschichte des Materialismus*. 1877, II, 410 et suiv.
[2] V. M. Renouvier, *Essais de critique générale*, deuxième essai. 1875, II, p. 304.

Digitized by Google

tériel, tient à ce qu'elle va par une pente inévitable, — logiquement inévitable, si ce n'était que nos croyances naturelles font alors entendre une protestation trop forte, — à nier aussi l'existence propre des esprits individuels autres que celui que chacun suppose pour l'explication et la coordination de son expérience personnelle. Mais il ne faut pas condamner une doctrine par ses conséquences, et les croyances naturelles doivent se soumettre à la science, ou l'ignorer : l'astronome, descendu de son observatoire, oublie le mouvement de la terre et parle comme tout le monde. L'idéalisme a pour lui sa simplicité et surtout la nécessité avec laquelle il s'impose à l'esprit, lorsque l'esprit prend dans sa conscience personnelle le point de départ de ses recherches. Or, depuis Descartes et après les travaux de Berkeley et de ses successeurs, nous ne voyons pas de quel droit il prendrait ailleurs son point de départ.

Digitized by Google

RÉSUMÉ.

En résumé, Berkeley s'est arrêté à cette théorie que le monde est un ensemble de groupes de sensations produit par l'Esprit souverain dans des esprits subordonnés qui les perçoivent. Mais l'étude attentive de ses œuvres autorise une autre interprétation de ce système, à laquelle, il est vrai, son caractère et l'impuissance, où il était fatalement condamné, par son éducation et la tournure de son esprit, de discerner sur certains points la croyance de la science, l'auraient empêché de souscrire : sa doctrine se réduirait ainsi ou à un monisme répété et multiplié, ou, plus rigoureusement encore, à un monisme radical. En démontrant comme il l'a fait, c'est-à-dire de telle sorte que l'on ne peut plus se dire philosophe si l'on ne reconnaît pas la valeur de cette démonstration, que toute l'existence du monde sensible consiste dans le fait d'être connue, en prouvant que la notion d'une substance matérielle, indé-

Digitized by Google

pendante de l'esprit, est contradictoire, en expliquant par la constance de certaines relations tout idéales la valeur objective de nos perceptions, il a préparé l'évolution définitive de la pensée philosophique : la métaphysique ne doit plus dépasser les bornes d'une théorie de la connaissance subjective.

De l'impossibilité de rien *savoir* de ce qui n'est pas nous ou nos modifications personnelles, nous concluons à la nécessité de *croire*, mais pour des raisons purement morales, à l'existence d'autres esprits seulement, Dieu et nos semblables.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

I. La jeunesse de Berkeley.

Chapitre premier. Les années d'étude. Le premier essai d'une philosophie nouvelle 1
Chapitre II. L'Essai sur une nouvelle théorie de la vision. 27
Chapitre III. Les Principes de la connaissance humaine . 39
Chapitre IV. Le premier séjour de Berkeley à Londres. Le Guardian 91
Chapitre V. Les Dialogues d'Hylas et de Philonoüs . . . 98
Chapitre VI. Arthur Collier 151

II. Les voyages de Berkeley.

Chapitre premier. Le premier voyage de Berkeley en France et en Italie 157
Chapitre II. Berkeley et Malebranche 171
Chapitre III. Le second voyage de Berkeley en Italie . . 180
Chapitre IV. Un traité en latin : *De motu* 193
Chapitre V. Morale et économie politique. Le testament de Vanessa 206
Chapitre VI. Le projet des Bermudes 216
Chapitre VII. Voyage de Berkeley en Amérique. Rhode-Island 227
Chapitre VIII. Alciphron ou les Petits Philosophes . . . 252
Chapitre IX. Les critiques de l'Alciphron 289

Digitized by Google

III. Berkeley évêque de Cloyne.

Chapitre premier. Départ de Berkeley pour l'Irlande. L'Analyste 295
Chapitre II. Berkeley dans son diocèse. Le Questionneur . 310
Chapitre III. L'eau de goudron. La Siris 322
Chapitre IV. La partie philosophique de la Siris . . . 334
Chapitre V. Retraite à Oxford. Mort de Berkeley . . . 357

Conclusion.

I. Le vrai sens de l'immatérialisme 370
II. Une objection d'Ueberweg 380
III. Théorie de la perception extérieure. 385
IV. Les critiques de M. Abbott 394
V. Les deux formes de l'idéalisme de Berkeley 402
VI. Hume et Kant 417
VII. La philosophie contemporaine 429
Résumé 445

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. JACQUIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YC 31201

Digitized by Google

Digitized by Google